



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

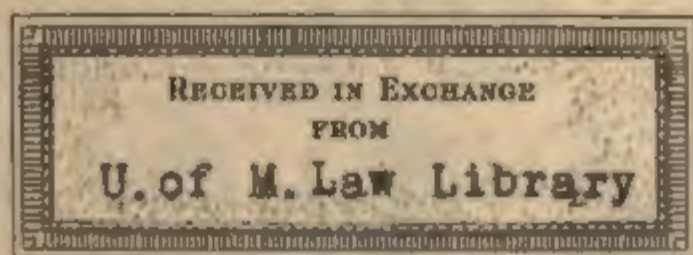
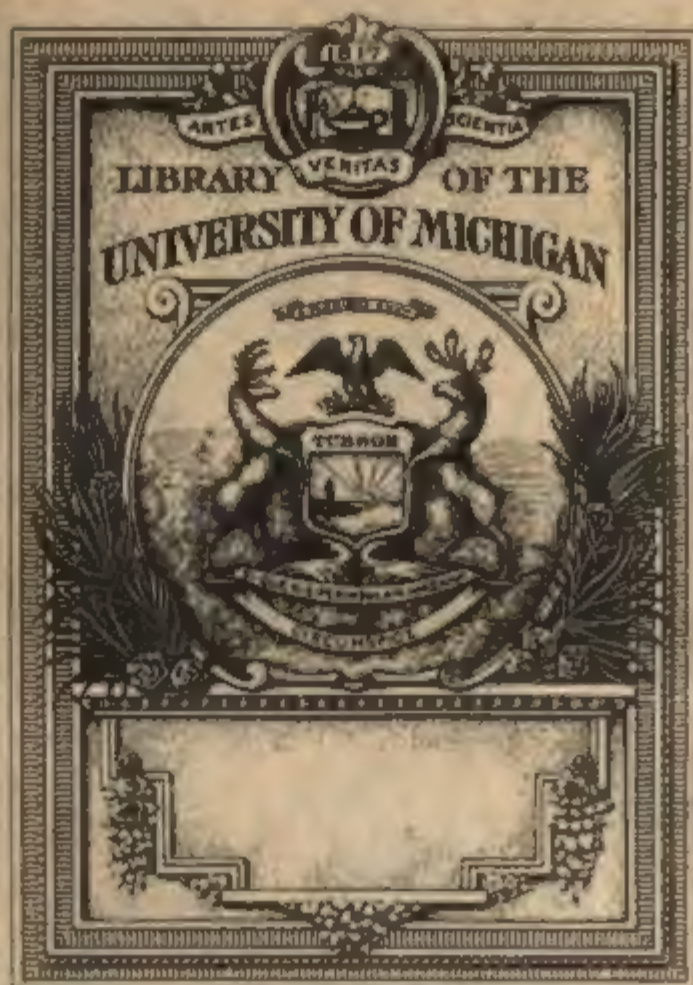
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1. The first part of the document is a list of names and dates, which appears to be a record of some kind. The names are written in a cursive script, and the dates are in a more formal, printed style. The list is organized into two columns, with names on the left and dates on the right. The names are: John Smith, James Brown, William Jones, and Thomas White. The dates are: 1812, 1813, 1814, and 1815. The list is followed by a section of text that is also written in cursive. This text appears to be a description of the events that took place during the period covered by the list. It mentions the names of the individuals listed and describes their actions and the circumstances surrounding them. The text is written in a clear, legible hand, and it is organized into paragraphs. The first paragraph describes the events of 1812, the second paragraph describes the events of 1813, and the third paragraph describes the events of 1814 and 1815. The text is followed by a final section of text that appears to be a summary or conclusion of the events described in the list. This text is also written in cursive and is organized into a single paragraph. The entire document is written on a single sheet of paper, and it appears to be a handwritten record of some kind. The paper is aged and slightly discolored, and the handwriting is in a cursive script that is characteristic of the early 19th century. The document is a valuable historical record, and it provides a detailed account of the events that took place during the period covered by the list.

N

5303

N93

A N E C D O T E S

D E S

BEAUX-ARTS.

P E I N T U R E.

T O M E I.

N
5303
1772

1772

Nonquist, Pierre Jean Baptiste
ANECDOTES
DES BEAUX-ARTS,

CONTENANT tout ce que la **PEINTURE**,
la **SCULPTURE**, la **GRAVURE**, l'**ARCHI-**
TECTURE, la **LITTÉRATURE**, la **MUSI-**
QUE, &c. & la *vie des Artistes*, offrent de plus
curieux & de plus piquant, chez tous les *Peuples*
du monde, depuis l'origine de ces différens *Arts*,
jusqu'à nos jours.

OUVRAGE qui facilite d'une manière aussi instructive
qu'amusante la connoissance des *Arts*, en trace les progrès
& la décadence parmi les Nations qui les ont cultivés ;
& dans lequel on trouve un grand nombre de traits inté-
ressans, qui n'avoient point encore été publiés.

*Avec des Notes Historiques & Critiques, & des Tables
raisonnées, où l'on apprécie en peu de mots les Artistes
& les Auteurs dont on a rapporté des Anecdotes.*

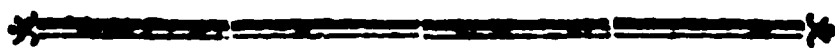
PAR M. ***.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez **JEAN-FRANÇOIS BASTIEN**, Libraire,
rue du petit Lion.



M. D C C. L X X V I.

Avec Approbation, & Privilege du Roi,

CET OUVRAGE SE TROUVE

A MANHEIM, chez SCHWAN.

A STRASBOURG, chez PETIT.

A POITIERS, chez CHEVRIER.

A LIEGE, chez DESMAZEAUX.

A BOURGES, chez LA BOUVRIE.

A BORDEAUX, chez { les Freres LA BOTTIERE.

{ PHILIPPOT.

{ les Freres CHAPUIS.

A LYON, chez les Freres PÉRISSÉ.

A RENNES, chez REMELEIN.

A CHARTRES, chez DESHAYES.

A NANTES, chez DESPILLY.

A TOULOUSE, chez LA PORTE.

A AVIGNON, chez GUILLERMONT, & Comp.

A MÂRSEILLE, chez MOSSY.

A GENEVE, chez CHIRO.

A LISBONNE, chez DUBEUX & Compagnie.

A LAUZANNE, chez GRASSET.

A LONDRES, chez EMSLI.

A AMSTERDAM, chez CHANGUYON.



A MONSEIGNEUR
DE MIROMÉNIL,
GARDE DES SCEAUX
DE FRANCE.



ONSEIGNEUR,

*En daignant me permettre de vous
offrir un Ouvrage destiné à faire*

connoître les Arts & les Lettres , vous montrez combien ils vous sont chers , & tout ce qu'ils doivent attendre de votre Protection. Ils vous ont souvent délassé de vos occupations importantes ; vous les en récompenserez , MON-SEIGNEUR , dans l'éminente Place à laquelle vous élève un Roi juste , dont les premières actions sont des bienfaits , & qui ne commence à régner que pour être le Père du Peuple. On a remarqué que sous un bon Prince on ne voit que des Ministres estimables : tout confirme aujourd'hui la vérité de cette observation.

É P I T R E. ij

*Que ne m'est-il permis d'en dire ici
davantage, MONSEIGNEUR!
Je vous peindrois les sentimens de
joie & de reconnoissance que vous
avez fait naître ; j'aurois tâché de
vous exprimer combien de tout temps
votre affabilité vous a fait ché-
rir mais je m'arrête ; la
louange la plus méritée paroît ordi-
nairement dictée par la flatterie : c'est
au fond des cœurs qu'il est bien doux
de lire son éloge ! Vous jouissez,
MONSEIGNEUR, de cette
satisfaction délicieuse, trop étrangère
à la plupart des Grands ; & les ta-
lens que vous protégez immortalise-*

iv É P I T R E.

*ront vos vertus. Les Arts vont reprendre un nouvel éclat , & s'empres-
seront de célébrer leur illustre
Mécène.*

Je suis avec un profond respect ,

MONSEIGNEUR,

**Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,**

N*.**

T A B L E

DU TOME PREMIER.

§. I. <i>A</i> NCIENNETÉ de la Peinture, p. 1	
§. II. <i>O</i> rigine de la Peinture ,	4
§. III. <i>C</i> e que fut la Peinture en Grèce, aux premiers siècles de son origine ,	7
§. IV. <i>H</i> onneurs que la Grèce rendit à la Peinture ,	15
§. V. <i>C</i> e qu'elle étoit parmi les Romains ,	18
§. VI. <i>E</i> stime qu'ont fait de la Peinture les plus grands hommes, tant anciens que modernes ,	24
§. VII. <i>E</i> ffets singuliers de la Peinture ,	35
§. VIII. <i>L</i> es Anges mis au rang des Peintres ,	41
§. IX. <i>J</i> eux extraordinaires de la Nature ,	44
§. X. <i>R</i> echerches amusantes sur la Mosaïque ,	50
§. XI. <i>P</i> einture sur verre ,	55
§. XII. <i>D</i> ifférentes espèces de peintures ,	60
§. XIII. <i>C</i> e qu'étoit la Peinture dans la primitive Eglise ,	78
§. XIV. <i>A</i> nachronismes singuliers & autres erreurs plaisantes des Peintres ,	94
§. XV. <i>T</i> raits curieux sur la Peinture moderne en Italie ,	103
§. XVI. <i>E</i> n Flandres & en Allemagne ,	115
§. XVII. <i>S</i> ingularités de la Peinture en France ,	120

TABLE.

§. XVIII. <i>Etablissement de l'Académie Royale de Peinture,</i>	127
§. XIX. <i>Exposition des Tableaux au Louvre,</i>	139
§. XX. <i>Qu'il semble que les bons Tableaux s'embellissent en vieillissant,</i>	141
§. XXI. <i>Rajeunissement des plus vieux tableaux,</i>	142
§. XXII. <i>Sur la Peinture en Angleterre,</i>	146
§. XXIII. <i>Sur la Peinture en Espagne,</i>	154
§. XXIV. <i>De la Peinture en Russie,</i>	156
§. XXV. <i>Chez les Turcs,</i>	159
§. XXVI. <i>Chez les Georgiens, les Circassiens,</i>	160
§. XXVII. <i>En Perse,</i>	161
§. XXVIII. <i>Aux Indes,</i>	163
§. XXIX. <i>A la Chine,</i>	166
§. XXX. <i>Singularités sur la Peinture en général,</i>	168
§. XXXI. <i>Anecdotes sur quelques Portraits,</i>	171
<i>Peintres Grecs,</i>	181
<i>Peintres Latins,</i>	233
<i>Peintres Italiens Modernes,</i>	237
<i>Peintres Flamands,</i>	494

Voyez la Table générale, Tom. II.



PRÉFACE.

IL est certain que l'on n'a communément dans le monde qu'une idée confuse des Beaux-Arts, & que l'on connoît à peine ceux qui les ont cultivés.

L'homme de mérite même, vivement occupé du desir de perfectionner ses talens dans un certain genre, ignore souvent les faits relatifs à l'art qu'il professe, tandis que, s'il en étoit instruit, il sentiroit bien davantage toute la dignité de l'état qu'il embrasse, & redoubleroit ses efforts pour s'assurer une gloire immortelle.

Mais jusqu'à présent il a été presque impossible d'acquérir une connoissance si nécessaire. L'historique de chaque Art est répandu dans une infinité de Livres, & ces Livres, dont quelques-uns sont très-rares, ne se trouvent qu'en partie dans les Bibliothèques des riches Amateurs. Il s'ensuit donc, par exemple, que peu de personnes ont pu se mettre au fait des différentes révolutions arrivées à la Peinture, des honneurs qu'elle a reçus, & de tout ce qui la concerne chez les Peuples anciens & modernes.

Cette étude n'est cependant point à ~~de~~ daigner, même pour ceux qui ne cultivent aucunement les Arts. Ils font chaque jour le sujet des conversations; chaque jour les gens d'esprit & les ignorans se font une gloire de s'en entretenir. Mais combien de personnes n'ont jamais su que ces mêmes Arts ont leur histoire, ainsi que chaque Nation, & que c'est en la possédant qu'on peut les apprécier!

Il semble d'abord que la vie des Artistes soit moins ignorée, puisqu'elle est écrite dans une plus petite quantité de volumes. Mais, outre qu'il n'est pas facile de se les procurer, les faits y sont tellement noyés dans de longues & monotones descriptions des Ouvrages, dans des répétitions éternelles du genre de chaque Artiste, qu'après une lecture assez insipide, qui ne peut plaire qu'aux gens du métier, il reste peu de choses dans l'esprit, & l'on a perdu de vue les principaux traits qui caractérisent l'homme à talens, dont il s'agissoit pourtant d'immortaliser la mémoire.

Ces différentes raisons nous ont fait entreprendre l'Ouvrage que nous présentons au Public. Nous avons cru devoir commencer par la Peinture, attendu que notre travail pouvoit être utile à un plus grand nombre de personnes.

Voici le plan que nous nous sommes.

proposé, & qui nous servira de règle pour la suite. L'assemblage d'un nombre infini de traits aussi curieux qu'amusans, & recueillis avec le plus grand soin, forme d'abord une histoire complète de la Peinture. Nous passons ensuite aux Artistes, & nous ne rapportons de leur vie & de leur caractère, que les singularités, que les choses frappantes, dont le Lecteur se ressouvient facilement.

Cependant, pour satisfaire ceux qui veulent être informés du genre adopté par chaque Artiste, nous jettons en note tout ce qui peut les intéresser, ainsi que tout ce qui nous a paru digne de remarque. Nous avons encore mis à la fin de cet Ouvrage une table raisonnée, où nous les contenterons en peu de mots, de la manière qu'il nous semble qu'on auroit dû le faire, si on avoit eu dessein de ne dire que ce que le plus grand nombre desireroit de savoir, & si l'on s'étoit raisonnablement proposé de soulager la mémoire.

Nous avons écrit le nom des Artistes dans la Langue de leur Pays, & nous mettons le François à côté, autant que cela étoit possible, afin que les Etrangers voyent mieux au premier coup-d'œil quel est celui dont nous parlons.

Nous n'avons point rangé par Ecoles les Peintres dont nous faisons mention. Il

nous a paru que, pour notre objet, il seroit suffisant de les diviser par Nations.

Toutes les classes de Lecteurs auront donc peut-être lieu de se louer de notre travail. L'Artiste trouvera des exemples à suivre, des ridicules, des vices à redouter; les récompenses dont il verra combler le mérite, l'infortune à laquelle il le verra souvent en proie; tout réveillera dans son ame le feu du génie, & lui fera vaincre les obstacles qui s'opposent souvent aux généreux efforts de l'homme à talens. Ceux qui ne veulent que des Livres utiles ne refuseront point à celui-ci cette précieuse qualité, malheureusement trop rare dans la plupart des productions littéraires de nos jours. D'autres pourront s'amuser agréablement d'une lecture qui les instruira, en ne paroissant faite que pour leur procurer du plaisir.

Ce n'est pas seulement pour l'avantage des Arts que nous avons travaillé : cet Ouvrage tient aussi à l'histoire des Nations & des Princes qui les ont gouvernées. Il contient plusieurs traits qui servent à découvrir le génie des Peuples & leur goût pour les Beaux-Arts. Par des faits singuliers, peu connus dans l'Histoire, nous caractérisons souvent les Rois les plus célèbres, dont les moindres actions sont d'autant plus précieuses aux yeux de la postérité, qu'elles

P R É F A C E. xj

les peignent beaucoup mieux que leurs vertus & leurs exploits, assez communément l'ouvrage de la politique ou des circonstances, & qui offrent d'ailleurs une certaine monotonie.

Nous ne nous sommes point contentés de puiser les faits relatifs à la Peinture dans les nombreux écrits qui traitent de cet Art. Les *Vies des Artistes*, données au Public par différens Auteurs, ne font pas non plus l'unique source qui nous ait fourni des anecdotes. Nous avons étendu courageusement nos recherches, sans craindre l'ennui d'un pareil travail, persuadés qu'on ne sauroit trop soigner des Ouvrages destinés à l'impression. Tous les Journaux François, qui, depuis leur origine, forment un nombre prodigieux de volumes, & presque tous les Voyageurs, sur-tout ceux d'Italie, ont été les mines abondantes où nous avons déterré mille traits curieux, perdus pour les Arts, parce qu'ils étoient comme enfouis dans des lieux où ils ne pouvoient frapper que peu de personnes. Nous les mettons à leur place, & nous les réunissons sous un même point de vue. Des amis généreux ont daigné nous traduire quelques-uns des Livres dont nous avons absolument besoin, & qui sont écrits dans des Langues que nous avons le malheur de ne point entendre. Si votre travail est favorablement accueilli,

ils jouïront alors de la récompense la plus chère à leur cœur, celle de nous avoir utilement obligés.

Les Livres imprimés n'ont pas borné nos recherches. Nous avons encore fouillé dans un grand nombre de manuscrits, qu'on a eu la complaisance de nous communiquer.

C'est du Lecteur impartial que nous attendons la récompense de notre travail. Nous nous consolerons des clameurs de la critique, auxquelles tout Écrivain doit s'attendre, si le fruit de nos veilles réunit l'utile à l'agréable. Tandis que l'envie & la malignité se donnent carrière aux dépens d'un nouvel Ouvrage, la plus estimable partie du Public le lit avec réflexion, & s'empresse de rendre justice à l'Auteur.

« Le Livre que vous mettez au jour, » s'écriera peut-être quelque Critique, n'est » autre chose qu'une compilation; or vous » sentez l'espèce de gloire qui vous est due ». Nous répondrons que cet Ouvrage n'est pas tout-à-fait semblable à ceux qui ne sont composés qu'à l'aide de divers fragmens pris & copiés de toutes parts. On y trouvera, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des faits qui n'avoient point encore été publiés; & nous avons semé de nouvelles réflexions le plus grand nombre de ceux que l'on connoissoit déjà.

Mais, quand nous n'aurions fait qu'une

P R É F A C E.

xij

Véritable compilation, est-il bien prouvé que ces sortes d'Ouvrages, disposés avec goût, soient dénués de mérite? Que d'ennui n'épargnent-ils pas aux Lecteurs, en offrant dans un petit espace ce qu'il faudroit chercher dans mille volumes au moins!

Examinons maintenant les qualités que possède un bon Compilateur, & la tâche pénible qu'il se prescrit. Il faut d'abord qu'il sache discerner tout ce qui peut plaire généralement d'avec ce qu'on doit rejeter. Il réunit en lui seul le sentiment & la justesse d'idée des Lecteurs les plus éclairés, & son choix prévient d'avance le leur. Ce n'est point son esprit qu'on a dessein de juger, don frivole & qui devient trop commun de nos jours; on exige de lui une qualité bien plus précieuse & bien plus rare: on veut qu'il ait du goût (1).

Pour nous, qui sentons la foiblesse de nos talens, nous avons eu recours aux conseils & aux lumières de plusieurs Gens-de-Lettres du premier mérite; nous avons aussi consulté de célèbres Artistes. On verra le nom des uns & des autres dans quelques-unes de nos notes. Nous n'entrepre-

(1) Le célèbre Rollin n'a pas dédaigné de dire: « Je serois très-content, & me tiendrois très heureux, si je pouvois être un bon Compilateur ». *Préf. de l'Hist. Anc. pag. 39, édit. 1740.*

nous point de leur témoigner publiquement notre reconnoissance. Quels termes pourroient exprimer toutes nos obligations ! Nous dirons seulement ; avec M. le Chevalier de Jaucourt , que si notre Ouvrage n'est pas bien fait , ce n'est point faute d'avoir reçu les secours les plus utiles (1).

Mais il nous auroit été impossible de donner à notre travail toute l'étendue qu'il devoit nécessairement avoir , si M. Capperonnier , de l'Académie des Inscriptions , & Garde de la Bibliothèque du Roi , ne nous avoit généreusement ouvert les trésors confiés à ses soins. On peut dire que M. Capperonnier , par son zèle à obliger tous les Gens-de-Lettres , a beaucoup contribué aux bons Livres qui paroissent depuis plusieurs années.

Au reste , quelques précautions que nous ayions prises , nous ne nous flattons point d'avoir pleinement réussi. Quel est l'Écrivain qui puisse s'imaginer que ses productions soient sans défauts ? Nous convenons de bonne-foi des fautes que nous avons commises , afin du moins que notre sincérité soit un mérite aux yeux du Lecteur. Nous avouons d'abord que nous sommes mortifiés de ne pas toujours citer nos ga-

(1) *Encyclopédie* , Article *PEINTURE*.

rants. Ayant négligé dans les commencemens de notre travail de marquer les sources où nous puisions , nous nous sommes vus dans l'impuissance de les retrouver , quand nous avons senti qu'il étoit nécessaire de les indiquer.

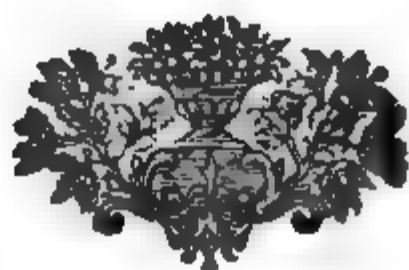
Mais nous déclarons que nous ne rapportons aucune anecdote , que d'après les Auteurs dont nous avons consulté les Ouvrages , ou que d'après le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi , qui ont bien voulu nous faire part des traits curieux concernant la vie des Artistes qu'elles ont particulièrement connus.

Forcés de nous fier trop souvent à notre mémoire , peut-être nous est-il quelquefois arrivé de citer un Livre pour un autre. Nous espérons qu'on nous pardonnera une erreur qui ne tire point à conséquence pour la vérité de l'anecdote.

Nous craignons aussi d'avoir fait mention mal-à-propos de quelques traits sur certaines images , faute d'avoir assez considéré si nous ne confondions point les productions du Statuaire avec celles qui ne sont dues qu'au pinceau. Mais , comme le mot *image* désigne également des Ouvrages de Sculpture & de Peinture , sur-tout dans les anciens Auteurs , il étoit très-difficile , dans les faits que nous citons , de s'assurer auquel de ces deux Arts il avoit particulièrement rapport.

Animés du desir de perfectionner cet Ouvrage, nous prions les Gens-de-Lettres & les Artistes de vouloir bien nous communiquer, par la voie du Libraire, leurs observations, & les anecdotes que nous pourrions avoir oubliées. Nous recevrons les unes & les autres avec la plus vive reconnoissance.

Nous n'implorons pas seulement leur critique judicieuse pour les deux volumes que nous publions actuellement; nous les prions aussi d'être favorables aux *Anecdotes d'Architecture, de Gravure, de Musique, de Danse & de Littérature*, que nous allons successivement faire paroître, & qui formeront un recueil complet de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus piquant sur les Beaux-Arts.



et Ou-
tres &
mu-
s ob-
pour-
unes
moif-

leur
umes
as les
Anec-
Musi-
nous
& qui
ut ce
quant



ANECDOTES DES BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

§. I. *Ancienneté de la Peinture.*



A Peinture est de la plus haute antiquité. Tout ce qu'Homère nous raconte des tapisseries auxquelles travailloient Hélène & Pénélope, ne laisse aucun lieu de douter que le dessein & le coloris ne fussent pratiqués depuis long-temps parmi les Grecs.

Aimerait-on mieux conclure du récit d'Homère, que le travail ingénieux de ces deux célèbres Princesses donna l'idée de la variété des couleurs ?

Quoi qu'il en soit, Virgile ne fait pas dis-
Tome I. A

ITES

ficulté de supposer que la Peinture étoit bien près de sa perfection dès le temps d'Enée , lorsqu'il dit , au sixième Livre de l'*Enéïde* , que son Héros se reconnut dans les tableaux qui décorent à Carthage le Temple de Junon.

Diodore de Sicile rapporte (1) , que les murailles de Babylone , bâties par Sémiramis , étoient de briques peintes de diverses couleurs , & qu'elles représentoient différens animaux.

Ajoutons encore , que Sémiramis avoit , dit-on , dans son Palais , des tableaux qui offroient aux yeux , des chasses & des batailles.

Les Egyptiens s'attribuent cependant la gloire d'être les inventeurs de la Peinture , & prétendent même qu'ils l'ont pratiquée six-mille ans avant qu'elle passât dans la Grèce :

Ce qu'il y a de certain , c'est que leurs hiéroglyphes étoient une espèce de peinture , puisqu'ils représentoient souvent des figures humaines , & plus communément des animaux , des fruits , ou des fleurs , selon les choses qu'ils devoient désigner.

Nous voyons aussi dans quelques Auteurs , que les loix sacrées de ce peuple ordonnoient à la Jeunesse de s'appliquer au dessein.

Mais , suivant Pétrone , les Egyptiens ne

(1) Liv. 2 , chap. 4.

formèrent que de mauvais Peintres. Il ajoûte même , que ces peuples nuisirent beaucoup à cet Art , en inventant des règles propres à en rendre l'apprentissage moins long , & la pratique moins pénible.

Un fait , qu'on auroit de la peine à croire , s'il n'étoit attesté par des gens dignes de foi , c'est qu'il existe encore diverses peintures des anciens Egyptiens. Elles paroissent représenter des sujets d'histoire ; on les voit avec admiration dans les ruines de quelques-uns des superbes édifices épars dans la haute Egypte , & dont le temps de la fondation se perd dans les siècles les plus reculés. Paul Lucas va jusqu'à soutenir qu'il a vu des peintures dans plusieurs grottes de la Thébaïde , grottes qui servirent de demeures aux premiers hommes réunis en société (1).

Chez les Bactriens & les Perses , la Peinture étoit apprise conjointement avec les Lettres. Zoroastre & les Mages eurent grand soin de la posséder à fond.

Moyse défendit la Peinture & la Sculpture aux Israélites : il savoit combien ce peuple volage étoit enclin à l'idolâtrie des Egyptiens , & il vouloit lui en ôter jusqu'à la moindre occasion (1).

(1) Second voyage de Paul Lucas , tom. 1 , pag. 158 — 62 . & troisième voyage , tom 3 , pag 69.

(2) Le Pere Maimbourg prétend que les Juifs

On voit, par ce que nous venons de dire, que la Peinture est plus ancienne que la Poësie, sa sœur & sa rivale (1). L'ombre des corps, produite par le soleil, a dû frapper les premiers hommes; ainsi, le soleil peut être regardé comme l'origine de la Peinture. Platon l'appelle ingénieusement *le plus habile de tous les Peintres*.

§. II. *Origine de la Peinture.*

Dans cette première supposition, qui n'est point dénuée de vraisemblance, quelques Auteurs ont écrit qu'une Bergere, pour conserver le portrait de son amant, traçoit avec sa houlette une ligne sur l'ombre que le visage du jeune homme faisoit sur le sable.

D'autres attribuent tout simplement l'origine de la Peinture à des Bergers qui impri-

ont mal entendu la première défense du Décalogue, qui ne regardoit (dit-il) que les idoles, & non tous les ouvrages de Sculpture & du pinceau. V. l'histoire des Iconoclastes, pag. 16. Cependant les termes de la Bible paroissent positifs, & la condamnation générale. V. Exode, ch. 20, v. 4. Deut. 5, v. 8. Levit. 26. Jos. 24, v. 14. Isaïe, c. 46, v. 5.

(1) On appelle communément la Peinture une *Poësie muette*, & la Poësie une *Peinture parlante*. Annibal Carrache est peut-être l'Auteur de cette définition. V. son article aux *Peintres Italiens*, année 1560.

DES BEAUX-ARTS. 5

mèrent avec leur houlette des traits sur la terre ; l'un d'eux suivit les extrémités de l'ombre que ses montons y formoient.

La belle Dibutade , fille d'un Potier de Sicyone , passe généralement pour la créatrice des Arts. Son amant alloit s'éloigner d'elle , & vint lui faire ses adieux. Les larmes & les plaisirs partagèrent des momens qu'ils croyoient ne devoir jamais renaître. Enfin , le jeune homme , accablé de la douleur d'une séparation prochaine , & plongé dans l'ivresse de son amour , s'endormit auprès de celle qu'il adoroit. La simple lueur d'une lampe éclairoit ces deux amans , & renvoyoit l'ombre du visage du jeune homme sur la muraille prochaine. Dibutade s'aperçoit pour la première fois de cet effet naturel ; inspirée par l'amour , elle veut conserver au moins les traits de celui qui va la quitter ; elle prend un charbon , & d'une main conduite par le plaisir , elle trace le portrait de l'objet de sa tendresse , en suivant les extrémités de l'ombre qui l'a frappée , & qu'elle voit se fixer avec étonnement.

Voilà , dit-on , ce qui donna la première idée de la Peinture , & ce qui fit naître ensuite la Sculpture , & généralement tous les Arts qui dépendent du trait.

Le pere de Dibutade trouva l'invention de sa fille tout-à-fait singulière , & résolut

d'en tirer parti. Pour cet effet, il appliqua de l'argile, l'étendit exactement jusqu'à la circonscription de l'objet; il en fit ainsi une espèce de modèle, qu'il durcit au feu avec les ouvrages auxquels il travailloit ordinairement. Pline assure (1) que ce premier essai de plastique fut conservé à Corinthe jusqu'à l'an 608 de Rome.

Pour revenir à la Peinture, on lui donne encore une autre origine. Selon d'anciens Auteurs, ce fut un jeune homme à qui l'amour inspira la première idée du dessein. Son amante alloit se séparer de lui; lorsque, remarquant l'ombre que le soleil levant renvoyoit sur un mur, il la fit approcher de cette muraille, & traça avec un charbon le profil du visage de celle qu'il idolâtroit. « Puisqu'il faut (lui dit-il) que je sois privé » pendant quelque temps du plaisir de te » voir, j'aurai du moins la douceur de con- » templer cette foible image, qui calmera » une partie des peines que va me faire » éprouver ton absence ».

Les mêmes Historiens ajoutent, que la jeune personne, aussi tendre, aussi sensible, profita de l'heureux stratagème de son amant, dont elle emporta les traits sur un voile qu'elle fut garder avec le plus grand soin.

(1) *Lib.* 35.

C'est à la fille de Bélus (1) que nous devons le Dessin , s'il en faut croire d'autres Historiens. Cette Princesse (disent-ils) voyant l'ombre de son père contre une muraille , en suivit les contours à l'aide d'un charbon. Si cette histoire étoit vraie , elle prouveroit que l'amour filial a fait naître la Peinture.

§. III. *Ce que fut la Peinture en Grèce , aux premiers siècles de son origine.*

Tout le travail des premiers Artistes consistoit à suivre les traits de l'ombre que les corps forment , quand ils sont exposés au soleil , ou bien lorsqu'ils se trouvent entre une lumière quelconque , selon l'exemple qu'en avoit donné la tendre Dibutade.

On fut long temps à dessiner sans aucune couleur , & à n'employer que du charbon , ou quelquel'autre matière noire.

L'art de peindre consistoit alors à former les figures d'un seul trait , ou d'une simple ligne ; & comme la représentation étoit très-informe , les premiers Artistes imaginèrent d'écrire au bas du tableau le nom de la chose qu'ils avoient voulu peindre. Cet usage s'ob-

(1) L'un des premiers Rois d'Assyrie , connu aussi sous le nom de Baal , ou Bel.

servoit sur-tout pour les figures des animaux, dont quelques-unes se ressembloient entr'elles.

Un ancien Auteur François, voulant louer Apelle, dit à ce sujet : — « il ne faisoit pas » comme ces badauds, qui étoient si niais, » que, pour peindre un cheval, ils faisoient » un âne ou un bœuf, & encore si mal fait » goté, qu'il falloit écrire en gros caractères, » *Messieurs, ceci est un buffle, ceci est un âne ;* » encore mentoient-ils ; car ils étoient deux : » lui, le beau premier, & puis celui qu'il » avoit peint ; & encore, ne fais qui étoit le » plus âne ». —

Le premier Artiste Grec qui se servit d'une couleur pour peindre, fut un certain Cléophrante, de Corinthe ; on le surnomma *Monochromatos*, c'est-à-dire, d'une seule couleur. Il ne dut qu'au hasard cette heureuse découverte. Il s'avisa de broyer de la brique détrempée dans l'eau, & de l'appliquer sur son dessein. C'est à ce foible commencement que nous devons le coloris,

Enfin, l'art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mélange de quatre couleurs seulement ; *le blanc, le jaune, le noir & le rouge*. Avec ces quatre couleurs bien ménagées, Zeuxis, Apelle, Nicomaque, Polygnote, &c. &c. se sont acquis une réputation immortelle.

Le hafard , ou plutôt une circonftance fortuite , fit encore trouver à un certain Callias , Athénien , la belle couleur rouge , appelée le *minium*. Callias , trompé par la couleur du minium , s'imagina qu'une pouffière fi brillante lui produiroit de l'or ; il en amaffa une grande quantité , la paffa par le feu , & découvrit une couleur rouge admirable , & inconnue jufqu'alors (1).

Les Anciens ont commencé par peindre fur des tables de bois , blanchies avec de la craie ; voilà d'où vient le mot latin *tabula* , (tableau). L'ufage de la toile parmi les modernes , n'eft pas même fort éloigné de nous. Holbein peignoit à Bafle fur le bois , & Raphaël , à Rome , ne peignoit pas toujours fur la toile.

Les premières peintures un peu confidérables furent faites fur le mur. Le Prophète Ifaïe nous apprend , que les Chaldéens faifoient peindre leurs appartemens. Les anciens ne tapiffoient point leurs chambres ; mais comme ils fe plaifoient à les orner ,

(1) La ridicule mante de la pierre philofophale , a donc régné en tous temps. Mais on doit à cette démence de l'efprit humain , des découvertes très-utiles dans les Arts & dans la Médecine.

ceux qui n'avoient pas le moyen d'en faire revêtir les murs de figures aussi belles que chères , les décoroient de compartimens peints ; ouvrage qui engageoit à peu de dépense.

Dans le siècle d'Alexandre , les productions des grands Peintres n'étoient point regardées comme des meubles ordinaires , destinés pour embellir la maison du riche particulier : on les comptoit au rang des trésors les plus précieux d'un Etat & du Public , & dont la jouissance étoit due à tous les Citoyens.

On peut observer que les grands hommes en tout genre , dans les Arts , dans les Sciences , dans la Politique , dans la Guerre , se trouvent ordinairement contemporains. Nous voyons en effet , que les Apelle , les Praxitèle , les Lysippe , & d'autres Artistes célèbres , vivoient en même temps que les plus grands Poètes , les plus grands Orateurs , les plus grands Philosophes , & les plus grands Capitaines de la Grèce (1).

Plusieurs Artistes , nommés Pithagore , ont brillé parmi les Grecs ; l'un d'entr'eux fut le premier qui peignit des payfages.

Le Roi Antigonus perdit un œil à la guerre ;

(1) Rollin , *Histoire ancienne* , tom. II.

Dioclès, Disciple d'Apelle (1), voulant cacher ce défaut dans le portrait du Prince, le reprérenta vu de côté; en sorte que le spectateur trompé s'imaginoit que c'étoit l'attitude du Prince qui cachoit un de ses yeux, & non un défaut réel. Telle est l'origine des portraits en profil,

Les Artistes, en mettant leur nom au bas des productions de leur génie, n'osoient assurer que l'ouvrage fût achevé, quoiqu'ils eussent fait tout leur possible pour le perfectionner. Nous en voyons des preuves sur les statues grecques, où l'on trouve, par exemple, *Glycon d'Athènes faisoit cet ouvrage; Praxitèle faisoit cet ouvrage, &c. &c.* En craignant de se servir du prétérit *fecit*, (a fait) ils reconnoissoient qu'il n'y avoit point d'ouvrage si accompli où l'on ne pût ajouter quelque nouvelle perfection.

Ils plaçoient aussi cette inscription au bas de leurs tableaux, ou de leurs statues: *c'est l'ouvrage d'un tel.*

Non-seulement, ils avoient soin d'inscrire leur nom; ils mettoient encore dans leurs tableaux une espèce d'écriteau qui en indiquoit le sujet. Nous apprenons par l'exemple de Polygnote, que long-temps après que l'Art eût commencé à jouir d'un nouvel éclat,

(1) D'autres disent que ce fut Apelle lui-même.

ils plaçoient au bas de chaque figure le nom du personnage qu'elle représentoit ; -en sorte que la plupart des anciens tableaux devoient être chargés d'inscriptions ; ce qui formoit certainement une bigarrure peu agréable. Qui croiroit qu'un Auteur moderne conseille à nos Artistes d'employer ce ridicule expédient , selon lui très ingénieux (1) ?

Les premiers Peintres Grecs , connoissant toute l'étendue & les difficultés de la Peinture , se restreignoient à un seul genre de cet Art qui embrasse tant de parties différentes. On peut citer pour exemple un certain Demys , qui ne peignoit que les hommes ; un Nicias d'Athènes , qui excelloit à bien représenter les femmes ; enfin , un Aristodème , célèbre par son talent à rendre avec énergie des combats de Lutteurs.

La première femme qui ait manié le pinceau , se nommoit Timarète ; elle naquit dans le Grèce , & se fit une grande réputation.

Les plus fameux Peintres de la Grèce se disputoient la gloire d'exceller dans leur Art , & se décernoient même des prix aux jeux Pythiens. Le premier Artiste couronné

(1) Voyez ce que nous rapportons au §. XVII. Pétrone se moque de cet usage. V. *Festin de Trimalcion* , & la Note françoise.

dans ces jeux , se nommoit Timagore le Chalcidien ; il fut si transporté du succès de son pinceau , qu'il en célébra la mémoire par un Poëme de sa façon , qu'on lisoit encore à Rome long-temps après Auguste.

Nous verrons bientôt les Républiques de la Grece s'empressez elles-mêmes à redoubler la gloire des Artistes.

D'excellens Peintres , & de très-habiles Sculpteurs , pénétrés du mérite de leur art , consacrèrent aux Dieux leurs ouvrages , croyant que les hommes en étoient indignes.

Lorsqu'on les chargeoit de représenter quelques Déeses , ils prenoient assez souvent pour modèle leur maîtresse , ou quelque Courtisane , fameuse par sa beauté : ce qui donna lieu à Justin , Martyr , de dire , en se moquant des Payens , qu'ils adoroient les maîtresses de leurs Peintres & de leurs Sculpteurs.

Les Artistes modernes de toutes les Nations imitent en cela les anciens Peintres Grecs.

Un Artiste Italien peignit la Vierge sous les traits de la maîtresse d'un Pape , & représenta le Saint-Pere pieusement prosterné aux pieds de cette image , si sainte en apparence.

Le Brun , chargé de représenter une Magdeleine , emprunta les traits d'une femme

célèbre alors par ses égaremens & par ses remords (1). Ce n'étoit pas la Sainte qu'on voyoit dans le tableau , mais une dame connue de la Cour & de la Ville.

Il paroît que les Peintres se sont permis en tout temps de faire des tableaux satyriques. N'en a-t-on pas trouvé dans les ruines d'*Herculanum* , qui attaquoient les passions favorites du cruel Néron , & même celles dont il tiroit le plus de gloire ? N'en a-t-on pas découvert nouvellement dans la Vigne Adriani , au-dessous de Tivoli , avec des inscriptions qui reprochoient à Antonin Caracalla le meurtre de son frère Géta (2) ? Indépendamment des exemples que nous pourrons encore donner à l'article de plusieurs Peintres , nous allons citer Elie : il raconte qu'un certain Artiste , *pour apprêter à rire* , représenta Timothée endormi dans sa tente , & par-dessus sa tête , la Fortune emportant les Villes d'un coup de filet.

On a trouvé dernièrement , à *Herculanum* , un petit tableau satyrique , dont le sujet est aussi bizarre que singulier. Un oiseau ressemblant à un perroquet , est

(1) La Duchesse de la Vallière , l'une des maîtresses de Louis XIV.

(2) *Description historique & critique de l'Italie* , par l'Abbé Richard , tom. 3.

attelé à un char, & une sauterelle tient les rênes, & sert de cocher (1).

§. IV. *Honneurs que la Grèce rendit à la Peinture.*

Mais les Arts, plus propres à immortaliser la vertu, qu'à tourner le vice en ridicule, furent toujours encouragés dans la Grèce. Les plus sages de la Nation jugeoient & couronnoient les Artistes & leurs ouvrages au bruit des applaudissemens d'un peuple immense. Admise aux jeux olympiques, la Peinture disputoit les prix, en concurrence avec les Poëtes, les Orateurs & les Philosophes.

Ce fut à ces mêmes jeux olympiques, devant toute la Grèce assemblée, que parut *Æchion*, avec son fameux tableau qui representoit le mariage d'*Alexandre* & de *Roxane*. L'Interprète des jeux, nommé *Proxenos*, homme d'une grande naissance, & qui jouissoit d'une fortune considérable, non content de lui décerner la couronne, lui donna encore sa fille en mariage, aussi belle que vertueuse. Ainsi, le Peintre *Æchion*, qui étoit étranger dans l'*Elide*, qui n'avoit d'autre fortune que le bonheur d'exceller dans l'art qu'il pratiquoit, devint le gendre

(1) Observations de M. Cochin, sur les Peintures d'*Herculanum*, pag. 151.

d'un des plus riches particuliers de la Grèce.

Athènes, & la plupart des anciennes Républiques, prenoient souvent leurs Magistrats & leurs Ambassadeurs parmi les Sculpteurs & les Peintres, des mains de qui elles recevoient l'image de leurs Dieux.

Les Grecs donnèrent, par un décret solennel, le premier rang à la Peinture entre les Arts libéraux; ils voulurent qu'elle fût la première leçon que reçussent les enfans de naissance noble; qu'il n'y eût que les personnes libres qui pussent l'exercer, & ils en interdirent absolument l'usage aux esclaves.

Plusieurs Républiques de la Grèce poussèrent même l'estime qu'elles avoient pour les excellens Peintres, jusqu'à leur donner des Villes entières.

Un tableau de Parrhasius, fait pour Ephèse, sa Patrie, lui valut de la part de ses concitoyens une robe de pourpre & une couronne d'or.

Le même Parrhasius, ayant fait le portrait de Thésée; & Sillanion, la statue de ce Héros, méritèrent que les Athéniens leur sacrifiasent un béliet tous les ans (1).

La Ville de Sicyone dut à la Peinture sa

(1) On verra que le Thésée de Parrhasius pouvoit moins valoir que celui du Peintre Euphranor. V. aux Peintres anciens, l'article de cet Artiste.

liberté, ainsi que celle de Rhodes; c'est de la première dont il s'agit ici (1). Aratus, depuis Général des treize principales Villes de la Grèce, voyant Sicyone, sa patrie, en proie aux factions de plusieurs ambitieux qui vouloient s'en rendre maîtres, fit présent à Ptolomée des ouvrages de Pamphile & de Mélante, Peintres de Sicyone, & obtint de ce Roi généreux l'argent & les secours nécessaires pour préserver la Ville, Ptolomée voulant que la patrie de deux Peintres aussi fameux fût garantie des tyrans.

Aratus, par son courage & des victoires signalées, ayant enfin délivré Sicyone des tyrans qui l'opprimoient, résolut de détruire les monumens qui rappelloient leur souvenir. Il y avoit dans la Ville un tableau célèbre, où Mélante, aidé de ses élèves, avoit représenté Aristrate, l'un de ces ambitieux, monté sur un char de triomphe. Dans le premier mouvement, Aratus ordonna de le détruire; mais il se rendit bientôt aux raisons de Néalque, Peintre habile, qui lui représenta que la guerre qu'il avoit déclarée aux tyrans ne devoit point s'étendre aux Arts. Il consentit que la seule figure d'Aristrate fût effacée. Ainsi, on laissa subsister celle de la Victoire & le char. Néalque, qui s'étoit char-

(1) Pour ce qui concerne la Ville de Rhodes, voyez à l'article de Protogène.

gé de cette opération , mit seulement une palme à la place du portrait d'Aristrate ; & cela , par respect pour un ouvrage sur lequel il ne croyoit pas qu'aucun Peintre dût oser mettre la main , pour y changer la moindre chose.

Nous terminerons ce qui concerne la Peinture dans les Républiques de la Grèce , par rapporter une loi que donnèrent les Thébains. Ce peuple prescrivait aux Peintres , ainsi qu'aux Poètes , de représenter toujours les hommes plus parfaits qu'ils ne l'étoient réellement.

Une singulière coutume s'observoit encore dans la Ville de Thèbes. Le Peintre qui faisoit le plus mauvais tableau , étoit obligé de payer une amende (1).

§. V. *Ce qu'elle étoit parmi les Romains.*

Selon toute apparence , les Romains n'avoient qu'une idée imparfaite de ce bel Art , & n'avoient que des peintures informes , avant leur incursion dans la Grèce. L'ancienne Rome ne s'est même illustrée par aucun Peintre du premier mérite (2).

(1) Nous ne parlons ici que de la Peinture en général ; c'est dans un article séparé que nous rapporterons ce qui concerne chaque Peintre Grec en particulier.

(2) Le Comte de Caylus a donné un Recueil

DES BEAUX-ARTS. 15

Lucius Mummius, fameux Général Romain, faisant vendre toutes les richesses de Corinthe, après avoir pris & pillé cette malheureuse Ville, Attale, Roi de Pergame, lui offrit environ 75000 livres d'un seul tableau, peint par Aristide. Le Général Romain fut si étonné de la proposition, qu'il soupçonna quelque vertu secrète dans le tableau, ne voulut point s'en défaire, & le porta à Rome, croyant posséder un talisman précieux.

C'est ce même Mummius, qui, ayant embarqué pour Rome les chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture, qu'il avoit rassemblés à Corinthe, dit à ceux qui les conduisoient, en voulant les engager d'en prendre le plus grand soin : — « Songez sur-tout » qu'aucune de ces pièces ne se perde; car, » à mon arrivée à Rome, si je m'apperçois » qu'il en manque quelques-unes, je vous » déclare que j'en ferai faire de pareilles à » vos dépens ». —

très-estimé des *Peintures antiques*, déterrées jusqu'à présent. Les desseins originaux de ce Recueil précieux, furent trouvés par le Comte de Caylus entre les mains d'un enfant, dans la boutique d'un Menuisier; la mere les avoit eus d'un valet de chambre du Marquis de Louvois. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 3, pag. 441. Il paroît que le Docteur Mead possède à-peu-près le même Recueil. *V. Lettres de Madame du Bocage sur l'Angleterre*, pag. 44, lettre 4.

La riche collection de tableaux que possédoit Mummius, ne resta pas long-temps entre ses mains. Connoissant peu le trésor dont il étoit le maître, il en faisoit part facilement à tous ceux qui paroissoient en avoir envie. Lucullus, ayant à orner à Rome le Temple de la Bonne-Fortune, dont il vouloit faire la dédicace, le pria de lui prêter ses plus beaux tableaux, & promit de les rendre aussi-tôt que la cérémonie seroit achevée. Mais Lucullus, se moquant de la simplicité du vainqueur des Grecs, refusa de tenir sa parole, & se contenta de lui dire, qu'il n'avoit qu'à faire enlever du Temple ses tableaux, s'il vouloit les ravoir, après qu'ils avoient été consacrés aux Dieux. Mummius, par honneur, & craignant de commettre une espèce de sacrilège, n'osa les reprendre, & fut contraint d'en faire présent au peuple (1).

Les Romains, éclairés par la Grèce qu'ils avoient subjuguée, apprécièrent bientôt le mérite des ouvrages de l'art, qu'ils cultivèrent eux-mêmes avec succès. Marcus Scaurus, traitant avec les Habitans de Sicyone, pour des sommes considérables qu'ils devoient aux Romains, se contenta, au lieu d'argent, de quelques excellens tableaux, qu'il fit porter à Rome.

(1) Pline, liv. 35.

Le Triumvir Lépide, se trouvant campé dans un certain endroit de l'Italie, les gens du lieu lui indiquèrent une maison de campagne, entourée d'arbres de haute-futaie, où ils l'assurèrent qu'il seroit commodément. Mais, loin d'éprouver la vérité de leur promesse, le Triumvir ne put fermer l'œil de toute la nuit, à cause d'une multitude d'oiseaux qui ne cessèrent de le tourmenter par leur ramage trop bruyant, ce qui le mit dans une si violente colère, que le lendemain matin il envoya chercher les Magistrats, leur reprocha de l'avoir si mal logé par malice, & les menaça même de les faire punir. Ceux-ci protestèrent de leur innocence; & voulant procurer au Triumvir un sommeil tranquille pour la nuit suivante, ils exposèrent autour de la maison une longue bande de parchemin, où un dragon d'une grandeur énorme étoit si bien représenté, que les oiseaux effrayés à la vue de ce monstre, s'enfuirent tous, ou du moins n'osèrent se faire entendre pendant toute la nuit (1).

L'Empereur Tibère, devant avoir sa part d'un héritage considérable, préféra, quoiqu'il fût fort avare, un tableau de Parrha-

(1) Pline ajoute que cette expérience, souvent répétée depuis, a toujours produit le même effet, liv. 35.

sius, aux richesses dont on lui laissoit l'alternative.

Une preuve que les Peintres Romains rendoient bien la nature, c'est ce que raconte Pétrone, dans sa *Description satyrique du repas de Trimalcion*. Encolpe, l'un de ses héros, apperçut (nous dit-il) dans la maison de ce personnage ridicule, un dogue, qui l'effraya d'abord, parce qu'il le crut en vie, & qui étoit seulement peint sur la muraille, avec une chaîne, & cette inscription, *cave canem*, (gardez-vous de ce chien).

Les Romains ne se contentoient pas de rassembler à grands frais dans leurs Palais les tableaux des plus fameux Peintres de la Grèce, ils les exposoient aussi dans les lieux publics de Rome, dans les places, les carrefours, où ils étoient sans doute enchassés contre les murailles des maisons. Auguste fit poser dans la place qui portoit son nom, deux tableaux peints par Apelle.

L'Empereur Claude crut signaler son bon goût, & donner un grand air de dignité à ces deux tableaux, en y faisant effacer la tête d'Alexandre, & substituer celle d'Auguste lui même.

On voyoit plusieurs excellentes Peintures dans le lieu où l'on rendoit la justice à Rome. L'Orateur Crassus, ou un certain Jules,

César, Orateur & bel-esprit, plaidant devant le Juge Civil, alléguoit ses raisons de récusation contre un témoin de sa partie adverse ; celui-ci, tout en colère, l'interrompoit à chaque instant, & lui demandoit avec hauteur, *pour qui il le prenoit ?* Crassus, ennuyé de son insolence, lui montra du doigt la représentation d'un pauvre Gaulois, qui tiroit la langue d'une manière très-ridicule, & lui dit : — « je suis d'avis que vous ne ressemblez pas mal à celui que je vois devant mes yeux ». — Cette répartie fit rire toute l'assemblée (1).

On voyoit encore dans le même endroit une peinture fort ancienne, représentant un Berger décrépît, appuyé sur sa houlette. Un envoyé des Teutons se trouvant à Rome, on lui demanda ce qu'il pensoit de ce vieillard peint si au naturel. — « Moi (répondit-il brusquement) quand vous m'en donneriez un vivant, pareil à celui-là, je n'en voudrois point ». —

Les Orateurs Romains, dont la profession étoit de persuader, appellèrent souvent la Peinture à leur secours : c'est pourquoi (selon le témoignage de Quintilien) les Avocats, dans les causes criminelles, exposoient quelquefois un tableau qui représentoit l'é-

(1) Plin. , liv. 35.

vènement dont il s'agissoit , afin d'émouvoir plus sûrement le cœur des Juges.

Les Pauvres de l'ancienne Rome se servoient aussi du même moyen , pour se défendre contre l'oppression des Riches , selon ce qu'écrivit le même Quintilien ; — « parce que » l'argent des riches (ajoute-t-il) pouvoit » bien gagner quelques suffrages particuliers ; » mais si tôt que la peinture du tort qui avoit » été fait , paroissoit devant toute l'assemblée ; » le Juge , entraîné par le suffrage général , » étoit contraint de décider en faveur du » pauvre ». —

S. VI. Estime qu'on fait de la Peinture les plus grands hommes, tant anciens que modernes.

Les hommes les plus savans & les plus illustres de l'antiquité , non-seulement avoient une estime toute particulière pour la Peinture , mais encore ont voulu peindre eux-mêmes. Platon avoit une connoissance parfaite du Dessin , ainsi que Socrate , son maître , qui excelloit dans la Sculpture , si toute fois on ne confond point deux Socrates en un seul.

Aristote veut qu'on enseigne la Peinture à tous les enfans.

Démosthène , le premier des Orateurs , se plaisoit beaucoup à peindre.

Cicéron rapporte que , si Alexandre défendit à tout autre Peintre qu'à Apelle de faire son portrait , & à tout autre Sculpteur qu'à Lyfippe de faire fa statue , ce n'étoit pas seulement par envie d'être bien représenté , mais afin de ne rien laisser de lui qui ne fût digne de la postérité la plus reculée . Il étoit persuadé (ajoute Cicéron) que la supériorité qu'ils s'étoient acquise dans leur art , contribueroit autant à sa gloire qu'à la leur.

Quintilien dit qu'il n'est rien de si noble que la Peinture , puisque les productions des autres Arts se marchandent , & ont un prix fixe , au-lieu que la Peinture n'en a point.

Il est vrai que par une contradiction assez ordinaire à quelques Littérateurs , il soutient , dans un autre endroit , qu'elle n'a rien d'absolument relevé , & qu'elle n'est Art libéral que par comparaison avec les Arts mécaniques.

Paul-Emile , ce grand Capitaine , voulant que ses enfans joignissent à l'étude de la Philosophie , la pratique de la Peinture , fit venir d'Athènes le fameux Métrodore , pour leur en donner des leçons (1).

(1) A l'article de Métrodore , il sera beaucoup plus question du mérite de ce Peintre , ainsi que des deux Scipions , ses élèves dans la Peinture & dans la Philosophie. V. *Peintures Grecs*.

Fabius se fit une gloire de peindre lui-même à Rome le Temple de la Déesse conservatrice, & de mettre son nom au bas de tous ses ouvrages. Il se trouva même honoré de recevoir le surnom de *Pictor* (Peintre) qui a passé depuis à tous ses descendans, les premiers de Rome.

Le Temple d'Hercule fut orné des tableaux du Poëte Pacuvius.

Quintus Pedius, neveu de César, étant né muet, & se trouvant orphelin dans un âge fort tendre, on lui fit apprendre à peindre, parce qu'il parut à toute sa famille assemblée, & même à Auguste, dont il étoit parent, qu'il pouvoit cultiver la Peinture, sans déroger à sa naissance (1).

Jules-César ne dédaignoit pas même de manier le pinceau; il estimoit tellement les ouvrages des grands Maîtres, qu'il acheta deux tableaux de Timomaque, Artiste Grec, dont il donna jusqu'à quatre-vingt talens (près de 400000 livres).

Marc-Agrippa, Consul Romain, & gendre d'Auguste, se délassoit souvent des occupations les plus importantes, en s'amusant à la Peinture.

Domitien & Néron se plaisoient à dessiner. Néron, qui eût été un grand Prince sans ses horribles cruautés, protégeoit tous

(1) Plin., liv. 35.

les Artistes , & quittoit le pinceau pour faire quelquefois des bas-reliefs en terre cuite.

Ce Prince , dont l'extravagance fut bientôt punie , fit exécuter un ouvrage aussi ridicule que gigantesque. Il voulut être peint sur une toile , manière inconnue de son temps ; mais qui devenoit en quelque sorte nécessaire , par l'énormité de la figure , qui fut poussée jusqu'à cent-vingt pieds de hauteur , avec toutes les proportions. Mais on n'eut pas plutôt achevé & placé ce colosse dans les jardins Maïens , pour être exposé aux yeux du public , que la foudre y mit le feu , & le consuma entièrement.

Antonin , Marc-Aurèle , Alexandre-Sévère , Adrien , Valentinien , &c. dessinoient supérieurement. Ce dernier modeloit aussi très bien en terre cuite (1).

Quelques Empereurs d'Orient n'ont pas dédaigné non plus de cultiver les Arts avant & après la cruelle persécution qu'ils éprouvèrent de la part des Iconoclastes , ou briseurs d'images , dont nous parlerons bientôt.

L'Empereur Théodose II , dans ses *Institutions* , données l'an 438 , veut que les Pein-

(1) Les articles des Peintres qui ont fleuri à Rome du temps des Empereurs , se trouvent immédiatement après les Peintres Grecs : nous ne nous sommes proposé , encore une fois , de ne parler ici que de ce en général.

tres soient exempts de toutes sortes de tributs qui se paient par tête , non-seulement en leur nom , mais même en celui de leurs femmes & de leurs enfans. Ce Prince les décharge en un autre endroit de tous logemens , soit de gens de guerre , soit de ceux qui suivent la Cour.

Constantin Porphyrogenète , qui régna l'année 912 , environ deux-cents ans après les destructeurs d'images , passoit de son temps pour un habile Peintre.

Rollin , dans son *Histoire ancienne* , fait une excellente réflexion , que le Lecteur verra peut-être ici avec plaisir. « Il est vrai que » les Arts , par l'estime qu'en témoignent les » Rois , acquierent une noblesse & un éclat » qui les illustre & les élève ; mais les Arts , » à leur tour , rendent aux Rois un pareil service , & les annoblissent aussi en quelque » façon eux-mêmes , en immortalisant leur » nom & leurs actions par des ouvrages qui » passent jusqu'à la postérité la plus reculée ».

Les Princes qui ont gouverné les Nations modernes , & les hommes de génie qui les ont illustrées , ont imité les anciens , en chérissant les Arts , & particulièrement la Peinture (1).

(1) Nous n'envisageons ici les Arts que par rapport aux hommes illustres qui les ont cultivés &c

Abas second , Roi de Perse , quoique soumis aux défenses de l'Alcoran contre la Peinture , savoit dessiner & sculpter (1).

Réné d'Anjou , Roi de Naples , éperdûment amoureux d'une jeune personne , l'ayant vu mourir dans ses bras , la peignit couchée dans un cercueil , & à demi - rongée des vers. L'amour , après l'avoir rendu Peintre , le rendit aussi Poète ; il fit des vers , très-bons pour son temps , qu'il mit au bas de la représentation du squelette de sa bien-aimée.

Ce même Prince conçut une passion extraordinaire pour la Peinture , ainsi que pour tous les Beaux-Arts. Il peignoit une perdrix , lorsqu'on vint lui annoncer la perte de son Royaume , & continua son ouvrage avec la même tranquillité qu'il l'avoit commencé (2).

Après l'établissement de l'Académie de Peinture à Florence , Cosme de Médicis , qui se plaisoit beaucoup à peindre , voulut

aux privilèges qu'ils ont eus. Nous reviendrons à la Peinture parmi les différens peuples , lorsqu'il s'agira de rapporter ce que son état actuel peut offrir de curieux.

(1) Voyage de Chardin en Perse , tom. 6 , p. 245.

(2) *Parallèle de la Peinture & de la Poésie* , par Bonnet , à la fin de son *Histoire de la Danse* , pag. 235. Nous avons tiré diverses choses de ce livre , qui sont répandues dans nos *Anecdotes sur la Peinture en général*.

noble vertu , l'un des plus riches ornemens de l'Etat (ce sont ses propres termes) les mêmes privilèges que ceux de l'Académie Françoisé , afin que ces Arts libéraux soient exercés plus noblement , & avec une entière liberté , n'y ayant rien entre les Beaux-Arts de plus noble que la Peinture & la Sculpture.

M. de Lalive , parmi sa riche collection des ouvrages des Peintres François , possède un petit tableau de la propre main de Philippe , Duc d'Orléans , Régent de France , représentant Dibutade , qui , sur l'ombre d'une lampe , dessine le portrait de son amant.

M. Watelet , Receveur-général des Finances , de l'Académie Françoisé , & de celle de Berlin , &c. & dont nous avons plusieurs livres estimés , entr'autres , le Poëme sur la Peinture (1) , mérite bien que nous fassions mention de son amour pour les Arts , & de ses talens à manier le pinceau.

La Marquise de Pompadour , aussi célèbre par sa beauté , que par la protection qu'elle accordoit aux talens , s'amusoit quelquefois à peindre. Un jour qu'elle dessinoit

(1) L'illustre Marquis Lomellino , Doge de Gènes en 1762 , l'a traduit en Italien , & a publié sa traduction sous le nom supposé de *Nemillo Caracimicio*.

une tête, M. de Voltaire lui adressa ces vers.

Pompadour, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

Si nous passons en Espagne, nous voyons que sous le règne de Philippe IV, lors d'un procès célèbre, qui fut suscité dans l'année 1633, contre un Peintre, pour le paiement de certains droits, l'assemblée des Etats du Royaume déclara contre le Fisc, que tous les Arts libéraux, parmi lesquels elle mit la Peinture au premier rang, n'étoient sujets à aucune charge publique.

Les Beaux-Arts sont très-honorés dans toute la République de Hollande; ils y sont exempts des charges publiques; & ceux qui les cultivent avec le plus de succès, peuvent parvenir à toutes les dignités de l'Etat.

Ils ont trouvé de tout temps en Angleterre de puissans protecteurs. Charles I^{er}, lorsqu'il étoit paisible possesseur du Trône, éprouva jusqu'au dernier point l'amour qu'on peut avoir pour la Peinture. Ce Monarque a fait monter les bons tableaux au prix excessif ou ils sont aujourd'hui. Comme il en faisoit acheter par-tout avec profusion dans le même temps que Philippe IV, Roi d'Espagne en rassembloit de tous les côtés; la concurrence

de ces deux Souverains fit tripler dans l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les trésors de l'Art sont devenus des trésors réels dans le commerce.

Il paroît que la fameuse Christine, Reine de Suède, faisoit très-peu de cas des plus beaux ouvrages de Peinture. Le Roi son père avoit trouvé à Prague plusieurs chef-d'œuvres des grands Maîtres Italiens, qui étoient encore dans les caisses où on les avoit emballés (1); elle en fit présent à Bourdon, Peintre François, pour lors à sa Cour, & les lui donna, sans même daigner y jeter les yeux. Mais cet Artiste eut la générosité de les refuser, en disant qu'il ne méritoit pas un présent d'un aussi grand prix, & que la Reine ignoroit l'importance du trésor dont elle vouloit se défaire (2).

On prétend même que cette Princesse couper quelques-uns des plus beaux tableaux afin d'en ajuster les mains, les pieds ou têtes aux compartimens des plafonds chambre à coucher, & de sa salle dience (3).

(1) Ils provenoient de la Galerie de pillée, ainsi que la Ville, le 18 Juillet les troupes de l'Empire, que commandoit Colalto.

(2) A l'article du Peintre Bourdon plus détaillé.

(3) D'autres traits, que nous ci-

§. VII. *Effets singuliers de la Peinture.*

Il est étonnant que cette Princesse n'ait pas éprouvé les sentimens que la Peinture , nous dit-on , excite presque toujours dans les ames. Alexandre devenoit pâle & tremblant toutes les fois qu'il jettoit les yeux sur un tableau de Timanthe , représentant Palamède condamné injustement à la mort par les Grecs devant Troyes. Cette Peinture lui rappelloit la mort d'Aristonicus , son joueur de lyre , & l'un de ses plus chers favoris , qui fut tué par les Massagètes , dans une embuscade.

Platon , dans son Livre de la *République* , recommande aux Magistrats , comme un de leurs devoirs le plus essentiel , de veiller attentivement à ce qu'il ne se rencontre point dans les Villes de statues , ni de tableaux capables d'inspirer le vice , & de corrompre toute la jeunesse.

Mais pour ne parler ici que des Peintures approuvées par les bonnes mœurs , « il est » des tableaux (dit Aristote , Polit. Liv. 1) » aussi capables de faire rentrer en eux-mêmes » des hommes vicieux , que les préceptes de » morale donnés par les Philosophes ». —

Une Courtisane d'Athènes , étant à table

semblent démentir ceux-ci. V. *Peintres Italiens* , article Raphael ; & celui du Guerchin , ann. 1590.

avec ses amans , vint par hasard à jeter les yeux sur le portrait d'un Philosophe ; le caractère de vertu & d'austérité qui étoit exprimé dans le tableau , lui inspira tant d'horreur pour ses désordres , qu'elle se leva aussitôt de table , se retira chez elle , & se distingua depuis par sa conduite & l'honnêteté de ses mœurs , autant qu'elle s'étoit signalée par ses débauches.

Q. Fabius , & P. Scipion avoient coutume de dire que , lorsqu'ils considéroient les images de leurs ancêtres , ils se sentoient enflammés du désir de bien faire.

Porcie , femme de Brutus , supporta avec une fermeté héroïque le départ de son mari , contraint de quitter Rome après le meurtre de Jules-César ; mais cette fière Romaine ayant vu un tableau qui représentoit les adieux d'Hector & d'Andromaque , sa douleur éclata par des sanglots & par des larmes.

Saint-Grégoire de Nyssé , assûre qu'il ne pouvoit retenir ses larmes à la vue d'un tableau où étoit peint Abraham prêt à sacrifier son fils unique (1).

Un tableau représentant le *Jugement dernier* , peint par un Moine , nommé Méthodius , toucha si vivement Bogoris , Roi des Bulgares , qu'il causa la conversion de ce

(1) Nous en avons vu plusieurs exemples.

Prince Payen , & ensuite celle de tous ses sujets (1).

On trouve dans les *Anecdotes du Nord* (2) que le même expédient employé vers 988 par un Philosophe nommé Constantin , & qui étoit envoyé par un Empereur de Constantinople , convertit un Duc de Russie , nommé Wladimir. Ce Philosophe fit aussi voir au Prince de Russie un tableau représentant le *Jugement universel* , qui effraya singulièrement Wladimir. — « De quel côté » voudrez-vous être placé dans ce moment » terrible (lui demanda Constantin) ? — « A la droite du fils de Dieu (répondit le » Chef des Russes). — Eh bien ! (s'écria le » Philosophe) faites vous donc Chrétien, » — & le Prince se convertit aussi-tôt.

Le fameux Rienzi , simple Payfan , qui trouva le moyen de régner à Rome en 1347 , & dont la conspiration est si extraordinaire ; cet homme qui sut allier la grandeur aux faiblesses , connoissoit bien le pouvoir de la Peinture sur les ames. Il avoit du moins observé qu'en frappant les yeux du peuple ; elle maîtrise tous ses sens. Ce fut à l'aide de

(1) Nous détaillerons davantage ce trait à l'article de Methodius. V. *Peintres Latins* , après les *Artistes Grecs*

(2) Recueillies par M de la Croix , & se trouvent à Paris chez Vincent.

quelques tableaux bisarres qu'il disposa les Romains à la révolte. Dans une des peintures qu'il rendit publiques , on voyoit , entr'autres choses , une mer extrêmement agitée ; & au bord du rivage , quatre rangs de divers animaux , armés de cornets , dont ils se servoient pour souffler sur les flots , & pour y exciter des orages , dans le dessein de faire périr un vaisseau , jouet des vents & des vagues , & symbole de la Ville de Rome. Dans le premier rang de ces animaux furieux , on remarquoit des lions , des loups & des ours , avec cette inscription : *voici les Administrateurs , les Sénateurs & les Nobles*. Au second rang , on découvroit des chiens , des pourceaux & des chevreaux , avec cette inscription : *les mauvais Conseillers , & les Adulateurs de la Noblesse*. On avoit mis dans le troisième rang des dragons , des renards , & des boucs , on lisoit sur un écriteau : *Officiers , Juges & Notaires corrompus*. Au quatrième rang enfin , on appercevoit quantité de singes & de chats , qui désignoit *les voleurs , les homicides , les adultères & les malfaiteurs*.

Lorsque Rienzi fut sur le point de sortir de Rome , il voulut faire entendre au peuple , par une autre peinture , qu'il conservoit l'espérance d'être un jour rétabli , & il ordonna à ses amis d'entretenir devant ce tableau une lampe allumée pendant l'espace d'un an (1).

(1) V. *Conjuration de Nicolas Gabrini*, dit de

Dans le *Voyage en Sibérie*, par l'Abbé Chappe, on lit ce trait d'histoire, aussi peu connu qu'il est singulier. L'Estoc, Aventurier François, ayant entrepris de faire régner Elisabeth, & tout étant disposé pour la conjuration, se rendit chez cette Princesse; la voyant balancer à se mettre à la tête de ses partisans, il lui présenta deux cartes à jouer; sur l'une, il avoit dessiné la Princesse qu'on renfermoit dans un couvent, & lui-même s'étoit peint sur un échaffaud; l'autre, représentoit Elisabeth sur le trône. Il la pria de choisir de ces deux cartes; elle prit la dernière (1).

Un Abbé François, nommé Malôtru, personnage tout-à-fait singulier, & qui vivoit en 1640 (2), s'apperçut, en disant la Messe, qu'un M. Laffon, homme de beaucoup d'esprit, rioit avec un de ses amis. Cet Abbé n'eut pas plutôt achevé sa Messe, qu'il envoya chercher un Sergent, & fit assigner Laffon à réparation d'honneur, pour avoir osé rire de lui pendant qu'il disoit la Messe.

Rienzi, ouvrage posthume du Père du Cerceau, pag. 28 — 29 & 246.

(1) Pour la suite de cette histoire, voyez le Général Menstein, & le *Précis historique* placé à la tête de la *Vie de Menzicoff*, imprimée à Paris, chez la veuve Duchêne.

(2) Il étoit de la Ville de Caën, en Normandie.

Comme M. Laffon peignoit parfaitement bien, il fit le portrait de sa Partie adverse, & se teint tranquille. L'affaire fut portée au Bailliage, où tout Caën se rendit, pour entendre les plaidoyers de ces deux personnnages; l'un, célèbre par sa folie, & l'autre par son esprit. Avant que nous racontions la suite de ce procès, le Lecteur saura que l'Abbé Malôtru étoit fort laid, & s'habilloit toujours d'une manière grotesque. Il avoit en tout temps neuf calotes sur la tête, afin de se garantir du froid; sa perruque n'étoit jamais peignée, & il sembloit prendre à tâche de la mettre de travers; ajoûtons encore qu'il portoit neuf paires de bas l'une sur l'autre, & autant de culotes. On se doute bien que le portrait d'un pareil original devoit être fort plaisant. Après que l'Abbé eut fait son plaidoyer, dans lequel il remonta jusqu'à la création du monde, Laffon déploya le portrait; & parla de la sorte. — « Il est » vrai, Messieurs, que je n'ai pu m'empêcher » de rire en voyant la figure de M. l'Abbé, » & je l'apporte ici, telle qu'elle étoit alors, » persuadé que, tous Catons que vous êtes, » vous suivrez mon exemple; je demande que » cette figure soit mise au Greffe, & para- » phée *ne varietur*, comme la meilleure pièce » de mon sac ». — Les Juges, qui ne purent s'empêcher de rire à l'aspect d'un portrait aussi burlesque, renvoyèrent les Parties hors

de cour & de procès, dépens compensés (1).

§. VIII. *Les Anges mis au rang des Peintres.*

Les Anges, ou du moins quelques-uns de ces purs esprits, pourroient être mis dans la classe des Peintres, puisqu'on montre en plusieurs endroits de vieilles peintures, faites, dit-on, par les Anges.

Dans une Eglise de la Ville de Luques, on voit un tableau représentant le Christ, & dont voici la merveilleuse histoire. Nicodème d'Arimathie entreprit de peindre un crucifix; mais comme il ne pouvoit y réussir, les Anges qui le regardoient travailler, lui prirent le pinceau de la main, & achevèrent eux-mêmes le tableau (2).

Dans l'Eglise de l'Annonciade, à Florence, on voit une image à fresque de la Vierge, dont on prétend que la tête a été peinte par les Anges. L'Artiste qui avoit entrepris cette peinture, embarrassé comment il acheveroit la tête de la Vierge, s'endormit auprès de son ouvrage, & le trouva fini en se réveil-

(1) *Furetieriana*, pag. 269 — 70.

(2) Le Père Labat dit que Misson se trompe, & que ce crucifix n'est point en plate peinture, mais de relief, & entièrement de bois. *Voyage d'Italie*, tom. 8, pag. 115. Aux articles de la Sculpture, nous parlerons encore de ce merveilleux crucifix.

lant. Il ne douta pas que les Anges n'eussent eu la complaisance de venir l'aider, & publia le bienfait dont il leur étoit redevable. Cette image merveilleuse est toujours couverte de plusieurs voiles, & renfermée dans une armoire d'argent massif. Ce n'est que par une faveur extraordinaire qu'on obtient la permission de la voir, & cette faveur n'est accordée qu'aux Princes & qu'aux Ambassadeurs. Par une grace spéciale, & qui n'a guères d'exemples, le Grand-Duc de Florence ordonna qu'on la fît voir à un Duc de Chevreuse, en 1664. Monconys, qui nous fournit ce détail, nous dit qu'on choisit une heure de nuit, afin d'éviter la foule du peuple qui se rend à ce spectacle, toujours rare & toujours nouveau pour lui ; mais que tant de monde accourut, qu'on seignit de remettre la partie à une autre fois. Le Duc de Chevreuse se retira, & ne revint qu'à minuit. L'affluence des spectateurs étoit encore aussi considérable. Cependant, on découvrit l'image, qui pourroit faire douter que les esprits célestes soient d'habiles Peintres ; mais on assure qu'après l'avoir regardée, la vue ne s'éteint jamais, & qu'on est préservé du danger de devenir aveugle.

Une autre image de la Vierge, qu'on suppose peinte par les Anges, étoit autrefois dans l'Eglise de Saint-Pierre, à Rome ; elle est actuellement dans celle de Saint-Côme &

Saint-Damien. Des voleurs l'enlevèrent pendant la nuit, pour en ôter les pierres précieuses dont elle est entourée, & la jetèrent dans le tibre. On la trouva comme par miracle, & on la mit où elle est actuellement (1).

On voit à Rome, dans l'Eglise de Saint-Sylvestre, une image de Jésus-Christ, peinte, à ce qu'on croit, par Jésus-Christ lui-même (2).

L'Apôtre Saint-Luc a fait, dit-on, plusieurs images de la Vierge, qui sont en grande vénération parmi les Chrétiens.

Dans la Chapelle qui est à Rome au haut de la *Scala Sancta* (Echelle Sainte) on révère une image ancienne du Sauveur, qui, suivant la tradition, fut commencée par Saint-Luc, & achevée par les Anges. C'est pourquoi les Auteurs Ecclésiastiques l'ont appelée *Architropæa* (qui n'est point faite par la main des hommes.) On dit aussi que Saint-Germain, Patriarche de Constantinople, la jeta dans la mer, pour la soustraire à l'impiété de l'Empereur Léon l'Isaurien, & qu'elle arriva d'elle-même à Rome (3).

(1) M. de la Lande, tom. 4, pag. 523 — 24.

(2) On croit que c'est celle dont parle Jean Datalcene, & que Jésus-Christ envoya, dit-il, au Roi Abgar. V. le Parag. XIII, & les *Annales de Baronius*.

(3) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 394.

L'ancienne image de la Vierge , qui étoit autrefois dans le Palais des Empereurs de Constantinople , & qu'on croit une de celles qui furent peintes par Saint-Luc , se conserve à Naples dans l'Eglise de *Monte-Vergine*. On est persuadé qu'on ne peut porter de la viande , ni aucun aliment gras dans cette Eglise , sans que le tonnerre y gronde. Un Vice-Roi y étant en 1730 , il vint à tonner , & un homme de sa suite fut contraint d'avouer qu'il avoit dans sa poche quelque chose de gras , & courut grand risque de la vie (1).

On croit aussi que le même Saint-Luc a écrit une vieille Bible , & qu'il en a peint les figures , très-bien conservées. Saint Louis en fit présent aux Chanoines de la Cathédrale de Tolède ; & un Roi d'Espagne , desirant la mettre dans la Bibliothèque de l'Escurial , n'a pu l'obtenir , quoiqu'il leur ait , dit-on , offert une Ville en échange (2).

5. IX. *Jeux extraordinaires de la Nature.*

Ce qu'on ne sauroit révoquer en doute , c'est que la Nature est un excellent Peintre (3).

(1) *Ibid.* tom. 6 , pag. 311.

(2) V. au Parag. XIII , ce que nous dirons encore sur les peintures attribuées à S. Luc.

(3) On ne peut entendre ici par la Nature , que l'arrangement fortuit des causes.

On rencontre souvent des figures admirables, formées naturellement sur toutes sortes de marbres, & sur d'autres matières. Plin parle d'une Agathe, qui représentoit, sans que l'art s'en fût mêlé, Apollon, la harpe à la main, au milieu des neuf Muses.

Un certain Majolus assure, qu'on garde à Venise une Agathe, où la Nature s'est plu à former la figure d'un homme.

On conserve dans la même Ville, à l'Eglise de Saint-George, la figure d'un Crucifix parfaitement représenté sur un marbre, avec les clous & tous les autres attributs de la Passion, tels qu'un habile pinceau auroit pu les exprimer.

On voit à Pise, sur un morceau de jaspe (& toujours par la Nature) un Hermite dans un desert, assis sur le bord d'un ruisseau, & tenant une clochette à la main, comme on dépeint ordinairement Saint Antoine.

Dans les montagnes voisines de Florence, on trouve des pierres, qui, étant sciées par le milieu, représentent, les unes des arbres, les autres des ruines, ou des paysages (1).

La figure de Saint-François de Paule se voit sur une agathe du grand Autel de l'Eglise des Minimes, à Naples; sa barbe, son

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 427.

capuchon même se sont rencontrés avec leurs couleurs naturelles (1).

Dinet , ancien Auteur qu'on ne lit plus guères , prétend qu'on garde à Rome , dans Sainte-Marie majeure , trois pierres carrées , dont la Nature semble s'être divertie à former autant de cartes - géographiques. L'une donne une idée de la France , avec les distinctions des rivières , des Villes & des Provinces les plus remarquables ; l'autre , représente l'Italie avec ses montagnes & ses autres particularités. La troisième pierre (toujours selon Dinet) peut-être regardée comme une carte générale de l'Espagne.

Duval , dans son *Voyage d'Italie* , raconte qu'on fait aussi voir à Rome , dans une salle qu'il appelle Impériale , une pierre où la Nature a mis l'image du Pape Pie V , beaucoup mieux rendue que le meilleur pinceau n'aurait pu le faire (2).

Un autre Auteur prétend qu'il est auprès de Dôle , dans la Franche-Comté , certaines pierres rouges , qui sont enrichies de plu-

(1) M. de la Lande , tom. 6 , pag. 138. Cet Auteur observe que l'agate a peut-être été colorée.

(2) V. l'ouvrage de cet Auteur , imprimé en 1656 , p. 181. Il parle encore de la figure d'un homme , naturellement représentée sur une pièce de marbre blanc , qu'on voit dans l'Eglise de Saint-Marc , à Venise. (pag. 169.)

seurs figures d'hommes, d'animaux, d'étoiles & de diverses autres choses ; il dit même qu'on trouve dans ces pierres merveilleuses jusqu'à des armoiries entièrement colorées & blasonnées.

Dans l'Eglise Notre - Dame , à Paris , derrière le maître Autel , un morceau de marbre attire tous les regards , par l'arrangement fortuit de ses diverses veines ; il représente exactement un Christ.

A Sneiberg , en Allemagne , on rencontra dans une mine de cuivre un morceau de ce métal , sur lequel étoit la figure d'un homme , portant un enfant sur son dos , à - peu - près comme l'on représente Saint-Christophe.

Thévet assure, dans ses Voyages , qu'il vit à Athènes , sur un morceau de marbre noir , trois étoiles au-dessus d'une espèce de globe , dont la moitié paroissoit dans une rivière , qui sembloit prendre sa source d'un rocher admirablement bien formé sur l'un des côtés.

Il dit aussi , que dans la Ville d'Alep , il considéra une pièce de porphyre , dans laquelle paroissoit un bœuf paissant , & devant lui , un arbre chargé de fruits semblables à de petits coings.

La Mosquée d'un des Fauxbourgs d'Alep , qui étoit autrefois une Eglise de Chrétiens , offre une singularité du même genre , & encore plus étonnante. Dans le mur , du côté

droit de la porte de cette Mosquée, est une pierre d'environ trois pieds en quarré, sur laquelle se trouve une représentation parfaite d'un calice, ayant une hostie au-dessus; le tout est couronné d'un croissant, dont les deux pointes descendent justement aux bords du calice. Il semble que ce soit un ouvrage de mosaïque. Mais quelques François ayant osé pénétrer dans cette Mosquée, sans être apperçus des Turcs (1) grattèrent la pierre avec des ferremens, & reconnurent que la Nature avoit seule mis la main à ce tableau extraordinaire. Les Consuls ont offert jusqu'à deux-mille écus de cette pierre; les Bachas d'Alep n'ont jamais voulu la vendre (2).

Il y avoit autrefois dans la Mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, sur un marbre blanc, l'image de Saint Jean-Baptiste, couvert d'une peau de chameau, représentée au naturel, excepté qu'il lui manquoit un pied.

Dans une autre pierre de la même Mosquée, on voit encore, dit-on, un Christ, rendu avec une vérité frappante.

Le Voyageur Thévet, cité un peu plus haut, raconte qu'on lui montra, dans l'E-

(1) Il y a peine de mort ou de bastonnade contre un Chrétien qui est surpris dans une Mosquée.

(2) Chardin, Voyages en Perse, tom. 1, in-4^e. pag. 136.

glise de Bethléem, plusieurs colonnes de jaspe transparent, où l'on appercevoit les figures d'une infinité d'oiseaux, de poissons, de fruits, & d'autres objets.

Il ajoûte, que lorsqu'il étoit aux Indes, il vit une pierre fine transparente & de plusieurs couleurs ; en l'opposant aux rayons du soleil, il y remarqua l'effigie d'un homme monté sur un éléphant : l'homme paroissoit avec un turban bleu, & un habit à la moresque, rouge comme de l'écarlate. Il assure que le tout étoit si bien représenté, qu'on l'auroit pris pour un tableau fait par le plus habile Peintre.

Dans l'Isle de Staritzo, située au Royaume de Cazan, on trouve certaines pierres au milieu desquelles on voit des étoiles de toutes couleurs, qui paroissent même d'or ou d'argent (1).

S'il en faut croire un autre Voyageur, on trouve dans l'Isle des Barbades un arbre singulier, dont le fruit, lorsqu'il est coupé en travers, offre le portrait de Jésus-Christ attaché sur la croix, si vivement exprimé, qu'il n'y a point de Peintre qui le puisse rendre avec tant de force, en n'employant qu'une seule couleur. La figure a la tête renversée, les bras étendus le long du

(1) Voyages de Jean Struys, p. 158, édit.in-4°.
Tome I.

corps , & les pieds croisés l'un sur l'autre (1).

Ces jeux de la Nature , qu'on peut regarder comme autant de tableaux d'une espèce particulière , nous conduisent à parler de ce qu'il y a de plus curieux dans les divers genres de peinture que l'Art a mis en usage.

§. X. *De la Mosaïque.*

Pline prouve que les Grecs ont été les premiers qui pratiquèrent la *Mosaïque* , & qu'elle fut inventée quelques siècles après la Peinture , dont elle imite presque l'éclat , & surpasse de beaucoup la durée. Cet Auteur (2) fait mention d'un ouvrage fameux en ce genre , & qu'on désignoit par le mot grec *νεδυρος* , qui signifie en notre langue *non balayé* , parce que cet ouvrage singu-

(1) Monconys , dans ses *Voyages* , dit aussi quelque chose de cette singularité , tom. 1. On trouve dans une des Provinces de la Chine , nommée Yun-Nan , de très-beaux marbres jaspés , qui représentent des montagnes , des fleurs , des arbres , des rivières , avec des couleurs si vives , qu'on les prendroit pour l'ouvrage du plus habile Peintre. *Voyageur François* , tom. 5 , pag. 219. On lit dans le même ouvrage , (tom. 4 , pag. 344) , que la corne du Rhinoceros , fendue par la moitié , offre différens objets rendus d'après nature.

(2) *Lib.* 36.

lier offroit à l'œil des ordures , des miettes de pain , & d'autres choses qui tombent d'une table , représentées si naturellement , qu'on y étoit trompé , & qu'il sembloit qu'on eût oublié de balayer la salle où étoit cette fameuse Mosaïque. Pline remarque encore que cet admirable pavé étoit fait de petits coquillages peints de diverses couleurs.

On a trouvé dernièrement , dans les ruines d'Herculanum , des pièces de Mosaïque , destinées sans doute à servir de parquet , & qui représentent des tapis tout-à-fait semblables à nos tapis de Turquie.

Il est plus que probable que les Anciens parvinrent même à rendre en mosaïque des sujets d'histoire. On a déterré à Herculanum un tableau de ce genre , représentant l'enlèvement d'Europe , & composé avec de très-petits cailloux.

Un Abbé Joachim fit faire en mosaïque le portrait de Saint-Dominique & de Saint-François , plusieurs années avant leur naissance (1).

Il est démontré que l'usage de la mosaïque est passé en Italie depuis près de deux-mille ans.

Nous allons donner une idée de la manière d'y travailler à Rome & à Florence.

(1) François Desseine, Voyage d'Italie, tom. 1.

La Mosaïque est une espèce de marqueterie. Elle copie , avec des morceaux de marbre de diverses couleurs , tout ce que la Peinture peut imiter. A la place de pierres naturelles , trop difficiles à trouver pour un si grand ouvrage , ou qui demanderoient un temps infini à polir & à préparer , on a quelquefois recours à des pâtes , à des compositions de verre & d'émail , que l'on fait au creuset , qui prennent une couleur vive & brillante (1). Toutes ces pièces rapportées , n'ont guères plus d'une ligne d'épaisseur. Plus elles sont minces , & plus elles doivent être longues ; on en met quelquefois en œuvre qui ne paroissent pas plus grosses qu'un cheveu.

L'ouvrier les dispose selon le dessin ou le tableau qu'il a devant lui. Elles s'assujettissent étroitement ensemble dans le stuc ou dans l'enduit préparé pour les recevoir , & qui s'endurcit incontinent après. Cet ouvrage est d'une solidité qui paroît presque à l'épreuve du temps. Il y a plus de huit-cens cinquante ans qu'existe la mosaïque de Saint-Marc à Venise , sans que son éclat & sa beauté soient aucunement altérés (2).

(1) A Florence on ne se sert que de marbre , & à Rome , on n'emploie que des émaux.

(2) Il seroit à désirer (dit M. de la Lande ,

La matière des tableaux de mosaïque, quoique très-précieuse, coûte beaucoup moins que la main d'œuvre.

Un tableau en ce genre d'une certaine étendue, lorsqu'il est mis en place, revient à plus de 70000 livres.

Les ouvriers en mosaïque, ainsi que ceux de nos tapisseries des Gobelins, ne savent point dessiner. On est étonné de voir, que sans aucune connoissance du dessin, ils réussissent si bien à copier fidèlement leurs originaux, souvent même en une forme plus grande ou plus petite que le modele (1).

Ce métier est si pénible, & demande une application si constante, que peu d'ouvriers sont assez robustes pour y résister quelques années de suite. Dès que leur santé commence à s'altérer, il faut qu'ils se retirent; car si l'amour du gain les oblige à rester, ils périssent infailliblement.

On ne travaille à la manufacture de la mosaïque de Florence, que pour l'Empe-

Voyage d'Italie, tom. 8, pag. 10) qu'on ne se fût pas servi d'un fond doré, qui donne aux coupoles de cette Eglise un air de chaudrons de cuivre renversés.

(1) *Idem*, tom. 4, pag. 564. Les observations de M. Grosley, & de M. l'Abbé Richard, nous ont aussi été fort utiles.

reur ; tous les ouvrages qui en sortent lui appartiennent , & l'on ne peut en avoir que de sa main.

Ce n'est point d'après les originaux qu'on dispose à Rome la Mosaïque ; on fait une copie la plus exacte qu'il est possible du tableau que l'on veut imiter , afin d'avoir sous les yeux le coloris dans toute sa fraîcheur ; ces copies ne se reçoivent pas indifféremment ; elles sont comparées avec les originaux , & jugées par les Artistes & les ouvriers en mosaïque. Souvent les meilleurs Peintres échouent dans ces copies , & voient leurs ouvrages rebutés , que , par dépit , ils abandonnent alors presque pour rien.

Quand le tableau est fini , il paroît d'abord si brut , il y a tant d'inégalités , qu'à peine y distingue-t-on quelque chose ; mais en le polissant , on parvient à le rendre aussi uni qu'une glace.

On peut juger de la quantité de couleurs & de nuances différentes que l'on emploie dans la Peinture , par le nombre des tiroirs qui renferment les émaux servans à la mosaïque de Rome : il y en a pour le moins trois - mille.

On voit à Naples une pièce de mosaïque représentant la Sainte-Vierge ; c'est la pre-

mière image à laquelle on ait adressé un culte religieux en Italie.

Un tableau de mosaïque, qui paroît avoir été fait par un habile Artiste Italien, vient d'être vendu dernièrement en France, à l'inventaire d'un Boucher, pour la somme modique de trente six livres. Ce morceau curieux représente, lorsqu'il est vu dans sa hauteur, une tête de Satyre; & lorsqu'on l'examine dans un autre sens, il offre aux yeux un paysage très-bien fait & une petite figure qui tire au blanc. On a offert, depuis qu'il est entre les mains du nouveau possesseur, jusqu'à vingt-quatre-mille livres à l'Artiste qui voudroit faire le pendant de cet ouvrage.

Le tableau en mosaïque qu'on voit à Rome, dans le Palais Montalte, pourroit lui servir de pendant. Quand on le regarde d'un certain point, il représente une botte d'herbes; & vu d'une autre position, il représente la tête & le visage d'un homme (1).

5. XI. *Peinture sur verre.*

L'art de peindre sur verre doit marcher après la Mosaïque. C'est par lui que la Pein-

(1. *Voyage d'Italie*, par Richard Lassels, tom. 2, pag. 40.

ture a commencé en Europe. Nos premiers Artistes ne furent pendant long-temps que bigarrer de diverses couleurs les vitres des Eglises, des maisons des Princes & des riches particuliers.

Les Anciens ont toujours ignoré ce genre de peinture, puisqu'ils ne connoissoient point l'usage des vitres. Les plus grands Seigneurs Romains fermoient les ouvertures par lesquelles le jour entroit dans leurs maisons, avec des morceaux d'albâtre extrêmement minces, & de certaines pierres transparentes, dont nous n'avons actuellement qu'une bien foible idée (1). Les édifices publics étoient ornés aussi de cette manière (2). Le plus grand faste que put étaler Pompée Marcus, ce fut de faire vitrer le dernier étage du superbe Cirque dont il décora la Ville de Rome. Ces fameux Conquérans n'avoient point non plus l'usage du linge.

(1) Les fenêtres de l'Eglise de *San-Miniato*, à Florence, sont fermées par une espèce d'albâtre ou de pierre mince & transparente. M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 109.

(2) Les Anciens mettoient quelquefois des pièces de verre à leurs fenêtres; ce verre étoit fort épais, ainsi qu'on s'en est aperçu dans les ruines d'*Herculanum*. On va voir, p. suiv. note 3, que les Persans mettent encore actuellement des verres d'une extrême épaisseur à leurs vitres. Les usages ne changent point en Orient, & datent tous de la plus haute antiquité.



Les vers de Perrault peuvent ici trouver leur place :

C'étoient là de plaisans Héros ,
Qui n'avoient pas, même au mois de Décembre ,
De vitres pour clore leur chambre ,
Ni de chemise sur leur dos. (1)

Il n'y a pas plus de soixante ans qu'on est dans l'usage à Florence de mettre des vitres aux fenêtres des appartemens (2).

Le verre étoit encore fort rare & fort cher en Espagne dans l'année 1679. On y voyoit beaucoup de maisons dont les fenêtres n'avoient point de vitres ; & lorsqu'on vouloit donner la plus grande idée d'une maison, l'on disoit en un mot, *elle est vitrée* (3).

Comme on fabriquoit en Europe des verres de plusieurs couleurs , on s'avisa d'en mettre aux fenêtres , & de les arranger par compartimens , en forme de mo-

(1) *Parallèle des Anciens & des Modernes.*

(2) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 147.

(3) *Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aunoy, tom. 3, pag. 5. La plupart des fenêtres, en Perse, sont garnies de toile peinte & cirée; mais celles des grands Seigneurs sont faites avec des carreaux de verre épais & ondés, afin qu'on ne puisse pas, du dehors, regarder au travers, & chaque carreau est d'une couleur différente, arrangée confusément & sans ordre. *Voyage de Chardin*, tom. 4, pag. 237.

saïque : voilà l'origine de la peinture sur verre ; & telle fut la première cause qui ressuscita l'art précieux actuellement admiré de tous les peuples.

Il n'y a guères plus de deux siècles qu'on s'est avisé en Europe de mettre des carreaux de vitres. Tous les Maîtres Vitriers avoient alors le titre de *Maîtres Peintres*, qu'ils ont conservé long-temps (1).

Quelques-uns de nos Rois (2) ont souvent déclaré que les Peintres sur verre ne dérogeoient point à la noblesse ; ils leur accordèrent même tous les privilèges des Gentilshommes.

Un Peintre de Marseille fit connoître aux Italiens la peinture sur verre. Les bienfaits de Jules II l'appellèrent à Rome pour y décorer les fenêtres du Vatican. Mais toutes les belles peintures auxquelles il travailla furent détruites pendant le siège & le sac de Rome par les Allemands ; les soldats ennemis en prirent le plomb pour en faire des balles de mousquet.

L'invention de peindre sur verre n'est point perdue , ainsi que bien des gens se l'imaginent ; il ne nous manque des Artistes en ce genre , que parce qu'ils ne seroient

(1) V. l'Ordonnance de 1595. Dictionnaire des Arrêts, au mot *Peintre*.

(2) Charles V, Charles IX, François I, &c. &c.

pas suffisamment payés de leur travail (1).

Il y avoit dernièrement un Anglois à Paris, nommé M. Godefroy, qui savoit parfaitement l'art de peindre sur verre. M. de Guerchy, Ambassadeur, l'avoit engagé de passer en France : mais il y est resté longtemps sans pouvoir être occupé, parce que cette peinture est tout-à-fait passée de mode.

La peinture en émail a quelque rapport avec celle qu'on employoit sur le verre. Elle est de la plus haute antiquité. Porfenna, Roi d'Etrurie, qui déclara la guerre aux Romains pour le rétablissement de Tarquin, faisoit travailler dans ses Etats à des vases émaillés (2).

Les Chinois, ce peuple immense, qui prétend prouver une suite de Rois depuis plus de quatre-mille ans ; les Chinois peignent en émail depuis un nombre infini de siècles.

Ils possédoient un secret qu'ils ont perdu ;

(1) Voyez, entr'autres ouvrages, Florent le Comte, tom. 1, pag. 120 & suiv. Il donne la manière de faire les belles couleurs sur verre, & de les appliquer : secret qui passe communément pour être perdu. Les Indiens du Bengale possèdent encore le secret d'imprimer l'or & les couleurs sur le verre. *Voyageur François*, tom. 3, pag. 235.

(2) Pour connoître les procédés de la peinture en émail, V. l'Avant-Coureur, ann. 1766, n°. 10—11—12.

ils savoient peindre sur la porcelaine des poissons ou d'autres animaux ; & ces figures ne paroissoient que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur (1).

§. XII. *Différentes espèces de Peintures.*

Selon Scaliger , ce fut en 1540 qu'on trouva , dans l'Isle de Majorque , le moyen d'imiter la Peinture sur la porcelaine. Mais Pacheri , Auteur Italien , prétend que dès le treizième siècle , la Ville de Pezzaro contenoit un grand nombre d'ouvriers qui peignoient la fayence.

Les Cloîtres du Couvent des Franciscains à Lisbonne , sont garnis de fayence peinte en bleu , depuis plusieurs siècles représentant diverses figures de grande naturelle. On y voit entr'autres celle de ce Moine , qui , fatigué d'une trop longue abstinence , faisoit cuire , dans sa cellule un œuf à la lumière d'une chandelle. Le Supérieur le voyant , par le trou de la serrure , occupé de sa petite cuisine , entra brusquement & l'en reprit avec aigreur de quoi l'autre s'excusant , dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté , & lui avoit suggéré cet expédient. Aussi-tôt le diable lui-même , qui étoit caché sous la table , paru

(1) *Lettres édifiantes & curieuses* , douzième recueil , pag. 315.

en s'écriant : « tu en as menti , chien de » Moine ; ce tour-là n'est pas de mon invention : c'est toi qui viens de me l'apprendre ». —

Un certain Livius Agresti , né en Italie , & mort vers l'an 1580 , fut l'inventeur de la peinture sur des planches d'argent (1).

Plusieurs Peuples de l'Amérique ont inventé une manière de mosaïque , composée de plumes d'oiseaux assemblées par filets. C'est un travail d'une adresse infinie. Ces plumes sont si petites , qu'il semble au premier coup d'œil que le tableau soit de velours ; & on le voit changer de couleurs à mesure qu'on le regarde dans une position différente (2). Les Indiens ont tant de patience pour ces sortes d'ouvrages , qu'un seul homme passera quelquefois des semaines entières à retourner une plume en tout sens , pour la mettre dans son jour le plus favorable.

Les couleurs y sont tellement nuancées & fondues , qu'on les prend pour de véritables peintures. On présenta à Sixte-Quint un

(1) *Dictionnaire d'Architecture & de Peinture* , par M. Roland de Virey. On peint aussi quelquefois sur des plaques d'or.

(2) Richard Lassels, *voyage d'Italie* , tom. 2 , pag. 329.

portrait de Saint-François, fait de la sorte au Mexique ; & ce ne fut qu'en le touchant plusieurs fois avec le doigt, que ce Pontife s'assura que le tableau étoit de plumes.

Fernand Cortez ne connut l'histoire ancienne des Rois du Mexique, & les coutumes de ces peuples, que par des tableaux faits de plumes ajustées avec tant d'art, qu'elles égaloient les beautés de la peinture ordinaire.

Il y a dans le trésor de Lorette six tableaux de ce genre, dont quelques uns représentent des portraits au naturel, quoique formés avec des plumes : on les montre difficilement, & ils charment tous ceux qui les voient (1).

Dans le Château de Buitrago, en Espagne, on admire un lit de gaze, sur lequel on voit appliquées des plumes d'oiseaux de toutes couleurs, qui forment des grottes, des fleurs & de petits animaux. L'Archiduchesse Marguerite, Gouvernante des Pays-Bas, travailla, dit-on, à ce singulier ouvrage (2).

Le Comte de Caylus, si connu dans

(1) Nous ferons encore mention de la Peinture des Mexicains, lorsque nous rapporterons les traits qui pourront faire connoître l'état de cet Art chez les différens peuples. V. le Parag. XXVIII.

(2) La tapisserie de la chambre où est ce lit est

l'histoire des Arts , voulant ressusciter la peinture *encaustique* (1), dont on ne parloit plus, & dont le secret s'étoit perdu depuis onze-cents ans , fit enfin voir à toute la France , en 1754 , un tableau peint avec de la cire préparée , & qui devoit tout son éclat à l'action du feu.

Cette découverte excita l'émulation de tous nos Artistes ; on ne parloit plus en France que de la peinture *encaustique*. Il paroît que M. Bachelier , Peintre habile en fleurs , est celui qui parvint à connoître le mieux tout ce qui concerne ce genre , devenu nouveau pour nous. Voici par quel hasard il en pénétra le secret. Des enfans de la maison où il étoit pensionnaire , s'amuserent à jouer avec des boules de cire , au défaut de volants ; une de ces boules tomba dans un godet où M. Bachelier tenoit de l'essence de thérébentine ; la boule fut dissoute. M. Bachelier en conclut qu'on pourroit substituer la cire fondue à l'huile qu'on emploie dans la Peinture (2).

toute pareille , & les différentes nuances des plumes font un effet très-agréable. *Voyage d'Espagne* , par Madame d'Aunoy , tom. 2 , pag. 84—85. Ce livre n'est point cité dans Moréri , nouv. édit. 1759.

(1) En lisant ce qui va suivre , on pourra se former une idée de cette peinture.

(2) Mémoire publié par M. Diderot.

Comme ce nouveau genre n'est autre chose qu'un savon fait avec de la cire, & qu'il étoit devenu ridiculement à la mode, un Critique enjoué mit au jour une petite brochure intitulée : *l'Art de la Peinture en fromage, ou en ramequin*. Nous allons en rapporter quelques traits assez plaisans (1).

L'Auteur proteste d'abord qu'il fit plusieurs tentatives avant de réussir; il auroit même renoncé à son entreprise : « mais » (dit-il) j'avois acheté plusieurs fromages » pour faire ces recherches, &, afin de me » trouver une provision suffisante de celui » qui répondroit à mes vues, je les avois » acheté fort grands ; je n'aurois pu les

(1) La brochure est de Rouquet, Peintre en émail, né à Genève, l'an . . . & agréé à l'Académie en 1753, il est mort fou à Charenton, l'an

» Il est à observer qu'une plaisanterie, quelque » agréable qu'elle soit, ne détruit point une décou- » verte qui peut être utile. Le mot de *savon* n'a » rien en soi d'ignoble; & quoiqu'on puisse don- » ner ce nom au mélange qu'emploie avec succès » M. Bachelier, cela n'empêche pas que cette » matière ne puisse procurer des avantages à la » Peinture, dans certains cas. Au reste, ce savon » ne se fait point avec la thérébentine, c'est au » moyen du sel de tartre qu'on fait ce mélange, » expliqué dans l'*Encyclopédie*. La cire, mêlée à la » thérébentine, ne vaut rien, parce qu'il en ré- » sulte une peinture cassante, qui se dessèche & » se brise facilement ». (Nous devons cette note à M. Cochin, Secrétaire de l'Académie

» vendre

» vendre sans perte ; & un Philosophe qui
 » passe tout son temps à faire des décou-
 » vertes , a besoin d'économie. Je formai le des-
 » sein de manger mes fromages ; & c'est à
 » cette heureuse résolution que je dois l'im-
 » portante découverte de la peinture en ra-
 » mequin. Je la fis cette grande découverte
 » un jour que je mis de mon fromage dans
 » une omelette ».

On informe l'Auteur qu'il n'a point la gloire de l'invention. Voici ce que lui raconte un Amateur de l'antiquité. « Deux
 » jeunes Lacédémoniens brouilloient des
 » œufs ; & comme ils attendoient que cet
 » aliment fût cuit , ils vinrent à se disputer
 » vivement un morceau de fromage qui de-
 » voit faire partie de leur repas. Ils étoient
 » placés autour de la casserole où se faisoit
 » l'opération des œufs brouillés ; le fromage
 » leur échappa dans la dispute , & tomba
 » dans les œufs ; d'abord de l'y chercher ,
 » mais en vain ; chacun prit une cuiller , cha-
 » cun fouilla de son côté ; mais le fromage
 » avoit disparu. Les jeunes gens piqués se
 » prirent aux cheveux & se battirent en va-
 » leureux champions. On accourut au bruit ,
 » on s'informa du sujet de la querelle ; l'un
 » des jeunes gens soutenoit que le fromage
 » étoit dans les œufs , l'autre affuroit qu'il
 » l'avoit vu disparaître , & qu'un Génie
 » l'avoit emporté. Les deux jeunes gens pas-

» soient pour d'effrontés menteurs , & ils
» alloient être punis comme tels , quand
» l'un des spectateurs proposa de répéter
» l'expérience ; & l'on connut alors la pro-
» priété qu'à le jaune d'œuf de dissoudre
» le fromage ».

L'Auteur se console pourtant de n'être point le premier qui s'en soit apperçu , & donne généreusement son secret au public.

« Je m'applaudis beaucoup , dit-il , d'a-
» voir refusé de le vendre , quoique j'y
» eusse un droit bien naturel , quand ce n'eût
» été que pour m'indemniser de la perte de
» tant d'œufs & de fromages que j'ai dissipés
» à la poursuite de ma découverte ».

L'Auteur entre ensuite dans le détail de sa nouvelle méthode. « Prenez du fromage
» de Gruyère , coupez - le en tranches très-
» minces , mêlez vos jaunes d'œufs , exposez
» le tout à la chaleur du bain-marie , jus-
» qu'à ce que votre fromage soit fondu. Il
» faut ensuite une surface extraordinaire
» pour appliquer vos nouvelles couleurs : le
» fromage se refuse au bois , à la toile , &c.
» Pour suivre son association naturelle au
» pain , prenez donc de la farine de froment ,
» & faites - en une pâte avec du petit - lait.
» Il sera bon de mêler une petite quantité
» d'extrait de coloquinte , afin que son
» amertume empêche les vers , les souris &
» les enfans de manger vos tableaux. Il est

« vrai que la suppression de la coloquinte
 « acquerroit quelque supériorité à la nou-
 « velle peinture, vu que beaucoup de pau-
 « vres Peintres en ramequin pourroient
 « quelquefois dîner de leurs tableaux, ce
 « qui n'est pas toujours facile aux Peintres
 « ordinaires ».

Nous allons actuellement parler d'un genre de peinture qui n'est pas commun, & dans lequel peu d'Artistes se sont exercés. On remarque, entr autres choses, dans la riche Galerie de Florence, un magnifique devant d'autel d'or massif, au milieu duquel est la figure d'un Grand-Duc de Toscane, formée de pierres précieuses de diverses couleurs.

Dans la même Galerie, les yeux sont frappés par l'éclat d'une table qui représente des fleurs & des oiseaux, formés au naturel, par le mélange d'un nombre infini de diamans.

Cette table est estimée cent-mille écus; & trente personne y ont travaillé pendant trente années consecutives (1).

A Tolède, on conserve un tableau dont le fond & le cadre sont de jais; les figures sont faites avec des pierres précieuses.

Quelques Artistes se sont amusés à faire des tableaux qui changent de forme à mesure qu'on s'en approche : de près, c'est

(1) V. Richard Lalleis, *Voyage d'Ital.* t. 1, p. 200.

toute autre chose que ce qu'ils représentoient, en les regardant de loin (1).

Le Pere Nicéron, Minime, très-versé dans la Science de l'Optique, & grand ami de Descartes, a peint dans le Couvent de son Ordre à Paris, deux morceaux d'optique, dont l'effet ne manque jamais de surprendre. Il a représenté à l'un des bouts de deux corridors la Magdelene dans le désert, & S. Jean dans l'Isle de Pathmos: ces figures, vues d'une certaine distance, sont bien dessinées, les proportions en sont exactement observées; mais si l'on s'approche de plus près, on n'y apperçoit plus ni tête, ni bras, ni jambes, ni aucune des parties du corps; on ne retrouve en leur place que des rochers, des pierres, des plantes, & le tout paroît disposé au hasard (2).

Le même Père Nicéron a peint un trophée, qui, vu par un verre à facettes, représente le portait d'un des Princes de la Maison de Médicis (3).

(1) Il n'est point fait mention de cette peinture illusoire dans le Dictionn. des Beaux-Arts, édit. de 1753; ni même dans l'Encyclopédie.

(2) Il ne faut point confondre ce Religieux Minime avec Jean-Pierre Nicéron, Barnabite, dont il étoit parent, & qui est Auteur de l'*Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres*, en 40 vol. in-12.

(3) Ce tableau se conserve dans la Galerie de

An-dessus d'une des portes intérieures du Vatican on voit une ancienne peinture qui change à mesure qu'on la regarde. De loin, elle représente plusieurs figures allégoriques, tirées de l'ancien testament; mais lorsqu'on est placé perpendiculairement au-dessous, toutes ces diverses figures se réunissent & forment un calice surmonté d'une hostie (1).

On montre un miroir ou une glace dans la Galerie de Florence, dont l'effet paroît des plus singuliers. Lorsqu'on le pose sur un tableau qui offre à l'œil le portrait d'un homme, la peinture change au même instant, & représente une femme (2).

On voit dans la Bibliothèque de MM. de l'Oratoire à Paris, un tableau qui représente les douze Apôtres: en les regar-

Florence. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 2, pag. 248. Jean François Nicéron, dont il s'agit, a aussi peint un effet d'optique dans les corridors du Couvent des Minimes, à Rome. Ce sont des paysages qui, étant vus d'un point déterminé, paroissent se réduire à deux grandes figures. *Idem*, tom. 4, pag. 24. Ce Père Nicéron est Auteur du livre qui a pour titre, *Thaumaturgus opticus*. Au reste, nous ne prétendons point parler de tous les tableaux qu'on peut avoir faits, dans le genre de la peinture illusoire.

(1) Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 347. Cet Auteur est le seul qui ait fait mention de cette singularité.

(2) *Ibid.* pag. 195.

dant au travers d'un verre à facettes , tous ces objets disparoissent , & l'on n'apperçoit plus que la figure de Jésus-Christ.

On conserve à la Bibliothèque de Sainte-Géneviève , à Paris , trois tableaux du même genre. Pour ne parler ici que de l'un d'entr'eux , on y voit plusieurs petits portraits en médaillons, représentans un Pape, un Empereur , un Cardinal , un Evêque , un Magistrat . un Guerrier ; & lorsqu'on le regarde avec un verre à facettes , on n'apperçoit qu'une tête de mort (1).

Amédée Vanloo , actuellement premier Peintre du Roi de Prusse, a fait un tableau qui représente plusieurs Vertus allégoriques , lesquelles donnent une idée de LOUIS LE BIEN-AIMÉ : ce tableau , vu d'une certaine distance , & par un verre taillé à facettes , ne paroît plus le même ; il offre le portrait du Roi très - ressemblant (2).

M. l'Abbé Aubert , si connu dans la République des Lettres , a fait de forts jolis vers sur cet excellent Ouvrage ; les voici :

(1) *Mercur de France* , 1763 , Juillet , pag. 356 — 57.

(2) Ce tableau appartient au Roi , & il est sous la garde du Père Noël , au Village de Passy (1774.)

Par l'ingénieux artifice
Et de l'optique & du pinceau,
Les verrus, & sur-tout la bonté, la justice,
De LOUIS offrent le tableau.

Si, dans une autre perspective,
On peignoit les cœurs des François,
De ces cœurs réunis la peinture naïve,
De l'amour offrirait les traits (1).

Il est plusieurs exemples de découpures admirables, qui représentent des paysages, des perspectives différentes, & même des portraits tout-à-fait ressemblans.

Quelques modernes se sont avisés de former des figures, des tableaux entiers, par l'assemblage presque imperceptible de lettres & de caractères qui composent des discours luivis, quoiqu'ils n'offrent d'abord aux yeux que les traits d'un dessin ordinaire. On peut citer le crucifix qui est à Sainte-Généviève de Paris, dont tous les

(1) *Mercur* de France, 1763, Mars, pag. 35. V. au même mois, pag. 141, la lettre de M. de la Lande, au sujet de ce tableau; & voyez, mois d'Avril, même année, pag. 157, une autre lettre écrite par un anonyme; ajoutez à ces deux lettres celle d'une société d'Amateurs; Juillet, 1763, pag. 152—55.

traits comprennent en fort petits caractères la passion de Jésus - Christ.

On montre dans la Ville de Fano , en Italie , un tableau représentant Jésus , la Vierge & Saint - Jean , mal peints en miniature , mais dont les draperies , les contours des figures , & un laq-d'amour en forme de cadre , sont composés par les quatre passions écrites en petits caractères (1).

On a vu aussi des portraits faits de cette manière ; tel que celui de la Dauphine , belle - fille de Louis XIV. Cette Princesse étoit représentée dans un char , couronnée par la Victoire , planant en l'air , & environnée de plusieurs figures allégoriques ; tout cela formoit un tableau en quarré d'un pied & demi , qui paroissoit fait de traits & de linéamens ordinaires , mais qui n'étoit composé que de petites lettres - majuscules , d'une délicatesse si surprenante , qu'il n'y avoit point de taille - douce qui fût plus belle. Le visage de Madame la Dauphine étoit très - ressemblant. Enfin toutes ces lettres composoient un Poëme Italien de plusieurs milliers de vers , à la louange de cette Princesse.

Au Collège de Saint-Jean d'Oxford , en

(1) Cet ouvrage singulier est de Jean - Michel Schwerckardt , & fut fait en 1676. *Voyage d'Italie* , par M. de la Lande , tom. 7 , pag. 393 — 94.

Angleterre , on conserve le portrait de Charles I : ce tableau n'est que l'assemblage de diverses lignes d'écriture fort menue. On peut la lire au moyen d'une loupe, & l'on connoît que tout le portrait n'est autre chose que l'arrangement particulier des psaumes de David en latin.

Le chœur de l'Eglise des Dominicains à Bologne, offre une peinture admirable, & peu commune. Les stalles où se placent les Moines, ~~sont~~ garnies de pièces rapportées, & mises en couleurs, qui composent des tableaux représentant plusieurs traits de l'ancien & du nouveau testament. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de goût & de patience, est d'un Frère Lai, nommé François Damiano. L'empereur Charles-Quint, frappé de la beauté de cette étonnante peinture, & doutant si elle étoit de pièces de bois appliquées, eut la curiosité de sonder dans un endroit avec la pointe de son poignard. Le morceau qu'il enleva n'a point été remis, afin que tout le monde fût certain du nouveau genre de ces tableaux (1).

Les Anciens peignoient quelquefois sur du marbre, témoin les quatre petits camaïeux antiques, trouvés dans les ruines

(1) *Voyage d'Italie*, par François Desferme. V. aussi le Père Labat, tom. 2, pag. 244.

d'Herculanum , & qui se conservent dans la collection du Roi de Naples (1).

Le Prince Sanvero fait pénétrer la couleur dans le marbre. Sur un cube de marbre blanc il a peint une image de la Vierge , qui se retrouve sur toutes les lames que la scie détache du bloc (2).

Un certain Jacques Bailly possédoit le même secret , & l'expérience qu'il en voulut faire , lui coûta , dit-on , la vie. On prétend que , quoiqu'il se fût precautionné d'un masque de verre , les couleurs lui portèrent si violemment à la tête , qu'il mourut après avoir achevé son ouvrage (3).

Des Religieuses Vénitiennes ont brodé à l'aiguille la Passion de Notre-Seigneur (4).

Dans la Sacristie du Pape à Rome , on conserve précieusement une chasuble , sur laquelle est représentée en broderie d'or & d'argent *l'administration des sept Sacremens* , d'une manière si admirable , que le dernier

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande , tom. 7 , pag. 83.

(2) M. Grosley , *Observations sur l'Italie*. Nous ne citons que la première édition de cet excellent ouvrage , en 3 vol. in-12. Il vient d'en paroître une nouvelle en 1774 , en 4 vol. in-12.

(3) En 1679. On croit qu'il découvrit son secret au grand Colbert. Nicolas Tornioli , Artiste Italien , fit aussi la même découverte.

(4) Desceine , *Voyage d'Italie* , tom. 1 , pag. 236.

Maréchal Comte d'Arondel, Seigneur Anglois, s'empresſa d'en faire tirer une copie par un excellent Peintre (1).

Il n'eſt point inutile, dans un ouvrage du genre de celui-ci, d'observer que ce fut un Teinturier, nommé *Gobelin*, qui, ſous le règne de François I, trouva le ſecret de cette belle teinture, appelée depuis ce temps-là *Teinture des Gobelins* : il demeuroit à Paris, au même endroit & aux bords de la petite rivière à laquelle on a auſſi donné ſon nom.

On fabrique aux *Gobelins* ces tapisſeries juſtement eſtimées de toute l'Europe, que les Princes & les Rois pouvoient ſeuls autrefois ſe procurer (2). Par le mélange des laines & des ſoies de diverſes couleurs, on imite les meilleurs tableaux.

On a vu au Sallon du Louvre, dans l'une des expositions qui ſe font tous les

(1) Richard Laſſels, *Voyage d'Italie*, tom. 1 ; pag. 340.

(2) Depuis que M. Soufflot a fait faire des métiers mobiles pour la baſſe-ſiſſe, & qu'on y peut exécuter des tableaux d'hiſtoire ſans ſacrifier les originaux, les tapisſeries des Gobelins en baſſe-ſiſſe, auſſi belles que celles en haute-ſiſſe, ſont à beaucoup meilleur marché. (Nous devons cette note à M. Cochin, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Secrétaire de l'Académie, &c.)

deux ans des ouvrages de nos bons Artistes François, on a vu une pièce de tapisserie fabriquée aux Gobelins, représentant Louis XV, de grandeur naturelle; si parfaite & si bien entendue, qu'étant encadrée & placée parmi des chef-d'œuvres de peinture, aux yeux d'un public éclairé, & qui se renouvelloit à chaque instant, elle fut prise pendant plusieurs jours pour un tableau des plus achevés.

On représente aussi plusieurs objets par l'arrangement de divers coquillages de différentes couleurs. Des personnes, douées sans doute d'une extrême patience, sont parvenues à rendre de la sorte, au naturel, des fleurs, des figures d'hommes & d'oiseaux.

La suite de cet Ouvrage nous fera connoître deux femmes estimables, qui peignoient d'une manière aussi nouvelle qu'ingénieuse. L'une rassemblant avec art des soies très-fines & de diverses couleurs, en formoit des paysages, des figures admirables: l'autre découpoit si délicatement, qu'elle composoit des espèces de tableaux qui se vendoient fort chers. Elle a même fait de la sorte les portraits ressemblans de plusieurs Princes (1).

(1) V. aux *Peintres Hollandois*, Mademoiselle

Dans la Sacristie de Saint-Pierre à Rome, on remarque un tableau des plus singuliers, fait sans pinceau, suivant l'inscription Italienne qu'on y lit. On croit communément que l'Artiste (Ugue Carpi) a peint ce tableau avec le bout du doigt (1).

Richard Lassels, Gentilhomme Anglois, dont nous citons souvent le *Voyage d'Italie*, assure avoir vu à Rome, au Palais Montalte, un tableau représentant David triomphant de Goliath. « Ce tableau, peint des deux côtés, » dit-il, tourne sur sa bordure, afin de laisser » voir les combattans sous différens aspects : » singularité dont les Peintres ne s'étoient » point encore avisés de faire usage (2) ».

La Demoiselle Moreau, demeurant à Paris, exécute dans le genre de la miniature, avec des cheveux, des figures d'animaux, & même des portraits : de sorte qu'on pourroit dire que cette Demoiselle *peint en cheveux* (3).

Rolce, née 1632, & Jeanne Kerken-Block, ann. 1670. Catherine Cantoni a fait des portraits à l'aiguille. V. *Peintres Italiens*, année 1590.

(1) M. de la Londe, tom. 3, pag. 125. Nous venons Bon Boullogne faire un portrait avec le bout du doigt. *Peintres François*, année 1649. Giordano, Peintre Italien, né l'an 1632, peignoit quelquefois avec le doigt.

(2) Tom. 2, pag. 40.

(3) V. *l'Écrivain-Coureur*, ann. 1768, n°. 25,

§. XIII. *Ce qu'étoit la Peinture dans la primitive Eglise.*

L'ordre des temps nous conduit à la naissance de Jésus-Christ. Abgare, Roid'Edeffe,

pag. 386. En 1767, le sieur Penot, Bijoutier de Paris, fit en cheveux le portrait du Roi, dont la ressemblance étoit très-bien saisie. *Nota*: Qu'on prendroit ce genre de travail pour un dessin fait à la plume. *Idem.* 1767, n°. 46, pag. 724. Nous ne parlons des différentes espèces de peintures qu'autant qu'elles offrent des choses singulières & piquantes, cet ouvrage n'étant point un Traité, mais un Recueil de tout ce qu'il y a de curieux sur les Beaux-Arts, & qui peut frapper & amuser les Lecteurs. Cependant, nous croyons devoit dire un mot de la Peinture *Eludorique*. Elle n'a été imaginée qu'en 1766 par M. Vincent de Montpetit, Artiste de Paris. Le terme *Eludorique* signifie *huile & eau*; il convient à ce nouveau genre, propre seulement à la miniature, & qui consiste à peindre à l'huile dans l'eau, afin de conserver l'éclat des couleurs, que peuvent ternir les atômes qui volent dans l'air. On plonge dans un vase la toile ou toute autre surface, de manière que l'eau déborde d'une ligne ou deux, & l'Artiste peint les figures qu'il se propose de rendre. Lorsque le tableau est fini, on le renferme hermétiquement sous un crystal sans couleur. M. de Montpetit a consacré les prémices de son travail en ce genre, par plusieurs portraits du Roi, qui sont conservés parmi les bijoux de la Couronne. Mais il est à présumer que cette invention aura le sort de nos modes, qu'un jour voit naître & mourir. *Ibidem.* 1766, n°. 21, pag. 320 — 27 — 28.

Ville appelée actuellement Orfa, & située dans l'Asie, ayant entendu parler des miracles du Fils de Dieu, lui envoya, dit-on, un Peintre, afin d'avoir son portrait. Mais le brillant éclat du visage du Sauveur, empêchant l'Artiste d'en copier les traits, le Fils de Dieu, pour satisfaire à la prière du Roi d'Edesse, se posa lui-même un voile sur le visage, auquel il imprima toute sa ressemblance, & l'envoya à ce Prince, qui, par la vertu de cette image, fut guéri, à ce qu'on prétend, d'une maladie incurable.

Les Habitans d'Edesse gardèrent longtemps ce *Palladium*; mais enfin ils furent forcés de s'en défaire, pour se racheter du pillage dont l'Empereur Constantin VIII les menaçoit, s'ils ne lui accorderoient cette image précieuse (1).

(1) On prétend qu'elle se voit encore dans l'Eglise de St. Silvestre, à Rome V. le Parag. VII p. 43.

Evagre, liv. 4, ch. 27, rapporte qu'Edesse étant assiégée par Cotroes, les habitans portèrent cette image sur les murs de leur Ville, d'où elle opéra un miracle, en mettant le feu aux machines des ennemis. Mais tout ce qu'on a écrit de cette image paroît très apocryphe.

Les Auteurs varient sur la manière dont ils rapportent ce qui concerne le Roi d'Edesse. Il en est d'autres qui le nient même absolument. V. l'ouvrage latin de Reiskius, sur les images de Jesus-Christ, & nouvelle de la République des Lettres, Sept. 1685, tom. 3, pag. 993. V. aussi Bibliothèque des

Celle que Jésus donna à Sainte-Véronique n'est pas moins estimée. Tibère, dit-on, sur le bruit des miracles du fils de Dieu, desira qu'il vînt à Rome, espérant d'en être guéri d'une fâcheuse maladie. Mais celui qu'il envoya en Judée, ayant appris la mort du Sauveur, se contenta de l'image que lui remit Sainte-Véronique, dont la seule vue guérit en effet Tibère (1).

Auteurs Ecclésiastiques, par Dupin, qui est pour la négative, & qui écrit *Agbare*, tom. 1, pag. 5, in-8°. Thévenot, *Voyage au Levant*, tom. 2, pag. 80, écrit *Abagare*.

Voici comment Thévenot raconte ce trait, d'après la tradition reçue parmi les Turcs: « le Roi » d'Edesse ayant envoyé vers Notre-Seigneur pour » le prier de venir le guérir de sa lèpre, Jésus ré- » pondit qu'il ne pouvoit pas y aller, parce que le » temps de sa passion approchoit; & donna aux » députés du Prince un mouchoir où il avoit em- » preint son visage. Comme ils approchoient d'E- » desse, ils furent poursuivis par des voleurs; celui » qui portoit le mouchoir le jeta dans un puits, & » gagna promptement la Ville. Le lendemain Ab- » gare vint en pompe chercher l'image précieuse; » il trouva les eaux du puits accrûes jusqu'à ses » bords, & le mouchoir surnageoit au-dessus; il le » prit & fut aussitôt guéri de sa lèpre, & se fit » Chrétien avec tout son peuple. Les Turcs attri- » buent aux eaux de ce puits un grand nombre de » miracles ». Il est étonnant que les sectateurs de Mahomet, s'ils sont persuadés d'une pareille histoire, refusent d'embrasser le Christianisme.

(1) V. Reiskius & nouvelles de la République des Lettres.

On

On voit à Rome, dans l'Eglise de S. Jean de Latran, l'image du Sauveur, peinte d'après celle qu'on dit avoir apparue au Peuple Romain, quand Saint-Silvestre consacra cette église pour la première fois. M. Venuti, Auteur Italien, dit que, lorsqu'on restaura cette image, sous Alexandre VIII, on entendit en l'air ces paroles, *pax vobis*; & qu'en conséquence on a toujours observé dans cette église, quand on y célèbre la Messe, de dire au troisième *Agnus Dei*, non pas *dona nobis pacem*, comme c'est l'usage ailleurs, mais *miserere nobis*. Les Archives de Saint-Jean de Latran, & le Cardinal Rasponi, assûrent que cette image du Sauveur resta plusieurs fois intacte au milieu des incendies qui détruisirent l'église (1).

Est-il bien prouvé que Saint-Luc ait peint la Vierge ? Cet Apôtre, à ce que l'on croit communément, étoit Médecin. On ne trouve nulle part dans les écrits des premiers Chrétiens, qu'il ait jamais été Peintre. Une raison encore plus forte, c'est que la Vierge & S. Luc étoient nés Juifs, & qu'ils devoient par conséquent avoir en horreur l'art de la Peinture, puisque parmi la Nation Juive on ne pouvoit exposer aucune image en Public (2).

(1) Voyage d'Italie, par M. de la Lande, tom. 3, pag. 379.

(2) Nous avons rapporté une loi de Moïse :
Tome I. F.

On trouve dans l'Historien Joseph un trait qui caractérise l'ignorance des Juifs , relativement à la Peinture & à la Sculpture , & la haine qu'ils avoient contre ces deux Arts ; haine excitée chez eux par la Religion & par les Loix.

Hérode le Grand ayant fait bâtir à Jérusalem un cirque ou une salle de spectacles , les Juifs se formalisèrent sur-tout des trophées qui décoroient l'édifice , les jugeant contraires à leurs Loix. Hérode , les voyant entêtés de cette opinion , ne crut pas devoir user de violence ; il leur parla avec beaucoup de douceur , & tâcha de leur faire comprendre que leur crainte ne procédoit que d'une vaine superstition ; mais il lui fut impossible de les amener à des idées plus raisonnables. Ils s'écrièrent d'une voix unanime : — « Nous ne souffrirons jamais » dans notre Ville , des images & des » figures d'hommes , parce que notre Religion les défend expressément ». — Hérode , à ces cris , conçut aisément que le seul moyen de les apaiser étoit de les

V. le Parag. I , pag. 3. Un certain Moine ou Hermite , nommé frère Luc , avoit quelques notions de la Peinture ; il barbouilla plusieurs portraits de la Vierge , que les premiers Chrétiens disoient être l'ouvrage de Saint-Luc , hermite ; mais , par la suite , on a confondu , & ce personnage est devenu l'Apôtre Saint Luc.

détromper. Il mena les principaux d'entr'eux sur le théâtre, leur montra quelques-uns de ces trophées, & leur demanda ce qu'ils s'imaginoient voir : — « ce sont-là, » dirent-ils, des figures d'hommes ». — Herode fit ôter alors tous les ornemens qui composoient les trophées, & il ne resta plus que les poteaux sur lesquels ils avoient été attaches. Ainsi le grand bruit que faisoient les Juifs se convertit en risée.

Pour revenir à l'Apôtre Saint-Luc, bien des gens veulent absolument qu'il ait fait plusieurs portraits de la Vierge. L'un des plus célèbres se voit à Rome dans l'église *Sainte-Marie Majeure*. Ce tableau est placé dans une petite niche, entourée de pierres précieuses, qui se ferme avec deux portes, faites chacune d'une seule agathe. Son antiquité & sa position trop élevée, sont cause qu'on n'en distingue qu'à peine la peinture, & qu'on ne peut le voir clairement qu'à l'aide d'une petite bougie mise au bout d'un bâton. L'on prétend que Saint-Grégoire le Grand portoit ce tableau en procession, il y a plus de mille ans, lorsqu'il apperçut un Ange sur le mont-Adrien, qui remettoit une épée dans le fourreau, pour lui faire connoître que la peste alloit cesser à Rome (1).

(1) Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 29. Ajoutons qu'une autre image de la Vierge

Un autre des prétendus tableaux faits par Saint - Luc se conserve à une lieue de Bologne , dans une magnifique église. Les Religieux Dominicains , qui en sont possesseurs , ne la font voir qu'en surplis & en étole , récitant des prières , & avec des cierges allumés. C'est une toile de moyenne grandeur , où la Vierge est peinte en buste ; la couleur de son visage est d'un noir-brun , & les traits en sont assez mal exprimés. Lorsqu'on porte en procession ce tableau dans Bologne , tous les Corps & Communautés grossissent son cortége , ainsi que le Sénat , & chacun se prosterne par-tout où il passe. On ne rend pas plus d'honneur au Saint-Sacrement.

Il y a quelques années que le Sacristain , chargé de faire voir cette image célèbre , étoit un Moine de beaucoup d'esprit , mais qui avoit tout le propos d'un vrai Charlatan ; il amusoit infiniment les étrangers par ses exagérations singulières. — « Admirez , disoit-il en montrant ce tableau si mal peint , « admirez cette belle physionomie ;

prétendue peinte par Saint-Luc , & qui se voit à Padoue , fut donnée par Robert , Roi de Naples , au Poëte Pétrarque , qui en fit présent à la Cathédrale dont il étoit l'un des Bénéficiers. François Deseine , *Voyage d'Italie* , tom. 1. V. aussi ce que nous avons dit plus haut du Peintre Saint-Luc , au Parag. VIII , pag. 45 — 46.

» examinez ces beaux yeux : que de majesté
 » dans son regard ! quel beau nez ! quelle
 » belle bouche ! aucun Peintre n'a jamais
 » rien fait de pareil. Mais ce qu'il y a de
 » plus extraordinaire , ajoûtoit-il , c'est
 » qu'on ne l'a jamais pu imiter parfaite-
 » ment , la tres-Sainte Madonne , le voulant
 » ainsi ; car quand on la copie , si l'on est
 » près de dessiner ses yeux , elle les cligne ,
 » de manière qu'elle les rend plus petits
 » qu'ils ne le sont en effet ; si on lui fait
 » le nez droit comme elle l'a , elle le tourne
 » aussi-tôt de travers : il en est de même
 » de sa bouche & de tous ses traits , qu'elle
 » déguise si bien , qu'il est impossible de les
 » saisir (1) ».

(1) M. de la Lande , *Voyage d'Italie* , tom. 2 ,
 pag. 103 & suiv. Le Père Labat fait aussi de très-
 grandes exagérations à propos de la Madone qui
 est à Bologne. *Voyage d'Italie* , tom. 2 , pag. 304
 & suiv. Cet Auteur dit encore , ainsi que plusieurs
 Ecrivains , que Saint-Luc n'a peint que la Vierge.
 Cependant , selon Duval , ancien Géographe , on
 conserve dans l'Eglise des Carmes à Milan , le
 portrait de Saint Syméon , fait par Saint - Luc. V.
Description d'Italie , pag. 63. Nous avons parlé des
 miniatures d'une ancienne Bible , qu'on croit de la
 main de cet Apôtre. V. le Parag. VIII , p. 44 On veut
 aussi que Saint-Luc ait peint l'Archange Saint-
 Michel , armé pour combattre le Diable. V. Paul
 Lucas , *second voyage* , tom. 1 , pag. 41 ; *troisième*
voyage , tom. 2 , pag. 42.

Il paroît que dans les premiers siècles de la Religion Chrétienne, la piété des fidèles les portoit à faire peindre & graver sur toutes les pierres ou sur le marbre du pavé des Eglises, l'image du Crucifix, & quel-qu'autre de dévotion. Saint - Bernard dit à ce sujet : « pourquoi décorer ce qui doit être » aussi-tôt couvert de poussière & sali par » la boue ? L'un marche sur la tête d'un » Saint, l'autre crache sur un Ange ».

Cependant, au cinquième siècle, selon Ciampini (1), on ne voyoit nulle part l'image de Jésus attaché en croix; la foi des Chrétiens d'alors étoit trop déchue, pour ôser proposer à leur culte & à leur vénération un objet, qui, parmi les Nations, étoit encore regardé comme l'instrument du dernier supplice, par lequel on punissoit les malfaiteurs. Pour leur donner de Jésus-Christ une idée plus affortie à leur manière de penser toute charnelle, on le leur peignoit environné de rayons, & ces rayons étoient formés par les pierres précieuses qui entouroient son image (2).

Les persécutions étonnantes des Iconoclastes ou *briseurs d'images*, contre tous les

(1) *Veter. monum* Part. I, chap. 20. Cet Auteur naquit à Rome en 1603, & mourut en 1698.

(2) V. encore *Essai sur la Peinture en mosaïque*, par Viel, pag. 54 — 55.

monumens des Arts , anéantirent presque la Peinture.

Léon l'Isaurien, de simple Berger , parvenu à l'Empire l'an 717, selon la prédiction que lui en avoient fait deux Juifs, qui l'assurèrent qu'il régneroit heureusement quarante années, s'il abolissoit dans tout son Empire les images révérees des Chrétiens ; Léon commença la guerre qu'éprouvèrent long-temps en Grèce la Sculpture & la Peinture. Ce Prince voulant satisfaire ces deux Juifs, & remplir les engagements qu'il avoit pris avec eux, fit effacer toutes les peintures des églises, tant celles qu'on voyoit sur les murs, que les tableaux qui les décoroient. Les Statues ne furent pas plus épargnées. La persécution s'étendit dans tous les lieux soumis au nouvel Empereur. On apportoit les ouvrages des Artistes, objets de la fureur de Léon, sur la grande place de Constantinople, où ils étoient livrés aux flammes, ainsi que les peintures qu'on pouvoit enlever des maisons particulières (1).

De cette guerre déclarée contre les images, il s'ensuivit que l'Empereur Léon fut excommunié par le Pape Constantin, & qu'il perdit en même temps les Etats qu'il avoit en Italie.

(1) Le Pere Maimbourg, *Histoire des Iconoclastes.*

Ce qui porta le Pape à prendre avec tant de chaleur la défense des images, ce fut un Evêque qui lui protesta , avec serment , que Dieu l'avoit averti en songe qu'on devoit honorer l'image de la Sainte-Vierge (1).

Un certain Patriarche , nommé Nicétas , voulant faire sa Cour aux Empereurs Iconoclastes , fit détruire les mosaïques , les lambris , les bas-reliefs qu'on admiroit dans son Palais , & obligea d'enduire d'une couche de chaux toutes les murailles des églises , afin qu'on ne pût pas dire qu'il eût laissé le moindre vestige d'aucune image.

L'Empereur Théophile , excité par le fanatisme qui avoit séduit ses prédécesseurs , devint le plus grand ennemi des Arts. Il ne se contenta point de détruire le peu de peintures qui restoit de son temps , il se

(1) *V. Historia Imaginum restituta , præcipue adversus Gallos Scriptores nuperos Lud. Maimbourg , & Nat. Alexandrum* : Ouvrage du fameux Spanheim. Ce Savant prétend que Baronius , & après lui le Père Maimbourg , se sont trompés dans tout ce qu'ils ont écrit des briseurs d'images ; que Léon l'Isaurien ne suivit point les inspirations des Juifs ; qu'il mit d'abord les images dans des lieux élevés , afin qu'elles frappassent moins les regards du peuple , qui avoit pour elles une adoration idolâtre ; & qu'il ne les fit brûler que lorsque la rébellion de ses sujets l'eut extrêmement aigri. *V. encore Nouvelles de la République des Lettres* , par Bayle , Mars , 1686 , tom. 1 , pag. 307—8—9—10.

rendit encore le persécuteur des Peintres , & leur défendit d'exercer leur Art , sous peine de la vie.

Cette défense ne put empêcher le Moine Lazare de travailler en secret à des tableaux de dévotion. Théophile en fut instruit. Irrité du courage de cet Artiste, il lui fit éprouver des tourmens affreux , auxquels le Peintre ne succomba point. Théophile , après avoir eu la cruauté de lui faire appliquer aux mains des lames ardentes , afin de lui en brûler les chairs , s'imagina qu'il seroit désormais hors d'état de manier le pinceau , & crut pouvoir céder à l'Impératrice Théodora , qui lui demandoit la vie & la liberté de cet infortuné , avec les plus vives instances. Mais Lazare , caché dans l'église de Saint-Jean-Baptiste , à Constantinople , ne laissa pas d'employer ses mains brûlées à divers ouvrages de peinture. L'Art sur lequel nous écrivons , peut donc se glorifier d'avoir eu ses martyrs.

Le Solitaire Saint-Etienne fut traîné devant l'Empereur Constantin *Copronyme* , qui , voulant faire le Théologien , entreprit de lui prouver qu'il étoit raisonnable d'abolir les images. Etienne tâcha d'abord de répondre aux discours du Prince ; mais voyant que les choses fortes qu'il alléguoit n'étoient point entendues , il tira de dessous sa robe

une pièce d'argent, empreinte de l'image de Constantin lui-même, & la montrant à toute l'assemblée, il demanda si celui qui la fouleroit aux pieds, par mépris pour le Prince, ne mériteroit pas d'être puni, pour l'outrage qu'il auroit fait à l'Empereur. On répondit sans hésiter que ce seroit un crime punissable du dernier supplice. Alors le Saint adressant la parole à Constantin : — « Eh ! quoi donc, Seigneur, s'écria-t-il, » c'est un crime que d'insulter à votre image, » qu'on voit gravée sur ce métal, parce » que l'outrage retombe sur votre personne ; » & vous ne croirez pas que c'en soit un » de briser, de jeter au feu l'image de Jésus- » Christ » (1) !

Le fou de l'Empereur Théophile, dont nous venons de parler plus haut, entrant dans la chambre de l'Impératrice, surprit cette Princesse qui faisoit sa prière devant quelques images. Comme Dandery (c'est le nom du fou) n'étoit point accoutumé d'en voir, Théodora lui persuada que c'étoit des poupées qu'elle préparoit pour ses filles. Dandery alla tout de suite vers l'Empereur, & lui dit : — « Je viens de chez l'Impéra- » trice ; je l'ai trouvée qui baisoit les plus » jolies poupées du monde ». — Théophile

(1) Maimbourg, *Hist. des Iconoc.* pag. 189.

se douta qu'il s'agissoit d'images, courut furieux à l'appartement de sa femme, & lui reprocha ce qu'il appelloit son idolâtrie. La Princesse laissa passer le premier feu, & lui dit ensuite en éclatant de rire : — « Eh ! »
 « quoi, Seigneur, vous vous laissez donc »
 « surprendre aux discours d'un fou, qui »
 « vient de se tromper lui-même de la ma- »
 « nière du monde la plus plaisante. Lors- »
 « qu'il est entré dans ma chambre, j'étois »
 « à ma toilette, entourée de mes filles ; il »
 « a pris nos images, qu'il a vues dans le »
 « miroir, pour des poupées qu'on habilloit ; »
 « & il vous est allé faire ce beau conte, »
 « après que nous nous sommes bien di- »
 « verties à l'entretenir dans sa bisarre idée ». —
 Théophile ajouta foi aux discours de la Princesse, & se moqua beaucoup de l'imbécillité de son fou, que l'Impératrice fit étriller d'importance, afin de lui ôter l'envie de parler une autre fois des prétendues poupées qu'il pourroit appercevoir chez elle (1).

Sous ce même Empereur Théophile, tous les Peintres étoient obligés de cracher sur les images des Saints, pour montrer qu'ils n'en peindroient jamais de pareilles (2).

(1) Maimbourg, *Histoire des Iconoclastes*, pag. 515 — 16.

(2) *Idem.* pag. 513 — 14. La secte des Icono-

La persécution contre les images se renouvela dans le Languedoc en 1126, par les instigations d'un nommé *Pierre de Bruys*, qui soutenoit aussi qu'on devoit abolir la croix. Un jour de Vendredi-Saint, cet impie alluma un grand bûcher de toutes les croix qu'il avoit mises en pièces, & y fit cuire de la viande, qu'il mangea publiquement (1).

Mais c'est assez nous arrêter sur les Iconoclastes. Le Concile de Nicée crut devoir permettre aux Artistes de représenter l'Être-Suprême & les Anges sous des figures humaines.

On voit par-là que certains usage dans la Peinture ont toujours été constans. Saint-

clastes a semblé renaître à la Cochinchine, vers 1700. Le Roi voulant abolir le Christianisme, força tous les Chrétiens de son Empire, sous peine de mort, de fouler aux pieds l'image du Sauveur V. *Lett. édifiantes & curieuses*, premier Recueil, p. 83—84—89. Nous ne rappellerons point ici qu'on prétend que les Hollandois sont obligés au Japon de marcher sur un crucifix. Mais nous devons observer que le système des Iconoclastes subsiste presque entier dans la Religion protestante. Dans la nouvelle Angleterre la peine de mort est même décernée contre tous ceux qui rendent un culte aux images. *Recueil des Loix de la Nouvelle Angleterre*.

(1) Cette action lui coûta la vie, le menu peuple, qui en fut témoin, se jeta sur lui, & le brûla vif. Maimbourg, *Hist. des Iconoc.* pag. 556.

Paulin, qui vivoit il y a plus de treize siècles, nous fait, dans les vers, la description d'un tableau conservé de son temps à Nole, où l'on avoit rendu le baptême de Notre-Seigneur, de la même manière que les Peintres d'aujourd'hui le représentent.

Certain homme simple & borné, voyant un grand tableau dans lequel Moyse étoit représenté avec une grande barbe, ainsi qu'il est d'usage, & tenant dans ses mains le Décalogue, au bas duquel on lisoit en grosses lettres, *Exod. 20*, s'imagina que ce nombre 20 désignoit l'âge de Moyse. Dans cette ridicule idée, il s'écria: — « Je n'avois » point encore vu de vicillards de vingt » ans, & qui portaient une si longue » barbe (1) ».

Dans l'Eglise de S. Augustin, à Lucques, est une ancienne & curieuse peinture à fresque qui représente une figure nue, environnée de flammes, & enfoncée dans la terre jusqu'au milieu du corps. Voici ce qui donna lieu à cette représentation. Un joueur ayant perdu tout ce qu'il avoit, jeta une pierre contre l'image de l'enfant Jésus, alors sur le bras droit de la Vierge, &

(1) *Les plaisantes Journées* du sieur Favoral, 1644, pag. 28.

cette peinture reçut aussi-tôt la faculté de se mouvoir & de sauter sur l'autre bras ; la pierre , à ce qu'on prétend , blessa le côté du tableau , & le sang en sortit à l'endroit de la plaie : le criminel fut au même instant enfoncé dans la terre jusqu'à la ceinture , & après avoir blasphémé dans cette posture pendant deux heures , il fut englouti tout entier.

XIV. *Anachronismes & autres erreurs des Peintres.*

On a souvent accusé les Peintres & les Sculpteurs de mettre trop de nudité dans leurs sujets de dévotion. Voici un trait que nous tenons de Saint-Grégoire de Tours. L'image miraculeuse d'un crucifix parla tout-à-coup à un Prêtre , nommé Bazile , & lui ordonna de le faire couvrir , parce qu'il étoit indécent de le voir tout nud.

Le Concile de Trente , s'appercevant que les Peintres ajoutaient plusieurs choses aux sujets pris dans la Religion , ordonna que les tableaux seroient soumis à l'examen le plus sévère , & chargea les Evêques d'en être les censeurs.

Cet usage se pratique encore actuellement à Rome. Le *Maître du sacré Palais* doit voir & approuver les ouvrages des Sculp-

teurs , des Graveurs , & des Peintres , avant qu'on puisse les vendre ou les exposer en public (1).

Dans son tableau d'Héliodore , battu de verges par les Anges , & chassé du Temple de Jérusalem , cent-soixante-seize ans avant Jésus-Christ , Raphaël a représenté le Pape Jules II , qui se fait apporter dans le Temple (2).

Le Tintoret , dans un tableau qui représente les Israélites ramassant la manne dans le désert , arma les Hébreux avec des fusils (3).

Olivier Maillard , Prédicateur du quinzième siècle , déclame vivement dans un de ses Sermons , contre un tableau représentant Anne & Joachim , se donnant , sous la porte du Temple de Jérusalem , le baiser qui fit cesser la stérilité de leur mariage. Au bas de ce tableau on lisoit ces mots : *ainsi fut conçue la Vierge Marie.*

Quelques Peintres ont représenté sin-

(1) Le Pere Labat , *Voyage d'Italie* , tom. 8 , pag. 161.

(2) V. M. de la Lande , *Voyage d'Italie* , tom. 3 , pag. 206.

(3) Essai sur la Peinture , & sur l'Académie établie à Rome , par M. le Comte Algarotti , trad. de l'Italien , par M. Pingeton.

gulièrement la généalogie de Jésus-Christ. Un vieillard est étendu par terre; des entrailles de ce vieillard sort un arbre assez gros, d'où s'échappent à droite & à gauche différentes branches, qui se subdivisent en rameaux, terminés par des espèces de fleurs, assez ressemblantes à celles des Grenadiers, ou bien au calice d'un gland. Ces fleurs ou ces calices servent de bases aux bustes de différens personnages, dont la plupart ont la couronne sur la tête & le sceptre en main. Au sommet de l'arbre, dans la dernière des fleurs, on apperçoit une femme tenant entre ses bras un enfant tout nud.

D'autres, pour figurer la Sainte-Trinité, ont peint un seul corps à trois têtes; comme si la forme d'un monstre pouvoit nous donner l'idée d'un des plus grands mystères de la Religion Chrétienne (1).

Sur les murs du *Campo Santo*, vieil édifice destiné à la sépulture des habitans de Pise, on voit des peintures à fresque fort anciennes, qui peuvent donner une idée des sujets traités par les Peintres gothiques. Dans ces tableaux bisarres, la mort est une femme vieille & laide, qui vôle avec des ailes noires, & tenant une faux; une foule de gens de tous rangs, Princes, Papes

(1) *Théologie des Peintres.*

& Mendians, sont renversés pêle-mêle sous cette destructrice, & des Anges tirent les âmes de la bouche des bons, lesquelles sortent sous la figure de petits enfans. Mais ce qu'il y a de plus comique, c'est un combat d'un Ange & d'un Diable, en faveur d'un gros Moine; ils le soutiennent en l'air, & chacun tirant de son côté, ils le déchirent en pièces plutôt que de lâcher prise.

Quand la Peinture s'est renouvelée en Europe, vers le temps de Cimabué, les Peintres n'avoient aucun égard pour la chronologie, ni pour la vraisemblance. Ceux qui sont venus après l'invention de la poudre, n'ont presque jamais représenté le siège de Troye, sans y joindre quelques pièces de notre artillerie (1).

Un ancien Peintre François tomba dans

(1) M. Dandré Bardon ayant à citer des fautes d'anachronisme & d'invraisemblance, prend ses exemples dans quelques Poètes modernes. Il nous semble que le genre de son livre auroit dû l'engager à chercher ses preuves dans les tableaux de plusieurs Peintres. — « Qui ne seroit indigné, dit-il, de voir Junon aux couches de la Vierge? (San-nazar.) Un Evangéliste s'intéresser au destin de Roland? (L'Arioste.) Qui ne riroit de voir Vulcain présenter des armes à Saint-Louis pour le succès des Croisades? (Le Père le Moine) ». — *Traité de Peinture.*

une erreur aussi plaisante ; il peignit une Judith à genoux , faisant sa prière devant une Notre-Dame.

François Cozza s'est avisé dans un de ses tableaux, d'habiller deux Anges en Mathurins (1).

C'est sur-tout dans les sujets de dévotion qu'ils sont tombés dans des fautes, dans des anachronismes ridicules. On en a vu peindre la Vierge récitant un chapelet, ou le portant suspendu à sa ceinture.

Pour rendre le moment où elle fut conçue, des Peintres gothiques ont montré dans le ciel Jésus tenant sa croix, & n'ont pas oublié de figurer les cinq plaies. Ces inventions grossières prouvent la simplicité des Artistes des treize & quatorzième siècles. Ils auroient bien dû sentir que Jésus n'avoit point été crucifié lorsque sa mère fut conçue.

Les Artistes peuvent-ils ignorer qu'il est des choses qu'on doit taire, des objets qu'on doit supprimer ? On a vu une mère fort embarrassée par l'ingénuité de sa petite fille, à laquelle on avoit donné une *Nativité de Marie*. La jeune enfant fit cent questions, & sur la femme couchée, & sur

(2.) *Rome moderne*, par François Descaine, pag. 159.

le bouillon , & sur l'enfant nud qu'on plongeait dans l'eau. La mère , fatiguée de ces questions , prit l'image & la jeta au feu (1).

Il en est qui ont surchargé leurs tableaux de la *Nativité de la Vierge* , d'une faiseuse de bouillie. Il se peut que du temps de Sainte-Anne on fit usage de cette nourriture pour les enfans ; mais qu'on la préparât au moment de leur naissance , c'est ce qui n'est pas même vraisemblable (2).

D'autres ont peint Sainte-Anne avec des lunettes sur le nez , sans considérer qu'une femme portant des lunettes , offre quelque chose de ridicule , qui ne s'accorde point avec le but qu'un Peintre doit se proposer , lorsqu'il travaille pour la Religion ; & sans considérer encore que les lunettes n'étoient nullement connues du temps de Sainte-Anne (3).

Ceux-ci ont représenté la même Sainte , apprenant à lire à la Vierge , dans un livre relié comme ceux de nos jours.

On prétend qu'on voyoit autrefois à Tours , ou qu'on y voit encore un tableau où est peint la Vierge occupée à dire ses

(1) *Erreurs des Peintres.*

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

heures devant un crucifix ; un Ange est auprès d'elle , qui récite dévotement son chapelet.

Renchérissant sur l'ignorance de ses Confrères, un autre Artiste, chargé de peindre un Saint-Joseph, & de faire entendre qu'il étoit Menuisier, s'avisa de le représenter occupé à fabriquer un confessionnal.

Le Rosso, ou Maître Roux, Peintre Italien, a fait trouver des Moines aux noces de la Vierge.

Le tableau du maître Autel d'une des Eglises de Capoue, peint par François *Chello delle Puera*, & qui représente l'*Annonciation*, offre des choses assez plaisantes. La Vierge est assise dans un beau fauteuil de velours à crêpines d'or, au milieu d'un escalier où se passe la scène ; un chat & un perroquet sont à ses côtés ; auprès d'elle on voit encore une caffetière d'argent à la moderne, dans laquelle chauffe vraisemblablement du thé ou du café.

Lorsque les Peintres traitent le sujet de l'*Annonciation*, ils se contentent de couvrir l'Ange Gabriel d'une légère draperie, jetée au hasard. Mais s'il est tout-à-fait ridicule de peindre cet Ange presque nud, il ne faut pas non plus imiter certains Artistes, qui, pour éviter les soupçons qu'on auroit pu avoir, s'ils avoient montré un jeune hom-

me aimable , seul avec une fille & jeune & jolie , se sont imaginé qu'il falloit donner à Gabriel des cheveux blancs , & une barbe vénérable.

D'autres ont eu la simplicité de le représenter avec une chappe , une étole , une mitre , & de figurer des croix sur ce bizarre habit.

Paul Mathéïs , Artiste Italien moderne , a peint , dans un tableau de l'Annonciation , la Vierge à genoux sur un prie-Dieu ; à côté d'elle , sur une chaise , sont des ouvrages des modes , qui ne peuvent convenir qu'à une coquette ; qu'il a représenté aussi un chat qui regarde l'Ange avec la plus grande attention.

Les Peintres ont toujours été fort embarrassés , quand ils ont voulu rendre le mystère de l'Incarnation. Quelques - uns se sont avisés de représenter la Vierge , sur laquelle tomboit un rayon de lumière , partant immédiatement du ciel entr'ouvert ; & ils ont placé dans le centre du rayon , un petit embryon tout formé , qui descend vers la Vierge.

Dans leurs tableaux de la *Naissance de Jésus* , quelques-uns de nos Peintres gothiques , non contents de faire voir le Sauveur entre un âne & un bœuf , selon l'usage

reçu, se sont encore avisés de représenter l'âne pieusement à genoux, & dans l'attitude de braire, comme s'il adressoit son hommage à l'Enfant-Jésus.

Un Peintre de Naples, vivant de nos jours, suppose que la Sainte-Famille, pour fuir en Egypte, s'embarqua sur le Nil, & a représenté aux bords de ce fleuve, une chaloupe, qui est censée avoir amené ces respectables fugitifs, & qui est aussi galamment ornée que le pouvoit être celle de Cléopâtre, lorsqu'elle alla au-devant d'Antoine.

Par une autre bévue, les Peintres représentent Notre-Seigneur dans une chaire élevée au-dessus des autres, comme si à l'âge de douze ans il eût été le chef de quelque Synagogue. Il étoit assis sur l'un des bancs parmi les jeunes gens qui venoient s'instruire; il avoit la liberté de proposer ses doutes en qualité de disciple (1); & c'est de cette place modeste que le fils de Dieu confondit les Docteurs de la Loi.

La croix que l'on porte devant le Pape ne diffère point de nos croix ordinaires; & les Peintres s'écartent furieusement de la

(1) Simonville, dans son livre des *Coutumes du Peuple Juif*, cité par Bayle, *Nouvelle de la République des Lettres*, Mai, 1685, tom. 2, pag. 548.

vérité lorsqu'ils lui donnent trois traverses (1).

Lanfranc, ne craignant point de manquer au costume & à la vraisemblance, a peint aux pieds de Jésus, encore enfant, un des Pères de l'Eglise en surplis.

Paul Véronèse ayant été chargé de rendre les *Notes de Cana*, ou le miracle de l'eau changée en vin, introduit parmi les conviés, des Religieux Bénédictins du Couvent pour lequel il travailloit (2).

Croiroit-on qu'on a même vu un Peintre assez dépourvu de jugement, pour représenter un Confesseur, le crucifix en main, exhortant le bon Larron (3)?

5. XV. *Traits curieux sur la Peinture moderne en Italie.*

Plusieurs Peintres gothiques, tant Italiens que François, peignirent pendant long-temps sur un fond d'or.

Enfin, Cimabué vint relever un Art

(1) Le Père Labat, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 175.

(2) Aux articles de plusieurs Peintres, on verra d'autres traits plaisans dans le même genre.

(3) Quelques Auteurs conjecturent que les fleurs-de-lys qu'on voit dans les Armes de France, étoient originellement des Abeilles, que nos premiers Peintres ont très-mal imitées. *Histoire de France*, par l'Abbé Velly, tom. 1, pag. 470.

plongé dans la barbarie depuis le double esclavage des Grecs , enchainés tour-à-tour par les Romains & par les Turcs. Sous le règne glorieux des Médicis , l'Italie vit renaître les beaux siècles de Phidias , de Protogène & d'Apelle. Les Artistes Flamands ressuscitèrent aussi la Peinture. Van-Eyck lui redonna un nouvel éclat , & dut au hasard le secret de peindre à l'huile (1).

En 1450 la Peinture étoit encore grossière en Italie. Les draperies qu'on mettoit aux figures étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or ; affectation qui ne pouvoit flatter que les yeux.

Mais le goût de la peinture est devenu si général à Rome depuis le siècle de Léon X , qu'on y trouve assez communément des tableaux de prix jusques dans les boutiques des Barbiers ; & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautés à tous venans , pour satisfaire à la nécessité d'entretenir ceux qui les emploient ; obligation que leur profession leur imposoit dès le temps d'Horace.

Les Beaux-Arts jouissent à Rome de tous les privilèges accordés aux Nobles Romains.

(1) Nous ne faisons que tracer rapidement ce qui sera développé plus en détail , quand nous parlerons de Van-Eyck & de Cimabué. V. *Peintres modernes*.

Ils ont à Venise un Tribunal & des Juges particuliers, qui ne connoissent que de leurs causes.

Les Grands-Ducs de Toscane ont rassemblé dans un magnifique Sallon, les portraits des meilleurs Peintres, faits par eux-mêmes, & qui se sont trouvés honorés d'avoir une place dans ce glorieux Lycée. Quelques-uns des Artistes dont le talent n'étoit pas le portrait, se sont représentés tenant en main un petit tableau de leur genre favori.

Mais que la gloire de la Peinture est bien déchue ! Les Arts & les Lettres ne fleurissent que pendant un certain temps, & disparoissent ensuite, quelque effort qu'on fasse pour les rappeler. On observe qu'en Italie, sous le même climat, où la Nature avoit produit d'elle-même les Peintres fameux du siècle de Léon X, on a voulu vainement en faire renaître de nouveaux. Les soins de l'Académie de Saint-Luc, la protection des Souverains, les récompenses les plus flatteuses n'ont point procuré de dignes successeurs aux grands Peintres dont l'Italie s'honore. Il en est de même pour tous les pays & pour tous les Arts. Raphaël forma dans le cours de dix ou douze années plusieurs Peintres célèbres ; & le Poussin en trente années de travail assidu, dans la même

Ville , mais en d'autres temps , ne put parvenir à se faire un seul élève du premier mérite , quoiqu'il fût très-capable d'enseigner son art.

Le Czar Pierre le Grand , observa cette vicissitude singulière ; il disoit que les Arts faisoient insensiblement le tour de l'Univers , & qu'on devoit s'attendre à les voir fleurir un jour dans le fond du Nord , jusques dans la Russie.

On peut encore observer qu'il est des lieux , des temps , des pays où le mérite d'un Peintre est plutôt reconnu. Par exemple , les tableaux exposés dans Rome seront plutôt appréciés à leur juste valeur , que s'ils étoient exposés dans Londres ou dans Paris (1).

Clément XI , qui avoit beaucoup de goût pour les Arts , & qui aimoit les belles antiques , voulut empêcher que les peintures anciennes qu'on pourroit découvrir ne fussent détruites pendant son Pontificat , ainsi que la chose étoit arrivée sous ses prédécesseurs. Il fit rendre un Edit dès le commencement de son règne , qui défend à tous les propriétaires des lieux où l'on aura trouvé quelques vestiges de peintures

(1) V. l'article PEINTURE de l'*Encyclopédie* , par M. le Chevalier de Jaucourt.

antiques, de démolir la maçonnerie où elles seroient attachées, sans une permission expresse.

Les Romains n'ont estimé pendant long-temps que le seul Raphaël. Les Florentins ont long-temps préféré Michel-Ange à tous les Peintres. L'Ecole de Venise n'a long-temps eu des yeux que pour le Titien; & l'Ecole de Bologne est à peine revenue de son amour exclusif pour les Carraches.

La plupart des Historiens des Peintres, aveuglés par la passion, se sont quelquefois permis d'omettre les plus célèbres Artistes. Baglioni, jaloux du mérite du Guide, de l'Albane & de Lanfranc, n'a pas seulement daigné nommer ces grands hommes.

Parmi le Peuple de Rome, il s'est trouvé des gens assez ennemis de la réputation de nos Peintres François, pour déchirer les estampes gravées d'après le Sueur, le Brun, Mignard, Coypel, & quelques-autres Artistes de notre Nation, que les Chartreux du Couvent de Rome ont placées avec des estampes gravées d'après les Peintres Italiens, dans la galerie qui règne sur le cloître du Monastère. Ces Pères ont été contraints de ne plus laisser ouvert à tous venans l'endroit où les estampes des Peintres François sont exposées.

La dévotion des Italiens les fait donner

dans un ridicule qu'on auroit de la peine à croire , si la chose n'étoit attestée , & qui contribue à gâter les meilleurs ouvrages de Peinture. Il n'y a rien de si commun en Italie , que de voir un beau tableau représentant la Vierge , découpé par en haut , afin de mettre sur la tête de la figure une brillante couronne de clinquant , quoiqu'il y en ait déjà une de peinte.

Des voyageurs ont aussi vu en Italie un tableau représentant Dieu le Père & le Christ , qui couronnoient la Vierge , auxquels on avoit coupé la moitié des bras , afin de faire place à une vaste couronne de perles.

On conserve dans l'Académie de Saint-Luc , le crâne de Raphaël d'Urbain , auquel tous les Artistes Italiens rendent une sorte de culte (1) ; à peu-près de même que la Faculté de Médecine révere à Montpellier la vieille robe du célèbre Rabelais.

Les fameux tableaux d'autel auxquels la République de Venise met son cachet ou

(1) Il est enchâssé dans une espèce de reliquaire , sur lequel on lit ce distique latin du Cardinal Bembo , fait pour servir d'épithaphe.

*Hic ille est Raphaël , timuit quo sospite vinci
Rerum magna Parens , & moriente mori.*

ses armes , ne peuvent plus être aliénés ni transportés hors de la Ville (1).

L'extrême difficulté de sortir d'Italie les tableaux des grands Maîtres, qu'il est sévèrement défendu de transporter dans les pays étranger, fait recourir à une fraude qui peut avoir causé la perte totale de plusieurs chef-d'œuvres. On s'avise de les barbouiller de quelques figures informes ; en sorte qu'ils ont l'air de tableaux tout-à-fait communs. Qu'arrive-t-il ? Des frippons trouvent le moyen de dérober, dans le Palais d'un Prince d'Italie, un des meilleurs ouvrages du Guide ou du Corrège ; ils ne manquent pas de le défigurer par des peintures grossières, afin de mieux déguiser leur vol, bien sûrs qu'ils auront le secret, eux ou d'autres, de lever, quand il le faudra, la couche de couleurs étrangères ; mais les frippons sont souvent trompés dans leurs espérances. Arrivés dans un Royaume éloigné, ils tremblent encore d'être découverts ; le Prince peut réclamer le chef-d'œuvre qu'il a perdu ; & que deviendroient alors les peines & les fatigues qu'ils ont essuyées ? Ils prennent le parti d'attendre sa mort ; mais ils meurent eux-mêmes, & l'ouvrage du Guide ou du Corrège, si bien déguisé

(1) M. de la Lande, tom. 8, pag. 227.

qu'il en est méconnoissable , est vendu à vil prix , passe de main en main , comme un tableau gothique & enfumé , sur lequel on dédaigne de jeter les yeux , & qu'on juge à peine digne d'occuper un coin de quelque antichambre obscure. Il peut encore arriver que quelque barbouilleur , en voulant le réparer , le gâte absolument. Mais supposons-lui une destinée plus heureuse. L'excellent tableau ignoré tombe à la fin en ruine ; ou bien un homme habile , le considérant de près , soupçonne la couche du grand Maître ; il le fait nettoyer , on emporte le masque hideux qui cachoit les graces du pinceau le plus aimable ; & le nouveau possesseur se voit riche tout-à-coup.

Pour rendre nos conjectures plus que probables , nous n'avons qu'à citer un fait qui vient d'arriver à Paris. M. le Roi de la Faudignière (1), qui a recueilli une quantité assez considérable des meilleurs ouvrages de peinture , acheta dernièrement un grand tableau noir , enfumé , qui représentoit une espèce d'arc-en-ciel & des figures très-mal exprimées. Il donna neuf livres dix sols de cette antiquaille. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est qu'elle lui fut vendue par un Marchand de tableaux , qui

(1) Très-connu par sa liqueur qu'il débite pour les maladies de la bouche.

auroit dû savoir ce qu'elle valoit; mais qui fut ravi d'en avoir débarrassé son magasin (1). Un jour il se mit à la frotter par hasard, & fut bien surpris d'appercevoir des figures supérieurement touchées. Transporté de joie, il fit nétoyer son tableau, on effaça l'arc-en-ciel, ainsi que les autres barbouillages dont il étoit comme enveloppé; & le sieur le Roi connut qu'il possédoit un chef-d'œuvre de Raphaël, représentant tous les attributs de la prétendue science hermétique, & un Philosophe alchymiste, occupé à travailler au grand-œuvre. Ce tableau, qui peut avoir quatre pieds de haut, sur trois & demie de large (2), appartenoit au Duc de Mantoue, & décoroit, avec d'autres peintures excellentes les appartemens d'un palais qui fut pillé par les Allemands (3). On le transporta en France, sans doute furtivement. Le sieur le Roi assure que de ce tableau, qui lui a coûté 9 liv. 10 sols, comme nous l'avons dit, il a déjà refusé 80000 livres, argent de France.

Sur le bruit qui s'étoit répandu que l'A-

(1) C'est le sieur Lebrun, Marchand de tableaux à Paris, rue de l'Arbre-sec.

(2) Florentin le Comte en fait la description dans l'article des Œuvres de Raphaël, qui ont été gravées.

(3) Nous en avons marqué l'époque au Parag. VI, note 1, pag. 34.

cadémie de France, établie à Rome, alloit être supprimée, les Italiens, qui, par jalousie, auroient dû en desirer l'anéantissement, écrivirent au contraire en sa faveur, & prouvèrent combien elle étoit utile; ils allèrent même jusqu'à dire qu'il seroit avantageux à la France de former de pareils établissemens dans les principales Villes d'Italie, où les François ne font que passer.

Dans le dernier siècle, il y avoit un Tailleur à Bologne, homme célèbre par ses connoissances dans l'art de la Peinture; ce Tailleur étoit en même temps grand politique; sa boutique étoit le bureau d'adresse des nouvelles que la Cour de Versailles faisoit répandre en Italie. A titre de connoisseur en tableaux, & de politique, il étoit pensionné par Louis XIV, auquel il étoit tellement attaché, qu'il mourut, en 1706, du saisissement que lui causa la nouvelle d'un échec que venoient d'essuyer les François (1).

Les Peintres Italiens de nos jours tombent quelquefois dans le mauvais goût.

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley. t. 2, Le Père Labat, dans ses *Voyages d'Italie*, p. 312—315, nous apprend que cet honnête Tailleur se nommoit *Maître Fabrice*; & qu'un autre Bolonois, dans le même temps, aimoit aussi tellement les François, qu'il se pendit de désespoir.

il n'y a pas long-temps qu'à une exposition de tableaux à Venise, un Peintre de cette Ville en fit voir un de sa façon qui représentoit *la mort de Pompée*. Tout ce que ce tableau avoit de plus remarquable, étoit une figure, qui, du bord de la mer, regardoit avec une lorgnette poignarder le Héros Romain (1).

A Naples, des Peintres modernes font de petits tableaux, que l'on vend aux étrangers, pour d'anciennes peintures, & qu'on dit à l'oreille avoir été tirés des ruines d'Herculanum; en conséquence de la supposition, l'on en demande un très-haut prix; mais les étrangers ne seroient point la dupe de cette ruse ridicule, s'ils faisoient attention au soin avec lequel le Ministère de Naples veille sur les fouilles pour la recherche des antiques.

Avertissons encore nos Lecteurs d'une autre fourberie; on conserve à Sienne plusieurs recueils de dessins originaux, du Beccafumi & de différens Peintres Siennois; sous ce prétexte, on ne manque pas d'en proposer aux voyageurs; mais ce ne sont, pour l'ordinaire, que des dessins faits

(1) Observations sur les tableaux exposés au Salon en 1793 V. aussi Lettres de M. Fréron, tom. 12.
Tome I. H

nouvellement par quelques copistes maladroits, qui vont dans les églises de Sienne imiter les tableaux & les monumens les plus connus. Un homme mal vêtu, l'épée au côté, vient les offrir à un prix très-haut, assurant que la nécessité seule l'oblige à s'en défaire, & qu'il aime mieux les remettre à un prix médiocre aux étrangers, plutôt que de les vendre à ses concitoyens, dont il ne veut pas que sa misère soit connue. Tous ces Marchands se disent encore gentilshommes & alliés aux plus grandes Maisons (1).

Il est actuellement assez rare (selon l'Auteur que nous venons de citer) de trouver en Italie des tableaux du Guide, du Guerchin, ou des Carraches, quoiqu'ils aient beaucoup travaillé. La plupart des propriétaires qui en possédoient, les ont remplacés par des copies faites secrètement : précautions qu'ils prennent afin de voiler l'espèce de honte qu'il y a de se défaire de ces morceaux précieux.

Les Italiens, particulièrement les Bolois, ont une grande vénération pour l'image de la Vierge : on en trouve des tableaux avec des lampes brûlant continuellement

(1) M. l'Abbé Richard, *Description historique & critique de l'Italie*.

à presque tous les coins de rues; on en rencontre quelquefois dans les antichambres des Palais; on en voit jusques dans la loge de celui qui distribue les billets de Comédie, & même jusques chez les femmes du monde, qui ont grand soin de tirer le rideau devant la Sainte-Madonne, lorsqu'elles vont commettre quelques péchés (1).

M. de Saint-Michel, Gentilhomme Piémontois, Peintre du Roi de Sardaigne, & de leurs Alteſſes M. le Prince & Madame la Princesse de Carignan, a trouvé de nos jours le ſecret de fixer la peinture en pastel, de la rendre aussi durable que celle à l'huile, & même susceptible d'être retouchée après la fixation (2).

§. XVI. *En Flandres & en Allemagne.*

Nous avons vu qu'en Italie on coupe quelques tableaux, pour y insérer de véritables couronnes de diamans; on suivoit à-peu-près en Flandres un usage aussi ridicule: on

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 106—7. La même coutume s'observe en Russie. V. le *Parnasse* XXII.

(2) V. *Journal Encyclop.* 1772, Septemb. seconde par. pag. 276 & suiv. Un grand nombre d'Artistes prétendent aussi avoir le ſecret de fixer le pastel.

remarque, à Lille, un tableau représentant le *jugement universel*, dans lequel on a inséré, contre toute vraisemblance, le cadran d'une horloge (1).

On ne voit pas toujours le même tableau sur l'autel des églises en Flandres; on en change souvent jusqu'à trois de différens Auteurs, dans le cours d'une année (2).

Ce ne sont ordinairement en France & dans toute l'Europe que des barbouilleurs qui peignent les enseignes des Marchands. Les plus fameux Peintres de Flandres ne dédaignoient point autrefois ce genre d'ouvrage; la ville de Harlem se distingua longtemps par ses belles enseignes, ainsi que la ville d'Anvers par celles qu'avoit peint Rubens.

Les Peintres Flamands & Hollandois avoient formé à Rome une Société qui ne subsiste plus depuis plusieurs années, & dans laquelle ils n'admettoient que des Artistes de leur pays. Les assemblées de cette espèce d'Académie se tenoient ordinairement dans un cabaret. Rien de plus singulier que les cérémonies qui s'observoient aux réceptions; tout y retraçoit les

(1) *Voyage pittor. de la Flandre & du Brabant*, par Descamps, pag. 21.

(2) *Ibid.* pag. 246.

orgies & les fêtes bacchiques. On s'y travestissoit en Sylvains, en Druides; on s'enveloppoit dans des couvertures de lit, & l'on faisoit subir au postulant des loix un peu rudes, aussi bizarres que ridicules; on joignoit même aux mascarades dont nous venons de parler, des postures très-indécentes & les plus grandes bouffonneries; enfin chaque récipiendaire recevoit un sobriquet, qu'il étoit contraint d'ajouter à son nom (1).

Dans une église de Gand, on montre une image qui eut une fort longue conversation avec certaine dévote du couvent des *Béguines*, affligée de ce que ses compagnes étoient allées se divertir, & n'avoient point voulu l'admettre dans leur partie de plaisir; le dépit de se voir méprisée, lui faisoit verser des larmes. — « Qu'avez-vous, ma chère enfant ? » (lui dit l'image, représentant une Sainte dont nous ignorons le nom). — « Je ne fais » ce que j'ai fait à mes compagnes, répon- » dit la dévote, elles me méprisent, & » n'ont pas daigné m'emmener avec elles ». — « Ne t'afflige point, répartit l'image; » demain, ma fille, tu te réjouiras avec » moi; tu seras à tes nœces éternelles ».

(3) Dargenville, *Vies des Peintres*.

— Le fantôme de la Sainte, après ces don-
ces paroles, n'en dit pas davantage. La
dévote mourut en effet le lendemain, &
l'image resta la bouche ouverte, afin qu'on
ne pût douter de la réalité du miracle (1).

Dans la principale église de Witeberg,
on remarque un tableau fort bizarre, où
le Peintre, sans doute zélé Protestant, a
voulu donner à entendre ce qu'il pensoit
des Catholiques Romains: le sujet de son
tableau est *Jésus trahi par Judas & arrêté au
Jardin des Oliviers*. Croiroit-t-on que celui
qui s'approche pour embrasser Notre-Sei-
gneur, a la tiare en tête, justement comme
on peint le Pape, & que ceux qui l'accompa-
gnent son vêtus en Cardinaux, en Evêques,
en Prélats & en Prêtres portant l'étole? (2).

On voit à Worms, ville d'Allemagne,
un tableau tout-à-fait singulier; Dieu le
Père est placé tout en haut dans un coin,
d'où il semble parler à la Vierge Marie,
qui est à genoux au milieu du tableau; elle
tient par les pieds le petit Enfant-Jésus,
& le met la tête la première, dans la tré-

(1) *Voyages de Misson*. Quelle devoit être la sim-
plicité des temps où l'on ajoûtoit foi à tant de
pieuses histoires!

(2) *Relations historiques*, par Charles Patin,
pag. 253.

mie d'un moulin ; les douze Apôtres font tourner le moulin à force de bras , avec une manivelle ; & ils sont aidés par les quatre animaux de la vision d'Ezéchiel. On voit ensuite un Pape à genoux , occupé à recevoir des hosties qui tombent toutes faites dans une coupe d'or (1).

Une église de la ville de Brixen , dans le Tirol , possède un vieux tableau , pour le moins aussi bizarre ; Jésus-Christ fait couler du sang de son côté dans un grand bassin ; la Vierge presse ses mammelles , & le lait qui en rejaillit tombe dans le même vaisseau ; le tout découle ensuite dans un second bassin , & va se rendre par divers endroits dans un gouffre de flammes , où les âmes du purgatoire s'empressent à recevoir cette précieuse liqueur , qui les console & les rafraîchit (2).

Cette bizarre peinture rappelle l'idée d'une estampe aussi singulière. Jésus-Christ portant sa croix , foule des raisins , qu'il arrose du sang qui coule de ses plaies , tandis que Dieu le Père fait tourner la vis du pressoir ; une foule de peuples reçoit la liqueur qui découle , & des Moines s'occupent à faire la vendange.

(1) Milton.

(2) Ibid.

§. XVII. *Singularités de la Peinture en France.*

Les Grecs réfugiés , qui , dans le douzième siècle s'introduisirent en France , & qui s'établirent particulièrement à Paris , sous le nom de Peintres & de Sculpteurs , avoient à peine la première notion des deux arts qu'ils se vantoient de professer.

Les Peintres de ces temps d'ignorance , barbouilloient de pitoyables tableaux , à-peu-près dans le goût de ceux que nous venons de décrire , & bigarroient les vitres des églises , de figures informes. L'usage où étoit alors le même ouvrier de peindre sur verre & sur bois , donna lieu à l'union des Peintres & des Vitriers.

Il fut longtemps d'usage en France , comme en Italie , de couvrir les figures sculptées , ainsi que leurs draperies , de feuilles d'or ou d'argent ; on y ajoûtoit diverses couleurs transparentes , afin d'imiter la broderie & le plus riche brocard.

Les sentimens qui inspiroient des Artistes aussi grossiers , les portèrent à commettre mille fripponneries ; ils abusèrent bientôt des matières d'or ou d'argent qu'on étoit obligé de leur confier ; les tribunaux étoient sans cesse fatigués des plaintes qu'ils en recevoient de toutes parts , & ne savoient que

prononcer dans des causes où la loi ne les dirigeoit point.

Pour remédier à tant de désordres, le Prévôt de Paris, en 1391, fit assembler les plus honnêtes gens d'entre les Peintres & les Sculpteurs; & d'après leur avis, il rédigea des Réglemens & des Statuts, & fit établir une Maîtrise de peinture & de sculpture, à laquelle plusieurs de nos Rois accordèrent successivement de grands privilèges: c'est l'Académie de Saint-Luc, connue pendant trois siècles, sous le titre de Société des Maîtres Peintres.

Les Peintres gothiques, renchérissant sur les anciens Artistes Grecs, imaginèrent de faire sortir de longs rouleaux d'écriture de la bouche de leurs personnages, qui indiquoient ce qu'ils étoient censés devoir dire, & même ce qu'ils représentoient (1).

Deux exemples feront sentir combien cet usage étoit ridicule. Un Peintre François, mécontent d'un de ses confrères, épia le moment qu'il étoit sorti, & se glissa dans son atelier, où trouvant un grand tableau, à peine achevé, il prit un pinceau, & écrivit au-dessous des figures: *ceci est un chien, ceci est un cheval, ceci est un arbre,*

(1) V. le Parag. III, pag. 11—12.

ceci est un chasseur, &c. Le Peintre à son retour ayant vu ces écriteaux, sentit toute la méchanceté d'une pareille vengeance (1).

L'illustre Maison de Lévi ; établie en France , croit descendre de la Sainte-Vierge. On prétend que l'un des descendants de cette famille, conserve un tableau fort ancien , qui représente un de ses ancêtres à genoux devant la Sainte-Vierge, de la bouche de laquelle sort un rouleau où ces mots sont écrits : *levez-vous , mon cousin ?* Un autre rouleau sort de la bouche du Gentilhomme, avec ces paroles : *je suis dans mon devoir , ma cousine.*

Marot adressa ce rondeau à la fille d'un Peintre , de laquelle il étoit amoureux :

Au temps passé , Apelle , Peintre sage ,
Fit seulement de Vénus le visage ,
Par fiction ; mais pour plus haut atteindre ,
Ton père a fait de Vénus , sans rien craindre ,
Entièrement la face & le corsage ;
Car il est Peintre , & tu es son ouvrage ,
Mieux ressemblant Vénus de forme & d'âge ,
Que le tableau qu'Apelle voulut peindre
Au temps passé.

(2) *Nouveaux contes à rire*, vingtième édition, 1722 , tom. 2 , pag. 38.

Vrai est qu'il fit si belle son image,
 Qu'elle échauffoit en amour maint courage ;
 Mais celle-là que ton père a su teindre,
 Y met le feu & a de quoi l'éteindre :
 L'autre n'eut pas un si gros avantage
 Au temps passé.

En l'année 1430, Charles VII exempta tous les Membres de l'Académie de Saint-Luc, des tailles, subfides, guet & garde, & autres charges.

Cet établissement, au-lieu d'arrêter les malversations que nous avons décrites plus haut (1), produisit de nouveaux désordres. Les plus habiles de cette Compagnie, voyant que les devoirs de la Jurande les détournoient de leur travail, l'abandonnèrent à ceux qui étoient sans talens. De pareils Jurés ne s'attachèrent qu'à persécuter les Peintres & les Sculpteurs, qui vouloient jouir de la franchise & de la liberté dues si légitimement aux Arts. Ils forçoient tous les Peintres à se faire recevoir dans leur Communauté, & prétendoient les assujettir à payer des sommes considérables ; ce qui n'étoit que trop souvent un obstacle à ce qu'ils desiroient. Mais le préjudice le plus nuisible qu'ils causèrent aux Arts, ce

(1) Page 120.

fut de recevoir leurs enfans Maîtres Peintres , même dès le berceau (1).

Les grands Artistes , dédaignant d'avoir des associés aussi méprisables , se virent contraints à travailler en secret , comme si les talens étoient un crime. Ils se réfugièrent dans les endroits privilégiés , ou se mirent sous la protection des Grands , des Princes , & réclamèrent l'autorité de nos Rois , qui les secoururent en effet , leur accordèrent des brevets , avec le titre honorable de leurs Peintres. Dès l'année 1399 , Charles VI exempta quelques-uns de ces brevetés de toutes tailles , de subsides , & notamment de la Maîtrise de Paris (2).

De nouveaux abus résultèrent encore des moyens qu'on se flattoit d'avoir sagement mis en usage. Les brevetés se multiplièrent à l'infini. Il suffisoit , pour obtenir un titre , d'abord honorable , d'avoir accès auprès du favori d'un Prince , ou d'un Ministre , ou d'être seulement protégé par quelque Officier des Bâtimens. On vit accorder la distinction la plus flatteuse à des Artistes dénués de mérite , dignes à peine d'être rangés dans la classe des simples ouvriers. Les Arts tombèrent alors dans le

(1) *Histoire manusc. de l'Académie Royale de Peinture.*

(2) *Ibid.*

inépris, & le seul nom de Peintre, sur-tout parmi le vulgaire, devint une espèce d'injure (1).

Ce fut dans de telles circonstances, que les représentations de plusieurs hommes de génie inspirèrent au Ministre des Noyers, Secrétaire d'Etat, l'idée heureuse de former une Académie de Peinture & de Sculpture (2). Cette Compagnie fut en effet créée par Louis XIII en 1648, & placée d'abord dans l'Hôtel de Richelieu (3). Ainsi l'Académie de Peinture est la première Académie qu'il y ait eu en France (4).

Voici ce que Sauval, dans ses *Antiquités de Paris*, raconte de plusieurs habiles Artistes, avant qu'ils fissent un Corps autorisé par le Gouvernement. Vers l'année 1630, un Bourgeois de Paris, logé près Saint-Eustache, prêta l'une des chambres de sa maison à sept ou huit jeunes gens de ses amis, qui s'occupoient du dessin, &

(1) Même manuscrit.

(2) Dans l'*Eloge de Colbert*, couronné en 1773 par l'Académie Française, on en attribue l'établissement à Colbert.

(3) Actuellement le Palais-Royal. *Hist. manusc. de l'Académie*.

(4) Elle ne fut composée, dans son origine, que de vingt-cinq Membres. V. *Mercur Galant*, 1683, Janvier, pag. 183.

qui vouloient se perfectionner en copiant la Nature. Ils choisirent pour modèle un petit homme foible & débile, nommé Vandeschoux; mais au bout de quelque temps, ils trouvèrent plus commode de s'assembler dans la cave de l'un d'eux, parce qu'on étoit alors dans l'hiver, & qu'il ne leur en coûtoit rien pour le chauffage. Après Vandeschoux, ils prirent un certain ivrogne, Saverier de profession, & qui étoit très-bien conformé.

Cette nouvelle manière de gagner de l'argent à peu de frais, fut cause que les modèles s'offrirent en foule. Plusieurs de ces modèles établirent même une espèce d'Ecole de dessin; les jeunes Artistes se rendoient chez eux, &, pour de l'argent, travailloient d'après le naturel.

L'idée vint ensuite aux meilleurs Peintres, d'avoir des modèles dans leurs ateliers, qu'ils offroient généreusement à leurs amis. L'un des modèles de ce temps-là se distingua particulièrement de ses Confrères; il avoit été Maçon, & passoit pour l'homme le mieux fait qu'il y eût en France. Lebrun l'ayant mené à Rome, les Italiens le préférèrent à Caporali, qu'ils regardoient comme le chef-d'œuvre de la Nature, & dont ils croyoient ne jamais trouver le pareil.

S. XVIII. *Etablissement de l'Académie de Peinture.*

Pour revenir à l'Académie de Peinture, n'oublions pas qu'elle dut son origine aux démêlés survenus entre les Maîtres Peintres & Sculpteurs de Paris, & les Privilégiés du Roi, & même à la honte qu'avoient des Peintres du premier mérite, d'être associés avec ceux-ci (1). Lebrun, Sarrazin, un Michel Corneille, Artiste (2), & beaucoup d'autres Peintres du Roi, s'assemblerent d'abord chez Charmois, Secrétaire du Maréchal de Schomberg, qui dressa les premiers statuts de l'Académie, & mérita d'être regardé comme l'un des fondateurs de ce Corps, devenu si célèbre. Il obtint des Lettres-patentes de Louis XIV, données en l'an 1655. Tout s'expédioit en son nom, & cependant Charmois n'étoit ni Peintre ni Sculpteur (3).

(1) On trouvera aux articles de quelques Peintres d'Italie, ce qui concerne l'Académie de S. Luc à Rome.

(2) Né à Orléans l'an 1601 : mort en 1664.

(3) Pour se délasser de ses occupations, il manioit quelquefois le crayon & le pinceau. « L'idée qu'il avoit conçue de la noblesse de la Peinture, dit de Piles, lui fit chercher les moyens de procurer aux Peintres la facilité d'exercer librement le plus libre de tous les Arts ». V. aussi Félibien.

L'Académie signala, par un acte de bienfaillance, le premier jour de ses assemblées. L'un des Membres déclara qu'il connoissoit un Peintre infortuné, habile dans son Art, & d'une conduite irréprochable, qu'un revers imprévu venoit de précipiter dans l'indigence. A ce simple exposé, tous les cœurs furent émus; chacun des assistans s'écria, que ce jour étoit trop glorieux aux Arts, pour que ceux qui les cultivoient ne dussent pas s'empressez à secourir un Confrère dénué des biens de la fortune; ils ajoutèrent que l'Académie ne pouvoit pas se former sous des auspices plus favorables que ceux de la bienfaillance & de l'humanité. Alors tous ces généreux Artistes, remplis des mêmes sentimens, contribuèrent avec émulation à la bonne œuvre que la vertu leur faisoit regarder comme un devoir. Dans les transports de leur zèle, ils allèrent jusqu'à la profusion, & procurèrent au malheureux Peintre, objet de leur bienveillance, une somme assez considérable (1).

L'Académie montra dès sa naissance combien elle seroit sévère à maintenir le bon ordre parmi ses Elèves. Un Gentilhomme

(1) *Hist. manusc. de l'Académie.*

reçu dans son école, se laissant aller à un emportement peu réfléchi, un jour que le Professeur étoit absent, ôsa tirer l'épée contre le modèle, dans la fureur qu'il éprouvoit d'en avoir été repris pour quelques indécences. L'Académie, instruite de ce qui venoit de se passer, bannit à perpétuité ce Gentilhomme de ses Ecoles. Le Magistrat, aussi informé du fait, jugeant la punition trop légère, ordonna que le coupable fût mis en prison, & qu'il y restât pendant plusieurs mois (1).

Cette Compagnie prouva encore dès son origine combien elle seroit toujours attentive à ne recevoir que des Artistes du premier mérite; elle le prouva d'une manière qui montre sa fermeté, & qui lui fait le plus grand honneur. M. Ratabon, Sur-Intendant des Bâtimens, qui par sa charge avoit lieu de tout attendre des Artistes, & auquel, d'ailleurs, l'Académie avoit des obligations particulières; M. Ratabon se rendit à l'une des assemblées, exposa le tableau d'un Peintre qu'il protégeoit vivement, sans dire pourtant quel étoit le nom du Peintre. L'Académie par égard pour M. Ratabon, n'osant déclarer tout-à-fait ce qu'elle pensoit de la médiocrité de cet

(1) *Ibid.*

ouvrage, garda un respectueux silence. Le Sur-Intendant vit bien ce que cela signifioit; mais il crut qu'après une légère résistance, on passeroit à la réception de l'Artiste, dont il se déclaroit le Mécène. Rempli de cette idée, il parla de la sorte: — « J'ai fait apporter à l'assemblée le tableau qu'elle vient d'examiner; quoiqu'il n'ait pas tout le mérite nécessaire pour obtenir l'entier agrément de la Compagnie, si le mérite personnel de l'Auteur pouvoit suppléer à ce qui lui manque du côté des talens, je garantis ses mœurs & sa conduite, par la connoissance que j'ai de son caractère; je vous représenterai encore qu'il m'est recommandé par des personnes de la plus haute considération, qui m'ont instamment prié d'engager l'Académie à lui accorder son suffrage; pour moi, en mon particulier, je vous aurois les plus vives obligations des égards qui vous feront céder à mes instances ». —

Malgré ce discours si pressant, tenu par un chef, que tout engageoit à respecter, l'Académie ne balança pas un instant sur le parti qu'elle avoit à prendre: celui du devoir l'emporta, d'un sentiment unanime & intérieur; car on garda toujours un profond silence. Les fèves furent distribuées, mises au scrutin, & il ne s'en trouva aucune de blanche: M. Ratabon cacha son

mécontentement, & affecta de dire, en prenant un visage gai, qu'il voyoit avec plaisir que la faveur des plus grands du Royaume ne pouvoit procurer l'entrée à l'Académie, & qu'il étoit charmé que personne n'eût lieu d'en douter (1).

Au commencement de 1663, Louis XIV ordonna qu'aucun Artiste ne pourroit prendre le titre de Peintre ou de Sculpteur du Roi, sans être de l'Académie. Nous allons rapporter ce qui donna lieu à cet Edit. Le Brun fit généreusement les plus grands efforts pour engager Mignard & du Fresnoy à venir augmenter le nombre des habiles Artistes qu'il avoit rassemblés ; il offrit même à Mignard de se démettre en sa faveur de la place de Recteur de l'Académie : tant de prévenances annonçoient une heureuse réussite. Mignard & du Fresnoy promirent de se joindre à l'Académie ; mais ils oublièrent tout-à-coup leur bonne résolution ; au lieu de rendre, au moins à le Brun, les visites qu'ils en avoient reçues, ils prirent le moment qu'il venoit de sortir de chez lui, & lui signifièrent leur changement, par un petit billet écrit en nom collectif, & qu'ils laissèrent à sa porte. L'Académie conserve soigneusement

(1) *Histoire manusc. de l'Acad.*

ce billet ; le Brun forma aussitôt le dessein de reprimer dans son principe l'esprit d'indépendance qui caractérisoit les deux Artistes, & qui éloignoit alors de l'Académie des hommes remplis de mérite. Ses représentations obtinrent aisément le nouveau Règlement dont nous venons de parler (1).

L'établissement de notre Académie de Peinture, éprouva des obstacles perpétuels de la part de la Communauté des Peintres, dite de S. Luc. Le Chancelier Séguier, zélé protecteur de l'Académie, voulut qu'elle eût un libre accès auprès de sa personne, en tout temps & à toute heure. Cet illustre Magistrat, désirant la servir contre les éternelles chicanes de la Jurande, fit dire au Lieutenant-Civil, que l'Académie étoit son ouvrage, & son ouvrage de prédilection (2).

On fut enfin obligé de réunir l'Académie avec l'Ecole de S. Luc. Lors de cette jonction, qui ne dura que peu d'années, M. Ratatbon, qui étoit chef de l'Académie, voulut frapper les yeux du vulgaire, qu'éblouissent toujours le faste & l'éclat. Pour cet effet, la nuit qui précéda le jour où devoit

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

se réunir, pour la première fois, ces deux compagnies si long-temps divisées, Ratabon fit secrètement décorer la salle d'assemblée d'une façon magnifique. On la tendit entièrement d'une superbe tapisserie de haute-lice ; une table posée vers le fond de la salle, fut couverte d'un grand tapis de velours cramoisi ; au haut bout de cette table, on placa trois fauteuils couverts aussi de velours cramoisi, ainsi que les carreaux, & le tout enrichi de franges & de crépines d'or : tout cet appareil étoit pour en imposer aux ennemis de la nouvelle Académie, & ne manqua pas de faire son effet. Les trois fauteuils donnèrent lieu de croire que le Cardinal Mazarin & le Chancelier, alloient en personne tenir la séance.

On vit ensuite s'avancer vers l'Académie, trois carrosses, dans lesquels étoient M. Ratabon & les principaux Académiciens, tous habillés de neuf ; ils descendirent gravement des équipages qui les avoient amenés, & se rendirent en cérémonie dans la salle d'assemblée (1).

Colbert, l'ami de tous les Arts, se déclara le Protecteur de l'Académie de Peinture (2), & rédigea lui-même les nouveaux

(1) Ibid.

(2) On vient de voir si ce grand Ministre en fut

Statuts. Lors de la première visite que rendit l'Académie en Corps à ce grand Ministre, il arriva une petite aventure qui mortifia beaucoup M. Ratabon, & prouva la considération dans laquelle étoit l'immortel le Brun. Ce premier des Peintres François, ayant manqué de se rendre à l'heure qu'on avoit indiquée, M. Ratabon ne jugea point à propos de l'attendre, & conduisit l'Académie à l'Hôtel de Colbert. Le Portier avoit ordre de ne laisser entrer que le Brun & les personnes qui seroient avec lui; en sorte que M. le Sur-Intendant des Bâtimens eut beau décliner son nom, & faire toutes les instances possibles, le Portier, qui ne voyoit pas le Brun, refusa constamment l'entrée de l'Hôtel. Le Sur-Intendant n'avoit d'autre parti à prendre que de s'en retourner honteusement, lorsqu'enfin le Brun arriva. Dès qu'on l'apperçoit, les portes s'ouvrent, l'Académie est introduite avec honneur dans une salle magnifique, & le Ministre ne tarda pas à venir la trouver (1).

M. Ratabon, à la tête de l'Académie, alla présenter à M. Molé, Garde-des-Sceaux, les nouvelles Lettres-Patentes que cette

le Fondateur, comme on le dit dans son Eloge, couronné par l'Académie Française, en 1773.

(1) *Ibid.*

Compagnie venoit d'obtenir , & qui terminoient enfin les longues discussions qu'elle avoit efluyées — « Quoi ! lui dit ce Magistrat avec un ris moqueur , une Académie de Peintres ! — Oui, Monseigneur, reprit vivement M. Ratabon, dont la présence d'esprit doit être à l'admiration ; » oui, Monseigneur, une Académie vraiment digne de cette noble qualité, où les Beaux-Arts, honorés dans l'ancienne Grèce & par des Empereurs Romains, sont enseignés & cultivés sur des principes solides, & d'une manière savante & lumineuse » (1).

Lorsqu'on dressoit les statuts de l'Académie, après sa séparation d'avec celle de Saint-Luc, le Chancelier Séguier, qui voulut bien prendre le soin de les revoir, s'arrêta sur l'un des nouveaux articles, qui portoit que l'un des Membres de la Compagnie seroit choisi pour être le dépositaire des Sceaux : — « Par quelle raison, demanda ce Chef de la Justice, n'a-t-on pas donné à l'Officier dont il s'agit la qualité de Chancelier ? Comme c'est moi, ajouta-t-il du ton le plus affectueux, qui serois le premier en droit de contester cette confraternité, je veux bien, au contraire,

(1) *Ibid.*

» la permettre, & je trouverai très-bon
» que l'Académie ait un Chancelier » (1).

L'Académie de Saint-Luc , à Rome , désira d'être unie avec celle de Paris. La proposition fut acceptée avec joie. Louis XIV voulant hâter un événement qui redoubloit la gloire des Artistes François , accorda , l'an 1676 (2) des lettres de jonction , qui furent tout de suite vérifiées au Parlement. L'Académie Romaine , se regardant comme associée avec son illustre rivale , nomma le Brun son *Prince* ou son *Directeur* : honneur qu'elle n'avoit point encore fait à aucun étranger. Mais cette union tant célébrée , ne put avoir lieu ; elle ne fut qu'une belle chimère.

Catherine Duchemin , fille de Louis Boullongne , & femme du célèbre Girardon , Sculpteur , est la première Dame qui ait été reçue dans l'Académie , afin de satisfaire aux ordres de Louis XIV , qui vou-

(1) *Hist. manusc.* Il est spécifié dans les Lettres-Patentes, enregistrées au Parlement, l'an 1655 , que tous les procès concernant les fonctions de l'Académie , ouvrages & exercices publics , seront évoqués au Conseil d'Etat ; & l'Académie assemblée , est établie Juge des différends qui interviendront sur l'Art de la Peinture. V. *Choix des Mercur*es , tom. 5.

(2) D'autres disent que ce fut en 1683.

eut étendre ses graces sur toutes les personnes qui excelleroient dans les Arts (1).

Pour ne point interrompre le fil de ce qui concerne l'Académie Royale, nous avons remis à dire que Mignard, adoptant la Société des Maîtres Peintres de Saint-Luc, la fit ériger en Académie, dont il fut élu Chef. La jalousie qu'il portoit à le Brun, lui inspira l'idée de cet établissement : il eut la satisfaction d'être le premier de son Académie.

Observons, à la louange de l'Ecole Française, que trois des meilleurs tableaux qui ornent l'Eglise de Saint Pierre, à Rome, sont du Poussin, du Bourdon & du Valentin.

Nous ne devons point oublier les ECOLES GRATUITES DE DESSIN, qui viennent d'être fondées de nos jours à Paris, & dont M. Bachelier, aussi habile Peintre, que citoyen estimable, a donné l'heureuse idée. Quelques Villes de Province ont suivi l'exemple de la Capitale (2). — « Les hommes sensibles qui gémissent tous les jours de voir » négliger le bien que l'on pourroit faire, » dit judicieusement M. de la Harpe, doi-

(1) Manuscrit de M. S.

(2) On travaille actuellement à établir à Barcelone une Ecole gratuite de Dessin, à l'exemple de celle de Paris.

» vent trouver un spectacle bien touchant
 » dans le bonheur & la reconnoissance d'un
 » si grand nombre d'Elèves, qui peut-être
 » auroient été les victimes de l'indigence,
 » & qui reçoivent de la Patrie les secours
 » qu'ils ne pouvoient attendre de leurs pa-
 » rens ». —

Afin de procurer des secours à un éta-
 blissement aussi utile, de généreux Artif-
 tes (1) ont donné plusieurs Concerts au
 profit de ces Ecoles gratuites de Dessin,
 & ont fait distribuer des prix aux habiles
 Compositeurs qui faisoient entendre le meil-
 leur ouvrage de musique.

Deux jours avant l'un de ces Concerts,
 un particulier donna un bel exemple de
 bienfaisance en faveur des Ecoles gratuites
 de Dessin. C'est ce qu'on verra par la lettre
 suivante, qu'il écrivit à M. Bachelier, Di-
 recteur : — « Je suis Anglois, Monsieur,
 » & je m'appelle Jean Catham P..... ce
 » qui ne fait rien à l'affaire. Je me suis éta-
 » bli à Paris, pour y être plus libre qu'à
 » Londres, & parce que les Boulevards y
 » sont beaux. Mais venons au fait. Votre
 » établissement de l'Ecole me plaît ; j'aime
 » les Arts qui font vivre, & je chéris sur-
 » tout les enfans. Je suis fâché que vous

(1) Il nous suffira de nommer M. Gaviniés, cé-
 lèbre Violon, connu de toute l'Europe.

» ayez oublié les filles : j'en ai qui ne font
 » pas tout-à-fait à moi , mais j'en prends
 » soin. L'idée de votre Concert est bonne ;
 » & je vous avertis que , si je le trouve bien
 » exécuté , & le prix justement accordé ,
 » je vous enverrai un billet de cinquante
 » louis à toucher sur mon Banquier ». —

Sans doute que l'Anonyme eut lieu
 d'être content ; car il envoya les cinquante
 louis (1).

§. XIX. *L'exposition des Tableaux au Louvre.*

Les Peintres François , qui composent l'A-
 cadémie Royale , sont obligés , tous les deux
 ans , le jour de la Saint-Louis , de faire voir
 au Public quelques-uns de leurs ouvrages.
 Dans les commencemens , ces expositions

(1) V. *Mercur de France* , année 1772 , Juin ,
 pag. 17 — 82.

Un Anonyme , aussi généreux que celui dont nous
 venons de parler , envoya , en 1767 , une mé-
 daille d'or à l'Académie Française , afin qu'elle
 l'adjugeât à celui qui prouveroit le mieux l'utilité
 des Ecoles gratuites de Dessin , ■ l'Académie dé-
 cerna le prix au sieur Descamps , Peintre de Rouen ,
 dont nous citons si souvent les *vies des Peintres
 Flamands , Allemands & Hollandois*. Le Discours
 couronné a été imprimé chez Regnard , Imprimeur
 de l'Académie Française.

ne se faisoient guères que tous les dix ou vingt ans, encore falloit-il que ce fût dans des occasions d'éclat, comme à la naissance, au mariage d'un Prince ou d'une Princesse, &c.

Cet usage fut renouvelé en l'année 1699, après une longue interruption. Le jour de cette cérémonie, qu'on peut appeller la fête des Arts, on décora presque tout l'intérieur de la Galerie du Louvre, du côté des Tuileries, des plus riches tapisseries de la Couronne.

Pour se moquer du grand nombre de brochures qu'occasionne souvent l'exposition des tableaux au Louvre, & pour donner à entendre quels sont quelquefois les Critiques qui se mêlent de donner leurs avis, certain plaissant fit graver une estampe représentant un aveugle conduit par son chien dans le Sallon; il regarde les tableaux avec des lunettes, & met par écrit son sentiment au sujet des ouvrages qu'il examine (1).

On a quelquefois entendu certains spectateurs du Sallon, en contemplant des fleurs, des raisins, un cheval, s'écrier, par un étrange abus des mots: *cela est parlant* (2).

(1) *Lettres de M. Fréron.*

(2) *Ibid.*

§. XX. *Qu'il semble que les bons Tableaux
s'embellissent en vieillissant.*

On a toujours observé que les ouvrages des grands Maîtres s'emblent s'embellir en vieillissant. On a vu des Peintres poser plusieurs couches de couleurs, afin que, quand l'une viendrait à s'effacer, l'autre lui succédât.

Certain Poète du règne de Louis XIV a bien exprimé, dans une espèce d'emblème, le sort qu'éprouvent les ouvrages des excellens Artistes, & celui qui est réservé aux productions médiocres. Il représente le Temps sous la figure d'un vieillard, qui d'une main tient un pinceau dont il retouche & embellit les tableaux des grands Maîtres, & de l'autre une éponge dont il efface les travaux des Peintres médiocres. Voici comment il s'exprime :

Sur les uns le Vieillard à qui tout est possible ,
Passoit de son pinceau la trace imperceptible ,
D'une couche légère alloit les brunissant ,
Y mettoit des beautés , même en les effaçant ;
Adouciroit les jours , fortifioit les ombres ,
Et les rendoit plus beaux , en les rendant plus som-
bres ,
Leur donnoit ce teint brun qui les fait respecter ,
Et qu'un pinceau mortel ne sauroit imiter.

Sur les autres tableaux, d'un mépris incroyable,
Il passoit, sans les voir, l'éponge impitoyable;
Et loin de les garder aux siècles à venir,
Il en effaçoit tout, jusques au souvenir.

5. XXI. *Rajeunissement des plus vieux tableaux.*

Ce qu'il y a, sans doute, de plus merveilleux dans l'art dont nous traçons rapidement l'histoire, c'est le secret que de nos jours on a trouvé en France & en Italie, de transporter sur une nouvelle toile la peinture d'un vieux tableau près d'être détruit par le temps, & d'en faire parcître les couleurs aussi vives que s'il sortoit des mains de l'Artiste, sans que les figures ou le paysage soient en rien endommagés.

Le sieur Picaut s'est distingué le premier en France dans cette importante découverte. Le fameux tableau qui représente Saint-Michel, foudroyant les Anges rebelles, avoit été peint sur bois en 1518, par Raphaël, qui l'avoit fait pour François I. Ce tableau a été transporté sur toile, en 1752, par les soins du sieur Picaut, sans rien perdre de sa beauté (1).

-(1) Plusieurs personnes préfèrent la méthode du sieur Haquin, qui, ne s'attachant point à conserver la planche du tableau, paroît devoir moins le fatiguer.

Les Italiens nous ont devancés dans cette découverte. Dès 1729 un tableau du Titien fut transporté d'une toile sur une autre, par Dominique Michelini Le Président des Brosses vit à Rome, en 1740, un pauvre ouvrier exécuter, avec beaucoup d'adresse, un procédé pareil. Il vit même un morceau de peinture dont la moitié étoit sur toile, & l'autre encore sur bois (1).

On est encore parvenu à transporter sur la toile les peintures d'une muraille, sans qu'elles perdent rien de leur premier mérite.

M. Gautier d'Agoty père, Artiste très-estimé, prétend même qu'il a le secret de poser sur cuivre tout tableau quelconque, & il assure que, pour le coup, on ne sauroit ensuite lui faire changer de place (2).

Le fameux tableau d'*Io & de Jupiter*, par le Corrège, passa entre les mains de Philippe d'Orléans, Régent de France. A sa mort le Prince son fils, dont la piété fut l'édification de la Cour & de la Ville, trouva trop de passion dans les deux têtes, les sépara de leur corps, & les fit brûler; Coypel, premier Peintre du Roi, témoin

(1) Voyages de M. de la Lande, tom. 4, pag. 231. M. de Montamy en a donné le procédé à la fin de son *Traité sur la Peinture en émail*.

(2) Voyez son *Traité des quatre couleurs*.

de cette exécution, se jetta aux genoux du Prince, & lui demanda grace pour le reste du tableau, qui étoit moins dangereux ; M. le Duc d'Orléans voulut bien lui donner les fragmens, à condition qu'il n'en feroit aucun mauvais usage : Coypel, fidèle à ses promesses & aux vues d'un Prince aussi religieux, destina ces lambeaux à servir d'étude à ses Elèves. Ils ont été vendus à son Inventaire ; & quoi qu'ils fussent coupés en trois morceaux, M. Pasquier, Député du Commerce de Rouen, ne crut pas les acheter trop cher en les payant 16500 livres.

M. Collins, chargé de l'entretien des tableaux du Roi, a refait les deux têtes qui manquoient, de maniere qu'on les juge dignes du Corrège lui-même. On y admire, entr'autres choses, combien le costume est exactement observé ; car ce n'étoit pas assez de peindre une belle tête de femme, il falloit peindre une belle tête de femme Italienne, telle que le Corrège a dû la rendre, lui qui n'avoit pour modèle que des Beautés Italiennes (1). Le travail heureux de M. Collins est justement célébré dans cette jolie Epître (2) dont nous citerons quelques morceaux :

(1) *Année Littéraire.*

(2) Par M. le Chevalier de Saint-Germain-Matinel.

Quelle est cette tête charmante ,
Collins , qu'à ce beau corps tu viens de rapporter ?
 Du Souverain des Dieux je reconnois l'amante ,
 Et le Corrège ainsi l'a dû représenter.

Tout y decèle ce grand maître ,
 Ce ton frappant de vérité ,
 Ces traits qui se font reconnoître
 A leur noble simplicité ;
 Cette douce vivacité
 Que l'on voit mourir & renaître
 Sous les traits de la volupté.

.
 C'est par ton art qu'lo respire ,
 Que sur la toile elle soupire
 Entre les bras d'un Dieu vainqueur ,

Et qu'à travers le flexible nuage
 Dont tu couvres le séducteur ,
 Elle reçoit l'ardent hommage
 Des feux qu'elle allume en son cœur.
 Ah ! que j'aime à voir sa langueur ,
 Ou plutôt cette aimable ivresse ,
 Qui semble éteindre son ardeur
 Dans ses yeux noyés de tendresse ,
 Dans ces beaux yeux qu'entr'ouvre & ferme le
 p a n t !

Mais comment as-tu pu saisir ,
 Dis-moi , toutes ces différences
 Qu'il faut marquer dans le moment ;
 Figurer jusqu'aux apparences
 Et du souffle & du mouvement ;
 Peindre à nos yeux ce teint de rose ,

Tome I. K

Que pâlit la blancheur du lys ,
 Et tant de charmes recueillis
 Dans cette bouche demi-close ,
 Qu'agite un doux frémissement ,
 Qu'une vapeur légère arrose ,
 Et qu'embrase le sentiment ?

.

Efface Io de ta mémoire ,
 De peur qu'insensible à ta gloire ,
 Et pénétré des traits de ton propre pinceau ,
 Bientôt Pygmalion nouveau ,
 Tu ne retraces son histoire.

§. XXII. *Sur la Peinture en Angleterre.*

On voit à Londres, dans une Bibliothèque, un missel orné de miniatures, qui fut fait pour la chapelle de Henri V, & dont toutes les marges sont chargées d'arabesques & de grotesques. Le plus singulier de ces grotesques, & par l'idée & par la place qu'il occupe, offre *humani corporis posteriora* emmanché dans une tête & deux jambes; cette bizarre représentation est placée précisément au bas de la première page du canon, sur laquelle s'ouvroit le missel, lorsqu'on le portoit à baiser, suivant la liturgie Romaine (1).

(1) M. Grosley dans son livre intitulé, *Londres*.

On a vu à Londres , au commencement de ce siècle , dans un certain café , où se faisoit une vente de tableaux , la plupart de ceux qui y entroient , étonnés d'une belle femme qui n'étoit que peinte , s'en approcher indiscrettement pour lever la gaze qui la couvroit. Ils s'appercevoient bien au cadre , que c'étoit un tableau , & à la figure de cette femme , qu'elle étoit peinte : mais ils s'imaginoient que le Marchand , plus modeste que l'Artiste , avoit ajoûté la gaze ; & cette gaze étoit aussi l'ouvrage du pinceau.

Ceux qui font profession de vendre des tableaux en Angleterre , ne peuvent faire commerce des ouvrages des Peintres Anglois vivans.

On a bâti a Londres , depuis environ cinquante ans , plusieurs salles publiques , destinées à vendre des tableaux , & qui sont très-élégamment décorées. On loue une de ces salles ; on y dispose avec soin les tableaux , & pendant trois jours consécutifs , l'on en permet l'entrée à tous les honnêtes gens , tandis qu'un Officier de Police , revêtu des marques de sa charge , en garde la porte. L'on se fait à Londres un amusement de ces ventes , comme à Paris de l'exposition des peintures au Lou-

vre. Quand le jour & l'heure de la vente sont arrivés, la salle se trouve remplie d'un nombre prodigieux de personnes. Hommes & femmes, chacun s'assied pêle - mêle sur des bancs qui font face à une petite tribune isolée, élevée d'environ quatre pieds, & qui est placée à l'une des extrémités de la salle. Le crieur, ou celui qui doit priser les tableaux, monte avec gravité dans cette tribune, salue l'assemblée, & se prépare un instant, comme s'il étoit un Orateur, à faire son Office avec toutes les graces & toute l'éloquence dont il est capable. Il prend ensuite son catalogue, fait présenter chaque article; & lorsqu'il veut avertir que la chose en vente est adjugée, il frappe un coup sur la tribune avec un petit marteau d'ivoire, qu'il tient toujours à la main (1).

Ce n'est que depuis quelques années qu'on vient d'établir à Londres une Académie de Peinture.

Quand il fut question d'orner quelques salles de l'Hôpital des Enfants - Trouvés à Londres, ceux qui gouvernent cette Maison ne voulurent point y employer les fonds destinés à secourir les malades. Les premiers Peintres de Londres, en tous genres, s'as-

(1) *Etat des Arts en Angleterre*, par Rouquet.

semblèrent alors, & convinrent de fournir chacun plusieurs tableaux, qui serviroient à décorer les principaux appartemens de l'Hôpital.

Il n'y a qu'un seul Peintre en Angleterre qui soit pensionné, & qui ait le titre de *Peintre du Roi* (1). Tous les Ambassadeurs, nommés par le Roi de la Grande-Bretagne, emportent toujours avec eux un portrait de Sa Majesté, pour lequel ils sont obligés d'employer son Peintre, & de lui en payer 1200 livres (2).

Il est inconcevable combien en Angleterre on s'occupe d'un nouveau Peintre, pour peu qu'il ait quelques talens. Il y eut des voitures à la porte de Jean-Baptiste Vanloo, dans la première semaine de son arrivée à Londres, comme on en voit à la porte des Spectacles. Il compta bientôt par centaines les portraits commencés. On payoit largement celui qui tenoit le registre de ses séances, afin de se faire inscrire antérieurement au jour qu'on auroit obtenu, si l'on n'avoit passé qu'à son tour, & qui auroit souvent reculé de plusieurs mois.

Chaque Peintre de portrait, en Angle-

(1) Il l'est par brevet, avec des appointemens de 5000 livres. (Tout ceci est écrit par Rouquet).

(2) Nous comptons toujours sur le taux des monnoies de France.

terre , a une espece de salle de compagnie , séparée du lieu où il travaille , & dans laquelle on a grand soin d'étaler tous les ouvrages qu'il entreprend. C'est , pour les personnes oisives , un des amusemens du matin , que d'aller visiter les étalages des Peintres de portraits. Un Laquais introduit les curieux , sans déranger son maître , qui ne sort point de son cabinet qu'on ne le demande ; ou qui ne se montre qu'un instant , soit pour avoir un prétexte de rentrer plutôt continuer son travail , soit afin de paroître fort occupé. Mais le Laquais du Peintre fait oublier son absence , en détaillant les noms & les qualités de tous ceux dont les portraits sont commencés ou finis (1).

Les Anglois ont un tel goût pour les choses extraordinaires , qu'ils aiment mieux voir le portrait d'un vieillard qui a vécu inutile & ignoré pendant cent & tant d'années , que celui , par exemple , du Duc de Marlborough , qui a rendu de si grands services à la Nation. Un Anglois riche fera peindre & graver à ses dépens la femme d'un Aubergiste , qui se fera distinguée par son effronterie & par son adresse à se battre à coups de poings (2).

(1) Rouquet , &c.

(2) *Lettres de M. l'Abbé le Blanc*, tom. 1 , pag. 148 , édit. 1751.

Beaucoup d'Anglois passent leur vie à s'occuper de choses qui puissent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il est à Londres des curieux qui n'amaissent des tableaux que pour rendre célèbre l'inventaire qui en sera fait par leurs héritiers , & qui s'écrient à celui de leurs rivaux : *On verra bien autre chose au mien (1) !*

Il ne faut pas chercher en Angleterre de fameux Peintres d'histoire ; la Religion ne fait dans ce pays là aucun usage de la peinture pour inspirer la dévotion ; les églises y sont décorées tout au plus d'un tableau dont personne ne parle ; les appartemens , de portraits ou d'estampes ; & les cabinets des curieux , de tableaux étrangers.

Le portrait est le genre de peinture le plus goûté & le plus en vogue en Angleterre. Il est du bel usage & de la politesse de s'y donner réciproquement son portrait , même entre les hommes : qu'on juge de la prodigieuse quantité de portraits qui se font tous les ans dans la grande-Bretagne.

Quand un Peintre est un peu occupé ; il se contente de faire la tête , & charge quelqu'autre de tout le reste.

Il y avoit autrefois à Londres un Peintre très-habile , nommé Vanhaken , qui ne

(1) *Ibid.* Tom. 1 , pag. 133.

travailloit qu'aux draperies. On lui envoyoit des différens quartiers de la Ville , & par les carrosses des Provinces les plus éloignées , des toiles de toute grandeur , sur lesquelles un ou plusieurs visages étoient peints , & le Peintre qui les adressoit , ajoûtoit au bas , assez plaisamment , la description des tailles grosses ou menues , grandes ou petites , des mains , des bras , des cuisses , des jambes ; le tout pour indiquer le volume & l'ampleur qu'il falloit donner aux étoffes (1).

On peut mettre au rang des Peintres de portraits , ceux qui peignent les chevaux en Angleterre. Dès qu'un cheval s'est acquis une réputation à la course , on le fait peindre de grandeur naturelle ; on ajoûte quelquefois au tableau une figure de palfrenier (2).

La mode veut aussi en Angleterre , qu'on fasse peindre un vaisseau de guerre , que l'on montoit dans une action périlleuse , & de laquelle on s'est tiré avec honneur.

(1) *Etat des Arts en Angleterre*, par Rouquet.

(2) On fait aussi quelquefois en Espagne le portrait des plus beaux chevaux. *Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aunoy, tom. 2 , pag. 234. Dans une galerie attenant les écuries du Palais des Electeurs , à Dresde , on conserve des tableaux représentant au naturel les plus beaux chevaux qui ont appartenu aux Princes de Saxe. *Voyages de Monconys*, tom. 2 , in-4°.

Vandermyn, ayant fait le portrait de la Princesse de Galles, en 1735, se rendit à Saint-James, pour le présenter à cette Princesse; l'ouvrage parut si beau, qu'on fut embarrassé pour le récompenser dignement; enfin le Prince de Galles, frère de la Princesse, prit le Peintre par la main, le plaça sur une chaise, & lui recommanda d'y demeurer jusqu'à ce qu'il reçut de lui même l'ordre de se lever. La Princesse s'étoit rangée pendant ce temps-là derrière un paravent, au coin duquel étoit une glace où les traits de Vandermyn étoient réfléchis, & peignit en moins de deux heures le portrait de l'Artiste, qui fut comblé d'admiration, lorsqu'elle le lui fit voir & le lui donna comme la plus précieuse faveur qu'il pût recevoir d'une si grande Princesse, faveur qui fut encore accompagnée d'une somme considérable (1).

Une jeune Princesse admira un très-beau tableau chez un Ambassadeur d'Angleterre, & en fit beaucoup d'éloges; cet Ambassadeur, qui passoit pour être très-galant, saisit aussi-tôt cette occasion de faire sa cour à la Princesse, lui envoya le tableau, & la pria instamment de le garder: elle le montra au Prince son mari, qui l'examina avec beaucoup d'attention. — « Que dites-vous, Monsieur,

(1) V. le *Pour & contre*, t. 6. p. 295—97.

» lui demanda-t-elle, de ce présent que
 » M. l'Ambassadeur m'a fait ? — Tout ce
 » que je puis dire, Madame, lui répondit-il,
 » en admirant la beauté de ce tableau,
 » c'est qu'il faut que cet Ambassadeur soit
 » un grand sot, ou que je le sois moi-même » — (1).

Le fameux Garrik, auteur & acteur Anglois, fait si bien composer l'expression de son visage, qu'il a fait ébaucher son portrait sous deux figures différentes, & par le même Peintre, sans en être reconnu (2).

§. XXIII. *Sur la Peinture en Espagne.*

Si nous passons en Espagne, nous voyons qu'un particulier, qui descendoit de parens Juifs, vouloit vendre à Alphonse, Roi d'Aragon, une image de Saint-Jean, pour la somme de cinq-cens ducats : — « Tu n'y songes pas, lui dit Alphonse; tu es bien plus intéressé que tes ancêtres; ils n'ont vendu que trente deniers la personne du fils de Dieu, le Roi des Juifs; & toi, tu veux vendre cinq-cens ducats l'image seule de son serviteur ». —

(1) *Choix d'Anecdotes curieuses*, à Paris, chez la veuve Duchesne.

(2) Nous verrons qu'un homme joua le même tour au Poussin. *Peintres François*, ann. 1594.

Les Chapelles des églises d'Espagne sont souvent garnies , depuis la voûte jusques en bas , de petits tableaux pas plus grands que la main (1).

Ferdinand VI , Roi d'Espagne , institua dans sa Capitale , en 1752 , sous le nom de S. Ferdinand , une Académie des Beaux-Arts , qui a pour objet la Peinture , la Sculpture & l'Architecture. Cette Académie distribue des prix tous les trois ans. Chacun de ses Membres reçoit la noblesse personnelle. Le Roi & la famille Royale honorent tous les ans l'Académie de leur présence ; & les Artistes sont admis à baiser la main de Sa Majesté , dont le premier Peintre a 30000 liv. d'appointement , un équipage entretenu , & un logement magnifique. Le premier des Elèves qui fut couronné dans la classe des Peintres , étoit un jeune homme de dix-sept ans , & le second en avoit à peine quinze. Les dispositions pour la Sculpture & l'Architecture étoient encore plus précoces ; car les plus habiles Elèves qui reçurent la palme , n'avoient pas quatorze ans (2).

(1) *Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aunoi , tom. 1 , pag. 39.

(2) Cette Académie envoie des Elèves à Rome. Charles III vient d'établir , en 1765 , une nouvelle Académie de Peinture à Valence.

§. XXIV. *De la Peinture en Russie.*

Un Gentilhomme Russe fit peindre dans sa salle les combats où il avoit signalé sa valeur; & pour qu'on le reconnût, il eut soin de faire écrire son nom au bas de la figure qui le représentoit (1).

Dans une Ville de la Sybérie, on remarque un tableau qui représente assez bisarrement la Sainte-Trinité: la figure porte un long cou, duquel sortent trois têtes avec quatre yeux, trois nez, trois barbes & deux oreilles (2).

Les Russes imitent & surpassent la pieuse coutume des Courtisanes de Rome (3): avant de prendre certaines privautés avec leurs femmes ou leurs maîtresses, ils ont grand soin de voiler les images de leurs Saints, sur-tout celle de Saint-Nicolas, l'objet de leur superstitieuse dévotion; ils préfèrent même de s'éloigner de la présence de ces images, qu'ils craignent de scandaliser; & ce n'est que faute d'autres endroits qu'ils peuvent se résoudre à satisfaire leurs

(1) *Satyres* du Prince Cantemir.

(2) *Histoire générale des Voyages*, par l'Abbé Prévost, tom. 18, in-4. Voyez ce que nous avons rapporté plus haut, Parag. VII, p. 37—39, concernant la Russie.

(3) V. le Parag. XXV. pag. 114—15.

passions devant les images, après les avoir couvertes d'un rideau (1).

Tout ce qui porte en Russie la figure d'un Saint ou d'une Sainte, de Jésus-Christ ou de la Vierge, soit image ou statue, est appelé par le peuple *Saint - Nicolas*. Ces effigies, que les Moscovites gardent dans leurs maisons, sont ordinairement très-mal faites. Lorsqu'on reproche cette difformité aux possesseurs de pareils ouvrages, ils répondent que leurs Saints, qui ne sont ni vains ni glorieux, abandonnent aux femmes le fragile ornement de la beauté. Cependant, quand ces images sont vieilles, qu'elles commencent à s'effacer, ou qu'ils veulent en faire l'échange, ils les portent à l'ouvrier, qui, pour une petite somme, en donne une neuve à la place. Il est à remarquer que dans ce négoce on ne prononce point un seul mot; le vendeur repousse l'acheteur sans parler, jusqu'à ce qu'il ait présenté le prix convenable. Ce commerce se nomme *échange*, les mots de *vente* & d'*achat* n'étant point trouvés par les Russes ni assez respectueux, ni assez décens pour les choses saintes. Il y a dans les principales Villes un marché particulier pour cette espèce de trafic, où s'observe le plus grand silence, & tout se passe en scènes muettes.

(1) *Voyages de Jean Struys*, pag. 133, édition in-4°. 1681.

ment demander leur ame à celui qui les aura faites (1).

§. XXVI. *Les Georgiens , les Circassiens.*

Les peuples de la Circassie , ainsi que les Géorgiens , craignent & respectent beaucoup les images de leurs Saints , soit ouvrages de Sculpture ou du Pinceau , & n'ont aucun égard pour celles des Catholiques Romains. Qu'on juge de leur fanatisme par les traits suivans (2).

Chaque Circassien est fort zélé pour l'honneur & pour les prouesses de l'image de sa Paroisse ; chacun vante les exploits de celle qu'il adore , les vengeances qu'elle a prises courageusement de ses ennemis ; & sa promptitude à donner la mort à tous ceux qui tombent dans sa disgrâce.

Lorsqu'un Circassien est malade , il appelle un prêtre , afin d'être éclairci de son sort. « Le Prêtre se met à feuilleter attentivement le livre qu'il porte avec lui , » & après en avoir tourné tous les feuillets , » il prononce que telle *Cati* (c'est ainsi que les Circassiens nomment les images) s'est » irritée contre lui , & l'a frappé de mala-

(1) V. *Mémoire sur la Peinture des Turcs* , par d'Anville , inséré dans le *Mercur*e d'Avril 1722.

(2) Tirés des *Voyages de Chardin* , in-12. tom. 1 , pag. 120—126 & suiv.

» die, qu'elle ne s'appaisera que par un pré-
 » sent, & que, s'il ne lui en fait un promp-
 » tement, qui soit considérable, elle le
 » tuera. Le pauvre malade, qui appréhende
 » furieusement la mort, ne manque point
 » à l'heure même de donner au Prêtre ce
 » qu'il lui commande d'offrir à l'image: le
 » Prêtre garde le présent pour lui, & trompe
 » ainsi le malade ».

Mais il n'y a point d'images en Circassie
 aussi redoutée que celle d'un Saint-Giobas;
 ils assurent qu'elle tue tous ceux qui ôsent
 en approcher de trop près. Lorsque quel-
 qu'un va l'invoquer, il lui jette de loin son
 présent, & se tient toujours dans l'éloigne-
 ment, tandis qu'il fait son oraison. Les Cir-
 cassiens racontent que cette image, étant
 portée en voyage, & passant auprès d'un
 marais plein de grenouilles, fut si étourdie
 du croassement de ces animaux, & se mit
 en si grande colère, qu'elle s'envola dans une
 église située sur une haute montagne (1).

§. XXVII. *En Perse.*

On désigne en Perse, par les épithètes
 de *Peintre* ou de *Sculpteur*, le mérite iné-
 gal des différens Poètes; en sorte que l'on
 y dit, un *Poète Peintre*, un *Poète Sculp-
 teur*.

(1) *Ibid.*
Tome I.

Les Persans, sectateurs d'Ali, moins scrupuleux que les Turcs, peignent des visages & des figures ; mais d'une façon très-groffière. (1).

Ces peuples disent qu'Ali étoit le plus bel homme qui ait jamais paru dans le monde, & qu'on ne sauroit concevoir sa beauté ; c'est pourquoi leurs Peintres couvrent ordinairement son visage d'un voile (2).

Ils n'osent cependant représenter les figures humaines qu'avec un œil, disant qu'alors elles sont dénaturées, & ne signifient plus rien. D'après cette idée, quand les Persans se trouvent logés dans un lieu où ils rencontrent des portraits ou d'autres figures peintes, sans la précaution qu'ils exigent, ils ne manquent pas de leur gâter l'œil gauche avec la pointe d'un canif (3).

(1) *Etat présent de la Turquie*, par Michel Febvre.

(2) *Voyages de Chardin*, tom. 1, pag. 414, édit. in-12. Les Artistes Persans ont-ils pris cette idée de voiler une de leurs figures de la célèbre invention du Peintre Timanthe ? La chose n'est point vraisemblable ; & nous trouvons que les Persans l'emportent de beaucoup sur l'Artiste Grec. Voyez ce que nous en avons dit aux *Peintres Grecs*.

(3) *Ibid.* t. 7, p. 258, & t. 8, p. 18. Les Peintres Persans saisissent assez bien la ressemblance ; & presque tous leurs portraits sont de profil, parce qu'ils les ren-

S. XXVIII. *Aux Indes.*

On voit dans les Indes plusieurs peintures sur du papier & sur de petits morceaux de carton. Mais on n'y estime que celles de Délhy ou d'Agra, quoique la plupart des peintures de cette dernière Ville soient encore plus indécentes que les postures lascives de l'Arétin (1).

dent mieux de cette manière ; ils les font aussi quelquefois de trois quarts. Mais pour les visages en plein ou de front, ils y réussissent fort mal, n'entendant point à y donner les ombres. Toutes les attitudes qu'ils veulent exprimer, sont estropiées, ainsi que leurs figures, tant celles des oiseaux, que de tout autre animal. Ils n'excellent que dans les moresques, & à peindre les fleurs. Ils ne font rien à l'huile, ou fort peu de chose. Ils travaillent le plus communément sur du vélin. La plupart de leurs peintures sont très lascives. *Voyages en Perse*, par Chardin, tom. 5, pag. 311.

D'après ce que nous venons de rapporter, & que tant d'Auteurs ont copié mot pour mot, ne semble-t-il pas que les Persans doivent avoir très-peu d'ouvrages de peintures ? Cependant leurs Palais en sont remplis. Il n'y a qu'à voir en effet, pour s'en convaincre, les mêmes voyages de Chardin, tom. 7. pag. 257—28, & le tom. 8, pag. 18—60—61—183—193, &c. On y trouve que les riches Persans ont chez eux beaucoup de peintures considérables, des nudités, des jouissances, & même des représentations de batailles.

(1) V. Thévenot, *Voyages des Indes*, tom. 3,

Dans l'isle de Ceilan, les Peintres sont placés dans la première classe des citoyens, & sont peu distingués de la noblesse par leurs habits : honneur considérable dans un pays où l'on ne peut être vêtu que d'une manière conforme à son état (1).

Les Portugais, pour se concilier les bonnes grâces d'un Roi des Isles de Bornéo, lui présentèrent quelques pièces de tapisseries à personnages; mais ce Prince ne voulut point les recevoir, parce qu'il en prit les figures pour des hommes enchantés, dont il craignit les complots (2).

La Peinture étoit si fort en usage parmi les Indiens occidentaux, que Montézume, leur Roi, fit voir à Fernand Cortez une toile de coton, où ses sujets avoient représenté un secours d'Espagnols nouvellement débarqués; on y avoit peint aussi les vaisseaux, l'artillerie, les chevaux & les chiens dont ce renfort étoit composé (3).

pag. 113, in-4°. Les Peintres de Délhy s'appliquent à représenter des sujets d'histoire, des batailles, & les rendent assez bien. *Ibid.* pag. 135.

(1) *Voyageur François*, tom. 3, pag. 353.

(2) *Ibid.* tom. 4, pag. 106.

(3) V. au Parag. XII, pag. 61—62, ce que nous avons rapporté sur la Peinture de ces peuples. Il est peut-être à propos d'ajouter ici que les Espagnols, dans

Plusieurs Princes Indiens résolurent de tuer Fernand Cortez ; mais il en fut averti par l'un des conjurés , qui lui montra une toile sur laquelle étoient représentés les portraits de tous ceux dont le Général Espagnol devoit se défier.

Les Mexicains se servoient d'une étoffe de coton préparée , ou de peaux d'animaux & d'écorces , pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir. Les Espagnols trouvèrent chez eux une assez grande quantité de ces peintures , que les soldats , qui ne cherchoient que de l'or , méprisèrent trop pour les emporter (1).

En 1497 , les Portugais trouvèrent un Temple dans le Royaume de Calicut , qu'ils prirent pour une église chrétienne , parce que l'intérieur étoit tout rempli d'images. Il y en avoit une , à la vue de laquelle les Malabares qui accompagnoient l'Amiral , prononcèrent le nom de *Marie*. Gama &

leurs sanglantes conquêtes du nouveau monde , se firent accompagner de chiens , qui en déchiroient les malheureux habitans.

(1) Les Indiens, qui habitent actuellement la Ville de Cusco , située dans le Pérou , ont beaucoup de goût pour la Peinture , & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux , répandus dans toute l'Amérique méridionale.

les gens la prirent pour une image de la Sainte - Vierge , & prononcèrent devant elle leurs prières à genoux. Mais un Portugais , moins persuadé que les autres , dit en s'agenouillant : — « au moins si c'est la » figure du diable , mes adorations ne s'a- » dressent qu'à Dieu » —. Ce qui fit rire toute la troupe (1).

Vers le commencement du seizième siècle , le premier Evêque du Mexique , nommé Sumarica , fit rassembler tous les tableaux historiques qu'on put trouver dans toute la vaste étendue de son Diocèse , & ordonna qu'on les jettât dans un grand feu , qu'il avoit fait allumer exprès. Cet Evêque soutenoit qu'il falloit brûler les livres & les archives de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens.

§. XXIX. *A la Chine.*

Environ l'an 1400 , un Philosophe , à qui nous devons le plus beau papier qui nous soit venu de la Chine (2) , vivoit dans l'Isle de Sumatra , & peignoit pour se délasser de ses études profondes. Sa réputa-

(1) *Histoire générale des Voyages* , par l'Abbé Prévost.

(2) C'est ce Philosophe qui inventa ou perfectionna la manière de le peindre.

tion se répandit à tel point, que l'Empereur de la Chine le fit prier de se rendre à Pékin; & pour l'y engager, lui envoya des Ambassadeurs & une très-belle fille. Mais le Peintre-Philosophe refusa les honneurs qu'on lui offroit à la Chine, & garda la belle fille.

L'Empereur qui régnoit en 1744, voulut élever au grade de Mandarin le Frère Attiret, Jésuite & Peintre, qu'il alloit souvent voir travailler; mais ce Frère, aussi pieux que modeste, dédaigna constamment des honneurs dont tant de Missionnaires ont paru si avides.

Le dessin des peintures qu'on voit sur les porcelaines de la Chine, est presque toujours estropié. « Ces peuples, dit le » Père le Comte (1), se font par là un plus » grand tort qu'ils ne pensent. Nous ne » jugeons de la figure des Chinois que par » les peintures ridicules qu'ils en font eux-mêmes; & quiconque n'a pas voyagé » dans la Chine, se persuade que tous les » habitans ressembtent aux magots de nos » paravents & de nos porcelaines ».

Les Chinois ont peu de goût pour les

(1) Jésuite & Missionnaire à la Chine, mort en 1729. Il s'agit ici de ses *Mémoires sur l'Empire Chinois*.

tableaux d'Europe ; on y voit, disent-ils, trop de taches noires : c'est ainsi qu'ils appellent les ombres (1).

S. XXX. Singularités sur la Peinture en général.

Citons maintenant des traits qui peuvent se rapporter à tous les pays où la peinture est en vogue de nos jours. Plusieurs prétendus connoisseurs étoient en dispute au sujet d'un tableau qu'ils croyoient une copie d'après le Bassan. La querelle s'échauffoit, lorsqu'un grand Seigneur, qui se flattoit aussi d'être très-connoisseur en peinture, vint les mettre d'accord. Il regarda le tableau par derrière, & prononça qu'il le garantissoit pour original, parce qu'il étoit peint sur de la toile d'Italie.

Le premier des Poètes satyriques François, Boileau, disoit : « comme les Marchands ont besoin de mettre des enseignes à leur boutique, un mauvais Pein-

(1) L'Empereur de la Chine actuellement régnant, a fait peindre, par des Missionnaires Chrétiens, la vue d'un Camp Chinois, & d'autres sujets, & les a envoyés en France pour être gravés. On fait avec quel succès M. Cochin vient de graver plusieurs de ces morceaux.

» tre est bon à quelque chose ; mais un
 » Poète médiocre n'est bon à rien ».

§. XXXI. *Des ombres dans les Tableaux.*

Combien de personnes voudroient que les Peintres ne missent point d'ombres dans leurs tableaux , & sur-tout au visage des portraits ! Une dame s'étant fait peindre , se plaignit beaucoup de ce que son portrait avoit une tache noire sous le nez. — « Je
 » l'ai montré à ma famille , (disoit-elle
 » vivement à Perrault , l'Auteur des *Paral-*
lèles) ; » j'ai pris un flambeau pour exami-
 » ner au miroir si j'avois effectivement sous
 » le nez la vilaine tache noire que le Pein-
 » tre a jugé à propos d'y mettre ; nous n'a-
 » vons pu l'appercevoir , & tout le monde
 » a levé les épaules , sur la fantaisie qu'ont
 » les Peintres de barbouiller les visages
 » avec leurs ombres impertinentes & ri-
 » dicules — ».

Quand on porta à Saint-Etienne-du-Mont , à Paris , la pièce de Tapissierie où le Martyr de ce Saint est représenté , d'après le Sueur , les connoisseurs en furent assez contents ; mais le menu peuple de la Paroisse ne le fut point du tout. Un Bourgeois , qui avoit dans ses heures une petite image de Saint-Etienne sur du vélin , la montrant à ceux qui étoient auprès de lui : « voilà un

» Saint-Etienne, par exemple , disoit-il :
» le moindre enfant le reconnoît : eh ! mon
» Dieu, que Messieurs les Peintres ne tra-
» vaillent-ils comme cela , sans tout défi-
» gurer par de grandes vilaines taches
» noires? — »

Plusieurs portraits de Vandyck sont absolument sans ombres , & n'en sont pas moins beaux.

Holbeïn n'a mis aucune ombre au portrait de Henri VIII , Roi d'Angleterre , qui est pourtant l'un de ses meilleurs ouvrages (1).

Barroccio , Peintre Italien , n'a point employé non plus d'ombres dans un de ses ouvrages. Son tableau représentant la *Sainte-Famille* , est sans ombres , & éclairé de tous côtés. C'est la singularité la plus brillante qu'on puisse voir en peinture (2).

Il est certain aussi que les Chinois ne connoissent point la bigarrure ou l'opposition des ombres dans leurs tableaux , ainsi que nous l'avons déjà observé (3).

(1) *Voyages de Monconys* , tom. 2.

(2) M. l'Abbé Richard , *Description historiq. & crit. de l'Italie* , tom. 6 , pag. 117.

(3) Parag. XXIX , p. 168. « Il n'y a rien de si difficile en Peinture , que de faire des ombres qui paroissent vraies. L'ombre dans la Nature est une privation de la lumière ; & le tableau n'a point d'ombre

§. XXXII. *Anecdotes sur quelques Portraits.*

Anacréon loue dans une de ses Odes le portrait d'une jolie personne qui devoit être très - ressemblant. Le Poète s'écrie : —
 » Parlez, Chloé; je crois que c'est vous-
 » même ». —

Pasquier, Auteur François, naquit en 1538, & se fit connoître par un grand nombre d'ouvrages estimés de son temps. *La main de Pasquier* est un Recueil de près de cent-cinquante pièces de vers en son honneur, sur ce qu'un Peintre, en tirant son portrait, avoit oublié de lui faire des mains (1).

L'Auteur des *Anecdotes Littéraires* (2), dit qu'on mit l'épigramme suivante au bas du portrait de Pasquier :

« réelle, puisqu'il est éclairé ». V. le *Mercur de France*, 1762, Novembre, pag. 180.

(1) Dictionnaire des Beaux-Arts, par M. Lacombe, & Dictionnaire des Grands-Hommes, édit. de 1772. On estime encore de nos jours l'excellent Ouvrage d'Etienne Pasquier, intitulé: *Recherches sur la France*.

(2) Tom. 1, pag. 65. Au reste, ce livre n'a guères d'intéressant que le titre. Il ne contient que la plus petite partie des anecdotes littéraires, qu'on auroit pu recueillir depuis François I.

Ici je suis sans mains ; vous demandez pourquoi ?
 Avocats , c'est pour vous apprendre
 Que nul n'observe mieux que moi
 La loi , qui des cliens nous défend de rien prendre (1).

Une dame fort laide , voulant se faire
 peindre , un Poète a fait ainsi parler le
 Peintre , chargé du portrait :

Empruntant l'Art de la Peinture ,
 Sans raison , sans savoir pourquoi ,
 Tu veux , chez la race future ,
 Revivre long-temps après toi :
 Si je peignois d'après nature ,
 Tu rougirois de ton portrait ;
 Si j'embellissois ta figure ,
 Qui diable te reconnoîtroit ?

La même dame a peut - être inspiré l'épi-
 gramme suivante au Chevalier de Cailly ,
 qui s'adresse à une laide personne qu'on
 venoit de peindre :

Celui qui peignit ton visage
 A si bien fait , que ton image
 Lui ressemble admirablement :
 Iris, c'est ton désavantage ;
 Te voilà laide doublement.

(1) Il est fait mention de Pasquier dans les *Œuvres de Ronsard* , tom. 1 , pag. 285 , édit. in-12. Paris ,

On a souvent dit que le rouge artificiel, qui relève l'éclat du teint des Dames Françaises, n'est qu'une véritable peinture. C'est d'après cette idée que le Poète Brébeuf a fait l'épigramme suivante :

De tous les Peintres excellens,
Qu'on vante le plus en ce tems ,
Philis, aucun ne vous ressemble ;
Leur Art cède à votre secret :
Car vous devenez tout ensemble ,
Peintre , Original & Portrait.

Henri IV envoya d'Aubigné (1) en plusieurs Provinces , & ne lui donna pour toute récompense que son portrait. D'Aubigné mit au bas ce quatrain :

Ce Prince est d'étrange nature ;
Je ne fais qui diable l'a fait ;
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet (2).

1604. Nous invitons nos Lecteurs à voir une très-jolie chanson, où ce Poète dit fort agréablement, dans son langage, que les Peintres ont grand tort de représenter l'Amour avec des aîles. Le Rédacteur du *Manuel des Artistes*, imp. chez Costard, à Paris, auroit dû la rapporter.

(1) Auteurs de divers ouvrages, entr'autres de l'*Histoire Universelle*, du *Baron de Foeneste*, de la *Confession de Sancy*, &c.

(2) *Anecdotes Littéraires*, recueillies par M. l'Abbé

• Les vers suivans renferment une leçon qui peut être utile à la plupart des Peintres :

.. Quand de Cloris tu nous peins le visage ,
 Tu nous le fais plus beau que n'est le sien :
 Peintre , crois-moi , réforme ton ouvrage ;
 C'est faire mal que de faire si bien (1).

Le même Poète , dans son style naïf & naturel , donne à entendre qu'une dame de sa connoissance étoit fort embellie dans son portrait ; voici comment il s'exprime :

• Le visage d'Iris ne vous semble point beau ;
 • Vous n'avez donc pas bien regardé son tableau ?

L'Abbé Cotin , si décrié par Boileau , a fait délicatement sentir à un fameux Peintre (2) qu'on ne devoit point trop flatter les portraits de ceux qui vouloient être ressemblans. Voici comment il exprime sa pensée dans un quatrain :

Raynal , tom. 1 , pag. 96. Le Compilateur du nouveau Recueil d'Epigrammes & de Madrigaux , donné au Public sous le titre de *Nouvelle Anthologie Française* , attribue celle-ci à Théophile , & rapporte ainsi le troisième vers :

Car il ne paye qu'en peinture.

V. *Anthologie Française* , tom. 1 , pag. 11.

(1) Œuvres du Chevalier de Cailly , pag. 144 , Trévoux , 1741.

(2) Le Brun.

Ce grand Peintre, dont l'Art surpassa la Nature,
 A fait pour Silvanire un portrait si charmant,
 Qu'il faut souhaiter seulement
 Qu'elle ressemble à sa peinture.

Le Poëte l'Etoile (1) composa cette épigramme sur le portrait d'une femme aussi jolie qu'indifférente :

Pour Cloris on fit ce portrait ;
 Mais on n'y peut voir aucun trait
 De ceux qui la rendent si belle ;
 Il lui ressemble seulement ,
 Pour être insensible , comme elle ,
 Aux passions de son amant.

En voici une autre sur le même sujet ,
 par le Chevalier de Cailly :

Cette adorable Iris , dont je suis amoureux ,
 Ressemble à sa peinture autant qu'il est possible ;
 Elles sont belles toutes deux ;
 L'une & l'autre se trouve à mes maux insensible ;
 L'une & l'autre est sourde à mes vœux.

L'Abbé Ménage imita ces deux épigrammes, & les renferma dans le distique suivant :

Ce portrait ressemble à la Belle ,
 Il est insensible comme elle.

(1) Il est oublié dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes* , imp. chez Le Jay , Paris , 1772.

Le même Auteur, étant un jour aux Chartreux , on lui fit voir un tableau de Saint-Bruno , très - bien fait ; il s'écria aussitôt :
» sans la règle il parleroit » (1).

On disoit d'un portrait extrêmement bien achevé : — « à n'en juger que par les yeux ,
» la parole même ne lui manque pas ; ce
» n'est qu'au jugement de l'oreille qu'elle
» lui manque ». —

Le Chevalier de Cailly s'est à-peu-près servi de la même pensée dans ce madrigal :

Ce Portrait est fait à merveille ,
La Peinture en mille ans n'auroit pu faire mieux ;
Il parle ; mais en vain nous lui prêtons l'oreille ,
Écoutons-le avecque les yeux.

On regardoit le portrait d'un homme extrêmement vain , qui s'étoit fait peindre avec des attributs au-dessus de son mérite & de sa qualité. Comme quelqu'un disoit sur ce que ce portrait n'étoit pas bien ressemblant : « voilà un mauvais Peintre. — Je
» le trouve fort judicieux , » répliqua un homme d'esprit.

(1) Ce bon mot, qu'on prétend avoir été dit sur le champ par Ménage, est dû à deux épigrammes latines, l'une d'André Nauger, sur Pythagore ; l'autre du Comte Emmanuel Tesoro, au sujet d'un tableau représentant Saint-Bruno. V. les Annotations de la Monnoye au *Ménagiana*, tom. 2, p. 348.

Le Comte de Bussi-Rabutin avoit fait un petit livre, relié proprement en manière d'heures, dans lequel on voyoit les portraits en miniature de quelques hommes de la Cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Bussi avoit mis au bas de chaque portrait un petit discours en forme de prière, accommodé au sujet (1).

Un riche imbécille vint trouver un Peintre, & lui dit: « Représentez-moi, dans mon » portrait, lisant tout haut un livre que » je tiendrai à la main ». —

On accuse ordinairement les Peintres; avec beaucoup de raison, de flatter les femmes dans leurs portraits, & sur-tout les Princesses qui doivent épouser des Rois. Voici pourtant un exemple du contraire, & nous le rapportons avec d'autant plus de plaisir, qu'il est certainement unique. Un Artiste François, chargé de peindre Mademoiselle d'Orléans, future épouse de Charles II, Roi d'Espagne, la représenta d'une manière ridicule. Cette Princesse sembloit avoir le visage de côté, & paroissoit horriblement louche. La Reine, mere du jeune Monarque (2), faisant voir cette maussade peinture à la Comtesse d'Aunoy, d'après

(1) *Anecdotes Littéraires*, tom. 2, pag. 5—96.

(2) Marguerite d'Autriche.

qui nous rapportons ce trait , dit à la Marquise de Pallavios : — « Ne vous souvenez-
» vous pas d'avoir vu mon portrait dans
» la Chambre du feu Roi ? — Oui , Ma-
» dame , reprit la Marquise , & je me sou-
» viens aussi qu'en voyant votre Majesté ,
» nous demeurâmes fort étonnées que le
» Peintre lui eût fait tant de tort. — C'est
» ce que je voulois dire , reprit la Reine
» mère. Lorsque je fus arrivée , & que je
» jetai les yeux sur ce portrait , que l'on
» me dit être le mien , j'essayai en vain de
» m'y reconnoître , je ne pus y réussir (1) ».

Certain Abbé resta court en Chaire ,
faute de mémoire , & se fit peindre quelque
temps après cette fâcheuse aventure. L'Ar-
tiste le représenta si fort au naturel , qu'en
voyant ce portrait , on dit qu'il n'y man-
quoit que la parole. — « Bon , s'écria
» malicieusement un homme d'esprit , ne

(1) *Voyage d'Espagne* , tom. 3 , pag. 305—6.
Dom Bonaventure d'Argonne , dans ses *Mélanges* ,
dit que ce voyage d'Espagne est de la Marquise de
Launoy ; & un peu plus bas il appelle cette dame
la Comtesse de Launoy. De pareilles fautes ne de-
voient point échapper au savant Abbé Banier , dans
la nouvelle édition qu'il a donnée de l'ouvrage de ce
célèbre Chartreux. V. *Mélanges d'hist. & de Littér.*
tom. 2 , pag. 312. 97 , édit. 1725.

» voyez - vous pas que Monsieur l'Abbé
» prêche » ?

Un Gentilhomme Campagnard vint trouver un Peintre de portraits , & lui dit qu'il vouloit se faire représenter , armé de toutes pièces , & portant sous sa cuirasse un magnifique juste-au-corps de buffle. Tout se seroit fort bien passé , si le prix n'avoit effrayé le Campagnard , qui s'imagina que la cherté du portrait n'avoit d'autre cause que le riche habit dont il vouloit le décorer. —
» Eh bien , dit - il au Peintre , je me passerai du juste - au - corps de buffle ; il suffira
» de mettre une chemise sous mon armure
» (1).

Un Peintre ayant fait le portrait d'un homme extrêmement babillard , quelqu'un mit ces vers au bas du tableau :

Ce Portrait vaut mainte pistole ,

Il ne sauroit ressembler mieux ;

Il n'y manque que la parole ;

Mais son original parle assez pour tous deux.

Mademoiselle de Charolois s'étant fait

(1) On trouvera quelques anecdotes sur des portraits , aux articles de plusieurs Peintres. V. entr'autres le Brun , année 1619 , & Jacques Autreau , année 1656 , tous les deux Peintres François.

peindre en habit de Cordelier , M. de Voltaire lui adressa ces vers :

Frère Ange de Charolois ,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de Saint-François
Sert à Vénus de ceinture ?

Le même Poète , toujours agréable & délicat , quoique septuagénaire , vit le portrait de Madame la Comtesse & ne put résister à l'envie de lui donner deux baisers. Voici comment il s'excuse , en ap- prenant son transport à cette Dame :

Vous ne pouvez empêcher cet hommage ,
Foible tribut de quiconque a des yeux :
C'est aux mortels d'adorer votre image ;
L'original étoit fait pour les Dieux.



PEINTRES GRECS (*).

BULARQUE, né en Lydie, fleurissoit dans la XVII^e. Olympiade, vers l'an du monde 3288, & 712 ans avant J. C.

BULARQUE est le plus ancien des Peintres Grecs, dont il soit fait une mention positive. Il vivoit en même temps que Romulus. Il représenta la bataille que Candaule, Roi de Lydie, livra aux Magnésiens. Ce Prince fut si charmé du tableau, qu'il voulut absolument l'acheter au poids de l'or.

SOCRATE, Peintre & Sculpteur, fleurissoit vers la LX^e. Olympiade.

LE nom de Socrate est aussi célèbre dans les fastes des Arts, que dans l'Histoire de la Philosophie. Deux Peintres Grecs portèrent le nom de Socrate. Lorsqu'on place

(*) Ce sont ceux qui ont paru dans la Grèce, depuis l'origine de la Peinture jusqu'à sa décadence, après l'invasion des Romains. Au reste, il faut être en garde sur ce que les Auteurs Grecs ont écrit à la louange de leurs Artistes; ce sont souvent des

181 ANECDOTES

au rang des Sculpteurs le Philosophe auquel les Athéniens firent boire la ciguë, on le confond peut-être avec quelque Artiste de ce nom, ou bien avec son père, qui fut en effet un très-habile Statuaire.

Quoi qu'il en soit, l'un des Socrates comptés parmi les Peintres, fit un tableau extrêmement ingénieux, représentant un homme paresseux, qui voudroit se résoudre à travailler : on le voyoit s'occuper lentement à faire une natte avec de certaines herbes, & que, par non-chalance, il laissoit manger à son âne, à mesure qu'il l'achevoit.

Quelques Auteurs prétendent que Socrate, par ce tableau allégorique, avoit voulu représenter un mari imbécille, dont le travail fournit aux dépenses d'une femme coquette.

*HYPPIAS fleurissoit vers la LX^e.
Olympiade.*

D'UNE adresse & d'une aptitude étonnante pour toutes les choses auxquelles il vouloit s'appliquer, Hyppias possédoit tous

exagérations outrées, (soit dit en passant, & sans blesser les amateurs de l'Antiquité). V. les *Dissertations* sur la Peinture, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

les arts & toutes les sciences, au degré qu'ils étoient connus de son temps. C'est ne donner qu'une bien foible idée de ses divers talens, que de dire qu'il étoit en même temps Philosophe, Peintre, Rhéteur, Statuaire; nous devons encore observer qu'il étoit si ingénieux & si adroit de ses mains, qu'il faisoit lui-même tout ce dont il avoit besoin; jusques-là qu'il n'avoit rien chez lui, ni sur sa personne, qu'il n'eût taillé, fabriqué, cousu, tissé ou agencé de ses propres doigts (1).

POLYGNOTE fleurissoit avant la XC^e. Olympiade, vers l'an du monde 3582.

LA peinture étoit encore informe & barbare avant Polygnote, & l'on n'employoit qu'une seule couleur; il fut le premier qui mit de l'expression dans ses figures, & qui fut rendre les couleurs aussi vives qu'éclatantes (2). Cet Artiste se plaisoit sur-tout à peindre les femmes.

Chargé d'orner de plusieurs tableaux le superbe Portique d'Athènes, il représenta avec tant de force & de vérité les victoires que les Grecs avoient jusqu'alors remportées sur les Perses, que les Athé-

(1) Plin. lib. 35.

(2) Il s'agit de quatre couleurs seulement. V. ce que nous avons dit plus haut, Parag. III, pag. 8.

niens, afin de le récompenser d'une manière proportionnée à la beauté de ses ouvrages, lui offrirent des sommes considérables; mais Polygnote, préférant la gloire aux faveurs de la fortune, refusa généreusement des trésors qui l'auroient enrichi.

Le Peintre Mycon, employé au même Portique, mais d'un côté différent, parut animé de sentimens moins nobles, ou prouva seulement qu'il étoit moins riche que Polygnote : il reçut de l'argent pour prix de son travail ; & , par ce contraste frappant , augmenta la gloire de son rival.

Le procédé de Polygnote excita l'admiration générale; les Amphictyons rendirent un décret solennel, pour le remercier au nom de tout le peuple : ils ordonnèrent en même temps que dans toutes les Villes où il passeroit, il y seroit logé & entretenu aux dépens de la République.

Pausanias observe que ces peintures du Lycée s'étoient conservées jusqu'à son temps, c'est-à-dire, près de six-cents ans depuis Polygnote.

Vers la fin du quatrième siècle de l'Ere Chrétienne, un Proconsul Romain enleva du Portique d'Athènes les tableaux de cet Artiste : ce qui peut faire concevoir quelle a dû être leur durée.

Polygnote fut très-galant : le beau sexe le

vit souvent languir dans les fers ; mais doit-on mettre au rang des foiblesses une passion que la Nature inspire pour son ouvrage le plus parfait , & qu'ont éprouvé tant de grands hommes , d'autant plus susceptibles d'amour , que l'esprit & le génie causoient d'effervescence dans leur sang ? Quoi qu'il en soit , Polygnote eut le bonheur de plaire à Helpinice , fille de Miltiade & sœur de Cimon , les deux plus fameux Héros que la Grèce ait opposé aux armées innombrables des Perses. Cette illustre conquête dut infiniment flatter l'amour-propre d'un Artiste avide de gloire autant que de plaisir. Ajoutons qu'Helpinice étoit belle , & qu'il n'eut point à se plaindre de ses rigueurs.

PAUSON *fleurissoit en la XCV.*
Olympiade

PAUSON étoit habile , & vécut toujours dans l'indigence : son extrême misère donna lieu au proverbe , *Pausone mendicior* , (plus gueux que Pauson). C'est peut-être là l'origine de notre proverbe François , qui n'est certainement applicable qu'aux mauvais Artistes ; *gueux comme un Peintre*.

Quelqu'un chargea Pauson de lui peindre un cheval , se roulant sur la poussière ; mais il le représenta dans l'attitude d'un cheval fougueux , qui sembloit galopper avec ra-

pidité. Celui qui avoit commandé le tableau, se sachant de ce que ses intentions n'avoient point été suivies, & refusant de payer le Peintre, Pauson ne fit que renverser le tableau; alors le cheval parut couché à terre & comme on l'avoit souhaité.

ZEUXIS fleurissoit en la XCV^e. Olympiade, l'an du monde 3604, 400 avant J. C.

ZEUXIS employa le premier dans ses tableaux la magie des ombres & de la lumière.

Il surpassa de beaucoup son maître Apollodore, qui, peu content des progrès de son élève, composa une espèce de satire, envers (1), dans laquelle il se plaignoit vivement que l'art de la peinture lui avoit été dérobé par Zeuxis, qui ôsoit encore s'en parer en tous lieux, comme d'un bien légitime. Mais Apollodore eut beau crier à l'injustice, Zeuxis continua de mettre à profit les leçons qu'il avoit reçues; & les loix ne furent point tentées de sévir contre un pareil vol.

Zeuxis acquit en peu de temps des ri-

(1) Quelques Auteurs ont écrit que ce fut un *dioge*.

chesses immenses. Lorsqu'il vit que la fortune avoit même surpassé tous ses vœux, il refusa de vendre ses tableaux, & les donnoit libéralement aux Princes & aux Villes qui avoient le plus d'admiration pour ses ouvrages; — « parce, disoit-il, qu'aucun prix ne pouvoit les payer ».

Il se plaisoit beaucoup à faire ostentation de son extrême opulence. Il aimoit à paroître vêtu magnifiquement, sur-tout dans les occasions d'éclat: aux jeux Olympiques, il se monroit à toute la Grèce, couvert d'une robe de pourpre, avec son chiffre tracé en lettres d'or sur l'étoffe.

Il ne se piquoit pas d'achever promptement ses ouvrages: comme on lui reprochoit sa lenteur, il répondit qu'à la vérité il étoit long temps à peindre, mais qu'il peignoit pour l'immortalité.

Une foule d'autres traits servent encore à prouver l'excessive vanité de Zeuxis. Il mit au bas d'un de ses tableaux, représentant un athlète, ce vers Grec, qu'on a traduit de la sorte en vers François :

A l'aspect du Lutteur¹, dans lequel je m'admire,
En vain tous mes rivaux voudront se tourmenter :

Ils pourront peut-être en médire,
Sans pouvoir jamais l'imiter (1).

(1) Le vers Grec se trouve dans Plutarque: mais

Zeuxis rendit si parfaitement la Nature ; que les oiseaux vinrent plusieurs fois becqueter des raisins , qu'il avoit peints dans une corbeille.

Parrhasius ôsa seul défier cet Artiste , aussi habile qu'orgueilleux. Zeuxis produisit la représentation des raisins qui avoit trompé les oiseaux. Parrhasius ayant montré son ouvrage , Zeuxis impatient s'écria , *sirez donc ce rideau ?* C'étoit ce rideau même qui faisoit le sujet du tableau. Zeuxis alors s'avoua vaincu , puisqu'il n'avoit trompé que des oiseaux , au lieu que Parrhasius l'avoit séduit lui-même.

Quelque temps après , Zeuxis peignit un jeune garçon , qui portoit sur la tête un panier rempli de raisins. Il s'aperçut encore que les oiseaux , attirés par la ressemblance du fruit , s'approchoient pour le becqueter ; mais loin de s'en applaudir , il en conclut que son ouvrage avoit des défauts. Voici comment il raisonna : — « Si les raisins ne sont pas mal , puisque des oiseaux y ont été trompés , il faut convenir que le jeune homme qui les porte , n'est guère bien , puisqu'ils n'en sont point effrayés ».

Il est appliqué au Peintre Apollodore. En voici le sens en François : « On le critiquera plus facilement qu'on ne l'égalera ».

Les habitans de Crotone (1), formèrent le dessein d'enrichir de belles peintures un de leur plus superbes Temples. Pour cet effet, ils firent à grands frais venir dans leur Ville le célèbre Zeuxis, qui avoit la réputation d'être le premier de son art. Zeuxis voulant mériter le choix qu'on avoit fait de lui, dit au peuple de Crotone : « — Afin » de vous laisser le modèle d'une beauté par- » faite, je me propose de peindre pour vous » une Hélène — ». L'offre fut acceptée avec la plus grande joie, les Crotoniates ne pouvant ignorer que Zeuxis excelloit sur-tout à peindre des femmes. Leur espérance ne fut pas trompée. — « Où sont vos plus belles filles » ? — leur demanda - t - il. Alors les Crotoniates le menèrent à l'Académie, où les jeunes gens, tout nus, étoient occupés à se former dans leurs exercices ; comme il consécroit attentivement les proportions & les corps de cette Jeunesse robuste, & ne pouvoit se lasser d'en faire l'éloge : — « Courage ! lui dirent - ils ; nous avons les » sœurs de ces beaux garçons, & vous » pouvez juger des unes par les autres ». — « Eh bien, dit le Peintre, faites m'en voir » quelques-unes des plus belles, pour me

(1) Ancienne Ville d'Italie, qui subsiste encore, dans le Royaume de Naples.

» donner l'idée de l'Hélène que je vous ai » promise ». — Aussi-tôt les Crotoniates s'assemblèrent ; & , par un décret public , ils firent venir en un même lieu , toutes leurs filles , en accordant à Zeuxis la liberté de prendre celles qu'il trouveroit dignes de lui servir de modèles. Il en choisit cinq , qu'on doit regarder comme des beautés parfaites , puisqu'elles furent jugées telles , par l'homme qui avoit la plus grande idée des perfections de la Nature ; mais il la surpassa , lorsqu'il réunit dans un tout idéal , les charmes des cinq belles personnes qu'il eut long-temps sous les yeux (1).

Denys d'Halicarnasse , dit simplement , que , Zeuxis travaillant à une Hélène , qu'il peignoit sans draperies , les Crotoniates , qui estimoient beaucoup son pinceau , lui envoyèrent les plus belles filles qu'ils purent trouver dans la Ville , afin qu'il fût passer dans son tableau les grâces qui l'auroient le plus frappé.

Quoi qu'il en soit , les Crotoniates , enchantés de la belle Hélène , que le pinceau de Zeuxis avoit fait naître parmi eux , ne la montrèrent d'abord que difficilement ,

(1) Ce morceau est tiré de Cicéron , (*de invent. lib. 2 , cap. 1.*) Plusieurs Auteurs disent que ce fut des filles d'Agrigente qui servirent de modèles à Zeuxis.

& encore pour de l'argent; ce qui donna lieu d'appeller cet excellent tableau, *Hélène la courtisane* (1).

Un de ces hommes froids & incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquoit des défauts dans ce fameux ouvrage : *que ne pouvez vous le voir avec mes yeux !* s'écria le Peintre Callimaque.

Le même Callimaque ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef d'œuvre, & passoit régulièrement une heure ou deux à le considérer.

Quintilien nous apprend que les anciens Peintres s'assujettirent à prêter à leurs Dieux & à leurs héros la physionomie & le même caractère que Zeuxis leur avoit donné : ce qui lui procura le sur-nom de *Législateur*.

Zeuxis mettoit au pied de son lit le portrait de sa maîtresse, nommée Lucia, & ne s'endormoit qu'après avoir long-temps considéré cette précieuse image, afin de l'avoir présente à son imagination jusques dans le sommeil.

(1) Des Auteurs prétendent que Zeuxis ne peignoit point Héène pour les habitans de Crorone, mais Venus. & Juste-Lipse soutient que ce fut Junon. Bayle, Carlovati, & la plupart des Auteurs sont pour une Hélène.

On prétend que Zeuxis ayant représenté une vieille avec un air extrêmement bizarre & grotesque , ce tableau le fit rire , qu'il en mourut (1).

PARRHASIUS , Contemporain de Zeuxis.

PARRHASIUS fut , dit-on , formé dans la peinture par Socrate le Philosophe (2) à qui les talens d'un tel disciple ne firent pas peu d'honneur.

On peut dire que la vanité de Parrhasius surpassa de beaucoup celle de Zeuxis. Il se donnoit hardiment à lui-même les épithètes les plus flatteuses & les sur-noms les plus relevés ; par exemple , ceux de *tendre* , de *moëlleux* , de *magnifique* , de *délicat* , de *consommateur de l'art* , sorti originellement d'*Appollon* , & né pour peindre les Dieux. Il assuroit qu'Hercule lui apparoissoit souvent ; & que , s'il avoit si bien représenté ce demi-Dieu , c'est qu'il l'avoit copié d'après nature. Il osoit encore ajouter qu'il étoit le *Dieu de la Peinture*.

(1) On peut douter de ce trait , qui n'est rapporté que par un certain Verrius Flaccus , dont le célèbre Grammairien Festus abrégé le Livre intitulé *De verborum significatione*.

(2) On peut-être quelque autre Socrate.

Non content de se donner toutes ces louanges , il s'habilloit de pourpre , portoit une couronne d'or , avoit toujours à la main une canne fort riche , & il n'y avoit pas jusqu'aux attaches de ses souliers qui ne fussent d'or.

Il est vrai que Parrhasius avoit reçu de ses concitoyens la robe de pourpre & la couronne d'or qu'il portoit ordinairement , & qu'il étoit excusable , en quelque sorte , de se plaire à montrer aux Grecs la marque glorieuse de l'estime que sa patrie lui avoit témoigné.

Il accompagnoit encore ses tableaux d'inscriptions orgueilleuses , telles qu'un Artiste modeste auroit à peine pu les souffrir d'une main étrangère.

L'amour - propre de Parrhasius éclatoit jusques dans les motifs des mortifications qu'il éprouvoit quelquefois. Ayant été surpassé par Timanthe , dans la composition d'un tableau qu'il avoit fait au concours , il fut assez présomptueux pour se consoler par le sujet même qui avoit été la manière du combat. C'étoit un Ajax , outré de colere contre les Grecs , de ce qu'ils avoient accordé à Ulysse les armes d'Achille.

» — Contemplez mon Héros , dit Parrhasius
 » à toute l'assemblée ; son sort me touche
 » encore plus que le mien. Voyez comme

» il paroît outré de l'arrêt injuste qui le
» déshonore une seconde fois ».

Tout somptueux qu'étoit Parrhasius , & quoiqu'il poussât la vanité jusqu'à faire consister le vrai mérite dans la magnificence des meubles & des habits , il vouloit cependant être mis au rang des Sages ; il écrivoit souvent au bas de ses tableaux : *l'honnête & vertueux Parrhasius a peint ceci.*

Qu'on juge de quel amour de la sagesse il étoit animé. Il s'amusoit à représenter en petit les sujets les plus obscènes. De pareilles peintures n'étoient , disoit-il , qu'un jeu , qu'un délassement de son esprit.

On remarque , ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1) , qu'un de ses tableaux licencieux étant passé à Rome , & ayant été légué , à l'Empereur Tibère , avec cette clause , que , s'il étoit choqué de l'indécence du sujet , il recevrait , au lieu du tableau , un million de sesterces (environ 75000 livres) ; Tibère le préféra à cette somme , quoique son avarice fût excessive.

Parrhasius acheta un prisonnier , qui avoit été long - temps esclave du Roi Philippe , & l'ayant conduit à Athènes , il le fit mourir dans les tourmens , afin qu'il pût

(1) Parag. V , pag. 21.

lui servir de modèle pour un Prométhée, qu'il peignoit attaché sur un rocher, dans l'instant que le vautour, envoyé par Jupiter, lui dévore le foie. On assure que Parrhasius eut la barbarie de prolonger le supplice du malheureux esclave, & de l'exciter à souffrir courageusement. — « Bon, lui » crioit-il; voilà une attitude excellente; » la douleur est bien marquée. Déchirez-le, ajoutoit-il à ceux qui le tourmentoient, » déchirez-le, il me faut de nouveaux traits » de douleur ». Enfin, l'esclave expira dans des souffrances inouïes (1).

Quand on fut le crime de Parrhasius, on cessa d'admirer son tableau. On cita l'Artiste devant l'Aréopage, où les Orateurs, qui florissoient alors dans Athènes, déployèrent toute leur éloquence contre le coupable, qui trouva pourtant un habile défenseur, auquel il fut redevable d'être préservé du supplice. Mais Parrhasius est à jamais déshonoré, par ce trait affreux de barbarie, s'il est possible qu'il soit véritable (2).

(1) Cette histoire, qui fait frémir, est rapportée par plusieurs Auteurs anciens. V. aussi *Choix des Mémoires*, tom. 5.

(2) Cette histoire n'auroit-elle pas donné l'idée de celle qu'on a débitée sur Michel - Ange? Voyez l'article de ce grand-homme, aux *Peintres Italiens*, année 1474.

EUPHRANOR, *Contemporain de Parrhasius.*

EUPHRANOR peignit un Thésée en concurrence avec Parrhasius, qui donna à ce Héros un air trop efféminé : aussi Euphranor, disoit-il, que le Thésée de Parrhasius avoit l'air d'un homme nourri de roses, & que le sien ressembloit à un homme nourri de chair.

ANDROCIDE, *fleurissoit aussi en la XCV^e. Olympiade.*

ANDROCIDE peignoit admirablement bien les poissons ; & , par une singularité digne d'être remarquée , il ne vivoit que de poissons.

TIMANTHE, *né en la XCV^e. Olympiade (*)*.

CE Peintre , dans son tableau du *sacrifice d'Iphigénie* , s'efforça de rendre les passions qui devoient agiter les différens personnages présens à cette action , si célèbre

(*) Il y a eu deux Timanthes, tous les deux Peintres, mais qui ont vécu dans des temps différens. On confond assez communément ensemble les deux Timanthes. V. *Mercur de France*, 1740, Juillet, pag. 1091.

dans l'Antiquité ; mais, désespérant de pouvoir exprimer toute la douleur dont Agamemnon étoit pénétré, à la vue de sa fille immolée sous ses yeux, par son ordre & pour le salut de la Grèce, il prit le parti de lui couvrir le visage d'un voile, laissant ainsi à deviner, par ce trait ingénieux, les sentimens qui ont dû se peindre sur le visage de ce père au désespoir, & que le Peintre craignoit de représenter trop foiblement (1).

Une autre fois Thimante eut recours à un expédient, peut-être plus ingénieux. Voulant faire concevoir la grandeur énorme d'un Cyclope endormi, qu'il avoit représenté en petit, il s'avisa de placer auprès de ce Cyclope une foule de Satyres, qui lui mesuroient le pouce avec une longue perche.

(1) On pourroit soupçonner que le Poète Euripide a fourni à Timante cette idée, qui fit tant d'honneur au Peintre. Qu'il nous fût de rapporter ce passage de son *Iphigénie* : « Lorsqu'Agamemnon vit sa fille, qu'on menoit dans le bois pour être sacrifiée, il gémit, &, détournant la tête, versa des larmes, & se couvrit les yeux de sa robe ».

Homère représente aussi le vieux Priam, qui se couvre le visage d'un voile, afin de cacher son extrême douleur *Iliad.* liv. 24. V. la *Dissertation* de M. Cocquart, *Mercur*, 1740, Juin.

Ce qui pourroit encore ôter à Timante une partie de sa gloire, c'est que dans les cérémonies

PAUSIAS , *fleurissoit vers la C^I^e. Olympiade.*

ON a beaucoup vanté l'un des tableaux de Pausias , qui représentoit l'ivresse , caractérisée par un femme peinte avec un tel art , que l'on appercevoit à travers un vase qu'elle vuïdoit , tous les traits de son visage enluminé.

Mais c'est à l'amour que Pausias dut toute son habileté & sa plus grande réputation. La belle Glycère , Bouquetière d'Athènes , eut la gloire de le charmer. Sans cesse auprès de sa maitresse , il s'amusoit quelquefois à copier les fleurs dont elle formoit des guirlandes & des couronnes ; & devint en ce genre le plus fameux Peintre de la Grèce. Inspiré , conduit par l'amour , il peignit Glycère , & saisit l'un de ces instans heureux où la Belle , laissant tomber les fleurs qu'elle assortissoit avec art , ex-

funéraires , il étoit d'usage que les Grecs se couvrissent le visage. M. Guys , dans son excellent *Voyage littéraire de la Grèce* , observe même que ces peuples ont toujours porté , & portent encore une espèce d'écharpe , attachée au haut de leur robe , afin de s'en voiler la tête , dans certaines circonstances. V. la lettre 7 , pag. 77 , tom. 1. Nous avons dit ailleurs que les Peintres Persans voilent le visage d'Ali , craignant de ne pouvoir en rendre la beauté. V. Parag. XXVII , pag. 162.

primoit dans ses yeux pleins de langueur toute l'ivresse du sentiment. Ce tableau fut si généralement admiré , que Lucullus , aussi célèbre à Rome par son luxe que par ses exploits militaires , en paya la seule copie 9400 livres (1). Qu'auroit-il donc donné de l'original ?

TIMOMAUQUE (*), *fleurissoit en la CVII^e Olympiade.*

CET Artiste , qui doit avoir joué un grand rôle dans la Grèce , représenta un homme armé de pied-en-cap , accourant à une irruption de l'ennemi. Il sembloit voler au combat ; la fureur étoit peinte dans ses yeux , il levoit le bras pour frapper , & l'on auroit dit qu'il étoit sur le point de n'épargner personne. Mais Timomaque s'avisa d'un singulier moyen pour faire sentir davantage le mérite de ce tableau. Avant que de l'exposer à la vue du Peuple , selon la coutume de son temps , il fit sonner l'alarme , & jouer des fanfares guerrières à plusieurs Musiciens , qu'il avoit rassemblés ^e

(1) Deux talens.

(*) On ne doit pas le confondre avec un certain Timomachus , qui vivoit à Rome du temps d'Auguste , & dont nous n'avons rien à remarquer.

pour cet effet. Après avoir rempli l'imagination du spectateur , des dangers & des horreurs d'une attaque imprévue , il tira le voile , qui avoit jusqu'alors couvert son tableau , & le fit voir à tout le Peuple , qui en conçut beaucoup mieux les beautés , & qui crut appercevoir réellement un soldat voler au combat.

Timomaque , selon quelques Auteurs , avoit peint ce tableau pour porter les Athéniens à prendre les armes. Il parvint en effet , disent - ils , par le secours seul de la Peinture , à exciter dans l'ame du Peuple un violent desir de combattre , tandis que les Orateurs & les Poètes s'étoient en vain épuisés pour le même objet.

EUPOMPE, *fleurissoit vers la CIX^e.
Olympiade.*

CE Peintre eut tant crédit & d'autorité dans la Grèce , par son mérite personnel & par ses talens , qu'il fit diviser la Peinture en trois genres , ou trois Ecoles , quoiqu'il n'y en eût seulement que deux avant lui , la *Grecque* & l'*Asiatique* ; mais à sa considération , & parce qu'il étoit de Sicyone , on supprima la seconde , & l'on divisa la première en trois parties , l'*Ionique* , l'*Attique* & la *Sicyonienne*.

Lyfippe , le Sculpteur , lui demandoit un jour quel étoit le Peintre qu'il prenoit pour

modèle : — « Mon ami, répondit Eupompe, » c'est la Nature qu'il faut suivre, & non » pas un ouvrier ».

PAMPHILE, *fleurissoit vers la CX^e.
Olympiade.*

CET Artiste joignit les Sciences à la Peinture, & disoit qu'un Peintre qui ne possédoit point parfaitement les Mathématiques, ne pouvoit jamais être habile dans sa profession.

Pamphile se fit un plaisir d'enseigner son art; mais afin de ne donner ses leçons qu'à des jeunes gens de bonnes familles, il ne prenoit aucun élève qu'à raison de dix talents (1), & pour dix années d'apprentissage. Ce ne fut qu'à ces conditions qu'Apelle obtint d'être placé au rang de ses disciples.

Par les soins de Pamphile, la Peinture, beaucoup plus honorée qu'elle ne l'étoit avant lui, fut mise à la tête des Arts-Libéraux; & il fit rendre un Edit formel qui l'interdisoit absolument aux domestiques & aux esclaves, & qui n'en permettoit la pratique qu'aux Nobles seulement.

(1) S'il s'agissoit ici du talent Attique, ce seroit 48000 livres, argent de France: somme qui paroît fort exagérée, ainsi que la plupart de celles dont nous ferons mention dans l'article des Peintres Grecs.

APELLE, *fleurissoit vers la C X I^e. Olympiade ;
l'an du monde 3668, 36 ans avant J. C.*

APELLE a non-seulement été le premier Peintre de la Grèce ; il fut encore très-instruit, & écrivit trois volumes sur les principes de son art ; ouvrage dont Pline avoue s'être beaucoup servi dans le livre qu'il nous a laissé sur la Peinture (1).

Une extrême politesse, des manières douces, insinuantes, & beaucoup d'agrément dans l'esprit, le rendoient encore fort agréable à tout le monde.

Quelques affaires qu'il pût avoir, quelque dissipation qu'on cherchât souvent à lui procurer, il ne passoit jamais la journée sans peindre quelque chose (2). Lorsqu'il lui arrivoit de n'avoir pu manier le pinceau, il avoit coutume de dire : — « je » n'ai pas seulement fait un trait aujourd'hui ». — De-là vint le proverbe, qui s'appliquoit à toute espèce de travail. *Nulla*

(1) Personne n'a pu jusqu'à présent retrouver le secret d'un certain vernis, dont Apelle faisoit usage, auquel Pline attribue trois qualités essentielles. 1^o. Il adoucissoit les couleurs & conservoit leur éclat. 2^o. Il ménageoit la vue du spectateur. 3^o. Il garantissoit l'ouvrage de la poussière.

(2) Nous verrons que Rubens suivoit cet exemple.

dies sine linea. La traduction contredit le texte, qui dit : ne laissez passer aucun jour sans tracer quelque ligne.

Apelle louoit volontiers les talens de ses rivaux ; il se permettoit seulement de dire à leur sujet : « — Ils réunissent toutes » les perfections de la Peinture ; mais il » leur manque une partie essentielle, la » grâce : dans celle-ci, je suis le seul qui n'ai » point d'égal — (1) ».

Un Peintre ignorant représenta une Hélène , vêtue d'habits superbes , & surchargée d'or & de pierreries ; il montra ce tableau à Apelle , qui se contenta de lui dire : — » O mon ami ! n'ayant pu la faire belle , » tu l'as fait riche ». —

Un autre Peintre malhabile se glorifioit de travailler très-promptement , & disoit en montrant un tableau : « — Je l'ai fait » en un moment ». — Apelle lui répondit : « — on le voit bien ». —

Apelle rencontra un jour la Courtisane Phryné , encore toute jeune, qui , portant une cruche d'eau , revenoit du Pirée (2) ; il fut tellement épris de sa beauté naissante, qu'il l'amena souper avec lui , & avec plusieurs de ses amis. Comme on le plaisantoit

(1) Et la grâce plus belle encor que la beauté
dit un de nos Poëtes modernes.

(2) Le port d'Athènes.

fur l'extrême jeunesse de Phryné : — « Je vous prédis , leur dit-il , qu'elle effacera toutes les Beutes d'Athènes , & je vous promets que cet enfant verra quelques jour à ses pieds des vieillards & des Sages ».

Apelle surprit un jour cette Phryné , qui , venant de se baigner , n'étoit seulement couverte que de ses cheveux , dont l'ébène éclatant relevoit la blancheur d'une peau admirable. Apelle , rentré chez lui , l'ame remplie de ce charmant spectacle , & vivement amoureux de Phryné , conçut l'idée de peindre sa fameuse Vénus , sortant des eaux. Le prodigieux succès de ce tableau dut enorgueillir la belle Phryné , puisque Vénus n'étoit que son image , & qu'elle servoit ordinairement de modèle lorsqu'on vouloit représenter la mère de l'amour (1).

Alexandre ne dédaignoit pas d'aller souvent chez Apelle , tant pour jouir des charmes de sa conversation , que pour le voir travailler , & devenir le premier témoin des merveilles produites par son pinceau.

Le Conquérant de l'Asie étoit même si

(1) Nous verrons aussi le Sculpteur Praxitèle prendre pour modèle cette Courtisane si fameuse. Pline dit que la Vénus sortant des eaux étoit le portrait de Campaspe. Nous avons cru devoir suivre le récit d'Athénée , liv. 13.

prévenu en faveur d'Apelle , que , par un Edit public, il défendit expreffément à tout autre Peintre de faire fon portrait.

Ce Prince vouloit encore qu'il lui parlât librement. Un jour que le Monarque voyoit travailler l'Artifte , & que ce Prince raifonnoit fort mal fur la Peinture , Apelle lui conteilla tout doucement de traiter un fujet qu'il connût mieux. « — Ne voyez-vous , » pas , ajouta-t-il , que ces jeunes garçons , » qui broient mes couleurs , ne font que » foudre entr'eux de vos discours » ?

On prétend auffi qu'Apelle reprit d'une manière moins ménagée le Grand-Prêtre de la Diane d'Ephèfe , qui voulut s'avifer de parler peinture avec lui. — « Tandis que » vous avez gardé le f Silence , lui dit-il , l'or » & la pourpre , dont vous êtes revêtu , vous » rendoient eftimable à ceux qui ne vous » connoiffoient aucunement ; mais depuis » que vous avez commencé à difcourir de » chofes que vous n'entendez point , les gar- » çons qui broient mes couleurs n'ont pu » s'empêcher de rire.

Apelle ayant représenté Alexandre fous la forme de Jupiter , & la foudre à la main , reçut vingt talens de ce généreux Prince , (96000 livres). Cet argent ne lui fut pas compté ; on couvrit le tableau de pièces d'or , qui fe trouvèrent monter à-peu-près jufqu'à cette fomme. Cette manière fi peu

usitée, de récompenser le mérite d'un Artiste ; donna lieu de dire , en parlant de ce tableau , que *le prix n'en fut pas réglé au poids , mais à la mesure.*

Ce portrait étoit si ressemblant & si plein d'énergie , qu'on disoit communément dans la Grèce , « qu'il y avoit deux Alexandres , » l'un invincible , fils de Philippe ; l'autre » inimitable , celui d'Apelle ».

Il paroît cependant qu'Alexandre ne trouva pas toujours qu'Apelle eût l'art de bien saisir sa ressemblance. Le Monarque ne louoit que foiblement un de ses portraits , fait de la main de son Peintre chéri , lorsqu'un cheval , comme frappé à l'aspect de celui qui étoit représenté , se mit à hennir aussi-tôt : Apelle dit alors , en riant , au vainqueur de l'Asie : « — Seigneur , ce cheval » paroît mieux se connoître en peinture que » vous ». — Alexandre ne se fâcha point de la plaisanterie.

Le trait suivant n'est peut-être qu'une amplification de celui-ci. Apelle peignit une cavale , en concurrence avec plusieurs Peintres. S'appercevant que ceux qui devoient juger du mérite de son ouvrage , ne lui étoient point favorables , il en appella aux chevaux. On en fit donc venir de véritables , qui parurent froids devant les tableaux de ses concurrens , & se mirent à hennir de toute leur force à la vue du sien.

Alexandre fut inconsolable de la mort de Bucéphale. Apelle , flattant sa tristesse profonde , afin de mieux parvenir à la dissiper , réussit tellement à rendre la ressemblance de ce fameux cheval , qu'Alexandre , cherchant à calmer insensiblement sa douleur , ordonna pendant long - temps qu'on portât à manger à cette simple représentation , comme si son cher Bucéphale avoit été réellement en vie.

Une des plus grandes victoires d'Alexandre , est de s'être vaincu lui-même , dans l'occasion dont nous allons parler. On jugera de l'estime & de l'amitié que le Conquérant de la moitié du monde avoit pour Apelle. Alexandre étoit vivement épris d'une jeune personne nommée Campaspe (1) , & voulut qu'Apelle en immortalisât les traits. S'apercevant que le Peintre devenoit très-sensible aux charmes de la beauté , à mesure qu'il cherchoit à les rendre , il lui céda cette aimable personne , qui s'étoit si bien peinte dans le cœur de l'Artiste qui s'efforçoit à représenter toutes ses grâces.

Voici comment un Poëte de nos jours a raconté cette histoire , embellie par ses vers enchanteurs :

(1) Les anciens Auteurs varient sur le nom de Campaspe.

La Grèce & l'Orient, aux pieds de leur vainqueur ,

Jouïssent d'une paix profonde ;

Alexandre , content dans ce repos du monde ,

A ses goûts sans réserve abandonnoit son cœur ;

Les festins & les jeux , dans les murs d'Ecbatane ,

Remplissoient les momens , varioient les plaisirs :

Statira , Taïs & Roxane ,

Partageoient tour-à-tour & combloient ses desirs.

Mais des rivages de l'Hydaspe ,

Un objet plus charmant , transporté dans la Cour ,

Eut bientôt fixé son amour ;

Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.

Eh ! quelle autre beauté méritoit ses regards ?

La main de la Nature & le travail des Arts

N'avoient jamais formé de si parfait modèle.

Après avoir jouï de mille voluptés ,

Le Héros plus ardent revenoit auprès d'elle ,

Caresser , parcourir , admirer des beautés ,

Et découvroit sans cesse une beauté nouvelle.

Un jour , en la quittant , il fait venir Apelle : —

» J'exige de ton Art un chef-d'œuvre nouveau :

» Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus
» belle ;

» C'est un sujet digne de ton pinceau.

» Va préparer les couleurs & la toile (1).

» Je veux que de son lit , conduite devant nous ,

(1) Selon toute apparence , on ne peignoit point alors sur toile ; mais c'est ici une licence poétique.

- » Elle soit à tes yeux sans parure & sans voile ;
- » Tous ses traits sont charmans , il faut les peindre
» tous.
- » Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses
» charmes » , —
- » Ah ! Seigneur , soyez sans alarmes.
- » D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux ,
- » Je touchois , dit Apelle , au moment d'être heu-
» reux ;
- » Le Scythe , sur ces bords ayant porté ses armes ,
» Nous sépara sans doute pour jamais ;
» Et rien ne pourra désormais
- » L'effacer de mon cœur , ni suspendre mes lar-
» mes » , —

Il dit , part & revient. Un soleil radieux
Eclaire le salon où Campaspe est entrée ;
Un jour pur , éclatant sous la voûte azurée ,
Semblait à ce spectacle inviter tous les yeux. —
« Contemple , dit le Roi , ce que j'offre à ta vue ;
» Admire , peins , tu ne flatteras pas » , —
Le front baissé , Campaspe nue ,
Rougit , tourne la tête , & n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue ,
Et l'autre en descendant couvre d'autres appas. —
« Ciel ! que vois-je ? s'écrie Apelle ;
» Elle vit , je la vois , c'est elle-même.....
» Ô dieux ! » —

Ses regards languissans errent long-temps sur elle ;
Ils ont de son rival interrogé les yeux ;
Il y voit du plaisir , il frissonne , il soupire.

D'une injuste fureur & du plus tendre amour
La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour ;
Il gémit, il adore, il déteste, il desiré :
Elle lève les yeux, reconnoît son amant,

Jette un cri ; soupire & recule,

Regarde Apelle tristement,

Voit son danger, & dissimule.

Ces soupirs d'un cœur enflammé,

Ces cris sont entendus ; Apelle a vu qu'on l'aime. —

« Ah ! dit-il , mon rival , au sein du plaisir même ,

» Est moins heureux que moi , puisqu'il est moins

» aimé ». —

Campaspe vis-à-vis d'Apelle,

Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant ;

Mais Alexandre est auprès d'elle ,

Et veut la voir à tout moment

Dans une attitude nouvelle ;

Sur les charmes les plus secrets ,

Il porte quelquefois une vue inquiète.

Mais la toile est placée , & les pinceaux sont prêts ;

Et , malgré sa douleur secrète ,

Le Peintre a commencé de dessiner les traits. —

« A mon malheur , dit-il , j'ajoute encor moi-

— » même ;

» Je vais à mon rival préparer des plaisirs ,

» Je vais multiplier l'objet de ses desirs ;

» Sous ses yeux en tout temps il aura ce que j'aime ,

» Et moi , toujours contraint par de cruels égards ,

» J'irai cacher loin d'elle & mes pleurs & ma

» rage ». —

Plus tendre que prudent, il portoit ses regards,
 Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;
 Et mille fois le bras, vers la toile tendu,
 S'arrête, & tient en l'air le pinceau suspendu.
 Les yeux étincelans auprès d'elle, Alexandre
 A peine à commander à ses sens enchantés :
 Il couvre de baisers un sein & des beautés
 Que Campaspe, en tremblant, veut & n'ose dé-

fendre
 Contre les attentats d'un maître impérieux.

Campaspe invoque tous les Dieux,
 Jette sur son amant le regard le plus tendre,
 Le voit pâler & détourner les yeux
 Soudain elle s'élance entre les bras d'Apelle ;
 Tous deux, fondant en larmes, tombent aux pieds
 du Roi : —

« C'est-là cette esclave si belle,
 » Qui sur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi ». —
 Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
 Campaspe veut parler, la crainte & les sanglots
 A sa voix affoiblie ont fermé le passage.
 Le visage attaché sur les pieds du Héros,
 Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes.
 Ils levent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes,
 Et lisent dans ses yeux la jalouse fureur.
 Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
 Ils remplissent d'amour ces momens de terreur ;
 Ils se donnent du moins le reste de leur vie ;
 Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
 Et, baignés de leurs larmes, se tiennent embrassés.

Alexandre , long-temps spectateur immobile ;
Laisse errer ses regards sur eux.

Il paroît méditer sur leur état affreux ,
Et conserver une fureur tranquille.

Mais son front , tout-à-coup devenu plus serein ,
Il se penche sur eux , & leur tendant la main : —
« J'ai tout vu , leur dit-il , je me vaincrai moi-
» même.

» Apelle , en te l'ôtant , je n'en jouïrois pas ;

» L'image de ses pleurs me suivroit dans ses bras.

» Campaspe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle
» aime ». —

Après la mort d'Alexandre , le Peintre Antiphile , ne pouvant souffrir la faveur dont Apelle jouïssoit à la Cour du Roi Ptolomée , l'accusa d'être complice de la conjuration d'un Gouverneur de Phénicie (1). Il commença par insinuer qu'on avoit vu Apelle en grande intimité avec ce Gouverneur ; une autre fois il eut la hardiesse de venir assurer le Roi , que la Ville de Tyr s'étoit révoltée , & que celle de

(1) En ne nommant point ce Gouverneur , il nous semble qu'on parvient à corriger l'anachronisme qui s'étoit glissé dans ce fait , par la manière dont plusieurs Auteurs l'ont raconté. Un copiste n'a-t-il pas pu mettre un nom pour l'autre dans les manuscrits de Pline qui sont parvenus jusqu'à nous ?

Pélusium (1) avoit été prise par les ennemis de Ptolomée, & que le tout étoit arrivé à l'instigation d'Apelle. Le Roi d'Egypte s'emporta de telle sorte, que, sans rien examiner, il fut sur le point de faire mourir Apelle; il ne considéra pas que l'accusateur pouvoit être animé par une basse jalousie. Si l'un de ceux qui avoient occasionné cette révolte, n'eût tombé entre les mains du Roi d'Egypte, & n'eût montré la calomnie d'Antiphile, la perte d'Apelle étoit intailable. Quand Ptolomée eut connu le crime de l'accusateur, il le déclara l'esclave d'Apelle, auquel il voulut encore donner cent talens, (470000 livres).

Selon toute apparence, Apelle eut la grandeur d'ame de mettre bientôt Antiphile en liberté; pour lui, il se retira dans la Ville d'Ephèse, où, ne pouvant résister au plaisir de se venger de Ptolomée, il fit son tableau de la calomnie, si fameux dans l'antiquité. Ptolomée, qui en fût informé, conserva toujours un vif ressentiment de la hardiesse du Peintre.

Peu s'en fallût qu'Apelle n'éprouvât combien est dangereuse la colère d'un Roi justement offensé. Dans un voyage qu'il fit par mer, une tempête l'obligea de relâcher à Alexandrie; quelque soin qu'il eût sans

(1) Ancienne Ville, actuellement inconnue.

doute de se cacher , les envieux que son mérite lui avoit suscités à la Cour du Roi d'Egypte , apprirent bientôt que le hasard venoit de le conduire auprès d'eux ; sachant que Ptolomée ne l'aimoit pas , ils le firent inviter à souper de la part de ce Prince. Ne pouvant se dispenser d'obéir , & ne se doutant point d'ailleurs qu'on cherchât à lui jouer un mauvais tour , Apelle se rendit au Palais. Ptolomée , aussi mécontent qu'étonné de sa vue , manda tous ceux qui étoient chargés d'avertir les convives , & dit au Peintre de montrer celui qui l'avoit invité. Apelle ne le trouvant point parmi ces Officiers , prit un charbon & traça sur la muraille le portrait de celui qui l'avoit fait venir : alors le Roi reconnut que c'étoit son bouffon ; & ne témoigna rien davantage au Peintre , sinon qu'il le traita avec beaucoup de froideur.

Protogène vivoit à Rhodes , & sa réputation parvint jusqu'à Apelle , qui , à force d'en entendre parler , conçut le dessein d'aller voir lui-même le Peintre , & les ouvrages dont ont lui rapportoit tant de merveilles. Il s'embarqua pour Rhodes , & , dès qu'il fut arrivé , courut avec empressement chez Protogène ; mais n'y trouvant qu'une vieille esclave , qui gardoit l'atelier de son maître , & un tableau monté sur le che-

valet, où il n'y avoit encore rien de peint ; — « dans quel endroit est Protogène ? » dit-il à cette femme, qui ne le connoissoit pas. « — Il est sorti, répondit-elle ; » mais afin que mon maître sache qui l'a demandé, ayez la bonté de laisser votre nom. — Le voici, dit Apelle : — prenant alors un des pinceaux qui étoient là, avec un peu de couleur, il dessina sur le tableau, où l'on ne voyoit encore rien de tracé, les premiers linéamens d'une figure : après quoi, il s'en alla. Protogène, étant de retour, fut enchanté des traits qu'il vit dessinés, & ne fut pas long-temps à deviner leur Auteur. — « C'est Apelle, s'écria-t-il ; car il n'y a que lui au monde qui soit capable d'un dessin de cette finesse & de cette légèreté ». — Piqué d'une noble émulation, Protogène prit le pinceau, &, avec une autre couleur, il essaya de l'emporter sur ce nouveau rival, en décrivant d'autres contours, encore plus corrects & plus délicats que ceux d'Apelle ; & ordonna à la vieille esclave, au cas que le Peintre reparût, de lui montrer ce qu'il venoit de faire, & de lui dire, en même temps, *que c'étoit-là l'homme qu'il cherchoit.*

Apelle revint en effet ; &, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût été surpassé dans les premiers principes de la Peinture, il

reprit le pinceau, & , avec une couleur différente des deux autres , il conduisit des traits si savans & si merveilleux , parmi ceux qui avoient été tracés , qu'il épuisa toute la subtilité de l'Art. Protogène , étant rentré chez lui , n'eut pas plutôt distingué ces derniers traits , qu'il s'écria : — « Je » suis vaincu , & je cours embrasser mon » maître ». — Il vîla au Port , en disant ces mots , où ayant rencontré son rival , il lia avec lui une amitié sincère , qui ne se démentit jamais.

Pline nous assure que ces deux excellens Peintres convinrent entr'eux de laisser toujours dans le même état le tableau qui leur avoit servi à se connoître , sans jamais y toucher , prévoyant bien qu'il seroit un jour l'admiration de la postérité , quoiqu'il n'offrît aux yeux , que les seules ébauches du dessin. Ce tableau , transporté à Rome long-temps après , fut charmer en effet tous les Romains , pendant plusieurs siècles , jusqu'au temps d'Auguste , où il périt malheureusement dans un incendie qui consuma le Palais de ce Prince.

Pline affirme qu'il a vu ce tableau , & qu'il a long-temps admiré la délicatesse du pinceau des deux premiers Peintres de la Grèce. Mais un certain savant en us nommé Ludovicus de Montiosius , ose soutenir que Pline n'a jamais vu de lignes sur ce tableau ,

& qu'il n'y en avoit point; il ajoûte que le bon-homme s'est imaginé les voir, parce qu'il avoit oui dire qu'elles existoient, & qu'il avoit bien voulu penser comme les autres, pour ne pas s'attirer le reproche de ne voir goutte (1).

Apelle demanda un jour à Protogène, combien il retiroit de ses ouvrages; étonné du prix médiocre qu'en recevoit un si habile homme, & du peu de considération dont il jouissoit dans sa patrie, il lui dit : — « & moi je vous offre cinquante talens » pour chacun de vos tableaux (235000 livres), & je vous prendrai toutes vos » productions ». — La générosité d'Apelle fit ouvrir les yeux aux Rhodiens, sur le mérite de leur Peintre; & depuis ce temps-là, Protogène eut tout ce qu'il vouloit de ses tableaux.

Apelle remarqua que Protogène péchoit souvent par trop de correction & d'exactitude; ce qui lui fit dire, que Protogène étoit son égal en bien des choses, & pourroit même toujours le surpasser, s'il savoit quand il faut quitter le pinceau.

Apelle rendoit supérieurement la ressem-

(1) Petraut, *Parallèle des Anciens & des Modernes*.

blance de ceux qu'il peignoit ; elle paroiffoit même dans les premières esquisses (1) ; mais ce qui doit paroître plus étonnant , c'est qu'il la faifissoit au point qu'un de ces diseurs de bonne aventure , qui prétendent tout savoir par les traits de la physionomie , devina , en voyant quelques portraits peints par Apelle , l'âge & le caractère des personnes représentées , qu'il ne connoissoit aucunement.

Un Auteur anonyme a la bonhomie d'affurer que ces devins jugeoient même du temps que devoient vivre les personnages peints par Apelle , sur la simple inspection de leurs portraits , & il ajoûte , que l'Artiste *rendoit jusqu'aux pores de la peau*. Cela ne devoit-il pas faire une peinture fort agréable (2) ?

Dès qu'Apelle avoit achevé un tableau , il l'exposoit sur la gallerie de sa maison , aux regards des passans , & , caché lui-même derrière son ouvrage , il écoutoit la critique des spectateurs , afin de corriger les défauts qu'on lui reprochoit justement. Un Cordonnier passant un jour devant la maison d'Apelle , & y trouvant un tableau ex-

(1) Son aventure chez Ptolomée en est une preuve.

(2) Choix des Mercurès & des Journaux , tom. 5.

posé de la sorte, observa que le Peintre avoit mis une courroie de moins aux sandales d'une figure : Apelle fit aussi-tôt disparaître cette petite négligence. Le Cordonnier, tout fier du succès de sa remarque, s'avisa le lendemain de censurer mal-à-propos une jambe ; Apelle, indigné de l'ignorance de ce prétendu connoisseur, sortit alors de sa cachette ; &, le regardant avec mépris : — « arrête, lui dit-il, & ne t'avise pas de passer la sandale ». — Cet avis judicieux fut reçu en proverbe dans toute la Grèce : *ne Sutor ultra crepidam* (Cordonnier, ne passe pas la chaussure), y disoit-on aux ignorans, qui vouloient s'ingérer de parler de choses qu'ils n'entendoient point.

Apelle avoit commencé à peindre une Vénus, lorsque la mort le surprit au milieu de son ouvrage : ce tableau resta toujours imparfait ; aucun Peintre n'ayant jamais osé entreprendre de l'achever.

Plusieurs Villes de la Grèce se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau d'Apelle ; comme d'autres villes s'étoient disputé la gloire d'être la patrie d'Homère.

Long-temps après la mort de ce premier des Peintres Grecs, les Habitans de Per-

game achetèrent, des deniers publics, un Palais antique & ruiné, dans lequel il y avoit quelques peintures d'Apelle; » non-seulement, dit un Historien latin (1), pour empêcher les araignées de tendre leurs toiles dans une maison que les ouvrages d'Apelle rendoient respectable; mais encore pour garantir ces mêmes ouvrages des ordures des oiseaux ». Les Habitans de Pergame firent plus, ils suspendirent dans ce vieux Palais, qu'ils réparèrent entièrement, le corps d'Apelle dans un réseau de fil d'or.

PROTOGÈNE, contemporain d'Apelle.

Protogène éprouva long-temps une extrême pauvreté : il fut réduit, jusqu'à l'âge de cinquante ans, à ne peindre que sur des navires ; occupation ordinaire aux plus mauvais Artistes de la Grèce, & qui, de nos jours, est en Hollande le partage des barbouilleurs.

Protogène fut sept ans à faire un tableau représentant le chasseur Yalife, fondateur d'une ville dans l'Isle de Rhodes.

Pendant qu'il travailloit à cet ouvrage,

(1) Caius-Julius Solinus, dans son livre intitulé *Polyphistor*. Cet Auteur vivoit au premier ou au second siècle.

ne pouvant rendre à son gré l'écume qui sortoit de la gueule d'un chien haletant , il jeta de dépit contre l'ouvrage son éponge imbibée des couleurs qu'il avoit essuyées de ses pinceaux ; il arriva que le hasard en fit plus que tous ses efforts : l'éponge alla directement frapper contre la gueule du chien , & les couleurs qui en rejaillirent , formèrent une écume admirable , que l'Art n'auroit jamais pu imiter aussi parfaitement.

La première fois qu'Apelle vit cet excellent tableau , il fut si surpris & si transporté d'admiration , que la voix lui manqua tout-à-coup ; enfin revenu à lui-même , il s'écria : — « travail qui passe l'effort humain , » chef-d'œuvre de l'Art ! il ne te manque » que ce je ne fais quoi , ces grâces , que » je donne à tous mes ouvrages ». —

Protagène voulant assurer à son tableau du *Yalyse* une durée qui surpassât celle de tous les ouvrages de peinture , le couvrit de quatre couches différentes , afin qu'à mesure que le temps effaceroit une couleur , il en parût une autre aussi fraîche que l'ancienne.

Pendant les sept années qu'il travailla à cet ouvrage , il ne vécut que de pommes de terre bouillies dans l'eau , qui appaisoient en même temps & la faim & la soif : il craignoit qu'une nourriture plus suc-

culente ne troublât la vivacité de ses idées, & ne le détournât de son application.

Protogène avoit son atelier à l'extrémité d'un des fauxbourgs de Rhodes, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint former le siège de cette Ville; la présence des ennemis, au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoit à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Démétrius apprit avec étonnement la sécurité de ce Peintre, le fit venir, & lui demanda pourquoi il travailloit avec tant d'assurance dans les dehors d'une Ville assiégée : — « Je fais, répondit Protogène, s'armant d'une noble fermeté, » je fais que Démétrius fait la guerre aux Rhodiens, & » non pas aux Arts ». —

Démétrius, charmé de cette réponse, fit placer une garde autour de l'atelier de Protogène, afin que l'Artiste, au milieu même du camp ennemi, fût en repos ou du moins en sûreté : ce Prince alloit souvent le voir travailler ; & ne se lassoit point d'admirer son application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Démétrius, zélé protecteur des Arts, disoit que, plutôt de souffrir que ses troupes gâtassent les tableaux de Protogène, il aimeroit mieux brûler les portraits de

ses ancêtres, & même celui de son père.

Comme Protogène travailla au milieu de l'armée ennemie à son fameux tableau du *Yalife*, on disoit, qu'il l'avoit peint sous l'épée, c'est-à-dire, parmi les traits & les armes.

Démétrius se vit réduit à brûler le quartier de Rhodes, dans lequel étoit l'*Yalife*, ce chef-d'œuvre de Protogène. Le fils d'Antigone auroit bien voulu n'en pas venir à cette cruelle extrémité, afin de se procurer un tableau dont il connoissoit tout le prix ; mais, contraint par la nécessité, & sachant, d'ailleurs, que l'endroit qu'il avoit en vue étoit le plus foible, il alloit donner ordre d'attaquer la Ville de ce côté-là, lorsque des Députés vinrent le trouver de la part des Rhodiens. — « A quoi vous
 » amusez-vous, grand Prince, lui dirent-ils, de vouloir détruire ce quartier avec
 » le tableau estimé de la Grèce entière ?
 » Qu'y gagnerez-vous, quand vous aurez
 » tout réduit en cendres ? Vous trouverez
 » encore des murs de l'autre côté, aussi redoutables que ceux des dehors de notre
 » place. Ne seroit-il pas plus digne de vous,
 » de nous attaquer par un autre endroit,
 » & de conserver ce chef-d'œuvre de notre
 » Peintre, ou pour vous ou pour nous ?
 » Si vous l'emportez par la voie qui vous
 » est indiquée, nous serons tous à votre

» discrétion , & vous triompherez noble-
 » ment , à la face de l'Univers , & de nous &
 » de notre *Yalyse* ; au - lieu que , si vous
 » vous obstinez à brûler le quartier où est le
 » tableau , & que vous ayez le mal-
 » heur d'échouer contre le reste , prenez
 » garde qu'on ne dise dans le monde , que ,
 » n'ayant ôsé attaquer les Rhodiens d'une
 » manière noble & généreuse , vous vous
 » êtes amusé à faire la guerre à un Pein-
 » tre & à un tableau ». —

Ce discours , qui paroîtroit fort singulier dans le siècle où nous sommes , fit une vive impression sur Démétrius , & lui fournit une belle occasion de faire éclater la grandeur d'ame. Pressé par Antigone , qui le rappelloit , & craignant d'échouer dans son entreprise , il feignit habilement de tout sacrifier aux Arts , & peut-être même fut enchanté de montrer l'amour qu'il leur portoit : il leva le siège , & se retira (1).

ARISTIDE, contemporain d'Apelle.

UN des tableaux de ce célèbre Artiste cauçoit la plus vive émotion : il représentoit une ville saccagée ; l'objet principal étoit une femme expirante d'un coup de poignard reçu dans le sein ; un enfant , cou-

(1) V. l'*Histoire ancienne* , par Rollin.

ché à côté d'elle, se traînoit vers ses mamelles, & vouloit chercher la vie entre les bras de sa mère mourante. le sang dont cette malheureuse femme étoit inondée, le poignard qu'on voyoit encore dans son sein, cet enfant que l'instinct de la Nature jetoit entre les bras, l'agitation, l'effroi, la tendresse de cette mère, qui repoussoit doucement son fils, dans la crainte qu'au lieu de lait il ne suçât du sang, & qui luttoit contre une mort cruelle, en même temps qu'elle paroissoit éprouver les plus vives inquiétudes de l'amour maternel; tous ces objets rendus avec la dernière vérité, portoient le trouble dans les cœurs les plus insensibles. Aristide fit ce tableau pour donner une juste idée des horreurs de la guerre (1).

(1) Il semble que ce Peintre ait prophétisé ce qui devoit arriver plus de deux-mille ans après lui, à Quimper-Corentin, Ville de Bretagne. Voici ce qu'on lit dans l'Histoire de France, par Villaret, tom. 8, pag. 427. « Charles de Blois, en 1345, » ayant prit d'assaut Quimper-Corentin, la garnison » & les malheureux habitans, sans distinction de » sexe ni d'âge, furent passés au fil de l'épée. Dans » la foule des morts & des mourans, on trouva un » enfant entre les bras de sa mère égorgée, la bouche encore attachée sur le sein de cette infortunée, qu'il pressoit de ses lèvres, y cherchant en vain des restes de lait, contondus avec le sang. Ce spectacle desarma la férocité du vainqueur: Charles de Blois fit cesser le carnage ». Si un pareil évé-

216 A N E C D O T E S

Le tableau de Bacchus, ouvrage d'Aristide, étoit si célèbre dans la Grèce, qu'il avoit passé en proverbe : on disoit ordinairement , *beau comme le Bacchus* (1).

NICOMAUQUE, frère d'Aristide, contemporain d'Apelle.

NICOMAUQUE travailloit d'une manière extrêmement expéditive. Etant venu avec Aristrate, tyran de Sicyone, d'embellir de quelques peintures le monument que ce Prince faisoit élever à la gloire du Poète Téléste ; & ayant donné sa parole d'avoir fini l'ouvrage en un temps marqué : il différa tellement à se rendre sur les lieux, après avoir été payé, d'avance, que le Prince, fort en colère de ces retardemens, méditoit une vengeance éclatante, lorsque le Peintre arriva enfin peu de jours avant le terme, & s'acquitta de sa promesse avec une habileté & une rapidité qui surprirent tout le monde.

nement n'étoit point arrivé du temps d'Aristide, le Peintre prévoyoit donc tout ce que la guerre peut avoir d'affreux.

(1) De même que le grand Corneille a été cause qu'on a dit long-temps en France, *beau comme le Cid*. Ce proverbe est même encore en usage dans quelques Provinces.

ANTIPHILE, *Contemporain d'Apelle.*

Cet Antiphile est celui qui, par une basse jalousie, eut la noirceur de calomnier Apelle à la Cour de Ptolomée. Nous le plaçons au rang des Peintres Grecs, quoiqu'il naquît en Egypte. Antiphile est l'inventeur du *grotesque*, à prendre ce mot dans la signification qu'on lui donne communément pour exprimer quelque chose de plaisant & de ridicule. Antiphile s'étant un jour amusé à charger les traits d'un nommé Gryllus, peut-être peu favorisé des dons de la Nature, ce portrait fut tellement goûté, qu'on appella *Gryllus*, les caricatures, les représentations chargées, & que, par la suite, on donna aussi le même nom à tous les tableaux qui se voyoient à Rome, dont les figures pouvoient exciter le rire. C'est ainsi que de nos jours on nomme *bambochades*, certaines peintures, & c'est encore ainsi que nous disons une *figure à Calot*, quand elle est chargée de quelques ridicules.

CTÉSILOQUE, *fleur. vers le temps d'Apelle.*

Le caractère enjoué de cet Artiste se faisoit assez connoître par ses ouvrages, où respiroient la gaieté & la bouffonnerie. Il s'avisa, (pour ne citer qu'une des ses peintures aussi grotesques qu'originales) il s'avisa de représenter Jupiter d'une ma-

nière assez plaisante : on voyoit le maître des Dieux coiffé en femme, étendu sur un fauteuil, & accouchant de Bacchus; il sembloit pousser les hauts cris, & faisoit maintes contorsions, tandis que les Déeses, comme autant d'accoucheuses, s'empressoient à le délivrer.

SAURIA, *fleurissoit vers la CXIV^e.*
Olympiade.

Selon quelques Auteurs, nous devons à ce Peintre l'invention des cadrans solaires (1).

CLÉSIDE, *fleurissoit vers la CXVIII^e.*
Olympiade.

La Reine Stratonice, qui, de belle-mère d'Antiochus-Soter, devint sa femme, même du vivant de Séleucus, son premier mari; la fameuse Stratonice reçut avec beaucoup de froideur le Peintre Cléside, qui s'étoit rendu à Ephèse, où cette Princesse tenoit sa Cour. Cléside se vengea de Stratonice, d'une manière très-piquante, au moins pour une femme qui auroit eu quelque

(1) On assure cependant communément que c'est au Philosophe Anaximène que nous sommes redevables de cette invention. V. *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes*, par M. Saverien, pag. 428.

sentiment de pudeur. Instruit des anecdotes secrètes de la vie de cette Reine , il la représenta prostituant ses charmes à un simple pêcheur, dont le bruit public vouloit qu'elle fût amoureuse. Cléside n'eut pas plutôt achevé ce tableau, qui étoit de grandeur naturelle, qu'il le cloua pendant la nuit contre une des murailles du port, & se sauva bien vite à force de rames & de voiles. Le lendemain tous les habitans d'Ephèse accoururent à ce singulier spectacle, & chacun d'eux croyoit que la Reine ne tarderoit pas à supprimer cet indécent tableau. Mais Stratonice, qui n'étoit nullement scrupuleuse, se trouva si belle dans cette peinture, qu'elle défendit de l'ôter, sous peine de sa disgrâce.

ERIGONUS, *fleurissoit vers la CXVIII^e.
Olympiade.*

Cet Erigonus broyoit les couleurs du Peintre Néalce ; à force de voir travailler son maître, & de s'exercer lui-même, il pénétra si avant dans les secrets de l'Art, qu'il se vit en état d'en donner des leçons, de former de bons disciples, & de faire d'excellens ouvrages.

NICIAS, *fleurissoit vers la CXVIII^e.
Olympiade.*

NICIAS fit un tableau très-estimé ;
P 3

dont il refusa soixante talens (280000 l.) ; afin d'en faire présent à sa patrie.

Il travailloit avec tant d'application, que souvent il oublioit de prendre ses repas ; & l'enthousiasme l'empêchant de s'appercevoir de sa distraction, il demandoit le soir à son domestique, *ai-je dîné ?*

Nicias ne peignoit qu'en chantant : comme les ouvrages de cet aimable Artiste se ressentoient de l'agrément de son caractère, Saint-Augustin s'en autorise pour conseiller à tous les Peintres d'être extrêmement guais, & de chanter toujours lorsqu'ils ont le pinceau à la main.

Les Athéniens élevèrent un tombeau à la gloire de Nicias, & lui décernèrent les honneurs de la sépulture, aux dépens du public : marque de considération qu'ils n'accorderent qu'à leurs plus grands Capitaines.

MÉTRODORE, fleurissoit du temps de Scipion l'Africain, en la CL^e. Olympiade.

Le Peintre Métrodore étoit un des meilleurs Auteurs de son temps ; il composa un livre très-estimé sur l'Architecture, & on le regardoit dans la Grèce comme un grand Philosophe. Publius - Cornelius Scipion, qui, à la tête des Romains, venoit de subjuguier toute la Macédoine, ayant demandé aux Athéniens un excellent Philosophe,

pour conduire l'éducation de ses enfans (1), & un habile Peintre, pour travailler aux ornemens de son triomphe; les Magistrats d'Athènes lui présentèrent Métrodore, en l'assurant qu'il avoit trouvé dans un seul homme les deux personnes qu'il cherchoit.

*LALA, fille Grecque, fleurissoit à Rome,
33 ans avant Jésus-Christ.*

Le beau sexe a de tout temps cultivé les Arts. Lala, Grecque d'origine, & qui vécut en Italie, s'est distinguée dans la Peinture. Elle sculptoit très-délicatement en ivoire, & fit de cette manière plusieurs portraits.

Les talens de cette Artiste, justement applaudis, engagèrent les Grecs à lui élever une statue, qui est parvenue jusqu'à nos jours (2).

Lala demeura toujours vierge, & ne voulut jamais se marier: elle disoit, pour excuser sa conduite, que le trouble des passions, & que les embarras d'un ménage, caufoient des distractions qui pouvoient éteindre le feu du génie.

(1) Scipion, surnommé l'Africain, & l'autre qui mérita le surnom d'Asiatique. Quelle gloire pour le Peintre Métrodore, d'avoir eu de pareils Elèves!

(2) On la voit à Rome dans le Palais Justinien.

MARCUS LUDIUS, *fleurissoit l'an
du monde....*

Quoique le nom de ce Peintre soit tout-à-fait latin, il naquit pourtant dans l'Etolie, Province de la Grèce. Il vint à Ardée, Ville d'Italie, où il enrichit de très-belles peintures le Temple de Junon. Enchantés de ses talens, les Habitans de cette Ville le reçurent au nombre de leurs citoyens; & non-contens de payer son travail par des présens considérables, ils firent mettre au bas de ses peintures, une inscription honorable, en vers latins, & gravée sur une table de marbre: en voici la traduction en vers François:

C'est Marcus Ludius, qui, né dans l'Etolie,
De ces nouveaux trésors vint orner l'Italie,
Et dans ce Temple auguste, à la Reine des cieux;
Consacrer de son art les traits ingénieux:
Ardée avec transport honore sa mémoire,
Et les siècles futurs ne taïront point sa gloire (1).

(1) Ces vers sont de Durand, Auteur d'une *Histoire du dix-huitième siècle*, & qui nous a donné une excellente traduction du trente-cinquième livre de Pline, sous le titre d'*Histoire de la Peinture ancienne* ouvrage accompagné de notes savantes, qu'on ne peut trop lire. Cet Auteur n'est point dans le Dictionn. des Grands-Hommes, édit. Le Jay, 1772.

 PEINTRES LATINS.

TURPILIUS, *fleurissoit avant Auguste.*

TURPILIUS, Chevalier Romain, ne dédaigna point de manier le pinceau, & peignoit de la main gauche : il est le premier en qui l'on ait remarqué cette singularité.

ARELLIUS, *fleurissoit avant Auguste.*

Malgré tous ses talens, Arellius se fit généralement mépriser : sans cesse engagé dans quelque intrigue amoureuse, avec toutes sortes de femmes, il aimoit toujours la dernière plus que les précédentes, & s'en servoit comme d'un nouveau modèle, même lorsqu'il avoit à représenter les sujets les plus graves, où l'on ne voyoit que des Dieux & des Déeses. En parcourant ses tableaux, on y retrouvoit & on y reconnoissoit parfaitement toutes les maîtresses, ou plutôt toutes les courtisanes de Rome (1).

(1) Nous avons observé, pag. 13, que les Pein-

On le chargea de peindre plusieurs Déeses dans un des Temples de Rome : &, selon sa coutume, il ne manqua pas de prendre pour modèles des femmes prostituées. Quoique ces tableaux fussent excellens, le Sénat informé de la manière indécente dont ils avoient été composés, ordonna qu'on les effaçât entièrement, comme ayant une origine prophane.

MARTIA, *Dame Romaine, fleurissoit vers l'an 3920.*

Cette fille du célèbre & savant Marcus Varron, se distingua dans la carrière des Beaux-Arts. Elle conserva soigneusement sa virginité, afin de s'adonner plus tranquillement à la peinture. Ses mœurs étoient si pures, que, quoique son pinceau eût pu rendre de grands sujets, elle ne voulut jamais peindre des hommes, parce que

tres modernes ne se font point scrupule de suivre le même usage. Voici ce qu'on trouve dans un livre fort rare, & qui vient à l'appui de ce que nous avons déjà dit : « Pendant que j'étois à Rome, » je découvris une intrigue entre un Moine & une » Nonne, par deux peintures où ils étoient tous » deux tirés ; le Moine étoit représenté comme un » Saint-Antoine, & la Nonne comme une Carthe- » rine de Sienne ; ils en devoient faire un échange, » afin d'entretenir leur passion, sous ce masque de » dévotion ». *Lettres touchant l'état présent d'Italie, en 1687., Cologne, pag. 146.*

l'usage de son temps étoit de représenter le corps humain sans aucune draperie (1).

ANTISTIUS, fleurissoit sous Auguste.

Élevé par son mérite aux premières places de la République, Antistius ne peignoit que pour son plaisir, & ne travailloit qu'en miniature : il fut Préteur, & ensuite Proconsul de la Province Narbonnoise. Les Lettres & les Arts faisoient toutes ses délices ; il refusa le Consulat, afin de pouvoir les cultiver plus tranquillement.

Lorsqu'une basse adulation engagea le Sénat de proposer une loi, par laquelle il seroit déclaré que chaque Sénateur feroit à son tour la garde auprès de la personne d'Auguste ; Antistius ne s'y opposa point ; il se contenta de dire : — « Pour ce qui » est de moi, il se présente une difficulté, » c'est que je m'endors facilement, & puis » que je ronfle avec bruit : deux raisons » qui ne me permettent pas, comme vous » voyez, de veiller auprès de César ». —

AMULIUS, vivoit sous Néron.

AMULIUS travailloit à Fresque, & ne daignoit prendre le pinceau que pendant quelques heures de la journée, & toujours avec une gravité ridicule, ne quittant ja-

(1) *Choix des Mercurès*, tom. 4.

mais la *toge* ou longue robe , quoiqu'il fût obligé de se guinder sur des échaffauds.

METHODIUS, fleurissoit à Constantinople, l'an de J. C. 845.

METHODIUS sortit du cloître pour être nommé Patriarche de Constantinople ; & , selon toute apparence , ne manioit le pinceau que pour se délasser de ses différentes occupations. De malheureuses circonstances, dont les Historiens n'ont point parlé , le firent tomber entre les mains d'un Roi des Bulgares (1). Methodius voulant convertir ce Prince payen , agit d'abord en Ministre zélé du vrai Dieu ; mais voyant que le succès ne répondoit point à ses espérances , il eut recours à son talent pour la peinture : il représenta le *Jugement universel* , & rendit avec tant de force les tourmens , le désespoir des damnés , que le Roi des Bulgares , ayant vu ce tableau , en fut effrayé , & se convertit aussitôt à la foi chrétienne , ainsi qu'un grand nombre de ses sujets (2).

(1) Il s'agit , sans doute , de la petite Bulgarie , Province de la Turquie Européenne : Sophie en est la Capitale. Les anciens Rois Bulgares résidoient à Nicopoli , Ville située aux bords du Danube.

(2) Voyez le trait que nous avons rapporté concernant la Russie , & qui est presque le même que celui-ci. Parag. VII , p. 37.

PEINTRES MODERNES(*).

PEINTRES ITALIENS.

CIMABUÉ, né à Florence l'an 1230,
mort en 1300.

ON ne sauroit disputer à Cimabué la gloire d'avoir tiré la Peinture de l'extrême barbarie où elle étoit plongée depuis plusieurs siècles ; & c'est en Italie qu'arriva cette heureuse révolution, qui, changeant bientôt la face de la terre, amena par degrés le règne des Arts & des Lettres. Ainsi la Peinture doit être regardée comme une des principales causes du goût & des sciences, qui distinguent actuellement les peuples de l'Europe.

(*) Depuis Cimabué, vers l'an 1230, jusqu'à nos jours. Comme il existe encore à Florence des peintures beaucoup plus anciennes que celles de Cimabué, des Auteurs en concluent (entr'autres le Comte Malvoisia) que Cimabué n'est point le restaurateur de la Peinture, ainsi que le prétendent les Florentins V. *Voyage d'Italie*, par François Desseine, tom. 1, pag. 328.

Quelques Peintres Grecs donnoient encore une foible idée du mérite de leurs prédécesseurs : la patrie des Protogène & des Apelle ne pouvoit dégénérer tout-à-coup. Le Sénat de Florence manda les plus fameux ; il étoit loin de soupçonner que l'ouvrage peu important qu'il vouloit faire entreprendre , dût renouveler en Europe les siècles brillans dont s'honoroit jadis la Grèce. Voilà comme les plus petites causes amènent souvent les plus grands effets. O Princes ! ô Rois ! ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer au bonheur de vos Etats : la moindre tentative vous comble d'une gloire à laquelle vous n'osiez vous attendre.

Cimabué examina le travail des Peintres Grecs appelés à Florence, & surpassa dans peu les efforts de ses maîtres. Comme la Peinture à l'huile étoit inconnue de son temps , il ne peignoit qu'à fresque & en détrempe. Ses ouvrages parurent admirables , en comparaison de ceux qu'on voyoit alors. Un de ses tableaux fut trouvé si parfait , que , quand on voulut le placer dans l'église de *Sancta Maria novella* , de Florence (Sainte Marie nouvelle), on le porta en pompe par les rues , au son de divers instrumens , & au bruit des acclamations de tout le peuple (1).

(1) Releverons-nous davantage la gloire de Ci-

Charles d'Anjou , Roi de Sicile , étant venu à Florence pendant que Cimabué travailloit à ce tableau , dans une maison située près des portes de la Ville , desira de voir un ouvrage dont la renommée parloit avec tant d'éloges. Comme ce Prince , dans la visite qu'il rendit à Cimabué , fut suivi d'une foule étonnante de peuple , qui faisoit retentir les airs de mille cris de joie , on a , depuis cet événement , nommé le quartier où logeoit Cimabué , *il Borgo allegri* (le Bourg de l'allégresse) , nom qu'il conserve encore , quoiqu'il soit présentement renfermé dans l'enceinte de la Ville.

GIOTTO (*), né dans un Bourg près de Florence , en 1276 , mort l'an 1336.

LE Giotto , fils d'un simple Laboureur , & dont Cimabué fit son élève , après l'avoir vu dessiner en gardant les moutons , dû à son mérite la gloire de se faire chérir des Rois & de plusieurs Papes , qui , sans ses talens , auroient ignoré son existence. Le Giotto eut sa bonne part de la vanité qui n'anime que trop souvent la plupart des Artistes : à l'exemple de Parrhasius , il

mabué , le restaurateur de la Peinture , en disant qu'il étoit Gentilhomme

(*) Il étoit aussi Sculpteur & Architecte.

écrivait au bas de ses ouvrages son nom en lettres d'or.

Le Pape Benoît IX, voulant avoir à Rome un habile Peintre, envoya quelqu'un à Florence, chargé de lui rapporter un tableau de chaque Artiste qui étoit dans cette Ville, alors la seule où la Peinture fût cultivée avec quelque soin. Le Saint-Père se proposoit de juger par lui-même du mérite de l'Artiste qu'il devoit préférer. On ne manqua pas de s'adresser au Giotto, qui, prenant une feuille de papier, en présence de l'Envoyé du Pape, fit d'un seul trait de crayon ou de plume, un O aussi rond que s'il l'eût tracé avec le compas. « — Portez » cela au Pape, dit-il ensuite à l'Emissaire » Romain, & assurez-le que vous m'avez » vu travailler. — Mais c'est un tableau que je » vous demande, lui répondit on. — Allez, » répliqua Giotto; je vous proteste que sa » Sainteté sera contente ». — Les espérances du Peintre ne furent point trompées. Benoît IX admira cette façon singulière de faire connoître ses talens, & préféra le Giotto à tous ceux qui avoient fait les plus grands efforts pour obtenir son suffrage.

L'O du Giotto donna lieu à ce proverbe Italien, qui se dit encore de nos jours, lorsqu'on veut faire entendre qu'un homme est extrêmement stupide : *tu sei piu rondo che*

che l'O del Giotto, (tu es plus rond que l'O du Giotto) [1].

Perrault, voulant diminuer le mérite de ce trait du Giotto, assure que Ménage lui a dit avoir connu un Moine, qui, sans être Peintre, faisoit non-seulement d'un seul trait de plume un O parfaitement rond, mais qui, en même temps, y mettoit un point justement dans le milieu (2).

On trouve dans les Contes de Bocace; un trait de la vie du Giotto, qui peut être placé dans notre ouvrage. Ce Peintre n'avoit point à se louer de la Nature; un certain Docteur en Droit, son compatriote, étoit dans le même cas. Comme ils revenoient ensemble de la campagne, ils furent surpris par une pluie abondante, qui les auroit empêché de se rendre à la Ville, si un bon paysan ne leur avoit prêté à chacun un vieux manteau & un large chapeau si garni de pièces, qu'on pouvoit le comparer à celui de *Fortunatus*. Equipés de la sorte, nos gens se remirent en chemin, sans craindre que la pluie ou la bone gâtât leur burlesque accoutrement. Pendant la

(1) Nous avons un proverbe François, qu'on applique dans les mêmes circonstances: *il a l'esprit pointu comme une boule.*

(2) Parallèle des Anciens & des Modernes.

route, le Docteur voyant son compagnon pour le moins aussi crêté, aussi mouillé qu'il l'étoit lui-même, voulut le plaisanter de la triste figure qu'il faisoit alors. — « Croyez-vous, Giotto, lui dit-il, en riant, que, si nous rencontrions à présent un étranger qui ne vous eût jamais vu, il vous prît pour le plus excellent Peintre du monde? — Oui, reprit le Giotto, qui cherchoit à se moquer à son tour de la mauvaise mine du Docteur, » Oui, Monsieur, il rendroit justice à mes talens, s'il pouvoit se douter, en vous regardant, que vous savez seulement votre A B C ». —

La République de Florence, afin de donner au Giotto une marque particulière d'estime, fit placer sur son tombeau sa figure en marbre.

SIMON (Simone) MEMMI, né à Sienne l'an 1285, mort en 1345.

Le principal talent de Memmi étoit pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, Poète célèbre, dont il étoit fort estimé. Selon toute apparence, Memmi fut le premier qui, ne pouvant donner assez d'expression à ses figures, s'avisa de faire sortir de grands rouleaux d'écriture de leur bouche, sur lesquels on lisoit ce qu'elles n'exprimoient

que foiblement. Memmi représenta de la sorte le Diable chassé par Saint-Reinier, & lui mit cet écriteau dans la bouche : *Ohi me! non posso più*, (hélas ! je n'en puis plus.)

CALANDRIN, vivoit à Florence vers
l'an 1350.

Les histoires plaisantes que nous allons raconter, & dont le Peintre Calandrin fut le heros, pourront prouver que les esprits crédules, & les gens qui en abusent, ont de tous temps été communs (1).

Calandrin se distingua beaucoup plus à Florence, par son extrême simplicité, que par le mérite de son pinceau. Contre l'ordinaire des gens bornés qui ne se plaisent que dans la compagnie de ceux qui leur ressemblent, il s'étoit lié de bonne-foi avec deux Peintres aussi enjoués que spirituels, dont l'un se nommoit le Bruno, & l'autre Bu-

(1) Nous avons tiré du *Décameron* de Bocace, tout ce qui regarde le Peintre Calandrin. Peut être que des gens trop délicats nous blâmeront d'avoir quelquefois puisé dans des contes, mais comme d'autres personnes auroient pu nous reprocher d'avoir oublié ces mêmes traits plaisans, attribués à des Peintres, nous avons cru devoir les rapporter, puisque nous courrions toujours risque d'être blâmes, quelque parti que nous eussions pris. D'ailleurs, nous déclarons quelles ont été nos sources, nous ne cherchons donc point à surprendre le Lecteur.

famalque ; mais , ce qui n'arrive que trop communément aux gens d'esprit , les deux prétendus amis ne voyoient le pauvre Calandrin que pour se divertir de sa bêtise & lui jouer souvent de nouveaux tours.

Ils s'avisèrent , entr'autres espiégleries , de lui persuader qu'on trouvoit auprès de Florence de petites pierres noires , par le moyen desquelles on pouvoit se rendre invisible. Calandrin brûle aussitôt du desir de se procurer un tel trésor , qui , selon ses idées extravagantes , va le mettre à même d'entrer chez les banquiers sans être vu & d'y prendre tout l'argent dont il aura besoin. Il se flatte encore qu'avec ce précieux talisman , il ira se bien régaler dans les cabarets , & ne sera plus soumis au désagréable usage d'être arrêté à la porte pour le paiement.

Le Bruno & Bufamalque lui promettent des avantages plus grands , & s'offrent à l'accompagner dans ses recherches , afin , disent-ils , de partager sa bonne-fortune. Nos deux fourbes décident que le point-du-jour sera le moment le plus favorable , sous prétexte de n'être point détournés par quelque curieux indiscret ; mais , bien plutôt , pour mieux réussir dans leur dessein.

Notre Peintre crédule , au comble de la joie , les suit aux environs de Florence , & imagine , dans la crainte de manquer le

trésor qu'il brûle d'avoir, de se charger de toutes les pierres noires qu'il trouvera dans son chemin. Les deux amis alloient derrière, & feignoient de temps-en-temps de ramasser quelque chose. Calandrin, les blâmant de leur indolence, remplissoit toutes ses poches; ne sachant plus enfin où mettre les cailloux qui se présentoient à chaque pas, il forma de son manteau une espèce de sac, & le combla de tout ce qu'il crut lui convenir. Les deux amis, le voyant plier sous le poids de sa charge, jugèrent qu'il étoit temps de revenir à la Ville. Alors l'un demande à son compagnon ce qu'est devenu Calandrin? Celui-ci, qui le voyoit très-bien, feint de regarder de côté & d'autre, & répond d'un air étonné, qu'il ne sait où il est. — « Je gage, dit Bufamalque, affectant un ton d'humeur, « je » gage qu'il s'en est retourné à la Ville, & » qu'il se moque maintenant de notre sorte » complaisance ». — Calandrin écoute ces discours, ne doute point qu'il a le bonheur d'avoir trouvé la merveilleuse pierre, & se décide à s'en aller promptement chez lui, sans rien dire à ses amis. — « Calan- » drin est un misérable, reprend le Bruno; » devoit-il agir de la sorte? C'est un fa- » quin, un imbécile, je lui ai toujours connu » mille défauts. Que n'est-il ici! Je lui enver- » rois volontiers cette pierre aux talons ». —

Et en même temps, il la lui jette par les jambes : Bufamalque en lance une autre au dos de Calandrin, qui se console du mal qu'il ressent par la certitude d'être invisible.

Conduit de la sorte à coup de pierres, notre imbécille arrive chez lui, où les deux Peintres qui se jouoient de sa crédulité, jugèrent à propos de le laisser un moment. La femme de Calandrin, en le voyant rentrer, s'avisa, pour son malheur, de crier contre son mari de ce qu'il avoit fait une promenade si longue, au-lieu de se mettre dès le matin à l'ouvrage. Notre Peintre, ne pouvant se dissimuler qu'il n'est plus invisible, s' imagine que sa femme en est cause, se jette sur elle & la maltraite cruellement. Les cris de cette pauvre femme attirent le Bruno & Bufamalque ; ils séparèrent les combattans & tâchent de rétablir la paix dans le ménage. Leur médiation ayant enfin réussi, ils paroissent étonnés de l'énorme quantité de pierres qu'ils apperçoivent au milieu de la chambre, & demandent à Calandrin s'il veut bâtir une maison de tous les matériaux qu'il a rassemblés. L'imbécille Peintre ne peut leur répondre, tant il est fatigué d'avoir battu sa femme, & tant il est accablé du fardeau qu'il vient de porter. — « Vous avez raison de n'ôser nous parler, reprend Bufamalque,

» vous devez être honteux de nous avoir quit-
 » tés si vite pour venir battre votre chère
 » moitié. — « Ah ! mes amis , s'écrie Ca-
 landrin d'un voix entrecoupée de san-
 glots , « ne me faites point de reproches,
 » je suis assez à plaindre ; j'étois au com-
 » ble de mes vœux , je possédois la pier-
 » re qui rend invisible ; mais cette mal-
 » heureuse en a détruit tout le pouvoir.
 » Qu'on a bien raison de dire que les fem-
 » mes , en certain temps , gâtent souvent les
 » meilleures choses , & leur font perdre
 » toute la vertu qu'elles possèdent » ! —

Ce ne fut pas la seule mistification qu'é-
 prouva le trop crédule Calandrin ; son peu
 d'esprit le rendit plusieurs fois le jouet de
 la malice de le Bruno & de Bufamalque.
 En voici un nouvel exemple. Calandrin
 alla un jour tout seul à sa maison de cam-
 pagne , & fit tuer un cochon , qu'il engrais-
 soit depuis long-temps , afin de le conserver
 salé , pour les besoins de son ménage. Le
 Bruno & Bufamalque , instruits de cette ex-
 cellente provision , se rendirent chez leur
 ami , & lui conseillèrent de la vendre secret-
 tement , de se divertir avec eux de l'argent
 qu'il en retireroit , & de dire à sa femme
 qu'on la lui avoit dérobée. Mais ils eurent
 beau faire ; pour le coup , leur éloquence
 fut en pure perte. Piqués de n'avoir pu

réussir, ils résolurent de s'approprier entièrement le cochon, dont ils ne vouloient d'abord se contenter que d'une petite partie. L'un d'eux vint inviter Calandrin à se rendre au cabaret, où ils se propofoient, lui dit-il, de le bien régaler, fans lui faire payer son écot : la partie fut acceptée avec plaisir. Calandrin, aussi avare qu'ivrogne, but comme un homme agité de ces deux passions, qui trouve *gratis* l'occasion de se satisfaire. Après la séance, nos malins espiègles l'accompagnèrent jusques chez lui; &, tandis qu'il leur balbutioit son remercîment, ils trouvèrent le moyen de décrocher le cochon, & de l'emporter sans être apperçus; (l'un amusoit Calandrin, tandis que l'autre agissoit.) Le lendemain, les fumées du vin étant dissipées, il ne tarda point à connoître la perte qu'il avoit faite, & courut en informer ses deux confrères, qui la savoient encore mieux que lui-même. — « On m'a volé mon cochon, leur cria-t-il, presque la larme à l'œil. — « Bon, notre ami, lui dit Bufamalque, vous commentez à merveille ! Continuez toujours de même, afin de faire croire qu'on vous a réellement volé. — Cela n'est que trop vrai. Ce qui me désespère le plus, c'est que je ne fais comment persuader ma femme du malheur qui m'arrive ». — Après avoir long-temps trouvé que Ca-

landrin jouoit fort bien son rôle, ils parurent enfin ne plus avoir de doute sur sa sincérité. Le Bruno se chargea de composer certaines pilules, qu'on feroit prendre à tous ceux qu'il soupçonneroit, & assura que le voleur ne pourroit avaler la sienne, tant il la trouveroit amère. Calandrin, enchanté, donna encore de l'argent à l'auteur de cette belle invention, pour acheter les drogues qui devoient entrer dans les merveilleuses pilules. Elles furent bientôt préparées : elles étoient de gingembre, hors deux seulement qui n'étoient pétries que d'aloès, & recouvertes de sucre comme les autres. Calandrin rassembla tout son voisinage & le pria de vouloir bien se prêter à l'épreuve. On y consentit, chacun étant charmé de se justifier. Le Bruno se mit aussi-tôt à distribuer ses pilules. Quand ce vint au tour de Calandrin, il lui donna l'une de celles qui n'étoient que d'aloès, & dont le goût détestable ne tarda point à faire son effet. — « C'est peut-être un » accident qui vous oblige de cracher, dit » au Peintre son ami prétendu : il faut vous » en donner une autre. » — Alors les grimaces redoublèrent, & le pauvre diable eut bien de la peine à la garder un seul instant dans sa bouche. — « Eh quoi ! vous vous » volez vous-même, s'écria le Bruno ; c'est » sans doute pour faire des présens à cer-

» taine courtisane , dont on m'a dit que
» vous étiez amoureux. Nous ne ferons
» plus vos dupes ; & , comme nous avons
» pris beaucoup de peines , Bufamalque &
» moi , à composer le charme dont nous
» venons de faire usage , il est juste que
» vous nous donniez deux paires de cha-
» pons ; sinon , ne trouvez pas mauvais que
» nous informions votre femme de tout ce
» qui s'est passé ». — Calandrin eut beau
jurer que le charme étoit un imposteur , &
qu'il ne s'étoit point dérobé son cochon ;
l'on trouva qu'il s'y prenoit à merveille
pour cacher son manège. Voyant tous les
efforts inutiles , & qu'ils ne servoient même
qu'à le faire paroître plus coupable , il aima
mieux donner les chapons , plutôt que de
s'exposer aux reproches de sa femme.

On va voir jusqu'à quel point le Peintre
Calandrin pouffoit la crédulité ou plutôt
la bêtise. Le Bruno & Bufamalque , tou-
jours associés pour se divertir aux dépens
de leur imbécille confrère , & mécontents de
n'en avoir pu tirer quelque nouveau régal ,
dont ils étoient sans cesse fort friands , sur-
tout lorsqu'il ne leur en coûtoit rien , ré-
solurent de lui jouer un tour qui surpassât
tous les autres , & les mît à même de faire
bonne-chère , sans bourse délier. Afin de
mieux réussir dans la pièce qu'ils médi-

toient, ils se joignirent à un autre Peintre nommé Nello, pour le moins aussi rusé, aussi fourbe à lui tout seul, qu'ils l'étoient tous les deux ensemble. Après s'être conciliés, ils se rendirent un matin aux environs de la maison de celui dont ils vouloient faire encore une dupe, & se tinrent à quelque distance les uns des autres. Calandrin, en sortant de chez lui, rencontra Nello, qui lui dit, en l'abordant. — « Qu'avez-vous, notre ami? Avez-vous été malade cette nuit? Vous n'êtes plus le même homme. — Que voulez-vous dire? — Je me porte à merveille. — Dieu veuille que je me trompe! Mais vous me paroissez bien changé ». — Nello s'éloigne à ces mots. Calandrin tout consterné, quoiqu'il ne sente aucun mal, poursuit son chemin, & trouve à dix pas de-là son ami Bufamalque, qui s'écrie dès qu'il l'aperçoit : — « O ciel! qu'est-ce que cela signifie? Vous me paroissez moribond ». —

Calandrin commence à croire qu'il a pour le moins la fièvre, lorsque le Bruno étant survenu, lui dit d'un air effrayé : — « Pouvez-vous donc vous exposer à sortir seul dans l'état où vous êtes? Il semble que vous soyez prêt à rendre l'ame ». — Calandrin, voyant que tant de gens le trouvent malade, croit qu'il l'est effectivement. — « Que ferai-je, mes amis? demande-

» t-il d'un air déjà tout troublé. — Je vous
» conseille , répond l'un de nos trois four-
» bes, de retourner promptement chez vous,
» de vous mettre bien vite au lit, & de
» vous tenir chaudement ». — La pauvre
dupe suivit ce conseil ; & ses prétendus
amis l'accompagnèrent charitablement, dans
la crainte, disoient-ils, qu'il ne lui prît une
foiblesse en chemin. Calandrin arrive chez
lui, tout pâle des appréhensions que lui
donnent les approches de la mort, & sou-
tient à sa femme qu'il est réellement très-
mal.

Contre-faisant l'ami zélé, Bufamalque
s'agite, s'empresse & s'offre d'aller cher-
cher le plus habile Médecin de Florence.
Ses soins généreux sont acceptés ; il vole,
en effet, chez un célèbre Médecin, qui
avoit le mot, & vouloit bien se prêter à
la plaisanterie. Le Docteur n'a pas plutôt
considéré le malade imaginaire, qu'il lui
dit : — « Voulez-vous savoir la vérité ?
» votre mal est une grossesse ». — Notre
Peintre faillit à mourir d'effroi, en appre-
nant cette étrange nouvelle. — « Malheu-
» reux que je suis, s'écrioit-il en sanglot-
» tant, que vais-je devenir ? Comment ac-
» coucherai-je ? » — Les extravagances qui
lui échappèrent, contraignirent la femme à
sortir de la chambre, & à ne point se mê-
ler de la comédie qu'elle voyoit bien qu'on

se proposoit de jouer. Pour Calandrin, il ne cessa de se lamenter, jusqu'à ce que le Docteur lui eût promis de composer un breuvage, qui le tireroit d'affaire en peu de jours, son mal ayant été connu assez à temps pour y remédier; mais il ajouta qu'il falloit se résoudre à faire une certaine dépense, parce que le breuvage devoit être le résidu de six chapons, & des drogues les plus chères. — « Je ferai tout ce que » vous voudrez, s'écria Calandrin, à condition que je n'accoucherai point. » — A ces mots, il remit à Bufamalque l'argent nécessaire pour acheter les six chapons, & lui donna encore trois ducats, pour les autres dépenses. Le breuvage ne manqua pas d'être efficace. Calandrin, charmé d'en avoir été quitte pour la peur, sortit du lit, & alla publier par-tout que son Médecin l'avoit empêché d'accoucher.

BONAMICO ou BUFAMALQUE, né à
Florence, vivoit vers l'an 1350.

D'après ce que nous venons de dire, on doit se former une idée du caractère de Bufamalque. Chargé de peindre quelques tableaux dans un Couvent de filles à Florence, il s'y présenta un jour assez mal vêtu; les Religieuses, ne le connoissant que de réputation, lui demandè-

rent pourquoi le maître ne venoit pas lui-même travailler ? — « Il arrivera bien-tôt, répondit-il ». — Quand elles furent parties, il forma une figure bizarre composée de deux chaises & d'un pot placé au-dessus; couvrit le tout d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette espèce de figure du côté de l'ouvrage. Les Religieuses revinrent bientôt après, & furent très-étonnées de voir ce ridicule fantôme. — « Voilà le maître que vous demandiez, leur dit-il ». — La plaisanterie leur ouvrit les yeux, & leur apprit à ne point juger d'un homme par son habit.

Un des amis de ce Peintre, nommé le Bruno (1), vint un jour le consulter sur le moyen de donner plus d'expression aux sujets qu'il devoit traiter. Bufamalque lui dit, en plaisantant, qu'il n'avoit qu'à faire sortir les paroles de la bouche de ses figures, par des rouleaux où elles feroient écrites. Le Bruno crut de bonne-foi cet avis, & mit dans la suite ce bizarre expédient en usage. Un grand nombre de Peintres imi-

(1) C'est le même dont il est parlé dans les aventures de Calandrin. Il est à peu-près fait mention de ce trait dans l'Histoire de France, par Villaret, tom. 11, pag. 139.

chèrent non-seulement le Bruno (1), mais voulant encore enchérir sur lui, ajoutèrent des réponses aux demandes que faisoient les personnages de leurs tableaux: ainsi les figures qu'ils peignoient, faisoient entr'elles une espèce de conversation (2).

ANTOINE (*Antonio*), dit TOGNONE, né à Vicence, mort en 1383.

Le surnom de *Tognone* fut donné à cet Artiste à cause de sa grande taille. Devenu assez bon Peintre, pour le temps où il vivoit, Tognone s'aperçut que la fortune ne secondoit point ses talens; de dépit il quitta pour toujours le pinceau, & se fit soldat (3).

SPINELLO ARETINO, né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1328.

SPINELLO représenta la chute des mauvais Anges, & peignit Lucifer sous la forme d'un monstre si hideux, qu'il en

(1) Simon Memmi, quelque temps auparavant, avoit employé cette ridicule idée. V. ci-dessus, pag. 242.

(2) Nous en avons donné un exemple. V. Parag. XVII, pag. 122.

(3) *Abeced. pittor.* pag. 84.

fut lui-même épouvanté. Cette horrible image le suivoit par-tout & l'agitoit jusques dans son sommeil. Une nuit, entr'autres, que son imagination en désordre le livroit à mille songes affreux, il crut appercevoir le Diable, tel qu'il étoit dans son tableau, qui lui demanda d'une voix menaçante s'il l'avoit vu, pour le peindre d'une manière aussi effroyable. Le pauvre Spinello, glacé d'horreur, pensa mourir dans l'instant qu'il eut cette vision fantastique, dont il ne voulut jamais mettre en doute la réalité. Depuis ce rêve étrange, il eut toujours l'oeil égaré, & la raison troublée.

ANDRÉ (*Andrea*) ORCAGNA, né à Florence l'an 1329, mort en 1389.

ORCAGNA, étoit tout-à-la-fois Poète, Sculpteur, Peintre & Architecte. Il peignit le *Jugement universel*, & affecta de représenter ses amis dans la gloire du Paradis; & ses ennemis, dans les flammes de l'enfer.

CATHERINE (*Catherina*) NEGRI ou VIGRI, née à Bologne l'an 1413, morte en 1463.

On admire de cette Artiste, qui a le bonheur de grossir le catalogue des Saints, une

une image de l'Enfant-Jésus, à laquelle on attribue le don des miracles. Catherine Vigri mena une vie exemplaire. Ses vertus lui ont mérité d'être canonisée par le Pape Clément XI, en 1712 : elle est connue sous le nom de *Sainte-Catherine de Bologne*.

Son corps est conservé avec grand soin dans le Couvent des Religieuses qu'elle a fondées; & il est toujours environné d'un grand luminaire : on le voit sous un Autel au travers d'une grille : elle est assise dans un fauteuil, revêtue des habits de son Ordre; elle a une couronne sur la tête, & des bagues de diamants aux doigts (1). On dit qu'on lui coupe les cheveux tous les ans, & les ongles tous les mois.

PAOLO MAZZOCHI, surnommé UCCELLO;
(* , né à Florence, l'an 1389, mort en 1472.

UCCELLO, s'appliquoit avec ardeur à peindre un tableau sur lequel il fondoit sa

(1) *Voyage d'Italie*, par François Desseine, t. 2. Voyez aussi celui de M. de la Lande, tom. 2, pag. 66, & celui du Père Labat, tom. 2, pag. 337. Le Père Labat dit que cette Sainte tient un livre d'une main, qu'on croit être les Statuts de son Ordre. Duval, tout au contraire, dit que cette main est posée sur un oreiller. V. *Description de l'Italie*, imp. en 1656.

(*) Le surnom de cet Artiste signifie qu'il excelloit à peindre les oiseaux. V. *Serie deglie Uomini*,
Tome I. R

réputation, & travailloit dans le plus grand secret, sans vouloir même que ses amis approchassent de son atelier. Quand le tableau fut achevé, Uccello s'empressa de le montrer à tout le monde; mais Donatello, fameux Sculpteur, cherchant à lui faire sentir qu'il avoit eu tort de ne consulter personne, lui dit: — Tu découvres ton tableau, lorsque tu devrois le cacher ». —

Cet Artiste peignit les quatre élémens sous des figures allégoriques: les poissons étoient la mer; la taupe représentoit la terre; la salamandre, le feu; & le caméléon, l'air: mais, n'ayant jamais vu de caméléon, il s'avisa de lui donner la forme d'un chameau, qui, ouvrant la bouche, paroissoit humer l'air.

THOMAS, (*Thommaso*) **GUIDI**, dit **MASACCIO**, né dans le territoire de Florence, l'an 1402.

CET Artiste menoit la vie la plus solitaire, afin de se livrer davantage à l'étude de la peinture, dont il faisoit son unique occupation. Presque toujours renfermé, il ne voyoit personne, s'inquiétoit fort peu de la manière de se mettre, & négligeoit même le soin de se nourrir. Pour exprimer

i più illustri nella Pittura, Scultura e Architettura, in-4. Firenze, 1770.

la négligence, la mal-propreté de sa personne, poussées jufqu'à l'excès, au lieu du nom de Thomas, fous lequel il étoit connu, on lui donna le fobriquet méprifant de *Mafaccio*, que fes talens ont rendu celebre & pour ainfi dire respectable : cette efpèce d'amplification du diminutif de Thomas, fignifie une figure groffière, qui fe préfente de mauvaife grace (1).

GENTIL BELLIN, (*Gentile Bellini*)
né à Venife, l'an 1421, mort en 1501.

MALGRÉ la difficulté d'entrer dans le Corps des Nobles Vénitiens, le Sénat de Venife créa Bellin Chevalier de Saint-Marc, & lui donna le privilège de porter la robe des Patriciens.

Mahomet II, Empereur des Turcs, ayant vu quelques tableaux de ce Peintre, pria la République de Venife de le lui envoyer à Constantinople. Bellin remplit l'idée que Sa Hauteffe avoit conçue de fes talens. Mais un de fes tableaux, représentant la *Décollation de Saint-Jean-Baptifte* (2), ne

(1) Comme on dit quelquefois en François, une figure hommaffe, une érudition favantafie, &c. &c.

(2) Bellin peignit à Constantinople la Décollation de ce Saint, parce que les Turcs l'honorent comme un grand Prophète. Au refte, Mahomet II

satisfit pas tout-à-fait le Grand Seigneur , qui trouva que la séparation de la tête d'avec le cou , n'étoit point rendue selon la vérité. Pour mieux prouver la justesse de sa critique , l'Empereur fit venir un esclave , & lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Le Peintre voulut vainement empêcher cette action barbare , en s'écriant : « — Seigneur , » dispensez-moi d'imiter la Nature , en outrageant l'humanité ». — L'esclave fut immolé , & le Sultan dit à l'Artiste de bien examiner le modèle qu'il avoit sous les yeux. Bellin , effrayé de ce spectacle , ne se crut point en sûreté auprès d'un tel Prince ; il demanda promptement son congé. Mahomet II lui permit de retourner dans sa patrie , lui mit au cou une chaîne d'or , & le renvoya comblé de présens (1).

ANTOINE DE MESSINE, (*Antonello da Messina*) né vers l'an 1430.

Le bruit de l'heureuse découverte de Van Eyck, Peintre Flamand , à qui l'on

lui fit faire un grand nombre d'ouvrages , entr'autres son portrait , & la représentation de divers personnages , vêtus dans le costume des Orientaux. *V. Serie degli Uomini i più illustri* , &c.

(1) Les Auteurs sont partagés sur l'aventure de Bellin à Constantinople ; les uns disent que Mahomet décolla l'esclave , les autres prétendent que Bellin l'en empêcha.

doit la peinture à l'huile, se répandit bientôt en Europe, & sur-tout en Italie. Alphonse, Roi de Naples, donna des sommes considérables pour quelques uns des nouveaux tableaux. Antoine de Messine en entendit parler, desira de voir ce phénomène dans la Peinture, & se rendit exprès à la Cour d'Alphonse. Frappé de l'éclat & de la solidité qu'acquéroit la manière de Van-Eyck (1), jusqu'alors inconnue, il résolut de tout entreprendre pour s'instruire d'un secret qu'il brûloit de posséder. Sans découvrir son projet à personne, il quitte parens, amis, abandonne des occupations utiles à sa fortune, arrive en Flandres, & vôle dans la Ville de Bruges, séjour ordinaire de Van-Eyck.

Il parvient à s'introduire avec adresse chez le Peintre Flamand. Il n'a garde de laisser voir quelle est sa profession ; elle

(1) Il est certain que des tableaux à l'huile s'effacent moins facilement que ceux qui sont peints à treilque ou en détrempe leur durée peut donc être beaucoup plus considérable. Les Anciens ne conservoient, sans doute, leurs tableaux qu'avec les plus grandes précautions. Il est cependant des gens qui ont soutenu que nos tableaux durent moins, parce que la peinture à l'huile, en vieillissant, se leve par écailles ; & qui en ont conclu que cette découverte est très préjudiciable à l'Art. Mais jusqu'à quel point certains gens ne portent-ils pas l'esprit de singularité !

pourroit le rendre suspect. Il se donne pour un amateur des Arts , que l'estime engage à rechercher la connoissance d'un homme justement célèbre. Afin de mieux prouver son assertion , il avoit apporté d'Italie quelques dessins des meilleurs maîtres d'alors : morceaux admirables dans ces siècles de la renaissance de la Peinture , & tout-à-fait rares & précieux en Flandres. Il oblige Van-Eyck de les accepter , Van-Eyck , qui cherchoit avec ardeur tout ce qui pouvoit aggrandir ses idées , & mériter à ses tableaux le nouvel avantage dont il les faisoit jouir.

Enfin , Antoine de Messine gagne l'amitié du Peintre Flamand , qui , ne se défiant aucunement de lui , l'engage à le venir voir travailler , tandis qu'il éloignoit avec soin sous les curieux. Antoine , en ne paroissant chercher qu'à réjouir Van-Eyck , par le récit des singularités d'Italie , remarqua si bien de quelle huile il se servoit , & de quelle manière il broyoit ses couleurs , qu'au bout de quelques jours , il n'eut plus rien à désirer , & ravit au Peintre de Bruges la gloire d'être le seul possesseur d'un secret important , avec lequel il revint gagner beaucoup d'argent en Italie.

Mais il n'ôta point à Van-Eyck l'honneur de la découverte ; il se contenta d'être le second qui l'eût pratiquée : modestie que n'ont pas toujours eu des gens qui ont fait beaucoup de bruit dans le monde.

JEAN BELLIN, (*Gio Bellini*) frère
 puîné de Gentil Bellin, né à Venise l'an
 1422, mort en 1512.

Tous les Auteurs attribuent à Jean Bellin la gloire d'avoir généreusement répandu en Italie la connoissance de la peinture à l'huile, dont Antoine de Messine faisoit un grand mystère. Voici comment Jean Bellin eut, à son tour, l'art de tromper Antoine de Messine. Il s'habilla en Noble Vénitien, alla chez Antoine, qui ne le connoissoit pas, lui fit faire son portrait, observa le mélange des couleurs, tandis que l'Artiste étoit au travail; & apprit, par ce moyen, un secret qu'il se fit aussi-tôt un devoir de publier.

DOMINIQUE (*Domenico*) BECCAFUMI, surnommé MACARINO, élève d'Antoine de Messine, né à Sienné, l'an 1484, mort en 1549 (*).

BECCAFUMI, étoit le fils d'un pauvre paylan, & garda les moutons dans sa

(*) Nous avons cru devoir placer tout de suite les faits relatifs à la découverte de la peinture à l'huile en Italie. Nota. Moreri dit que Beccafumi s'appelloit de son nom de famille *Mecherino* ou le *Micarino*. nouv. édit.

jeunesse. Un jour qu'avec la pointe de son couteau, il s'amusoit à tracer des figures sur une ardoise, un Bourgeois de Sienne, nommé Beccafumi, passant par hasard auprès de lui, s'aperçut de cette occupation, & trouva que ce berger annonçoit des talens qui l'étonnèrent. Il le fit aussi-tôt venir à la Ville, le plaça chez un Peintre, paya tout ce qui lui étoit nécessaire, & fournit abondamment à ses besoins. Le jeune Artiste encouragé, fit bientôt éclater de grands talens, & prit par reconnoissance le nom de Beccafumi son bienfaiteur; nom qu'il a rendu célèbre dans le monde.

Antoine de Messine, fit part volontairement de son secret à Beccafumi, l'un de ses élèves, qui méritoit cette marque d'une amitié particulière, & qui ne croyoit point qu'elle dût lui coûter la vie.

L'ame confiante du Peintre Beccafumi le rendit sensible aux apparences d'attachement que lui témoignoit André del Castagno, qui, de simple paysan, étoit aussi devenu Peintre: métamorphose qu'on verra souvent dans cet ouvrage, & qui prouve que les Arts ne connoissent de roture que la médiocrité. Mais André ne cherchoit qu'à savoir le secret de la peinture à l'huile; il voyoit l'estime qu'on avoit pour la nouvelle méthode, & combien elle étoit lu-

crative à son heureux possesseur. Il n'y a point de souplesses, de soins, d'attentions qu'il ne mît en usage pour en obtenir ce qu'il desiroit si vivement. Beccafumi crut inspirer l'amitié, ce sentiment qu'il seroit si doux de faire naître & d'éprouver, mais qui n'est qu'une belle chimère. Aussi-tôt, il se lia avec André, ne voulut loger que dans sa maison, & n'eut plus rien de caché pour lui. Mais André ne fut pas encore satisfait, l'avidité du gain le conduisit au crime, en lui faisant envisager que s'il possédoit seul le secret de la peinture à l'huile, il gagneroit bien davantage. Il forme alors le dessein de se defaire de son ami, de son bienfaiteur, va l'attendre, au commencement de la nuit, au coin d'une rue écartée, l'assassine sans en être reconnu, revient bien vîte dans sa chambre, & se remet tranquillement à l'ouvrage: Beccafumi, sanglant, percé de coups, se fait transporter chez son perfide ami, & meurt entre ses bras.

Aucun soupçon ne tomba sur l'auteur du crime. André del Castagno, généralement estimé de ses concitoyens, ainsi que des Princes qui l'employèrent, vécut long-temps comblé de gloire & d'honneur; mais au lit de la mort, il confessa publiquement son crime, contraint par les remords d'une conscience

toujours agitée , qui le réduisit enfin à se punir lui-même , avant de cesser d'exister. La connoissance de la scélératesse de ce Peintre , remplit toute la Ville d'horreur , & a rendu son nom à jamais odieux (1).

PHILIPPE , (*Filippo*) LIPPI , né l'an 1431 , (*) mort en 1488.

EMPORTÉ par un mouvement de religion peu réfléchi , Philippe à l'âge de seize ans , prit l'habit de Carme , & ne douta point qu'il avoit renoncé pour toujours aux vains plaisirs du monde. Il étoit depuis quelques mois dans son Couvent , lorsque Masaccio vint y peindre une chapelle : il s'amusoit souvent à le voir travailler , & conçut une forte passion pour l'art dont il admiroit les prodiges. Aussi-tôt il se mit à dessiner , négligea tous les exercices du Couvent , & quitta le froc en faveur du pinceau.

Lippi commençoit à s'acquérir une grande réputation ; mais , dans une partie de plaisir , s'étant embarqué avec quelques-uns de ses

(1) L'Auteur de l'*Abecedario Pittorico* ne dit rien de tout cela , & fait Beccafumi élève du Perrugin. Félibien est notre garant.

(*) Les Auteurs des *Serie degli Uomini i più Illustri* , &c. le font naître vers 1400.

amis, il eut le malheur d'être pris par des Cortaires, & conduit en Barbarie. Son esclavage fut des plus rigoureux ; il eut beaucoup à souffrir pendant dix-huit mois. Un jour que son patron lui parut de bonne-humeur, il le crayonna sur un mur, avec tant de ressemblance, que le Turc en fut dans le dernier étonnement. Philippe le pria de lui avoir des couleurs, & fit à l'huile plusieurs portraits, qui redoublèrent la surprise de ce Turc, auquel l'art de la peinture, dont il n'avoit jamais entendu parler, parut une véritable magie.

Les Arts ont de tout temps fait impression sur les cœurs les plus barbares. Philippe vit adoucir son esclavage ; & son maître, sentant d'une manière confuse que les talens étoient dignes d'un heureux sort, le mit bientôt en liberté.

Lippi revint à Florence, & tomba dans un plus doux esclavage ; les femmes l'enchaînèrent ; &, loin de secouer un joug aussi charmant, son humeur inconstante lui faisoit souvent chercher de nouvelles maîtresses. Le Duc Côme de Médicis, voyant que Lippi préféroit trop le plaisir à l'ouvrage, & ne finissoit point un tableau qu'il lui avoit promis, le fit enfermer dans une chambre, pour le contraindre à travailler ;

mais cet expédient même n'eut aucun succès : Lippi, au bout de deux jours de prison, se sauva par la fenêtre, à l'aide de ses draps.

Chargé de peindre une Vierge pour un Couvent de Religieuses, on lui permit de prendre l'une d'entr'elles pour lui servir de modèle; mais, au lieu de faire son tableau, il soupira aux pieds de la jolie Religieuse, & lui persuada si bien qu'il en étoit vivement amoureux, qu'elle consentit à se laisser enlever.

Il fallut errer en Italie, d'Etats en Etats, implorer la protection de chaque Souverain, & vivre dans des alarmes continuelles. Un fils fut le gage de leur amour, sans les rendre plus heureux. Le Pape, voulant faire finir un scandale qui n'avoit que trop duré, offrit au Peintre de lui donner une dispense pour épouser sa maîtresse; mais l'Artiste, entraîné par le goût du changement, déclara qu'il renonçoit au mariage, & se sépara de la Religieuse, qui fut trop heureuse de pouvoir rentrer dans son Couvent.

Quelque temps après, il éprouva une violente passion pour une Dame de Spolète, dont le mari étoit fort jaloux. On eut beau l'avertir de terminer ses poursuites, & que sa vie étoit en danger, il s'opiniâ-

ira à vaincre tous les obstacles , & à toucher le cœur de la Dame : mais le mari ne lui en donna point le temps, & le fit empoisonner.

PHILIPPE LIPPI, *fils du précédent,*
né l'an 1460, mort en 1505.

CE fils naturel de Lippi dut le jour à la Religieuse dont nous venons de parler. Il s'adonna à la Peinture, & se fit une réputation égale à celle de son père. Il étoit si généralement aimé à Florence, lieu de sa demeure, que le jour qu'il mourut, les citoyens qui habitoient les rues des environs de sa maison, fermèrent leurs boutiques, afin de témoigner d'une manière extraordinaire, & qui n'est usitée qu'à la mort des Souverains, le regret qu'ils avoient de sa perte.

PIERRE (Pietro) COSIMO, *né à Rome*
l'an 1441, mort en 1521.

CET Artiste étoit l'homme le plus singulier, le plus extraordinaire qui ait vécu dans le quinzième siècle. Le bruit du tonnerre lui causoit une telle frayeur, qu'on le voyoit courir tout tremblant, pour le cacher aux premières approches d'un orage ; & long-temps après que le bruit étoit passé,

seaux les montagnes qui se rencontrent depuis l'Adda jusqu'à Milan (1).

On chargea Léonard d'inventer quelques machines extraordinaires pour l'entrée de Louis XII à Milan : tels étoient alors le goût & la magnificence des fêtes les plus brillantes. Cet homme ingénieux, fit entr'autres choses remarquables, la figure d'un Lion, remplie de ressorts d'un travail étonnant. Cette figure marcha quelque temps devant le Roi, lorsqu'il entra dans la salle du Palais; s'arrêtant tout-à-coup, & se tournant du côté du Prince, elle ouvrit son estomac, dans lequel on apperçut les armes de France.

Tant de talens distingués, ne nous empêcheront pas d'observer que Léonard avoit aussi ses foiblesses, ainsi que les plus grands Artistes. La jalousie qu'il éprouvoit contre Michel-Ange, alloit jusqu'à la fureur (2).

Mais que les légers défauts de cet Artiste étoient rachetés par de brillantes qualités ! Son amour pour tout ce qui pouvoit le

(1) L'Entrepreneur du fameux canal de Languedoc auroit-il profité du travail de Léonard de Vinci ?

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 312.

core que la Peinture lui doit l'éclat dont elle jouit : ses ouvrages ont fait naître Michel-Ange & Raphaël.

Léonard jouoit de plusieurs instrumens, avoit la voix très-belle, & s'accompagnoit avec une Lyre d'argent qu'il avoit lui-même fabriquée, & à laquelle il donna la forme d'une tête de cheval, afin que les diverses concavités en rendissent les sons plus agréables.

Les livres de Léonard, sur l'Anatomie & sur d'autres Sciences, sont tous écrits d'une manière & d'un caractère peu usité, afin qu'il fût impossible aux ignorans de les lire.

On montre à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, un grand livre de dessins, concernant les Mathématiques, & qu'on dit être de la propre main de Léonard de Vinci : toute l'écriture en est à gauche, de sorte qu'il faut un miroir pour la lire facilement. On assure qu'un Roi d'Angleterre a vainement voulu donner trois-mille pistoles de ce manuscrit.

La communication de la rivière de l'Adda avec Milan, venoit d'être souvent tentée sans succès, lorsque Léonard de Vinci l'entreprit, & eut la gloire de réussir. Les difficultés ne l'arrêtèrent point ; il fit creuser le canal avec des peines infinies, & trouva même le moyen de faire franchir aux vais-

Cet Artiste étoit d'une force extraordinaire ; d'une seule main , il arrêtoit le mouvement d'une grosse cloche dans l'instant qu'elle étoit en branle : on prétend encore qu'il ployoit le fer d'un cheval aussi facilement qu'une lame de plomb.

Un Payfan de la connoissance du père de Léonard , apporta de la campagne un large bouclier de bois , qui devoit servir pour une fête , & le pria de le faire peindre par son fils qui commençoit à s'appliquer au dessin. Le jeune homme se rappella ce qu'il avoit lu de la Gorgone dans les vers d'Homère & de Virgile , & résolut de mettre sur ce bouclier une poésie expressive , quoique muette : il y représenta , à l'entrée d'une obscure caverne , une tête hérissée de serpens , la gueule ouverte , & rendue avec tant de force & de vérité , que toutes les descriptions de la tête de Méduse n'eussent pas inspiré plus d'horreur. Le père de Léonard l'appercevant lorsqu'elle fut achevée , crut voir un spectre ou quelque monstre hideux , & n'ôsa entrer dans la chambre de son fils , que lorsqu'il eut connu que l'objet de sa frayeur n'étoit autre chose qu'une illusion du pinceau. Cette pièce fut si estimée , qu'au lieu de servir à une fête de village , elle eut la gloire d'être placée

dans le cabinet du Duc de Milan , qui la paya trois-cents ducats (1).

A peine Léonard commençoit-il à étudier la Peinture , que Verrochio , son Maître , le crut en état de travailler à un Ange qui restoit à finir dans un de ses tableaux. Le jeune Léonard s'en acquitta avec tant d'art , que cette figure effaçoit toutes les autres : Verrochio , honteux , désespéré de se voir ainsi surpassé par son Elève , ne voulut plus manier le pinceau , & renonça pour toujours à la Peinture.

Le Sénat de Florence , ayant fait bâtir une salle spacieuse dans le Palais public , ordonna par un décret solennel , qu'elle seroit ornée d'une peinture faite de la main de Léonard.

Cet Artiste méritoit une distinction aussi flatteuse ; il s'attachoit sans cesse à bien rendre la Nature , & portoit à sa ceinture des tablettes , sur lesquelles il dessinoit les têtes bisarres que le hasard lui faisoit rencontrer. Il suivoit quelquefois les criminels jusqu'au lieu du supplice , afin d'examiner avec soin leur visage , & de se mettre en état d'exprimer l'impression que

(1) Les ducats anciens de Toscane pouvoient valoir 3 liv. 10 sols.

pouvoit produire la pensée d'une mort prochaine.

Il se proposa un jour de peindre une assemblée de paysans, dont l'innocente gaieté & les ris naïfs se communiquassent aux spectateurs. Pour parvenir à ce qu'il avoit en vue, il rassembla quelques gens de bonne-humeur, qu'il invita à dîner; & lorsque le repas les eut tous disposés à la joie, il les entretint de contes plaisans qui les égayèrent encore davantage : cependant il étudioit leurs gestes, examinoit avec attention les mouvemens de leur visage; & , dès-qu'il fut libre, il se retira dans son cabinet, où il dessina si parfaitement, de mémoire, cette scène comique, qu'il étoit impossible, en la voyant, de s'empêcher de rire (1).

Les plus grands hommes éprouvent souvent des mortifications, & ne sont jamais généralement applaudis. Léonard vint à Rome; Léon X lui ayant ordonné de travailler à quelques peintures, il se mit aussi-tôt à distiller des huiles, pour en faire du vernis. Le Pape, informé de ce genre d'occupation, en augura mal des talens du Peintre, & dit qu'il ne croyoit pas que Léonard fût capable de bien faire, puisqu'il

(1) *Catalogue des Tableaux du Roi*, par M. Lépicié.

songeoit à finir son ouvrage, avant de l'avoir commencé.

Le plus fameux tableau de Léonard, c'est celui de la *Cene*, qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan: lorsqu'il travailloit à cette admirable composition, il commença par les Apôtres; son génie s'étant épuisé à donner une expression étonnante à chaque tête, il ne trouva rien d'assez beau, d'assez frappant, pour rendre ce caractère divin, qui doit annoncer le fils de Dieu; & prit le parti de ne faire que l'ébaucher.

Lorsqu'il fut parvenu à cette tête qui lui parut si difficile, il s'arrêta & entra dans de profondes méditations. Le Prieur du Couvent, mécontent de ce que l'ouvrage ne finissoit point, s'en plaignit au Duc Louis Storce, qui rendit à Léonard les discours du Religieux. Léonard protesta qu'il n'y avoit point de jour qu'il ne travaillât au moins deux heures; cependant, l'ouvrage restoit toujours dans le même état. L'impatience du Prieur éclata de nouveau, il se plaignit au Duc, plus fortement que jamais: le Duc, persuadé que Léonard lui en avoit imposé, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais Vinci le calma bientôt, & lui fit aisément comprendre que souvent le génie n'est ja-

mais plus occupé, que lorsqu'il paroît moins l'être (1).

Dans ce même tableau de la Cène, on remarque un défaut assez singulier : la main du Saint-Jean a six doigts (2).

Dans la Chapelle du Rosaire à Milan, on voit de Léonard un tableau des plus bizarres : le Purgatoire est au fond d'un puits, & la Sainte-Vierge en retire des âmes avec un chapelet qui tient lieu de chaîne (3).

Vinci fit plusieurs portraits à Florence, entr'autres celui de la femme d'un riche particulier ; il employa quatre mois à perfectionner ce portrait : pendant toutes les séances qu'il exigea de la dame, il eut toujours soin de faire trouver auprès d'elle plusieurs Musiciens qui jouoient de divers instrumens, afin de lui inspirer de la gaieté, & dans la crainte qu'il ne se répandît sur ses traits un air d'ennui qui auroit pu rendre sa figure moins agréable.

(1) Nous avons lu quelque part dans l'Histoire, un trait pareil. Nous croyons que Colbert fit à-peu-près la même réponse.

(2) M. Cochin, dans son *Voyage pittoresque d'Italie*. Mais M. Grosley dit qu'il n'a pu découvrir cette figure aux six doigts. V. *Observations sur l'Italie*, tom. 1, pag. 115, première édition.

(3) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 1, pag. 320.

François I vit ce tableau à Florence , & l'estima tellement , qu'il en donna quatre mille écus.

Dans une de ses expéditions en Italie ; ce Prince admira aussi , à Milan , plusieurs ouvrages de Léonard , & le pressa de le suivre en France. Léonard , quoique âgé de soixante-dix ans , crut devoir se rendre à des invitations si flatteuses : mais à peine fut-il en France , qu'il y tomba malade. Le Roi , qui connoissoit tout son mérite , ne dédaigna point de le visiter très-souvent. Comme quelques Seigneurs de sa Cour paroissoient surpris qu'il traitât avec tant de distinction un simple particulier , ce Monarque leur dit ces belles paroles : — « Ne vous étonnez pas de l'honneur que je » rends à ce grand Peintre : je puis faire en » un jour beaucoup de Seigneurs comme » vous ; mais il n'y a que Dieu seul qui » puisse faire un homme pareil à celui que » je vais perdre ». —

Un jour que la maladie de Léonard étoit devenue plus fâcheuse , on lui annonça que la Roi entroit dans sa chambre : sensible aux marques de bonté qu'il recevoit d'un si grand Prince , il rassembla le reste de ses forces pour se mettre sur son séant , & pour témoigner sa reconnoissance au Monarque ; mais cet effort fut le dernier de sa vie , il tomba en foiblesse , tandis que

François Premier s'empressoit lui-même de le secourir ; & mourut entre les bras de ce Prince , qui l'honora de ses larmes.

Après la mort de Léonard , les manuscrits qu'il avoit composés sur différentes matières , ainsi que tous ses dessins , accompagnés de discours instructifs , furent mis en treize volumes.

Voici quel a été le sort de ces précieux restes du rare savoir & des études en tout genre de cet homme immortel. Ceux qui les possédoient en firent présent à certain Professeur de Belles-Lettres , qui les porta bien vite à Florence , animé de l'espoir d'en tirer beaucoup d'argent du Grand-Duc de Toscane ; mais il eut la douleur d'apprendre , en arrivant , la mort de ce Prince. Sur ces entrefaites , un gentilhomme nommé Mazzenta , lui fit scrupule d'avoir obtenu des ouvrages précieux de gens qui n'en connoissoient point le prix ; ce qui l'obligea , par un sentiment de délicatesse admirable , à les remettre au premier propriétaire. Celui-ci , à son tour , se piqua de générosité & en fit don à Mazzenta , voulant reconnoître le service qu'il avoit cherché à lui rendre. La famille des Mazzenta se trouva donc posséder un trésor inestimable. Mais sa joie fut troublée tout-à-coup : un statuaire du Roi d'Espagne parvint à faire connoître à celui qui avoit eu d'abord entre les mains

les papiers de Léonard, quelle étoit leur extrême valeur, & lui fit espérer des charges dans Milan, s'il pouvoit les reprendre pour les donner au Roi d'Espagne. L'intérêt eu plus d'empire sur cet homme, que l'amour des Arts; il se repentit de sa générosité, courut chez les Mazzenta, &, à force de prières, obtint sept volumes de la collection désirée. Il les vendit sans doute au Roi d'Espagne. Pour les six autres, ils passerent en différentes mains. Ceux qui les possèdent les conservent avec le plus grand soin, sans vouloir en faire part au public. Peut-être que la plupart de ces précieux ouvrages se sont malheureusement perdus, ou que certains Savans *postiches*, dont le nombre n'est que trop grand, auront ôlé en faire leur profit, en les donnant sous leur nom.

Le fameux *Traité de la Peinture*, est le seul ouvrage de Léonard de Vinci, qui soit imprimé; encore ne l'a-t-il été que par les soins d'un François, en 1651, cent-trente-quatre ans après la mort de son Auteur (1). Ainsi, sans les soins généreux d'un François, l'un des ouvrages le plus utile de Léonard, seroit encore enseveli dans la poussière où quelques Italiens le

(1) La traduction de 1651 est de Charmois, le fondateur de notre Académie de Peinture. Ce livre fut alors imprimé avec l'Italien à côté.

tenoient par jalousie , dans la crainte que les autres Nations ne profitassent des préceptes qu'il contient.

Annibal Carrache , lut une copie manuscrite de ce fameux Traité , vers l'an 1600 , & fut fâché de n'avoir pas eu plutôt connoissance des leçons admirables qu'il renferme ; « parce qu'elles lui auroient épargné , (disoit-il) vingt années de travail , » s'il les avoit lues dans sa jeunesse ». —

PIERRE (*Pietro*) PÉRUGIN (*) , né à Pérouse l'an 1446 , mort en 1524.

La misère fut l'éguillon qui engagea le Pérugin à devenir habile Peintre : il étoit si malheureux , qu'il se vît contraint , pendant plusieurs mois , de coucher sur un coffre.

On voit dans la sacristie du Couvent de S. Augustin , à Pérouse , un billet écrit de sa main , & daté du 30 Mai 1517 , par lequel il prie le Prieur de faire donner à son domestique une certaine mesure de bled ; Mais les caractères de ce billet sont si mauvais , & tous les mots en sont tellement estropiés , qu'on a écrit au bas : *Fu restaurator de la Pittura , ma guastator dell' arte di Scrittura* (1) : (il fut le restaurateur de la

(*) Son nom de famille étoit Vannucci.

(1) M. de la Lande , *Voyage d'Italie* , tom. 7 , pag. 319.

Peinture, & ne professoit guères l'art de l'écriture).

Chargé de peindre à fresque pour les Jéfuites de Florence, le Pérugin travailloit avec beaucoup de zèle. Mais le Père Recteur, avare & défiant, ne lui fournissoit l'outremer (1) qu'à mesure qu'il l'employoit en sa présence. Le Pérugin, piqué de ce procédé, nétoyoit à tous momens dans un pot plein d'eau, aux yeux même du Recteur, les broffes & les pinceaux dont il se servoit; par ce moyen il retiroit presque autant d'outremer qu'il en étoit entré dans l'ouvrage. Le Recteur, étonné qu'il en fallût une si grande quantité, sortoit à chaque instant pour aller en chercher de nouveau. Pendant qu'il étoit absent, le Pérugin faisoit couler l'eau, & sécher l'outremer, qu'il rendit ensuite au Recteur, en lui faisant une leçon très-forte sur son injuste & injurieuse défiance.

Le Pérugin étoit lui-même extrêmement avare, & très-porté à la défiance: il ne s'éloignoit pas volontiers de sa maison, dans la crainte d'être volé.

Il épousa une tres-belle femme, qui lui servoit de modele, sur-tout lorsqu'il vouloit peindre une vierge. Le Pérugin aimoit

(1) Couleur d'azur, extrêmement chère.

son épouse avec tant de passion, que, malgré son avarice, qui étoit des plus sordides, il lui donnoit avec profusion tout ce qui pouvoit la flatter en habillement, comme en parure.

Lorsque le Pérugin alloit à la maison de campagne qu'il avoit acquise auprès de Pérouse, il portoit toujours avec lui la cassette qui renfermoit son argent. Cette précaution fut directement cause de sa perte. Un voleur se douta que la cassette contenoit des effets précieux, attendit le Peintre dans un endroit écarté, & lui enleva son cher trésor. Le Pérugin fut si sensible à la privation forcée d'une partie de ses richesses, qu'il en mourut de chagrin.

ANDRÉ (*Andrea*) MANTEGNE, né à Padoue, l'an 1431, mort en 1517.

PAR sa naissance, Mantegna n'étoit destiné qu'à garder les moutons ; mais, au-lieu de veiller à son troupeau, il s'amusoit, comme le Beccafumi, à dessiner sur des pierres d'ardoise, & même sur la terre, avec le bout de sa houlette. Cette occupation seule avoit des charmes pour lui ; son âme ne pouvoit se prêter à d'autres soins. Son maître eut la générosité de le placer chez un Peintre ; ses talens ne tardèrent pas à se développer, & lui méritèrent l'hon-

neur d'être créé Chevalier des Ordres du Duc de Mantoue (1).

Innocent VIII le chargea de peindre les quatre vertus cardinales , & les sept péchés capitaux. Mantegna trouvant qu'il n'étoit point assez récompensé pour cet ouvrage, eut la hardiesse de dire au Pape, qu'il y avoit encore un huitieme vice à peindre, qui étoit l'ingratitude. Le Pape lui répondit : — « J'y consens ; mais souvenez-vous » aussi d'ajouter une cinquième vertu, qui est » la patience ». —

Dans une Chapelle de l'Eglise Saint-André à Mantoue, on voit la statue en bronze de ce fameux Artiste, dans les yeux de laquelle il y avoit autrefois de petits diamans pour former les prunelles (2).

(1) André Mantegna est regardé par plusieurs Ecrivains, comme l'inventeur de la Gravure en cuivre : s'il n'en a pas été l'inventeur, il a du moins contribué beaucoup à la perfection de la Gravure. M. de la Lande, tom. 8, pag. 365.

(2) Au dessous on lit cette inscription :

*Ese parem nobis, si non præponis, Aelli,
Ænea Mantiniæ qui simulacra vides.*

Ibidem, pag. 364.

Frère JEAN ANGÉLIQUE (Fra Gio Angelico), né à Fiesoli, mort en 1455.

IL paroît qu'une piété véritable engagea cet Artiste à prendre l'habit de Religieux ; il choisit l'Ordre de Saint-Dominique. Ses talens pour la Peinture lui firent autant d'honneur que les vertus qui furent toujours son partage. Frère Angelico, content de vivre en paix dans sa cellule, & d'y cultiver la Peinture, refusa l'Archevêché de Florence, dans la crainte de ne pouvoir plus s'adonner facilement à l'Art qui faisoit toutes ses délices.

On lui a donné le surnom d'*Angélique*, parce qu'il excelloit à peindre les Anges.

Aussi ne travailloit-il qu'à des sujets de dévotion. Chaque fois qu'il lui arrivoit de peindre un Crucifix, il ne pouvoit s'empêcher de répandre des larmes.

Son humilité étoit si grande, qu'il ne mettoit jamais la dernière main à ses tableaux, y laissoit même souvent des fautes considérables, afin de modérer les louanges qu'on lui donnoit.

Frère Angelico étoit observateur de sa Règle jusqu'au scrupule, & vivoit dans la plus grande simplicité. Le Pape Nicolas V l'ayant un jour fait rester à dîner avec ses principaux

principaux Officiers , il fit difficulté de manger de la viande , parce qu'il n'en avoit pas obtenu la permission de son Supérieur : Angelico oublioit quelle étoit l'autorité de celui qui le traitoit (1).

BERNARDIN (*Bernardino*) **PINTURRICCHIO** ;
né à Pérouse , l'an 1464 , mort en 1513.

VOULANT se distinguer dans sa profession , cet Artiste inventa une nouvelle manière de peindre , qu'il essaya vainement de mettre en vogue. Il s'agissoit de travailler de relief , & d'appliquer ses couleurs sur des superficies inégales & relevées en bosse. Bernardin peignit de cette façon plusieurs morceaux d'Architecture , qu'on admira

(1) Nous changeons quelque chose à la manière dont on rapporte ce trait. Les Auteurs disent que l'Artiste eut l'honneur de dîner avec le Pape même. Mais Sa Sainteté ne mange jamais en compagnie. Angelico n'aura donc pu dîner qu'avec les Officiers du souverain Pontife , si l'étiquette de la Cour de Rome , en 1447 , étoit semblable à celle du dix-huitième siècle. Cependant , on lit dans Froissard , qu'un Archiprêtre , Chef des Compagnies qui désolèrent la France vers 1350 , fut admis plusieurs fois , dans Avignon , à la table de Sa Sainteté. Pourquoi donc un Artiste , recommandable encore par sa vertu , n'auroit-il pas joui du même honneur ? Froissard , tom. 1 , fol. 95 , v^o. col. 2. Hist. de Fr. par Villaret , tom. 9 , p. 292.

d'abord, parce qu'ils étoient singuliers, mais que personne n'eut envie d'imiter.

Les Cordeliers de Sienne le chargèrent de leur faire un tableau, & lui donnèrent dans le Couvent une Chambre commode pour travailler, dont ils ôtèrent tous les meubles, à l'exception d'une vieille armoire, qui parut trop difficile à déplacer. Le Peintre, qui s'impatientoit quand quelque chose le gênoit le moins du monde, voulut qu'on enlevât sur le champ cette armoire. Comme on la transportoit, quelques-unes des planches se rompirent, & il en sortit cinq-cents ducats d'or, qu'on y avoit cachés depuis long-temps. Pinturrichio, à cette vue, se désespéra d'avoir fait enlever un meuble qui renfermoit un tel trésor, & dont il n'auroit pas manqué de profiter. Le regret qu'il eut de s'en être privé lui-même, le fit mourir de chagrin.

BACCIO (*) DELLA PORTA, surnommé *Frère BARTHÉLEMI DE SAINT-MARC*, né près Florence, l'an 1469, mort en 1517.

LA liaison trop intime qu'eut Barthélemi avec Jérôme Savonarole, Moine fanatique,

(*) Baccio est le diminutif Italien de *Bartholomeo*.

le plongea dans une dévotion mal entendue , qui l'empêcha d'être un grand Peintre.

Un sermon de ce Jérôme Savonarole contre les ouvrages incens , fit une telle impression sur son esprit , qu'il brûla publiquement la plupart des livres de sa Bibliothèque , ainsi que les peintures & les dessins qu'il possédoit , qui pouvoient offrir aux yeux quelque nudité.

Après cette belle expédition , il renonça à tous les plaisirs du monde , & mena une vie extrêmement retirée. Persuadé qu'il n'y avoit point de salut loin de celui qu'il regardoit presque comme un Apôtre , il passoit des journées entières dans le Couvent des Dominicains , auprès de Savonarole. Mais cette retraite spirituelle faillit à lui coûter la vie. Des soldats , envoyés par le Gouvernement de Florence , suivis d'une populace furieuse , fondent tout-à-coup dans le Couvent pour enlever Savonarole , & le traîner en prison. Les Moines refusent de livrer celui qu'ils regardent comme un Saint ; ils ferment les portes , se barricadent , & se battent avec acharnement. Barthélemy éprouve le même zèle , se jette dans la mêlée , & fait des exploits inouis. Le peuple , irrité de la résistance qu'on lui oppose , brise les portes , met le feu au Couvent , parvient enfin à se saisir du fanatique Savo-

narole. Dans le fort du combat , Barthéle-
mi , voyant plusieurs personnes tuées de
part & d'autre , sentit le danger qu'il cou-
roit de la vie , & fit vœu de prendre l'ha-
bit de Dominicain , s'il avoit le bonheur
d'en réchapper. Il n'imita point ceux qui
oublient leurs sermens , quand le péril est
passé. Il exécuta ses promesses quelques
jours après la scène que nous venons de
décrire , & prit l'habit dans le même Cou-
vent qu'avoit sanctifié , selon lui , le fou-
gueux Savonarole. Depuis ce temps-là , il
fut connu dans le monde sous le nom de
Frère Barthélemi de Saint-Marc.

Quoique cet Artiste ne se permît plus
de peindre aucune nudité , il fit néanmoins ,
pour l'église de son Couvent , un Saint-
Sébastien , dont le corps étoit si beau , que
les Moines furent obligés d'ôter cette pein-
ture de leur église , à cause de l'impression
trop vive qu'elle faisoit sur plusieurs fem-
mes.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio - Francesco*)

CAROTTO , né à Vérone , l'an 1470.

BIEN différent des deux Artistes dont
nous venons de parler , Carotto n'étoit scrupuleux ni dans ses mœurs ni dans ses ou-
vrages. Un dévot lui reprochant de peindre .

des figures trop lascives, il lui répondit : —
 « Si les objets peints vous causent tant d'é-
 motion, que ne seriez-vous pas, s'ils
 étoient réels ? » —

FRANÇOIS SQUARCIONE, né à
 Padoue, mort en 1474.

COMME cet Artiste employoit géné-
 reusement tous ses soins à faire des Elèves,
 il mérita d'être surnommé le Père des
 Peintres.

Il fut employé par les Seigneurs de Car-
 rare, d'une Maison illustre de Padoue, &
 qui, enchantés de ses talens, l'adoptèrent
 pour leur fils.

DOMINIQUE (*Domenico*) GHIRLANDAIE ;
 né à Florence, vivoit en 1474.

CET Artiste a la gloire d'avoir été le
 maître de l'immortel Michel-Ange Bu-
 onarroti. On le destinoit à l'Orfèvrerie ; mais,
 au-lieu de s'appliquer à cette profession, il
 s'amusoit continuellement, dans la boutique
 où il étoit, à dessiner tous les passans.

Tandis qu'il n'étoit qu'Orfèvre, il in-
 venta un ornement d'argent, que les jeunes
 personnes ajoûtoient à leur coiffure, &
 qui le fit surnommer la *Ghirlandaio*, (la
 Guirlande.)

MICHEL-ANGE (*Michel-Agnolo*) **BUONARROTI**, de l'ancienne famille *Simoni*,
 (*) *Peintre, Sculpteur & Architecte, né dans la Toscane, en 1474, mort l'an 1564.*

MICHEL-ANGE, né Gentilhomme, aussi bon Sculpteur qu'excellent Peintre, brilla également parmi les meilleurs Architectes. Le mari de sa nourrice étoit Sculpteur ; ce qui lui fit dire qu'il avoit succé l'art de la Sculpture avec le lait.

Son père n'épargnant rien pour son instruction, lui fit commencer ses études dès qu'il fut en âge de raison. Mais le goût qu'il avoit pour la Peinture lui faisoit tout négliger pour s'appliquer en secret au dessin. Son père voulut en vain combattre ce penchant, & prétendoit que la pratique des Beaux-Arts étoit indigne d'un Gentilhomme.

Buonarroti, à l'âge de seize ans, voyant un jour un bloc de marbre, s'avisa de le sculpter, & en fit une tête de satyre, quoiqu'il n'eût jamais manié le ciseau. Cet heureux essai lui mérita non-seulement d'être reçu dans l'Académie que venoit d'établir Laurent de Médicis, mais lui valut encore

() V. l'épithaphe de Michel-Ange, rapportée, entr'autres, par M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 342.

une pension du Prince , un logement dans son Palais , & l'honneur de manger souvent à sa table.

Une chose qui ne déprime ni ses talens ni sa personne aux yeux de la raison , c'est que Michel-Ange étoit fort laid (1).

Voici peut-être la cause de sa laideur. Il fit de si grands progrès chez le Sculpteur qui s'étoit chargé de cultiver ses talens , que sa supériorité trop marquée lui attira la haine de ses camarades ; l'un d'entr'eux le frappa même un jour si rudement au visage , qu'il en a porté des marques toute sa vie (2).

Michel-Ange ne méritoit point un traitement pareil ; il étoit humain & bienfaisant : il fit souvent distribuer des sommes considérables pour marier de pauvres filles , que l'indigence auroit pu conduire au libertinage.

Il avoit un neveu très-peu favorisé des biens de la fortune , auquel il donna , en plusieurs fois , trois ou quatre mille ducats , & dix-mille en un seul jour (3).

(1) M. de la Lande , tom. 4 , pag. 259.

(2) *Dictionn. manusc. de Malafaire*. V. les *Recueils manusc. de Fontaneux* , à la Bibliothèque du Roi , tom. 284 , pag. 441.

(3) La somme paroît un peu forte ; car le dernier don se seroit monté au moins à 30000 livres. Les neveux seroient bien heureux , s'ils avoient tous de pareils oncles !

Content du zèle & de l'affection d'un de ses domestiques, il lui demanda un jour ce qu'il deviendrait, s'il venoit à le perdre. — « Hélas ! Monsieur, répondit le domestique, il me faudroit chercher un autre maître ». — Pauvre homme, lui dit Michel-Ange, je veux te garantir de cette servitude ». — Et il lui fit présent de deux-mille écus.

La solitude avoit pour lui beaucoup de charmes ; & il disoit que la Peinture étoit une maîtresse extrêmement jalouse, qui vouloit un amour sans partage (1).

Quelqu'un lui demandant un jour pourquoi il ne se marioit pas, il répondit que la Peinture étoit sa femme, & que ses ouvrages étoient ses enfans (2).

Michel-Ange avoit beaucoup d'esprit, faisoit facilement de bons vers, & ses réponses étoient ordinairement spirituelles. Il se permettoit aussi quelquefois de parler avec une fierté & une hardiesse étonnante. L'Empereur Charles-Quint lui demandant un jour quelle estime il faisoit d'Albert Dure, habile

(1) Écoutons un Poète moderne :

*Les Arts sont comme Eglé, dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus assidu.*

(2) On avoit dit la même chose de Léonard de Vinci. V. pag. 275.

Peintre Allemand , & Littérateur estimable , on prétend qu'il ôta lui faire cette réponse : — « Je l'estime à tel point que , si je n'étois » Michel-Ange , j'aimerois mieux être Al- » bert Dure , que l'Empereur Charles- » Quint ». —

Buonarroti avoit une si grande passion pour les statues qu'on voit à Rome dans la Cour du Belvédér , qu'il les visitoit tous les jours. Il se faisoit même conduire auprès de ces statues , lorsque la vieillesse l'empêcha de marcher. Quoiqu'il devînt totalement aveugle vers la fin de sa vie , il n'interrompit point ses promenades ordinaires. Il tâtoit , pendant plusieurs heures , les antiques qu'il ne pouvoit plus contempler , & ne les quittoit qu'après les avoir tendrement embrassées.

On conserve dans le cabinet du Grand-Duc de Toscane la tête de Brutus , sculptée par Michel-Ange , & qui n'est qu'ébauchée. Cet Artiste ne l'acheva point , parce qu'il craignoit , disoit-il , de partager le crime de ce fameux parricide , en lui donnant , par son ciseau , une seconde vie. On lit au bas de ce buste informe un distique latin (1),

(1) *Dum Bruto effigiem sculptor de Marmore ducit,
In memem sceleris venit , & abstinuit.*

dont nous avons tâché de rendre le sens par ces quatre vers François :

Déjà le marbre s'anime ,
Et Brutus va sortir de la nuit du tombeau ;
Mais ses traits reproduits vont rappeler son crime :
Le Sculpteur en frémit , & jette son ciseau (1).

La Ville de Bruges doit au hasard la possession d'un beau groupe de marbre blanc , fait par Michel - Ange : c'est une Vierge grande comme nature , & qui tient l'Enfant Jésus debout devant elle ; il est sur l'un des autels de l'église collégiale de Notre-Dame ; & l'on en fait un si grand cas , qu'on le tient dans une caisse vitrée de tous les côtés. Ce groupe admirable étoit destiné pour Gènes ; mais le navire qui en étoit chargé , sortoit à peine de Civita - Vecchia , qu'il fut pris

(1) Un Anglois , qui se regarde comme un autre Brutus , par son zèle républicain , ne pense pas de même. Voici les deux vers que le Comte Sandwich composa par opposition à ceux qu'on lit au bas du buste :

*Brutum effecisset sculptor , sed mente recursat
Tanta viri virtus ; sistit & abstinuit.*

• Le Sculpteur auroit achevé Brutus ; mais il se forma une si grande idée de son ouvrage , qu'il s'arrêta & n'ôsa le continuer ». *Voyage d'Ital.* par M. de la Lande , tom. 2 , pag. 228.

par un Cor'aire Hollandois, qui conduisit sa prise à Amsterdam. Lors de la vente des effets, personne ne connoissant le mérite de ce précieux morceau de sculpture, un Négociant de Brug s'en fit l'acquisition pour une somme très-modique ; & de retour dans sa patrie, il le donna à l'église de Notre-Dame, dont il étoit Marguillier. Milord Walpole en a depuis offert 30000 florins, (60000 livres) sans pouvoir l'obtenir (1).

Michel Ange, persuadé que l'ancienneté de quelques ouvrages jugés antiques, est souvent douteuse, voulut s'en assurer davantage, & prouver aux Savans l'incertitude de leurs connoissances. Il fit à Florence la statue d'un Cupidon ; &, lorsqu'il fut à Rome, il l'enterra dans un endroit de la campagne, où l'on devoit fouiller, après lui avoir cassé un bras, qu'il garda avec soin. Cette statue fut trouvée en effet ; les connoisseurs la déclarèrent antique, & vantèrent beaucoup le travail de l'Artiste Grec, auquel il leur plut de l'attribuer. Le Cardinal de Saint-George l'acheta, comme un des plus beaux ouvrages de l'ancienne Grèce, & crut être fort heureux de se la procurer, même en la payant très-chér.

(1) Descamps, *Voyage pittor. de Fl. & du Br.* pag. 280—81.

Quel dut être l'étonnement & la honte des prétendus connoisseurs du goût antique, quand Michel-Ange vint réclamer son ouvrage, & montrer le bras qu'il avoit conservé ! Le Cardinal joua sur-tout le rôle le plus ridicule. Dès qu'il fut que la statue étoit de Michel-Ange, elle n'eut plus de mérite à ses yeux ; il se hâta de la rendre, & se fit rembourser son argent.

On trouve très-belles les trois portes de bronze de la Cathédrale de Pise, où sont représentés en bas-reliefs plusieurs traits de l'Écriture-Sainte. Michel-Ange ne pouvoit se lasser de les admirer ; & , dans son enthousiasme, les jugeoit dignes d'être les portes du ciel.

Michel-Ange peignit une Léda pour le Duc de Ferrare ; mais s'apercevant qu'on n'avoit point pour cet ouvrage l'estime qu'il méritoit, il l'envoya en France ; François I l'acheta, & le fit placer à Fontainebleau. Léda étoit représentée animée d'une passion si vive & si voluptueuse, que Desnoyers, Ministre d'Etat sous Louis XIII, voulut, par scrupule, qu'on brûlât ce tableau.

Cet Artiste faisoit souvent disséquer des cadavres d'hommes ou d'animaux, afin d'approfondir l'anatomie. Comme il s'est

trop attaché à marquer avec force les muscles & les nerfs, les peintures ont quelque chose de dur; c'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit, que Michel-Ange a peint des Porte-faix, & Raphaël des Gentilshommes (1).

Raphaël travailloit dans une des chambres du Petit-Farneſe; Michel-Ange ſ'y rendit en ſecret; &, ſans rien témoigner de ce qu'il penſoit des ouvrages de ſon rival, il ſe contenta de deſſiner ſur la muraille, avec du charbon, une tête de Faune, d'une proportion beaucoup plus grande que les figures qu'il voyoit peintes (2). Raphaël ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il ſ'écria, qu'elle ne pouvoit avoir été faite que par Michel-Ange. On prétend qu'il ſentit le

(1) Michel-Ange avoit un exemplaire *in-folio* de la première édition du Poëme du Dante, & dont la marge étoit fort large; il y avoit deſſiné tous les ſujets du Poëme. On y voyoit un nombre prodigieux de figures nues, d'une grande beauté, dans des attitudes très-ſavantes. Cet exemplaire ſi précieux ſ'eſt malheureusement perdu dans un naufrage. *Eſſai ſur la Peinture & ſur l'Académie de France, l'abbé à Rome*, par M. Algarotti, traduit de l'Italien, par M. Pingeron.

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 4. pag. 407, dit que c'eſt une tête colofſale d'Ale-xan-dre-le-Grand. La tête de ce Héros doit être pourtant bien différente de celle d'un Satyre.

conseil qu'on lui donnoit, & qu'il en profita. On ajoute qu'aimant mieux laisser une partie de son ouvrage imparfaite, il ne voulut point effacer cette belle tête, qui est encore soigneusement conservée.

Jaloux des talens supérieurs de Raphaël, Buonarroti fit, dit-on, venir à Rome Sébastien del Piombo, dans l'espérance que ce Peintre, aidé par ses conseils, pourroit balancer Raphaël, & qu'ainsi, lui, Michel-Ange, resteroit le premier Artiste du monde. Mais il eut beau faire, Raphaël, sans employer d'intrigues, & même sans éprouver de jalousie, se vit délivré de ce rival, qui prit le parti de se retirer à Venise.

Sébastien n'avoit point de goût pour la peinture à fresque; il persuada au Pape Jules II d'obliger Michel-Ange de peindre à l'huile la façade de la Chapelle du Vatican. Mais cet Artiste n'y voulut jamais consentir, & dit même au Pape avec humeur, que la peinture à l'huile étoit un ouvrage de femme ou de paresseux.

Jules II appella Michel-Ange à Rome, le fit travailler à différens ouvrages, & permit que cet Artiste vînt souvent l'entretenir en liberté. Un jour que Buonarroti se présenta pour faire sa cour au Pape, l'Huissier de la chambre lui dit brusquement qu'il avoit ordre de ne point le laisser entrer. Regardant ce procédé comme un affront, l'Ar-

riste dit à l'Huissier d'assurer le Pape que Sa Sainteté desireroit de le voir un jour, sans pouvoir y réussir. Il sortit furieux, & partit dès la même nuit pour se rendre à Florence.

Ce qui avoit irrité Jules II, c'est que Michel-Ange avoit toujours refusé de lui laisser voir ses peintures avant qu'elles fussent achevées; & que le Saint-Pere, s'étant un jour introduit, à force de présens, dans la Chapelle où cet Artiste travailloit, Michel-Ange, qu'on ne savoit point à l'ouvrage, & qui ne pouvoit distinguer quel étoit celui qu'on avoit laissé entrer malgré toutes ses défenses, jeta une planche du haut de l'échafaud où il se trouvoit, qui, tombant d'échafaud en échafaud, avec un bruit horrible, causa la plus vive frayeur au Pape, qui se crut sur le point d'être écrasé, & sortit au plus vite de la Chapelle, fort en colere contre le Peintre.

Cependant, des que Jules II fut informé du départ précipité de Michel-Ange, il regretta la perte de ce grand homme, & lui dépêcha consécutivement plusieurs courriers, chargés de lettres pressantes, afin de l'engager à revenir à Rome. Mais Buonarroti répondoit toujours que Sa Sainteté lui ayant fait refuser la porte, comme au dernier des malheureux, il renonçoit à son service, & qu'elle pouvoit employer quelqu'autre Artiste.

Arrivé à Florence , il n'y resta pas longtemps en repos ; Jules écrivit trois fois à la Seigneurie de Florence , pour redemander un homme qui lui étoit nécessaire. Après bien des irrésolutions , Michel-Ange se décida enfin à céder aux instances du Souverain Pontife. Mais il craignoit l'humeur violente de ce Pape , que la moindre chose mettoit souvent en fureur. Ses alarmes étoient si vives , qu'il fut sur le point d'aller en Turquie , où Soliman lui proposoit de bâtir un pont sur le Bosphore , pour passer de Constantinople à Péra.

Afin de dissiper les justes craintes de Michel-Ange , Pierre Soderin , Gonfalonnier de Florence , le revêtit de la qualité d'Ambassadeur , & écrivit au Cardinal Soderin , son frère , de le présenter lui-même.

Jules étoit alors à Bologne. Le Cardinal , protecteur de Michel-Ange , étant malade , chargea un Evêque de sa maison de l'accompagner à l'audience du Pape. Le terrible Jules , regardant l'Artiste d'un air dédaigneux , lui dit d'un ton mêlé de colère : — « Au lieu de venir nous trouver , vous » avez attendu que nous ayons été vous » chercher nous-mêmes ». — Michel-Ange répondit avec une noble hardiesse , & s'excusa sans descendre à de basses supplications. Tout se seroit fort bien passé , si l'Evêque qui l'avoit conduit , n'eût entrepris de parler
en

en sa faveur. — « Votre Sainteté don lui
 » faire grace, dit-il : les personnes de sa
 » profession sont ordinairement ignorantes,
 » & ne sont capables que des choses qui
 » concernent leur art ». — Cette ridicule
 apologie mit le Pape dans une telle colère,
 qu'il frappa l'Evêque d'un bâton qu'il tenoit
 à la main, en lui disant : — « C'est vous-
 » même qui êtes un ignorant, & vous lui
 » faites injure, lorsque nous ne voulons
 » pas l'offenser ». — Non content d'une aussi
 vive réprimande, le fougueux Pontife fit
 encore chasser honteusement de sa présence
 cet Evêque peu spirituel.

La mauvaise humeur de Jules s'étant ainsi
 évaporée, (car il lui falloit toujours quel-
 qu'un pour decharger sa colère,) il donna
 sa bénédiction à Michel-Ange, le combla
 de préens, & lui promit les plus grandes
 récompenses.

Pendant son séjour à Bologne, ce Pape
 souhaita que notre Artiste lui fit sa statue de
 la hauteur de cinq brasses, & qu'elle fût
 jetée en bronze. Il en vit bientôt le mo-
 dele. Cette figure élevoit un bras avec tant
 de fierté, qu'il ne put s'empêcher de de-
 mander à Michel-Ange si elle donnoit la
 bénédiction ou la malediction. — « Elle aver-
 » tit le peuple de Bologne d'être plus sage
 » à l'avenir », — répondit l'Artiste, faisant
 allusion à une révolte de cette Ville, que

le Pape venoit de châtier. Après cette réponse, qui sent un peu la flatterie, Michel-Ange proposa de mettre un livre dans l'autre main de la statue ; — « Mettez-y plutôt » une épée, lui repartit le Souverain Pontife ; car je ne suis point homme de Lettres ». — Réponse peu digne d'un Pape, mais tout-à-fait conforme à l'humeur guerrière de Jules (1).

Cette statue fut placée sur le frontispice d'une église de Bologne, où elle ne resta pas long-temps ; les Bentivoglio étant rentrés dans cette Ville, elle fut mise en pièces par ceux de leur faction. Le Duc de Ferrare en acheta les débris ; il n'en conserva que la tête qui étoit entière, & fit fondre le reste pour en faire une pièce d'artillerie, qui fut nommée la *Julienne*. Cette destinée eût peut-être flatté l'ame martiale de Jules II, s'il eût pu la prévoir.

Michel-Ange, de retour à Rome, se mit à peindre la Chapelle de Sixte. Son dessein étoit de travailler à cet ouvrage avec le plus grand soin ; mais l'impatience de Jules venoit souvent le troubler. Ce Pape, lassé d'attendre, & croyant que ses desirs devoient être remplis aussi-tôt que formés,

(1) *Catalogue des Tableaux du Cabinet du Roi par M. Lépicié.*

lui dit un jour, dans un transport de colère :
 — « Si vous ne finissez pas promptement ,
 » je vous ferai jeter du haut en bas de vos
 » échafauds ». —

Michel-Ange le connoissoit capable de lui tenir parole ; aussi se hâta-t-il d'achever , évitant même , pour aller plus vite , d'enrichir d'or les draperies de ses figures , & de les orner de couleurs éclatantes. Lorsque le Pape vint les voir , il en fut mécontent , & prétendit qu'elles n'étoient point si riches que les autres tableaux du même Artiste. Michel-Ange , sensible à ce reproche , lui répondit fièrement : — « Les personnages que j'ai représentés ne portoient point d'or ni de magnifiques parures ; » c'étoient de vrais Chrétiens qui méprisent les richesses ». —

Jules caressoit & maltraitoit tour-à-tour cet Artiste. Mais ses vivacités n'étoient pas plutôt passées , qu'il s'efforçoit de les lui faire oublier. Un jour que Michel-Ange demandoit au fougueux Pontife la permission d'aller à Florence pour un certain temps : — « Et ma Chapelle , quand sera-t-elle finie , » dit le Pape ? — Saint Père , quand je pourrai , répondit-il froidement. — Quand tu pourras ! reprit le Pape avec fureur , » je te la ferai bien achever ». — En disant ces mots , il le frappa d'un bâton dont il étoit presque toujours muni. Michel-Ange

outré se retira promptement , songeant à quitter Rome pour n'y plus revenir. Mais à peine étoit-il rentré chez lui , que le Camérier du Pape lui apporta cinq-cents écus , & le pria d'excuser un emportement qui n'étoit que passager. L'Artiste voyant que l'humeur fougueuse du Pape tournoit à son avantage , ne se fâcha plus , & n'en fit que rire.

En peignant le plafond de sa fameuse Chapelle , Michel-Ange s'accoutuma tellement à regarder les objets de bas en haut , qu'après avoir terminé ce grand ouvrage , il fut long-temps sans pouvoir baisser les yeux ; en sorte que s'il avoit à lire une lettre , ou à fixer quelqu'autre objet , il étoit contraint de le tenir au-dessus de sa tête.

Selon quelques Auteurs , Michel - Ange voulant mettre tout son art dans la représentation d'un Christ , engagea un homme du peuple à lui servir de modèle , & à se laisser attacher sur une croix. Lorsqu'il l'eut fortement lié , comme dans le seul dessein de lui faire prendre une attitude convenable , il perça , dit-on , le côté de ce malheureux , qui rendit bientôt sa vie avec tout son sang. S'il en faut croire les inventeurs de cette histoire , l'Artiste commit une pareille cruauté , afin de mieux saisir l'air

& les traits d'un homme mourant. Mais il est probable que cette fable n'a été inventée & n'a eu cours parmi le peuple, que par l'extrême vérité qu'on remarque dans le Christ de Michel-Ange, qui paroît peint d'après nature.

Buonarroti, en présence du Cardinal de Médicis, loua avec transport la beauté d'un cheval appartenant à cette Eminence, qui le lui envoya aussi-tôt, avec dix mulets chargés d'avoine, & un de ses valets pour le panser.

Dans un tableau qui représentoit l'Enfer, Michel-Ange peignit au milieu des flammes un Cardinal qu'il n'aimoit pas, & le rendit si ressemblant, qu'il étoit très-facile de le reconnoître. Léon X, ce protecteur des Arts, dont nous venons de parler sous le nom du Cardinal de Médicis, allant souvent voir travailler notre Artiste, n'eut pas de peine à démêler les traits du Cardinal si mal traité, & voulut engager le Peintre à l'effacer de son tableau. Mais celui-ci refusa de satisfaire Sa Sainteté, & lui dit pour excuse : *In Inferno nulla redemptio*, (dans l'Enfer il n'est point de rédemption.)

Le Cardinal informé de la place qu'il occupoit dans le tableau de Michel-Ange, s'en plaignit vivement au Pape, qui lui répondit :

— « Si Michel-Ange vous avoit mis dans
 » le Purgatoire, je pourrois vous en re-
 » tirer; mais il vous a mis dans l'En-
 » fer : mon pouvoir ne s'étend pas jus-
 » ques-là ». —

Michel Ange a vécu sous plusieurs Papes.
 Lorsqu'Adrien VI alloit dans la Chapelle
 du Vatican, où cet Artiste a représenté le
 Jugement dernier, il disoit, à la vue des
 nudités dont elle est remplie, qu'il lui
 sembloit entrer dans l'étuve d'un bai-
 gneur.

Jules III, le Pontife le plus fier qui se
 soit placé sur la Chaire de Saint-Pierre;
 Jules III faisoit asseoir Michel-Ange auprès
 de lui, afin de l'entendre raisonner sur les
 arts qu'il professoit.

Paul III, entr'autres marques de distinc-
 tion dont il combla Buonarroti, lui rendit
 une visite d'éclat, accompagné de dix Car-
 dinaux.

On vint un jour dire à Michel-Ange que
 Paul IV trouvoit les figures de son Juge-
 ment dernier trop nues, & qu'il desiroit
 qu'on y retouchât. — « Au-lieu de s'occu-
 » per de quelques indécences de mes pein-
 » tures, répondit-il, le Pape feroit bien
 » mieux de songer à détruire les désordres
 » qui règnent dans le monde ». —

On prétend que le *Manchiato*, jeu de

cartes fort en vogue dans l'Italie, fut inventé par Michel-Ange (1).

Buonarroti ne mit, dit-on, que trois phrases dans son testament; & voici comment il s'y exprimait: — « Je donne mon » ame à Dieu, mon corps à la terre, & » mes biens à mes parens ». — (2).

Le Grand-Duc Côme de Médicis, qui chérissoit singulièrement Michel-Ange, donna, même après la mort de cet Artiste à jamais célèbre, une preuve éclatante de l'estime qu'il avoit pour lui. Il fit exhumer son corps secrètement & pendant la nuit, & le fit transporter de Rome à Florence, où on lui éleva un magnifique tombeau de marbre.

Des Auteurs assûrent qu'un seul tableau de Michel - Ange fut cédé à Louis XIV, un peu avant la paix d'Utrecht, pour la somme prodigieuse de 600000 liv.

(1) M. de la Lande, *Voyage d'It.* tom. 5, p. 159.

(2) *L'Abecedario Pittorico*, pag. 321, in-4°. édit. di Bologna, 1719. C'est toujours de cette édition dont nous nous sommes servis.

ALEXIS (*Alessio*) BALDOVINETTI,
né à Florence, mort en 1499 (*).

CET Artiste, étant parvenu dans un âge fort avancé, se retira dans l'Hôpital de Saint-Paul, & afin de s'assurer qu'on le traiteroit avec soin, il y fit transporter un grand coffre, que l'on crut rempli d'or, ce qui lui mérita des égards & des attentions sans nombre. Il eut à peine les yeux fermés, que les Administrateurs s'empresèrent d'ouvrir le précieux coffre, qu'ils avoient souvent regardé avec des yeux d'envie. Mais quelles furent leur confusion & leur douleur, de n'y trouver que des ébauches & des dessins informes !

TITIEN VECELLI (*Tiziano Vecellio* ,)
né à Cadore, dans l'Etat de Venise, l'an
1477, mort en 1576.

LE Titien est un des hommes qui a le plus joui de la vie. Son opulence lui procuroit la satisfaction de recevoir à sa table jusqu'à des Cardinaux, & de les traiter avec

(*) L'année de sa naissance est très-incertaine ; cependant, on croit que ce fut en 1425. V. *Serie degli Uomini i piu illustri*, &c. tom. 1, pag. 107, Firenze, 1769.

splendeur. Son caractère doux & toujours égal, & son humeur enjouée, le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Son mérite le rendoit encore respectable ; & sa santé, qu'il a conservée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, a semé de fleurs tous les instans de sa vie (1).

Il étoit modeste, ne médisoit jamais d'aucun Peintre, & faisoit même l'éloge de ses rivaux. Il avoit aussi beaucoup d'esprit, écrivoit & parloit très-bien. Un dernier trait qui caractérise le seul Titien, & qu'on trouvera bien rarement dans l'éloge des Artistes, c'est que ses mœurs & sa conduite furent toujours irréprochables.

Voici de quelle manière il travailloit ordinairement : après avoir ébauché son tableau, il le retournoit contre la muraille & sembloit l'oublier pendant quelque temps ; il le reprenoit dans la suite, &, l'esprit moins rempli de son idée, il l'examinait avec des yeux critiques, y corrigeoit ce qui lui déplaisoit, & le terminoit enfin (2).

Le Titien, avant de jouir de sa grande réputation, s'occupa long-temps à graver

(1) *Dictionnaire des Beaux-Arts*, par M. Lacombe.

(2) Crozat, *Rec. d'Est.* tom. 3, fol. 58.

en bois , les premiers deffins de ses tableaux (1).

A peine ce grand Artiste commençoit-il à travailler sous les yeux du Giorgion , qu'il peignit une Judith , dans la manière de ce maître , & dont tout le monde fit compliment au Giorgion , parce qu'on la croyoit son ouvrage : on l'assuroit que c'étoit la plus belle chose qui fût sortie de son pinceau. Le Giorgion enrageoit d'être forcé de répondre , que cette Judith , si admirable , étoit de la main de son écolier. Mais , dans la crainte d'éprouver souvent le même affront , il pria son élève de chercher un autre maître.

Le Titien s'étant par la suite lié avec l'Arioste , ces deux grands hommes employèrent leurs talens à se faire mutuellement honneur. Le Titien fit le portrait de ce Poète fameux , & l'Arioste a fait l'éloge du Titien , dans son Poème de *Roland*.

Le Titien eut même le bonheur de se faire aimer de l'Arétin , de ce Poète satyrique , dont les Rois même craignoient l'esprit mordant & briguoient l'amitié. L'Arétin , touché du peu de fortune de notre Peintre , consacroit souvent sa plume à publier ses talens , & le fit connoître de

(1) Papillon, *Traité de la Gravure en bois*.

L'Empereur Charles V. Lorsque notre Artiste travailloit, il avoit quelquefois un lecteur célèbre dans la République des lettres; c'étoit l'Arétin lui-même.

On prétend que le Titien laissoit souvent ouverte la porte de l'endroit où il travailloit, feignant d'avoir oublié de la fermer: ses élèves venoient aussi tôt copier ses ouvrages, tandis que l'un d'entr'eux faisoit le guet. Mais le Titien ne fut point mauvais gré de leur entreprise; il retouchoit les copies, qu'on vendoit ensuite, dit-on, pour d'excellens originaux.

On remarque dans les lettres du Titien, que ce célèbre Artiste, en parlant de ses ouvrages, ne les désigne jamais par le mot Italien *quadro* ou *tavola*, (tableau) (1); il seroit à souhaiter que tous les Peintres attachassent à leur art, la même grandeur, la même sublimité: je finis, s'écrie-t-il, *la fable de Vénus & d'Adonis*. . . . « je vous » enverrai incessamment *la poésie de Persée* » & d'Andromaque ». —

Paul III, pour marquer au Titien l'estime qu'il avoit de ses talens, & la protection dont il l'honoroit, voulut donner un Evêché à son fils Pomponio; mais le

(1) Le mot le plus usité en Italie, est *quadro*: il n'y a que les grands tableaux d'autel que l'on appelle *tavola*.

Titien refusa cette faveur, parce qu'il eut la modestie de croire qu'il ne devoit point avoir l'ambition d'élever son fils à la prélature.

Le même Pape eut dessein de lui accorder l'Office *del piombo* (1), qui rapporte des revenus considérables ; mais cet Artiste préféra de vivre tranquille dans la société de ses amis.

Le Titien s'apercevant que des personnes qui lui avoient commandé un tableau, avoient assez peu de goût pour n'en être pas contentes, prit sur le champ son pinceau, & contre l'usage de quelques Artistes de son temps, & même contre sa propre coutume, de mettre modestement *faci.bam*, (je faisois) au bas de ses productions, à l'exemple des anciens Peintres ; il écrivit sur ce tableau *Titianus fecit fecit*, répétant deux fois qu'il avoit achevé son ouvrage, comme pour affirmer davantage ce qu'on devoit en penser.

Voulant se moquer de ceux qui copioient mal le Laocœon, sculpture antique, qu'on admire à Rome, le Titien a fait une estampe satyrique, où il a représenté de petits singes, contrefaisant ce fameux groupe.

(1) Cet Office consiste à sceller toutes les Bulles.

Dans ses ouvrages, le Titien a quelquefois blessé la vraisemblance & le costume. Il n'a point fait difficulté d'introduire dans la *Présentation de Jésus Christ au Temple* des Pages, vêtus à l'Espagnole ; & de mettre l'Aigle d'Autriche sur les boucliers des soldats Romains.

Dans ce même tableau, presque tous les Juifs sont habillés en nobles Vénitiens.

Le Titien a fait trois fois le portrait de Charles-Quint ; & cet Empereur disoit qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du Titien.

Cet Artiste ayant fait un grand tableau qui représentoit les hommes illustres de la Maison d'Autriche, Charles V par une faveur singulière, voulut absolument que le Titien s'y peignît lui-même. Ne pouvant se dispenser d'obéir, notre Artiste, toujours modeste, plaça son portrait dans l'endroit le moins apparent du tableau.

Mais l'Empereur ne se contenta point de lui accorder cette marque de distinction ; voulant le récompenser d'une manière encore plus éclatante, il l'annoblit, ainsi que sa famille & tous ses descendans : il le décora ensuite de l'Ordre de Saint-Jacques, & le créa Comte Palatin.

En peignant pour la troisième fois le portrait de son auguste protecteur, le Titien

laissa tomber un de ses pinceaux , que l'Empereur s'empressa de ramasser : l'Artiste, se jettant alors aux genoux de ce Prince, s'écria : — « Seigneur, je suis indigne d'un » pareil service. — Charles V lui répliqua : » le Titien mérite d'être servi par César. —

Il existe une lettre du Titien, bien propre à couvrir de honte ces hommes ivres de leur grandeur, qui, chargés par les Souverains de remettre aux Artistes la juste récompense de leurs talens & de leurs travaux, les forcent à perdre en vaines sollicitations un temps précieux, qu'ils employeroient à honorer, par un travail estimable, & leur siècle & leur patrie. La lettre dont nous parlons est adressée à Philippe II, Roi d'Espagne, fils & successeur de Charles V. Nous croyons faire plaisir au Lecteur d'en transcrire ici la traduction Françoisse : « SIRE, » le sujet de *la Cène* que j'ai commencé il » y a sept ans, & auquel j'ai travaillé pres- » que sans relâche, est enfin achevé. Heu- » reux si j'ai réussi dans les efforts que j'ai » faits pour rendre cet ouvrage digne des » regards de votre Majesté ! Cependant, » SIRE, si jamais mes anciens & longs ser- » vices vous ont été agréables, je vous » supplie, au nom de votre clémence infinie, » de vouloir bien ordonner que mes pro- » visions me soient enfin livrées, afin que

» je puisse passer tranquillement le peu de
 » temps qui me reste à vivre, & dont je
 » veux consacrer tous les instans au service
 » de votre Majesté. En faisant exécuter les
 » ordres que vous avez donnés plusieurs
 » fois à ce sujet, vous ferez, SIRE, un acte de
 » bienfaisance, de justice & de piété envers la
 » mémoire de votre Auguste père. Je perds
 » la plus grande partie de mon temps à
 » écrire, à solliciter, à me plaindre; à peine
 » puis-je arracher, après des instances réité-
 » rées, le peu d'argent dont j'ai besoin pour
 » mon entretien. Hélas! Si Votre Majesté
 » connoissoit la situation cruelle où je me
 » trouve, elle en seroit touchée & ne tarde-
 » roit pas à la rendre meilleure. Je solli-
 » cite en vain vos Ministres, ils ne rem-
 » plissent aucune de vos intentions: c'est ce
 » qui me force de me jeter aux pieds de
 » Votre Majesté, pour la supplier humble-
 » ment de faire cesser mes malheurs & mes
 » plaintes ».

Quand Henri III, Roi de France, passa
 par Venise, à son retour de Pologne, il
 voulut connoître le Titien, & alla jusques
 chez lui pour le voir. Le Titien lui montra
 tous ses ouvrages: & comme il s'apperçut
 que ce Prince considéroit avec beaucoup de
 plaisir quelques-uns des ses tableaux, il
 le supplia de vouloir bien les accepter.

dit son pinceau, & les
couleurs dont il se servo
live, qui ne sèche point :
effaçoient en l'absence du
de sa vieillesse.

Le Titien se maria, di
quatre-vingt-dix-neuf ans
avant sa mort, avec une
avoit à peine quinze ; &
les d'un tel vieillard ne
glacer une jeune épouse,
la vie en voulant la don
être, s'il en faut croire l'A
fournit ce trait. Le même
que les parens de la jeune
conseillés d'intenter au Tit
criminel, comme ayant pro
ment de mariage, par une
fait disproportionnée. Mais
rire en Italie du mari.

Quoi qu'il en soit, le Titien a peint sa femme toute nue, sous la figure de Vénus; il l'a aussi représentée en Vierge, avec l'Enfant-Jésus & le petit Saint-Jean : elle est également bien dans les deux tableaux : rien ne prouve mieux, dit M. de la Lande, que tous les déguisemens réussissent à une jolie femme (1).

Quoique le Titien mourût de la peste, on ne laissa pas de l'enterrer publiquement; on n'usa point envers lui des précautions employées contre tous ceux dont la mort funeste pouvoit s'étendre sur les vivans : quelle plus grande marque d'estime auroient pu lui donner ses concitoyens ?

GEORGE BARBARELLI, dit le GIORGION, né au Bourg de Castel-Franco, dans le Trévise, l'an 1478, mort en 1511.

Le surnom du Giorgion, sous lequel seul il est connu, fut donné à cet Artiste à cause de sa taille avantageuse, & de son caractère fanfaron (2).

Inspiré par la reconnoissance, le Gior-

(1) *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 239.

(2) Il vantoit beaucoup son origine, quoiqu'il fût de basse naissance. V. d'Argenville.

gion fit le portrait du Pordenon, son confrère, & le représenta sous la figure de David, vainqueur de Goliath, afin de lui rendre la pareille; le Pordenon, dans un tableau, lui ayant donné les mêmes attributs. N'est-il pas plaisant que deux Artistes aient imaginé de se peindre avec toute la fierté que devoit avoir le Roi Prophète, lorsqu'il prenoit les armes? Qu'ils aient affublé leur effigie d'une cuirasse, & qu'ils se soient représentés, tenant d'une main, au lieu de pinceau, la tête de Goliath, & de l'autre une épée?

Par un caprice aussi bizarre, le Giorgion a représenté la Vierge & l'Enfant-Jésus plongés dans un profond sommeil, tandis qu'un Ange joue du violon auprès d'eux. Les Poètes de notre Opéra ne tombent-ils pas dans un ridicule pareil à celui de ce Peintre, lorsqu'ils font chanter un amant auprès de sa maîtresse endormie, qu'il paroît craindre de réveiller, tandis qu'il crie à pleine tête aux oiseaux de se taire?

Il s'éleva du temps du Giorgion une fameuse dispute à Venise, entre les Artistes, au sujet de la prééminence de la Peinture & de la Sculpture : le Giorgion entreprit de prouver que l'art du Peintre pouvoit montrer un objet dans toutes ses faces, aussi-bien que le Sculpteur. Pour cet effet,

il représenta un homme nud, vu par derrière, & placé au bord d'une fontaine, qui, par réflexion, offroit le devant de la figure, tandis qu'une cuirasse fort luisante découvroit l'un des côtés, & qu'un miroir réfléchissoit l'autre. Ce tableau ingénieux mérita le suffrage de tous les Artistes, & ne termina point la dispute.

Le Giorgion mourut à l'âge de trente-trois ans, du profond chagrin que lui causa l'infidélité de sa maitresse.

BENVENUTO TISI, surnommé **GAROSALO** (*l'Œillet*), né à Ferrare l'an 1481, mort en 1559 (*).

Afin de désigner ses tableaux, Benvenuto avoit du moins une manie agréable; quelque sujet qu'il traitât, il y peignoit ordinairement un œillet.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, cet Artiste employoit les jours de fête à peindre *gratis*, pour les Monastères (1).

(*) Quelques Auteurs ne le font mourir qu'à l'âge de quatre-vingts ans : ce qui reculeroit sa mort jusqu'à l'année 1561.

(1) Crozat, *Rec. d'Est.*

LAURENT (Lorenzo) LOTTO ;

vivoit vers l'an 1482.

Dans un tableau de ce Peintre , dont le sujet est *la femme adultère* , on voit un Moine parmi les spectateurs.

RAPHAEL SANCIO (Raffaello d'Urbino) , né à Urbino , dans les Etats du Pape , l'an 1483 ; mort en 1520.

RAPHAEL d'Urbain est généralement regardé comme le plus grand Peintre qui ait jamais paru dans l'Univers (1).

Il étoit de la plus belle figure du monde , & avoit les mœurs extrêmement douces. Sa politesse & sa modestie donnoient un nouveau lustre à ses talens. Pour nous servir des propres termes du Vasari , Raphael passa toutes les années de sa vie , non pas en simple particulier , mais en Prince , communiquant libéralement sa science , & prodiguant son argent à tous ceux qui s'attachoient à la Peinture , & qui étoient dans l'infortune.

L'amour & la galanterie étoient les pas-

(1) Il auroit pu être Sculpteur , puisqu'il a modelé plusieurs figures en terre & en cire. Crozat , *Rec. d'Est.* tom. 1.

Bons dominantes de Raphaël ; il se plaisoit tellement avec les Dames , qu'elles pouvoient tout obtenir de lui. Le cœur toujours rempli de l'objet de sa flamme , il a souvent peint dans ses tableaux le portrait de la maitresse : dans ses amusemens même , en crayonnant quelques dessins , il se plaisoit à tracer les traits de celle qu'il aimoit. On conserve encore une carte sur laquelle il a représenté l'une des Belles qui l'occupoient jusques dans ses moindres instans.

Plusieurs personnes connoissant le penchant que Raphaël avoit pour les femmes , ne dédaignoient point de le servir dans ses amours , afin de devenir ses amis , & d'en avoir quelque tableau.

Le Prince Augustin Chigi , voyant qu'il ne finissoit point une gallerie , commencée depuis long-temps , parce qu'il alloit chaque jour passer plusieurs heures auprès de la maitresse qu'il avoit alors , lui permit de venir avec cette femme loger dans son Palais.

Raphaël copioit la Nature avec la plus grande exactitude : dans son tableau de la *dispute du S. Sacrement* , il a donné à toutes ses figures le même bonnet qui coiffoit par hasard le modele qu'il avoit sous les yeux (1).

(1) V. Discours prononcé le 2 Janvier 1769 ,

On demandoit un jour à Raphaël comment il avoit pu acquérir le haut point de perfection où il étoit parvenu ? *En ne négligeant rien*, répondit-il. Leçon utile pour tous ceux qui courent la carrière des Arts (1).

Deux Cardinaux reprochoient mal à-propos à Raphaël d'avoir fait dans un tableau le visage de Saint-Paul & celui de S. Pierre trop rouges : — « Messieurs, leur répondit-il, indigné de cette critique injuste, » je les ai peints tels qu'ils sont au Ciel ; » cette rougeur leur vient de la honte » qu'ils ont de voir l'Eglise aussi mal gouvernée ». —

Curieux de connoître par lui-même tout ce que les Arts offroient de plus remarquable, & ne pouvant se transporter sur les lieux, Raphaël entretenoit des Dessinateurs par toute l'Italie, & jusques dans la Grèce.

Plusieurs habiles Peintres, & particulièrement Raphaël, sont accusés d'avoir brisé & jeté dans le Tibre un grand

par M. Joshua Reynolds, Chef de la nouvelle Académie de Peinture établie à Londres, cité dans l'Année Littéraire, 1769.

.. (1) *Dictionnaire des Portraits historiques*, &c. tom. 3, pag. 306.

nombre de bas-reliefs antiques, afin de cacher éternellement leurs plagiats, après les avoir très-exactement copiés (1). Raphaël, à ce qu'on prétend, alloit la nuit dans les rues de Rome, les mutiler avec une masse de bois (2). Un Italien disoit à ce propos, que Raphaël avoit été un des plus grands voleurs de son siècle.

On conserve dans l'Apothicairerie de Lorette, de très-beaux vases de fayence, & dans le Palais Aliéri, à Rome, un petit plat aussi de fayence, richement encadré, qu'on croit avoir été peints par Raphaël : pour les vases qu'on voit à Lorette, on a voulu donner des vases d'or de la même grandeur (3).

(1) Félibien, tom. 1, pag. 277.

(2) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 493.

(3) On dit en Italie que c'est un Ambassadeur du Roi de France qui a fait cette offre. (V. Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 235). Le même Auteur nous apprend que ces fameux pots de fayence ont été donnés au trésor de Lorette par un Duc d'Urbain. Huguetan, dans son *Voyage d'Ital.* imprimé en 1681, prétend (pag. 115) que ce fut Raphaël lui-même qui donna ces vases à l'Apothicairerie de Lorette, après les avoir peints. François Desfont, dans son *Voyage* imprimé en 1699, prétend que la Reine Christine eut un de ces vases pour un d'argent qu'elle offrit en échange. Tom. 2,

Raphaël ayant été secrètement introduit dans la Chapelle où travailloit Michel-Ange, malgré toutes les précautions que ce Peintre avoit prises pour que ses ouvrages ne fussent vus de personne avant d'être entièrement achevés, changea tout-à-coup de manière, & conçut l'idée d'exceller dans son art. Il resta quelques instans immobile à contempler la fierté du pinceau de Michel-Ange, & sortit sans avoir la force de proférer une seule parole. Mais il ne dut qu'à son génie un progrès si rapide; car les peintures de Michel-Ange, exposées depuis plus de deux-cents ans aux yeux de tous les Peintres de l'Univers, n'ont pu former un second Raphaël.

Cet Artiste étoit toujours environné de jeunes étudiants & d'illustres Amateurs de la Peinture, qui l'accompagnoient ordinairement, lorsqu'il alloit à la promenade ou lorsqu'il sortoit dans les rues de Rome. Michel-Ange l'ayant rencontré un jour au milieu de ce brillant cortège, lui dit en passant, pour le railler : — « Vous marchez » comme un Prévôt suivi de ses Sbires » (1). — Raphaël lui répondit sur le même ton :

pag. 22. Au reste, tantôt les Auteurs disent que tous ces vases ont été peints d'après les dessins de Raphaël, tantôt ils prétendent qu'ils sont de la main de Raphaël lui-même.

(1) Sbires, espèce d'Archers.

— « & vous, vous allez tout seul comme le » bourreau ». —

Le premier tableau que cet Artiste fit à Rome, fut tellement estimé, que le Pape ordonna qu'on détruisît les ouvrages commencés par plusieurs Peintres, afin que le génie de Raphaël eût le champ le plus vaste à parcourir.

Après avoir beaucoup travaillé pour le Prince Augustin Chigi, Raphaël eut une contestation très-vive au sujet du paiement; Michel-Ange, choisi pour arbitre, loin de dépriser l'ouvrage de son rival, estima chaque tête cent écus. Augustin Chigi se hâta aussi-tôt de terminer avec Raphaël, dans la crainte que Michel-Ange n'estimât à proportion des têtes les autres parties des figures (1).

Francesco Francia, Peintre de Bologne, étonné de tout ce que la renommée publioit à la louange de Raphaël, éprouvoit un violent desir de voir quelques ouvrages d'un Artiste aussi célèbre; mais son grand âge l'empêchant de faire le voyage de Rome, il prit le parti d'écrire à Raphaël combien il avoit d'estime pour ses talens d'après tout ce qu'on publioit d'avanta-

(1) *Recueil d'Estampes représentant les plus beaux Tableaux, &c. Crozat, tom. 1.*

geux. Ces deux Artistes se donnèrent réciproquement des marques de considération, & il se lia entr'eux un commerce réglé de lettres. Dans ces circonstances, Raphaël acheva son fameux tableau de Sainte-Cécile, destiné pour une église de Bologne, & l'envoya à son ami Francesco, en le priant de le mettre lui-même en place, & d'y corriger les fautes qu'il y trouveroit, (ajouta-t-il modestement). L'Artiste de Bologne, transporté de joie d'être enfin sur le point de voir un ouvrage de Raphaël, s'empresse de considérer le tableau; mais il n'y a pas plutôt jetté les yeux, que son cœur se serre; il sent vivement l'extrême distance de ses talens à ceux de Raphaël: il tombe dans une profonde mélancolie, & meurt de la douleur qu'il éprouve d'avoir tant travaillé pour n'être qu'un Peintre médiocre.

Deux tableaux de Raphaël, placés dans une église à Rome, étoient si estimés, dès le temps de Jules II, qu'on ne les montrait que les jours de Fêtes solennelles.

Cet admirable Artiste eut une idée sublime, lorsque, peignant la création du monde, il représenta Dieu, remplissant l'immensité des airs, & tenant d'une main le Soleil,

& de l'autre la Lune, qu'il attache au firmament (1).

Léon X accorda à Raphaël un Office de Camérier, emploi lucratif & très-honorable (2).

Les talens de Raphaël, lui acquirent une telle considération, que le Cardinal Bi-biëna, lui offrit sa nièce en mariage; mais Raphaël crut devoir renoncer à cette illustre alliance, dans l'attente du chapeau de Cardinal, que Léon X lui avoit promis. Il ne refusa pourtant point ouvertement le parti avantageux qui lui étoit proposé; il pria son Eminence de lui accorder quatre années, afin de pouvoir, disoit-il, se rendre plus digne de l'honneur qu'elle vouloit lui faire. Ce temps expiré, le Cardinal parut toujours dans les mêmes dispositions, & Raphaël consentit alors d'épouser la nièce; mais il recula de jour en jour l'instant du mariage, se flattant que le Pape rempliroit

(1) Ce tableau est peint, dit-on, par Jules Romain, d'après les dessins de Raphaël V. M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 188. Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas donner à entendre, d'une manière bien énergique, le suprême pouvoir de l'Eternel? Cependant, nous ne savons quel Auteur a ôté traiter cette grande idée de puérile & de ridicule.

(2) Les Camériers de la Chambre du Pape, peuvent être comparés aux Gentilshommes ordinaires de la Chambre du Roi de France.

ses promesses, & qu'il se verroit enfin décoré de la pourpre Romaine.

La passion trop vive que Raphaël avoit pour les femmes, le fit mourir à la fleur de son âge. Emporté par l'amour que lui inspiroit une belle personne il eut l'imprudence de se livrer à de tels excès, qu'il tomba dans le dernier épuisement, & n'étoit plus animé que par une fièvre violente. Il n'ôsa découvrir la cause de la maladie, que les Médecins traitèrent de fluxion de poitrine; une saignée acheva de lui ôter le reste de ses forces, & lui devint mortelle.

Sentant bien qu'il approchoit de la fin, il fit sortir de sa maison une femme qu'il entretenoit; & par son testament lui assura de quoi vivre dans une honnête aisance.

Regretté, pleuré de Rome entiere, Raphaël mourut un Vendredi-Saint, le même jour & à la même heure qu'il étoit né.

On mit auprès du corps de ce grand Artiste, exposé pendant quelques jours dans la salle où il travailloit ordinairement, son fameux tableau de *la Transfiguration*, qu'il venoit d'achever depuis peu: c'étoit lui prononcer une oraison funebre bien éloquente (1).

(1) Le Cardinal Bembo a fait son épitaphe. Voyez nos *Anecdotes sur la Peinture en général*, Parag. XV.

Quoique la mémoire de Raphaël ait toujours été très célèbre à Rome , ainsi que dans toute l'Europe , il y avoit cependant près de cent-cinquante ans que ce premier Peintre du monde étoit mort sans qu'aucun Pontife , sans qu'aucun Prince eût songé à lui élever un mausolée , lorsque Carle Maratte fit construire à ses dépens un tombeau pour les cendres de ce grand homme. Ainsi un Peintre , un simple Artiste , vint enseigner aux Rois ce qu'ils auroient dû faire pour des talens immortels (1).

pag. 108 , à la note Nous avons oublié d'y dire que Pope a traduit en Anglois ce distique latin , & l'app'ique à Kneller. M. l'Abbé le Blanc , qui rapporte l'original & la traduction , écrit ainsi le commencement du premier vers latin : *Hic situs est Raphael* au lieu de *Hic ille est Raphael* Au reste , nous avons souvent trouvé des copies différentes de ce distique du Cardinal Bembo. Voyez *Lettres de M. l'Abbé le Blanc* , tom. 1 , lettre 23 , pag. 27 , édit. 1751 Bellori a mis aussi en Italien la fameuse épitaphe latine de Raphael , la voici :

*Questo è quel Raffaele , cui vivo vinta
Esse teme natura , e morto esclinta.*

V. *Rome moderne* , par François Descaine , tom. 1 , pag. 144.

(1) On verra dans son lieu l'article de Carle Maratte Ajoutons ici que cet Artiste , assez grand pour estimer tous ses travaux , a fait encore élever , à ses dépens , le tombeau d'Annibal Carrache.

Lorsque Rome fut saccagée en 1527, une troupe de Soldats Allemands, logée jusques dans le Palais des Souverains Pontifes, alluma du feu dans une des chambres ou galleries peintes par Raphaël; & l'on aime mieux croire que ce fut la fumée qui gâta quelques têtes des chef-d'œuvres qu'on y admire, que de penser qu'il se soit trouvé des hommes assez aveugles pour les effacer eux-mêmes; amusement qu'auroient bien pu prendre cependant des soldats brutaux (1). La paix étant revenue habiter dans une Ville dont elle ne devrait jamais s'éloigner, le Pape vit avec douleur le dommage causé à des peintures dignes d'être immortelles, & le fit rétablir par

(1) V. Ludovico Dolce. M. de la Lande (*Voyage d'Italie*) prétend (page 197, tom. 3.), que le Connétable de Bourbon établit les corps-de-gardes dans les salles du Vatican; il ne se rappelloit pas sans doute alors que le Connétable avoit été tué pendant l'assaut, & que ce fut en 1527, non en 1528. Cette inattention est d'autant plus singulière, que sa mémoire l'a très-bien servi, même volume, pag. 262. Mais cet Auteur, à la page 64 du tome 6, est encore mal servi par la mémoire, au sujet de la même date: il recommence à mettre 1528. Ce n'est point pour critiquer M. de la Lande, dont nous estimons les vastes connoissances & les qualités personnelles, que nous rapportons ces légères erreurs, mais pour faire voir les fautes d'inattention dans lesquelles tombent quelquefois les hommes du premier mérite.

Sébastien del Piombo. Quelque temps après, le Titien, se promenant avec cet Artiste dans les salles du Vatican, & ne sachant point qu'on l'eût chargé de retoucher aux ouvrages de Raphael, voulut avoir le plaisir de les examiner, ne les ayant point encore vus. Mais à peine y eut-il jetté les yeux, que, saisi d'indignation, il dit d'un ton de colere à Fra del Piombo; — « Quel » est le téméraire ignorant qui a pu join- » dre ces rapsodies à de pareils chef-d'œu- » vres » ? —

Le tableau de *la Transfiguration* est généralement regardé comme le meilleur tableau qu'il y ait dans le monde. Il est placé à Rome sur le maître autel de l'église de Saint-Pierre, *in Montorio* (du Mont), & presque toujours couvert d'un rideau. Le Cardinal Jules de Médicis l'avoit fait faire dans le dessein de l'envoyer en France; mais, à la mort de Raphael, on détermina le Cardinal à ne point priver l'Italie, & la Ville de Rome en particulier, du chef-d'œuvre de la Peinture.

On voulut vendre jusqu'à 75000 livres à un Seigneur François, la seule copie de *la Transfiguration*, copie faite par un certain Carle, Napolitain, & l'on prétendoit encore la donner à bien bon compte (1).

(1) M. de la Lande, tom. 3, pag 337.

Un Electeur de Saxe, charmé d'un tableau de Raphaël, qui représentoit la Vierge élevée au Ciel, l'acheta 200000 livres, argent de France.

On voit en Angleterre, dans le Château de *Hamptoncour*, la plupart des cartons ou des dessins de Raphaël. Le Roi Guillaume & la Reine Marie les ont fait placer dans une très-belle gallerie, construite exprès pour cet usage. On les a couverts d'un rideau de soie verte, qu'on ne tire que lorsqu'il s'agit de les montrer aux curieux. Afin de mieux conserver ces excellens ouvrages, on a la précaution depuis quelques années, pendant l'hiver, & lorsque le temps est humide, de faire du feu dans cette gallerie (1).

On a vu de nos jours un Peintre Italien mouiller de ses larmes sa palette & son pinceau, parce qu'on le forçoit de couvrir d'une draperie la plus grande partie d'un tableau de Raphaël, dans lequel un Enfant-Jésus paroissoit trop nud.

Un Voyageur cherchoit dans l'église de Saint-Jean à Plaisance, une Vierge de Raphaël fort estimée, dont il ne trouva plus que la copie, l'original ayant été vendu en

(1) *Traité de la Peinture*, par Richardson, père & fils, traduit de l'Anglois.

1753, au Roi de Pologne, qui l'acheta environ cent-sept mille livres. Un bon vieux Prêtre, qui vit le voyageur s'arrêter & regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original, l'aborda en lui disant, tristement : — « Etranger, l'on ne doit pas » vous laisser dans l'erreur ; le fameux tableau que vous cherchez, n'existe plus », — & en finissant ces mots, il se mit à répandre des larmes (1).

Une pauvre Fruitière de Paris, n'ayant point eu le moyen de payer deux ou trois termes de son loyer, l'Hôte, impitoyable, lui fit vendre ses meubles. Le peu d'effets qu'elle possédoit ne suffisoit qu'à peine pour acquitter ses dettes & satisfaire aux frais de la Justice ; en sorte qu'elle se voyoit réduite à la mendicité, & fondeoit en larmes. Son désespoir augmenta, quand elle vit qu'on alloit crier un petit Saint-Jérôme, tout enfumé, d'un pied & demi de hauteur, qu'elle avoit au chevet de son lit, & devant qui elle prioit Dieu tous les jours. Un Peintre, après l'avoir examiné, le mit à un écu. Certain curieux, présent à la vente, enchérit aussitôt du double ; le Peintre crut que pour étonner cet homme, &

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 3, pag. 433 — 34.
Tome I.

lui faire perdre l'envie d'avoir le tableau ; il n'avoit qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. — A un louis , dit-il. — A cinquante livres , reprend l'Amateur. — A cent francs , réplique le Peintre. — Cependant , le cœur de la bonne femme palpitait de joie ; son loyer & les frais étoient déjà plus que payés par le petit Saint-Jérôme. Sa joie redoubla , quand elle entendit le Curieux mettre le tableau à deux-cents francs ; & elle fut hors d'elle-même , lorsqu'elle vit que , d'enchère en enchère , l'Amateur le porta jusqu'à six-cents livres. Le Peintre obligé de céder , dit , en pleurant , à l'Acquéreur : — « Vous êtes heureux , Monsieur , d'être plus riche que moi ; car il » vous coûteroit deux-cents pistoles , ou je » l'aurois eu ». — Ce tableau si désiré étoit un original de Raphaël (1).

Le Pape Benoît XIII, élu en 1724, pensa priver Rome de son plus bel ornement : il eut envie de faire effacer les peintures de Raphaël , qu'on admire au Vatican (2) ; & son intention étoit de faire mettre à leur place l'histoire de deux nouveaux Saints , qu'il venoit de canoniser. Mais il se rendit à la fin aux représentations de tous les Car-

(1) *Furetieriana* , pag. 338—39.

(2) M. de la Lande , tom. 5 , pag. 211.

dinaux. Ce Pape appelloit les tableaux de Raphaël, *porcheria*, [une cochonnerie] (1).

JEAN-ANTOINE (*Gio. Antonio*) LICINIO REGILLO, dit PORDENON, né au Bourg de Pordenon, dans le Frioul, l'an 1434, mort en 1540.

Ce Peintre fut surnommé le Pordenon ; à cause du lieu de sa naissance. Il descendoit de l'ancienne Maison de Sacchi, & le véritable nom de sa branche étoit Licinio ; mais Charles V l'ayant fait Chevalier, il en prit occasion de changer son nom de famille, en celui de Regillo, conduit par la haine qu'il portoit à l'un de ses frères, qui avoit voulu l'assassiner d'un coup de fusil, dont il ne fut heureusement blessé qu'à la main.

Cet Artiste balançoit quelquefois les succès du Titien, qui conçut contre lui la plus forte jalousie. Le Pordenon, portant les choses à l'extrême, s'imagina que son rival en vouloit à ses jours. Dans cette crainte

(2) *D-scrip. hist. & crit. de l'italie*, par M. l'Abbé Richard. On a vu un jeune homme qui, copiant au Vatican les peintures de Raphaël, pouffoit la ridicule exactitude, jusqu'à imiter fidèlement les fentes du plâtre, qu'il prenoit pour des muscles ou des plis de draperies.

chimérique, il ne sortoit jamais sans être armé jusqu'aux dents; & lorsqu'il travailloit il avoit grand soin d'avoir auprès de lui son épée & sa rondache, selon l'usage des braves de son siècle.

ANDRÉ DEL SARTE, (*Andrea del Sarto*,) né à Florence en 1488.

On le surnomma *del Sarto*, à cause de son père, qui étoit Tailleur. Cet Artiste peignit à Florence une *Sainte-Famille*, qui fit connoître ses talens. L'envie de se distinguer l'avoit seule guidé dans ce travail, plutôt que l'intérêt; car toute sa récompense ne se borna qu'à un sac de bled. Loin d'être piqué d'un tel paiement, il eut soin d'en conserver la mémoire, dans ce même tableau, en y représentant ce sac, première cause de sa fortune & de sa gloire.

Extrêmement timide & toujours modeste, del Sarto ne mit qu'un prix médiocre à ses ouvrages; de sorte qu'il gagnoit très-peu, quoiqu'il travaillât beaucoup.

Appelé en France par la protection que François I accordoit aux Arts, il fut favorablement accueilli par ce Prince, qui visitoit souvent son atelier, & le combla de bienfaits. François croyoit le fixer pour toujours dans son Royaume; mais l'amour

& la jalousie engageoient depuis long-temps del Sarte à retourner auprès de sa femme, qu'il avoit laissée à Florence. Il supplia le Roi de lui accorder un congé pour aller chercher sa famille, & promit avec serment de revenir au plutôt. François I consentit à son départ, & lui fit même donner une grosse somme, afin qu'il achetât plusieurs tableaux des meilleurs Maîtres. Arrivé dans sa patrie, André voulut étaler ses richesses & les dons du Roi : la satisfaction de briller parmi ses concitoyens l'entraîna dans des dépenses qui ruinèrent sa fortune. Honteux de paroître moins riche, il entama les sommes dont il n'étoit que dépositaire, & parvint à les épuiser entièrement. Cette conduite coupable lui ferma l'entrée de la France ; il n'ôsa recourir à la clémence du Roi, & vécut misérable dans sa patrie.

Frédéric II, Duc de Mantoue, passant à Florence, pour aller à Rome, rendre visite au Pape Clément VII, vit dans le Palais de Médicis le portrait de Léon X, représenté entre les Cardinaux Jules de Médicis & de Rossi : les têtes étoient de Raphaël, & les habits de Jules-Romain. Le Duc de Mantoue, après avoir considéré ce tableau, ne songea plus qu'au moyen de l'avoir en sa possession. Quand il fut arrivé à Rome, il ne manqua pas de

le demander au Pape , qui le lui accorda d'une manière qui ajoutoit un nouveau prix au bienfait. Sa Sainteté aussi-tôt écrivit à Octavien de Médicis , de faire encasser le tableau , & de l'envoyer à Mantoue. Mais Octavien , ne voulant pas priver Florence d'un pareil chef-d'œuvre , trouva moyen d'en différer l'envoi sous prétexte de faire mettre au tableau une bordure plus riche. Ce délai lui donna le temps de faire copier le tableau par André del Sarte , qui en imita jusqu'aux petites taches qu'on remarquoit dessus ; en un mot , il rendit la copie si conforme à l'original , qu'Octavien lui-même avoit de la peine à les distinguer , & que , pour ne s'y pas tromper , il mit une marque derrière la copie , & l'envoya quelques jours après à Mantoue. Le Duc la reçut avec toute la satisfaction possible , ne doutant pas que ce ne fût l'ouvrage de Raphaël. Ce qui paroîtra le plus surprenant , c'est que Jules Romain , qui étoit alors auprès de ce Prince , fut aussi dans l'erreur. Il y seroit demeuré toute sa vie , si le Vasari (1) qui avoit vu faire la copie , ne l'avoit désabusé : voici comment la chose arriva. Le Vasari , étant à Mantoue , fut très-bien reçu de Jules Romain , qui , après lui avoir montré toutes les curio-

(1) Auteur de la *Vie des Peintres Italiens*.

Ités du Palais des Ducs, l'assura qu'il
 lui restoit encore à voir ce qui en faisoit
 le principal ornement ; & le conduisit à
 l'endroit où l'on avoit placé le prétendu
 tableau de Raphaël. Vasari n'y eut pas
 plutôt jetté les yeux, qu'il lui dit, que ce
 portrait de Léon X, étoit en effet très-
 beau ; mais qu'il n'étoit point de Raphaël.
 — « Comment, s'écria Jules Romain , il
 » n'est point de Raphaël ! Est-ce que je ne
 » reconnois pas mon ouvrage ; & que je
 » ne vois pas les coups de pinceau que j'y
 » ai donnés moi-même ? — Je puis vous
 » assurer, répartit le Vasari, que j'ai vu
 » peindre ce tableau par André del Sarte ;
 » & si vous refusez de me croire, vous
 » n'avez qu'à regarder derrière la toile ,
 » vous y trouverez une marque qu'on y
 » mit exprès , pour ne pas le confon-
 » dre avec l'original ». — Jules Romain
 ayant tourné le tableau , & s'étant con-
 vaincu de la vérité , demeura dans le der-
 nier étonnement , & s'écria : — « Je l'es-
 » time encore plus que s'il étoit de Ra-
 » phaël ; car il est bien extraordinaire de
 » tromper ainsi tous les yeux ». —

On voit à Florence un tableau singu-
 lier , fait par André del Sarte : il repré-
 sente l'Eternel attaché sur une croix ,
 d'où il explique à Adam & Eve le myst-

rière de l'Incarnation de Jésus-Christ ;
& celui de la Rédemption (1).

L'estime des Florentins pour les ouvrages d'André del Sarte éclata jusqu'au milieu des désordres occasionnés par les factions qui déchirèrent cette Ville. Lorsque les différens partis portoient le feu & la désolation dans les Fauxbourgs de Florence , on les vit préserver les tableaux de del Sarte , qui étoient dans le Monastère de *San-Salvador*, (Saint-Sauveur), tandis que leur fureur n'épargnoit ni les églises , ni les choses les plus sacrées.

BERNAZZANO , né à *Milan* , vivoit
vers 1488.

ON dit que Bernazzano peignit à fresque avec tant d'art des fraises sur une muraille , que des paons , trompés par l'extrême ressemblance , vinrent si souvent les becqueter , qu'ils en rompirent l'enduit (2).

(1) A l'article du Guide , année 1575 , on verra une description plus détaillée d'un pareil tableau , & beaucoup plus original.

(2) *Dictionnaire des Grands-Hommes* , &c. chez Le Jui , à Paris. Ouvrage dans lequel on a oublié un très-grand nombre de Peintres.

JULES ROMAIN (*), (*Giulio Romano*)
né à Rome l'an 1492, mort en 1546.

LES fréquentes inondations du Pô menaçoient de détruire enfin la Ville de Mantoue: Jules Romain, par une digue de son invention, a trouvé le moyen d'arrêter les débordemens de ce fleuve.

Jules Romain eut la foiblesse de faire les dessins des estampes licencieuses qui accompagnoient les sonnets trop fameux de l'Arétin (1), & qui furent gravés par Marc-Antoine. Le bruit qu'elles firent en paroissant, & les recherches pour en punir les Auteurs, obligèrent le Peintre à s'enfuir de Rome, & à rester long-temps caché. Pour Marc-Antoine, il fut arrêté, mis en prison; & sans le crédit du Cardinal de Médicis, joint aux sollicitations de plusieurs personnes illustres, il n'eût pas échappé au dernier supplice.

Ces estampes dissolues n'existent plus aujourd'hui; on ne trouve que celle qui

(*) Son nom de famille étoit Pippi. Cet Artiste fut aussi Architecte. Crozat, *Rec. d'Est.*

(1) Cet Auteur ne doit pas être regardé comme l'inventeur de pareilles infamies. Contentons-nous de citer la Courtisane de l'ancienne Rome, appelée Elefantina. Ce qu'on raconte de la Cour d'Héliogabale peut aussi avoir inspiré l'Arétin.

servoit de frontispice. Un nommé Lallain ou Jollain, riche Marchand de Paris, acheta les planches de Marc-Antoine, cent écus, somme alors considérable, dans le dessein de les anéantir. Ce que son zèle exécuta en effet ; il les brisa toutes, & fit disparoître jusqu'aux plus petits morceaux.

Jules Romain, après avoir peint une Vierge, mit un chat dans le coin du tableau : sans doute qu'il aimoit cette espèce d'animaux domestiques. Quoi qu'il en soit, on a nommé depuis cet ouvrage, *il quadro della gatta*, (le tableau de la chatte) (1).

JACQUES PONTORME, né dans la Toscane, l'an 1493, mort en 1556.

LA misère lui servit d'aiguillon pour animer & redoubler ses efforts. Les premiers ouvrages sortis de ses mains lui firent tant d'honneur, que Michel-Ange dit, en les voyant, que ce jeune homme élèveroit

(1) Un autre Peintre Italien, nommé Paul Matthéïs, a trouvé qu'un chat figuroit si bien dans un tableau de dévotion, qu'il a copié cette idée de Jules Romain. Voyez ce que nous en avons dit aux *Anecdotes sur la Peinture*, Parag. XLV, pag. 101. Nous observerons encore ici que Véronèse peignoit des chiens & des chats dans presque tous les tableaux.

la Peinture jusqu'au Ciel. Cependant, Pontorme ne donna que de fausses espérances; & ne peut être mis que dans la classe des Peintres ordinaires. Ce qui occasionna la décadence sensible de ses talens, c'est qu'il douta trop de ses forces: il étoit toujours persuadé que les autres faisoient mieux que lui, & changeoit continuellement de manière. On voit que ce Peintre étoit modeste à l'excès. Il étoit encore tellement ennemi de la médifance, sur-tout de celle qui déchire les absens, qu'il ne manquoit jamais d'en prendre le parti, quoiqu'il eût tout lieu de croire qu'on avoit raison d'en mal parler.

Le caractère du Pontorme étoit des plus bitarres. N'agissant qu'au gré de son humeur fantasque & capricieuse, il donnoit ses tableaux à des ouvriers auxquels il devoit de l'argent, & refusoit de travailler pour le Grand-Duc de Florence.

Aussi bourru que misanthrope, il fit construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retiroit en haut, par le moyen d'une poulie, lorsqu'il étoit monté à son atelier.

*ANGELO BRONZINI, né dans la Toscane,
mort vers l'an 1570.*

DANS un tableau d'autel, fait par cet élève du Pontorme, représentant Jésus-

Christ qui délivre les âmes des limbes, on remarque des figures trop voluptueuses pour un sujet si saint. On prétend même que celle d'Eve étoit le vrai portrait de la maîtresse du Peintre ; & l'on ajoute que la figure d'homme , qui est au bas du tableau , & qui regarde amoureusement la prétendue Eve , est aussi le visage du Bronzin.

Ce Peintre devoit être d'une complexion fort amoureuse , si l'on en juge par ses ouvrages en tout genre. Il est Auteur de plusieurs poésies gaillardes , insérées dans un recueil très-connu en Italie , sous le titre d'*Opere Bernesche* (1) : livre qu'on pourroit comparer au *Cabinet satyrique* , non moins célèbre en France.

ANTOINE (*Antonio*) **ALLEGRI**, dit **LE CORRÉGE**, né dans la petite Ville de *Correggio*, au Duché de Modène, l'an 1494 (*), mort en 1534.

SELON toute apparence , le Corrège naquit dans la pauvreté. Le prix médiocre

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley.

(*) De nouveaux Mémoires, envoyés d'Italie, prouvent que Vasari & les autres Auteurs se sont trompés sur la naissance du Corrège, qu'ils marquent en 1475. V. d'Argenville.

qu'il mettoit à ses ouvrages , & son penchant à secourir les malheureux , lui procurèrent une vie peu aisée. Il ne dut qu'à la Nature ses talens & la délicatesse de son pinceau. Sans guide , sans modele , il étoit devenu l'un des premiers Artistes de son siècle , & ne soupçonnoit aucunement sa supériorité , jusqu'à l'événement qui lui en donna quelque idée. Il eut occasion de voir un tableau de Raphaël , le considéra quelques instans en gardant un profond silence , & s'écria tout-à-coup , d'un air satisfait : *Anchio son pittore !* (Je suis donc Peintre aussi !) (1)

Le Corrège avoit coutume de dire , que sa pensée étoit au bout de son pinceau.

Cet Artiste peignit sur un mur des Capucins de Parme , une *Annonciation* , si généralement estimée , que , lorsqu'on rebâtit leur église , on prit un soin extrême

(1) Il est étonnant que les Auteurs qui ont écrit sur le Corrège , soient si peu d'accord ensemble. Les uns nous disent qu'il étoit riche & Gentilhomme ; les autres prétendent qu'il étoit pauvre & roturier. Ceux-là soutiennent qu'il passa plusieurs années à Rome ; & ceux-ci nous assurent qu'il n'alla pas plus loin que Parme. Sans rien décider , nous avons rapporté les faits qui ont un plus grand nombre de garans.

pour transporter en entier la muraille sur laquelle on voit cette excellente peinture ; ce qu'on fit à l'aide de plusieurs machines (1).

Les peintures du Dôme de la Cathédrale de Parme , où le Corrège a surpassé les beautés de l'art (2), ne furent point goûtées des Chanoines qui avoient commandé l'ouvrage. Quoique le prix convenu fût très-modique, il leur parut trop au-dessus du mérite de l'ouvrier ; & , après en avoir rabattu ce qu'ils voulurent , ils le fixèrent enfin à la somme de deux-cents livres , qu'ils eurent encore l'indignité de payer en monnoie de cuivre. L'infortuné Corrège , courbé sous le poids de ce qu'il venoit de re-

(1) On avoit pareillement transporté une muraille de l'église de Saint-Pierre de Rome , sur laquelle le Giotto a représenté la Vierge. Nous allons encore voir plus bas que la *Madonna della Scata*, peinte à Fresque sur un mur par le Corrège, changea aussi de place , & devint un tableau d'autel.

Louis Carrache peignit un Hercule à fresque sur un mur de sa maison : cette peinture a été trouvée si belle , qu'on l'a transportée , avec une partie du mur , dans un superbe Palais. Au reste , cet usage étoit connu des anciens , selon Varron , cité par M. Seigneux de Correvon , dans ses *Lettres sur Herculané*, tom. 1 , pag. 237.

(2) Cet Artiste est le premier qui ait peint des figures en l'air , & qui plafonnent.

devoir, se mit en chemin pour se rendre à l'endroit de sa demeure, à deux ou trois lieues de Parme. L'incommodité de cette charge, la chaleur du jour, la longueur du chemin, le chagrin & le dépit qui lui perçoient le cœur, l'empressement qu'il avoit de porter du secours à sa famille indigente, l'eau fraîche d'une fontaine dont il but avidement, tandis qu'il étoit en sueur; tout se réunit pour lui occasionner une pleurésie, qui, au bout de trois jours, termina sa vie & ses infortunes (1).

On fut prêt à détruire cette magnifique coupole, actuellement l'admiration de tous ceux qui la voient; & c'est au Titien que nous en devons la conservation. Passant à Parme, à la suite de Charles-Quint, il courut voir ce chef d'œuvre du Corrège. Comme il le considéroit attentivement, un des principaux Chanoines de cette église vint lui dire qu'il examinait-là un galimathias de peinture, qui ne méritoit pas les regards, & qu'on alloit incessamment effacer. — Le

(1) Plusieurs Auteurs, tant François qu'Italiens, traitent de fable ce qu'on raconte de la mort du Corrège, & veulent même qu'il ait joui d'une fortune assez considérable. Il nous suffira de citer l'ouvrage intitulé : *Description des Tableaux du Cabinet du Roi*, par M. Lepicé, & le *Voyage d'It.* par M. de la Lande, tom. 1, pag. 540.

Titien surpris, lui répondit : — « Gardez-
» vous-en bien : si je n'étois le Titien, je
» voudrois être le Corrège ». —

Un François de beaucoup de mérite (1),
se trouvant à Parme, dit au Chanoine qui
lui faisoit voir l'admirable coupole de la
Cathédrale ; — « En honneur & en conf-
» cience, votre Chapitre devoit établir à
» perpétuité un anniversaire au malheureux
» Corrège. — En voulez-vous faire la fon-
» dation ? » — répondit le Chanoine , en lui
riant au nez.

Annibal Carrache , dans une lettre à
son cousin Louis Carrache, décrit, avec la
plus grande chaleur, l'impression que la
vue des ouvrages du Corrège avoit faite
sur son ame. — « Tout ce que je vois ici
» me confond, dit-il : quel coloris ! les beaux
» enfans ! Ils vivent , ils respirent , ils rient
» avec tant de grace & de vérité , qu'il
» faut absolument rire & se réjouir avec
» eux. Mon cœur se brise de douleur , quand
» je songe au sort malheureux de ce pauvre
» Corrège. Un si grand homme , si toute-
» fois il ne mérite pas plutôt d'être appelé

(1) M. Grosley , de Troyes , Auteur de divers
ouvrages , & des *Observations sur l'Italie* , livre que
nous citons souvent , & qui est très-curieux , quoi
qu'en dise M. l'Abbé Richard.

» un Ange , finir ses jours si misérable-
 » ment , dans un pays où ses talens n'é-
 » toient point connus » ! —

La Fosse , célèbre Peintre François , vou-
 lant honorer la mémoire du Corrège , a
 peint un tableau , dans lequel il représente
 la Nature environnée des Grâces , qui pré-
 sident à la naissance de ce Peintre aimable.

Les vers que nous allons rapporter sont
 encore bien dignes de célébrer les talens
 du Corrège :

Cette nuit des songes flatteurs
 M'ont peint le Corrège à Cythère.
 L'Amour , les Grâces & leur Mère
 Broyoient à l'envi ses couleurs ;
 Ce Dieu , des traits de son armure ,
 Formoit ses crayons enchanteurs ;
 Vénus lui prêtoit sa ceinture.
 J'admirois ces dons précieux : —
 « Qui que tu sois , dit l'Immortelle ,
 » Ne sois point surpris que les Dieux
 » Comblent de faveurs cet Apelle ;
 » Son coloris me rend plus belle
 » Que tous les dons que j'eus des cieux (1).

Le Corrège ayant peint , avec son co-
 loris ordinaire , une Vierge sur le mur de

la maison de son compère , à Parme ; peuple , frappé de la beauté de cette image sentit redoubler sa dévotion pour la Vierge qu'il représentoit , & vint en foule lui rendre hommage , en révéran la copie , objet de son admiration , à laquelle il crut bientôt devoir plusieurs miracles. Le nombre des devots qui imploroient la *Madonna del Scala* , (Notre-Dame de l'échelle ; à cause de plusieurs marches qu'on monte pour entrer dans cette église) fut si grand , que les offrandes qu'on y faisoit , étant rassemblées se trouvèrent suffisantes pour acheter la maison & pour y bâtir à la place une magnifique Chapelle (oratoire). On a coupé le mur pour mettre sur le grand autel cette Vierge du Corrège , à laquelle le peuple continue de témoigner son estime par son ferveur ardente de sa dévotion , & par son grand nombre de ses offrandes.

Les Farnèses , Ducs de Parme , témoignèrent le desir le plus vif de joindre à leur collection d'antiquités un grand tableau d'une *Sainte-Famille* , fait par le Corrège , à leur immense collection. Mais les Chanoines de la Cathédrale , sentant enfin le mérite d'un Peintre dont ils avoient causé la mort , & craignant d'être privés d'un de ses meilleurs ouvrages , déplacèrent le tableau , & se le passant furtivement de main en main , ils le dérobèrent par ce manège qui dura quarante ou cinquante ans ,

l'empressement & aux recherches du Souverain (1).

M. Robert, Auteur François, Professeur de Philosophie au Collège de Mâcon, qui a donné une Géographie fort estimée du public (2), acheta dans les rues de Rome, il y a quelques années, un tableau qui ne lui coûta que 150 livres, argent de France, représentant une Vierge. Cet excellent tableau, méconnu en Italie, (ce qui paroîtroit incroyable, si le fait n'étoit attesté) cet excellent tableau s'est trouvé du Corrège; & le sieur Robert, après l'avoir montré en France à de riches Amateurs, qui sembloient craindre d'en donner le prix, l'a vendu 12000 livres à un simple Négociant d'Amsterdam.

Le fameux tableau du Corrège, connu sous le nom de la *Madonna della Scodella*, (Notre-Dame de l'écuelle) est conservé à Parme dans l'église du Saint-Sépulcre; il est enfermé dans une armoire, au dehors de laquelle on a peint grossièrement un Saint-Joseph. Il arriva qu'un François qui voya-

(1) Des Auteurs disent que ce tableau appartenoit à des Religieuses. Quoi qu'il en soit, il est actuellement dans la Galerie des Ducs de Parme, où l'a placé l'Infant Don Philippe.

(2) Elle se trouve à Paris, chez Saillant & Noyon.

geoit en Italie, il y a quelques années, & qui se donnoit pour un grand connoisseur en peinture, se trouvant à Parme, & sachant qu'à la première Chapelle de l'église du Saint-Sépulcre, étoit un excellent tableau du Corrège, n'en eut pas plutôt apperçu la couverture qu'il se mit à s'écrier avec enthousiasme : *voilà le coloris du divin Corrège !* On le laissa se livrer à son illusion, & faire le détail des beautés qu'il remarquoit dans cette misérable peinture. Quand il se fut épuisé en éloge, on découvrit le véritable tableau ; & le connoisseur prétendu, honteux de sa méprise, se retira de fort mauvaise humeur (1).

JÉRÔME (Girolamo) IMPÉRIALI, noble Génois vivoit dans le même temps que le Corrège.

Ce noble Génois vint à Parme pour étudier les Langues savantes ; mais il fut si frappé des tableaux du Corrège, qu'il entreprit de les dessiner, sans avoir seulement

(1) Des témoins dignes de foi nous ont assuré que cette histoire, rapportée dans plusieurs ouvrages, est absolument fautive : ils étoient avec la personne (M. l'A. L. B.) qu'on accuse sans fondement d'avoir donné dans une erreur qui seroit si ridicule. Cette anecdote vient récemment d'être placée à la fin d'un roman intitulé : *le Ménage parisien*.

appris à manier le crayon. Ce qui paroîtra le plus surprenant, c'est qu'il parvint à bien rendre son modèle. Cet heureux commencement l'encouragea ; il devint habile Peintre.

JEAN (Gio) NANNI DA UDINÉ,
*né à Udine, Capitale du Frioul, l'an 1494,
mort en 1564.*

COMME on fouilloit à Rome dans les ruines du Palais de Tite, pour y trouver des statues ou d'autres antiques, on découvrit plusieurs chambres enrichies d'ornemens en stuc, peints d'une manière bizarre, & dont on n'avoit aucune idée. Jean d'Udiné courut voir ce travail extraordinaire ; surpris de sa beauté, il se mit à copier cette espèce de peinture, qu'on appella *grotesque*, parce qu'elle avoit été trouvée dans des grottes (1).

Mais ce n'étoit pas le seul genre de cet Artiste ; il représentoit si au naturel des fleurs & des fruits, qu'on y portoit souvent la main. Un jour qu'il peignoit des tapis, sur des balustres feints, & que le Pape venoit pour voir son ouvrage, un des gens de Sa Sainteté accourut lever ces tapis,

(1) V. de Piles.

croyant qu'ils étoient réels, & servoient à cacher quelques tableaux.

Après la mort de Léon X, Jean d'Udiné se dégoûta de la Peinture, & retourna dans sa patrie. Mais un motif de dévotion le rappelant à Rome, il y vint en habit de pèlerin, afin de n'être pas reconnu. Vasari le démêla parmi la populace, & fut l'engager à travailler pour Pie IV (1).

On attribue à ce Peintre, qui aimoit beaucoup la chasse, l'invention de la vache artificielle & portative, sous laquelle on se cache pour approcher plus facilement des canards sauvages, & de quelque autre gibier (2).

POLIDORE DE CARAVAGE, (*Polidoro da Caravaggio*) né à Caravage, dans le Milanois, l'an 1495.

POLIDORE étoit fort jeune, lorsqu'il vint à Rome, & se flattoit, selon les idées chimériques de son âge, & quoiqu'il ne fût aucune profession, qu'il se tireroit bientôt de la misère qu'il avoit éprouvée dans sa patrie. Mais, se trouvant sans ressource

(1) Crozat, *Rec. d'Est.*

(2) *Ibid.*

à son arrivée à Rome, il fut réduit à servir de manœuvre aux Maçons qui travailloient au Vatican. Chargé de porter la chaux dont se faisoit l'enduit des fresques, il fut saisi de la plus vive émotion à l'aspect des peintures qu'il voyoit pour la première fois; & parut comme hors de lui-même en regardant opérer les Elèves de Raphaël : on lisoit sur son visage le plaisir que lui causoient leurs compositions, & le chagrin de ne pouvoir faire comme eux. Ces jeunes Peintres, surpris & charmés de trouver dans un vil manœuvre tant de goût pour leur art, eurent la complaisance de lui donner quelques leçons. Ses progrès étonnèrent Raphaël lui-même, qui le mit au rang de ses Elèves les plus chéris (1).

Après avoir beaucoup travaillé à Messine, Polidore voulut retourner à Rome. Les caresses d'une jolie femme qu'il aimoit, le retinrent quelque temps. Mais enfin le desir de se distinguer dans la Capitale des Arts, l'emporta sur les plaisirs que l'amour lui procuroit. Il ramassa les sommes qui lui étoient dues, & fit ses adieux à sa belle maitresse. Lorsque le jour du départ approchoit, son valet, qui depuis long temps

(1) On prétend que Polidore fut manœuvre jusqu'à l'âge de dix huit ans.

épioit l'occasion de le voler , s'étant associé avec une troupe de scélérats , les introduisit pendant la nuit dans la chambre de son maître , qu'ils trouvèrent profondément endormi , & qu'ils percèrent de plusieurs coups de poignards , après l'avoir étranglé avec une serviette. Ils portèrent ensuite le corps à la porte de la femme qu'ils savoient être la maîtresse de Polidore : leur dessein étoit de faire croire qu'il avoit été tué par quelque rival jaloux.

Ces malheureux s'étant dispersés , chargés des dépouilles de l'Artiste qu'ils venoient d'assassiner , on ne sut que penser de sa mort , & toute la Ville ne songea qu'à lui donner des larmes. Mais on a de tout temps observé que le crime n'est jamais impuni ; on peut dire encore qu'il contribue lui-même à se démasquer. Le valet de Polidore n'avoit pas cru devoir prendre la fuite , & paroissoit vivement déplorer la fin tragique de son maître. A force de vouloir bien jouer son rôle , il y mit de l'affectation. Un Gentilhomme , intime ami de Polidore , soupçonna de fausseté les transports du valet , & le fit arrêter. La vérité fut bientôt reconnue ; le coupable avoua tout à la question ; & des preuves certaines achevant d'éclairer les Juges , il ne tarda point à recevoir la punition que méritoit son crime.

MAÎTRE ROUX, (*le Rosso*) né à Florence, l'an 1496, mort en 1541.

Le Rosso, ou Maître Roux, comme on l'appelle en France, eut le malheur de se trouver à Rome, lorsque les Allemands prirent cette Ville d'assaut en 1527. Des soldats pillèrent tout ce qu'il possédoit, & non contents de l'avoir dépouillé jusqu'à la chemise, ils le forcèrent encore de porter les effets qu'ils enlevoient de différentes maisons. Enfin, il s'échappa de leurs mains, & par la suite il vint à Paris, où François I protégeoit les Arts & les Lettres.

Jouissant en France d'une fortune considérable, & d'une réputation qu'il devoit à son mérite personnel autant qu'à ses talens, Maître Roux vit tout-à-coup s'évanouir la satisfaction qu'il goûtoit; en proie aux remords les plus affreux, l'excès de son désespoir, le conduisit à se donner la mort. L'avarice & la défiance causèrent tous ses malheurs. On lui vola une somme d'argent; furieux de cette perte, il accusa Pellegrin, son ami depuis plusieurs années (1), & le dénonça comme un voleur à la Justice.

(2) Nous ne savons si ce Pellegrin est le même que Pellegrin Tibaldi, né l'an 1511, ce qui ne paroît cependant pas vraisemblable. V. son article.

Pellegrin fut appliqué à la question ; & , comme il protesta toujours de son innocence , les Juges le renvoyèrent absous.

Dès que Pellegrin eut été mis en liberté , il parla d'intenter un procès criminel à son accusateur , & de le faire au moins condamner à des dommages-intérêts considérables. Maître Roux apprit tout ce qu'il avoit à craindre ; sa conscience redoublant ses alarmes , il se représenta qu'il ne pouvoit plus désormais se montrer sans honte ; & , soit qu'il voulût conserver sa fortune , ou qu'il se reprochât vivement d'avoir sacrifié un ami , il envoya chercher du poison , sous prétexte d'en faire du vernis , l'avalà courageusement , & mourut dans des douleurs horribles.

PIERRE (*Pietro*) BUONACORSI, surnommé
PERRIN DEL VAGA , né dans la Toscane ,
l'an 1500 , mort en 1547.

IL est singulier que ce Peintre ne soit connu que sous deux noms qui ne sont point proprement les siens. *Perrin* n'est qu'un sobriquet mignard qu'on lui donnoit dans son enfance , & *del Vaga* est le nom d'un mauvais Peintre qui daigna le mener à Rome.

Cet Artiste naquit au sein de la plus cruelle indigence. Son père , homme sans conduite , ayant dépensé tous ses biens dans la dé-

bauche, fut contraint de s'enrôler dans l'armée de Charles VIII, Roi de France, lorsque ce Prince fit une incursion en Italie. L'épouse du père de notre Peintre, femme aussi respectable que malheureuse, se rendit la compagne des infortunes de son mari. Réduite à le suivre au milieu des armées, elle accoucha dans le tumulte d'un camp, nourrit elle-même le petit infortuné auquel elle donna le jour, & l'arrosait souvent de ses larmes. Au bout de deux mois, cette tendre mère mourut de la peste; l'enfant fut abandonné dans un Village, & recueilli par des paysans qui le firent allaiter par une chèvre.

Telle fut l'origine de Perrin del Vaga. Les bonnes gens qui avoient pris soin de son enfance, le placèrent chez un Epicier, qui le chargeoit souvent de porter à des Peintres les couleurs dont ils avoient besoin. Le jeune homme vit employer la marchandise qu'il vendoit, & devint lui-même en peu de temps un habile Artiste.

Perrin, étant à Gênes, setrouva seul dans le Cloître de Sainte-Marie de la Consolation, au moment que les Peintres qui y travailloient étoient allés dîner : il se servit alors de leurs pinceaux pour peindre à fresque un Christ porté au tombeau. Les Peintres étant revenus, furent bien étonnés de voir

un ouvrage aussi parfait, achevé en si peu de temps (1).

LAZARE (*Lazaro*) **CALVI**, né à Gênes, l'an 1502, mort en 1607, âgé de 105 ans.

CALVI étoit tellement animé par une odieuse jalousie, qu'il résolut de tout tenter pour se défaire d'un habile Peintre nommé **Bargone**. Il l'invita un jour à souper avec plusieurs Artistes. Vers la fin du repas, il annonça un vin excellent, dont il versa à la ronde. Lorsqu'il en fût à **Bargone**, la bouteille se trouva vuide, il en prit une autre dans laquelle il avoit mêlé plusieurs drogues pernicieuses : cette liqueur empoisonnée fit perdre l'esprit au malheureux **Bargone** (2).

FRANÇOIS (*Francesco*) **MAZUOLI**, dit **LE PARMESAN**, né à Parme, l'an 1504, mort en 1540.

LORSQUE les Allemands prirent Rome d'assaut, & se jettoient confusément dans les palais & dans les maisons des particuliers, afin de les mettre au pillage, le Par-

(1) V. Soproni & Crozat.

(2) Raffaele Soproni, *Vite de Pitt. Genov.*

mesan, comme un autre Archimède (1), travailloit tranquillement dans sa chambre. Quelques soldats le virent, avec la dernière surprise, achever de peindre un tableau. Cet aspect désarma leur fureur; ils respectèrent l'Artiste, & ne touchèrent point à ses effets. Ils se contentèrent seulement de quelques dessins, & firent faire au Parmesan le portrait de leur Général, le Connétable de Bourbon, qui venoit d'être tué d'un coup de canon, au moment de la prise de Rome. Le Parmesan peignit ce portrait d'après la description qu'on lui faisoit du Connétable; & l'ouvrage, dit-on, étoit très-ressemblant.

D'autres soldats ne furent point aussi généreux que leurs camarades; ils firent le Parmesan leur prisonnier, & ne le relâchèrent qu'après l'avoir contraint de leur donner tout l'argent qu'il possédoit.

Lorsque Charles-Quint se rendit à Bologne, où Clément VII le couronna Empereur des Romains, le Parmesan ne manqua pas de se trouver à cette éclatante cérémonie. Un jour il considéra si bien l'Empereur, pendant le dîner de ce Prince, que, de retour chez lui, il en fit le portrait par-

(1) Fameux Géomètre & Mathématicien de l'antiquité.

faitement ressemblant. Il peignit dans le même tableau une Renommée qui posoit une couronne de laurier sur la tête de Charles-Quint, tandis qu'un jeune enfant, sous la forme d'un petit Hercule, lui présentoit le globe du monde : emblème ingénieux, par lequel l'Artiste désignoit la vaste puissance de cet Empereur. Des que le tableau fut achevé, il le fit voir au Pape, qui chargea l'un des principaux Officiers de la Maison de présenter à Charles V & l'ouvrage & le Peintre. L'un & l'autre furent très-bien accueillis. L'Empereur voulut garder le tableau; mais le Parmesan eut la modeste simplicité de dire à ce Prince, qu'il n'avoit point encore mis la dernière main à son ouvrage. Il perdit ainsi la récompense qu'il auroit eue de l'Empereur, qui partit quelques jours après de Bologne.

Le talent de cet Artiste à jouer du Luth, & son amour pour la musique, le détournent quelquefois de la Peinture. Mais la passion qui lui causa le plus de préjudice, fut son entêtement pour l'Alchimie. En voulant parvenir à faire de l'or, il se réduisit à l'indigence, & mourut enfin de misère.

CESARE DA SESTO, *dit CÉSAR DE MILAN,*
vivoit en 1510 (*).

CE Peintre fut le rival & l'intime ami de Raphaël d'Urbain, qui, le rencontrant un jour, lui dit avec gaïeté : — « Signor » César, nous sommes réellement amis, » mais nous ne nous fai ons pas moins la » guerre avec nos pinceaux, en cherchant » à nous surpasser l'un & l'autre ». —

JACQUES DU PONT, (*Jacopo da Pont-
te*) surnommé LE BASSAN, né l'an 1510,
dans la Ville de Bassano, située dans les
Etats de Venise : mort en 1592.

Fidèle imitateur de la Nature, cet Artiste peignit avec tant de vérité un livre, qu'il représenta sur le mur de sa chambre, qu'Annibal Carrache étant venu lui rendre visite, porta la main sur ce livre dans le dessein de l'ouvrir.

Le Bassan, dans son tableau qui représente Noé faisant entrer les animaux dans

(*) Le Vasari a tort de distinguer César de Milan d'avec Cesare da Sesto ; ces deux noms n'appartiennent qu'à un seul Artiste. V. *L'Abeced. Pictor.* pag. 117.

L'Arche, n'a peint que des femmes avec le Patriarche ; sans qu'on puisse pénétrer la raison de cette singularité (1).

FRANÇOIS BASSAN, *l'aîné des enfans de Jacques Bassan, né l'an 1550 : mort en 1594.*

Cet Artiste étoit rongé par une humeur mélancolique, qui fut le tourment de sa vie & la cause de sa mort ; il croyoit sans cesse qu'on vouloit attenter à ses jours. On vint un jour par hazard faire du bruit à sa porte ; il s'imagina que des Archers accouroient pour l'arrêter & qu'il alloit être la victime d'une fausse accusation intentée contre lui : dans l'effroi qui le saisit il se précipita aussi-tôt par la fenêtre de sa chambre, se brisa la tête contre le pavé, & mourut sur le champ.

LÉANDRE (*Leandro*) BASSAN, *second fils de Jacques Bassan, né l'an 1558 : mort en 1623.*

LÉANDRE Bassan étoit dévoré, comme son frère, d'une humeur noire & mélancolique. Sa manie étoit aussi de croire qu'on vou-

(1) *Description des Tableaux du Cabinet du Roi, par M. Lépicié.*

loit l'empoisonner; mais le soin qu'il prit de se dissiper, & son goût pour la musique, empêchèrent qu'il ne fût entièrement dominé par son tempérament sombre & chagrin.

Ses autres frères avoient aussi des faiblesses naturelles, qui leur venoient de leur mère, sujette elle-même à de noirs accès de folie (1).

JÉRÔME MONSIGNORI, *né dans le*
XVI^e. siècle.

CONDUIT par une vraie piété, Monsignori prit l'habit de Religieux Dominicain, &, par esprit d'humilité, refusa toujours la prêtrise; ne se croyant digne que d'être simple Frère. Afin qu'il pût librement s'adonner à la Peinture, on lui permit d'habiter toute sa vie dans une ferme du Couvent.

FLEURANT FERRAMOLA, *né à*
Bresce, vivoit en 1512.

LES François, en 1512, vinrent sacquer la ville de Bresce, patrie de ce Peintre, & le dépouillèrent de toute sa fortune. Le malheureux Artiste eut recours au Comte

(1) Dictionnaire des Beaux-Arts.
Tome I.

de Foix, Général de l'armée Françoisé, auquel il raconta pathétiquement son désastre, & quelle étoit sa profession. Ce généreux Prince, qui sans doute aimoit les Arts, & dont l'ame étoit extrêmement bienfaisante, touché de l'infortune du Peintre, le chargea de faire son portrait, & le lui paya cinq-cents écus (1).

JACQUES (*Jacopo*) ROBUSTI, surnommé LE TINTORET, né à Venise, l'an 1512, mort en 1594.

Le surnom du Tintoret fut donné à cet Artiste, parce qu'il étoit fils d'un Teinturier. Le Titien, qui l'eut pendant quelque temps au nombre de ses Elèves, entrant un jour dans l'endroit où il travailloit, aperçut des cartons remplis de dessins, & de figures coloriées, & demanda qui les avoient faits. Le Tintoret n'ôsoit s'en avouer l'auteur, craignant qu'il n'y eût des fautes considérables; il vint enfin humblement & d'une voix tremblante déclarer la vérité. Le Titien alors fut jaloux, dit-on, des progrès du jeune Peintre, par lequel il appréhenda de se voir surpasser quelque jour : il se retira sans rien dire, & chargea l'un de

(1) *L'Abeced. Pittor.* pag. 155.

ses Elèves, de lui signifier qu'il eût à sortir sur le champ de sa maison.

Le Tintoret, loin d'en vouloir au Titien pour son mauvais procédé, ne cessa jamais d'estimer les talens de son premier maître. Ne voulant point perdre de vue deux modèles qu'il se proposoit, il écrivit ces mots sur les murs d'une petite chambre où il se tint renfermé pendant plusieurs années, ne songeant qu'à se perfectionner dans la Peinture : *Il disegno di Michel Angelo, ed il colorito di Titiano*, (le dessin de Michel-Ange & le coloris du Titien.)

Cependant il avoit coutume de dire que ceux qui vouloient avoir de belles couleurs, pouvoient s'en procurer chez les Marchands ; mais que le dessin ne se trouvoit que dans l'esprit des excellens Peintres.

On peut reprocher au Tintoret de s'être quelque-fois trop négligé. Annibal Carrache disoit de ce Peintre : — « Ses ouvrages sont » tantôt au-dessus du Titien, & tantôt fort » au dessous du rien ». —

A Venise il étoit comme passé en proverbe, que le Tintoret avoit trois pinceaux, dont il se servoit au gré de ses caprices, l'un d'or, l'autre d'argent, & le troisième de fer.

Le Tintoret a représenté la *Piscine miraculeuse* ; ce tableau est composé avec toute l'extravagance & l'indécence possible : une

femme, lève la chemise de sa compagne pour faire voir à Jésus-Christ le mal qu'elle a au milieu de la cuisse (1).

Le Tintoret refusa d'être fait Chevalier de Saint-Michel, par les mains de Henri III, Roi de France, voyant avec quelle facilité Henri prodiguoit cet Ordre.

Le Tintoret n'étoit pas plus intéressé qu'ambitieux. Jaloux d'acquérir de la gloire, & cherchant toutes les occasions de donner carrière à ses talens, il proposoit souvent de peindre les plus grands ouvrages, pour le seul déboursé des couleurs.

Comme il étoit question de décorer certaine église d'un excellent tableau, on exigea que plusieurs Peintres fameux fissent chacun un dessin, & l'on se proposoit de choisir le meilleur. Le jour fixé pour recevoir les esquisses de tous les concurrens, le Tintoret apporta un tableau entièrement fini, & le mit à la place qu'il s'agissoit de remplir. Surpris de son extrême diligence, ses rivaux se plaignirent, & soutinrent que c'étoit manquer à la convention. Mais ils eurent beau dire, le tableau resta toujours à sa place, en dépit même des personnes

(1) La Confrérie de Saint-Roch, à Venise, (*Scuola di S. Rocco*) possède ce tableau. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 8, pag. 103
—104—

qui avoient proposé le concours, & qui, desirant un ouvrage d'un autre genre, déclarèrent au Tintoret qu'il n'avoit qu'à le reprendre, attendu qu'il n'en seroit point payé. — « Hé bien ! leur répondit-il, je vous » en fais présent ». — (1)

Des Peintres Flamands lui montrèrent un jour des têtes dessinées avec la plus grande patience. Le Tintoret leur demanda combien elles leur avoient coûté de temps ; ils convinrent qu'ils avoient été quinze jours à les faire. Alors il prit un pinceau trempé dans du noir, fit en quatre coups une figure rehaussée de blanc, & leur dit : — « Voilà comme nous travaillons, nous au- » tres Vénitiens ». — Les Flamands sentirent toute la force du reproche.

L'Arétin s'avisa de mal parler du Tintoret, qui, feignant d'ignorer les traits malins lancés contre lui, attira dans sa maison le Poète satyrique, sous prétexte de vouloir faire son portrait. Lorsqu'ils furent seuls, le Peintre tira précipitamment de sa poche un pistolet, en parcourut le Poète de la

(1) M. de la Lande, tom. 8, pag. 105, prétend que ce fut un plafond pour la Confrérie de Saint-Roch que le Tintoret peignit, tandis que les Confrères s'amusaient à faire des dessins.

tête aux pieds , en gardant un silence terrible. Comme le fier satyrique, le fléau des Princes de son temps , reculoit d'effroi : — « Ne craignez rien , lui cria notre Artiste , je veux prendre votre mesure ». — L'Arétin, peu rassuré , ne doutoit pas que cette cérémonie ne dût lui être fatale , & croyoit être à sa dernière heure. Enfin le Tintoret, après l'avoir toisé long-temps , & tenu dans de furieuses alarmes , serra froidement son arme meurtrière , en disant : — « Vous avez environ huit fois la longueur de mon pistolet ». — Depuis cette aventure, l'Arétin n'ôsa plus critiquer un homme qui lui avoit fait une telle peur.

MARIE (Maria) TINTORET, *fille du Peintre de ce nom, née à Venise, l'an 1560, morte en 1590.*

Le Tintoret vit avec joie les grandes dispositions de sa fille pour la Peinture. Dans la première jeunesse de cette aimable personne , il l'habilloit en garçon , & la menoit par-tout avec lui.

GEORGES (Giorgio) VASARI, *né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1514: mort en 1578 (*)*.

Un jour que Vasari peignoit dans une

(*) Vasari n'étoit qu'un Artiste médiocre; mais

Talle du Palais des Grands-Ducs à Florence, il apperçut Cosme de Médicis qui prenoit des privautés fort indécentes avec sa propre fille. On a toujours dit qu'il est dangereux de trop voir chez les Grands : Vafari, persuadé de la vérité de cette maxime, eut la présence d'esprit de contrefaire l'homme endormi : il évita, par cet expédient, les risques qu'il auroit courus, si le Prince se fût douté qu'il l'eût découvert (1).

MARIOTTO ALBERTINELLI, né à
Florence, mort vers 1520.

DÉSESPÉRÉ de ses mauvais succès, cet
Artiste abandonna la Peinture, & se fit ca-

son livre intitulé, *Delle vite de più eccellenti Pittori, Scultori & Architetti*, est fort estimé. On est étonné de la quantité d'éditions qui s'est faite de cet ouvrage. Nous en connoissons jusqu'à sept. La première s'est faite à Florence en 1550, 2 vol. in-4°. la seconde en 1568, la troisième à Bologne, en 1619, la quatrième à Florence, même année 1619 ; la cinquième à Bologne en 1647 ; la sixième à Rome en 1759, 3 vol. in-4°. augmentée par M. Bottari ; la septième enfin a dû paroître à Livourne vers 1765, avec des annotations considérables, & cent-soixante nouveaux portraits. *Catalogue* manuscrit de tous les *Livres de Peinture*, &c. par M. le Prince, attaché à la Bibliothèque du Roi.

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 2, pag. 198—99.

barétier : en vendant le meilleur vin , il trouva le moyen de se faire une réputation ; avantage que n'avoient pu lui procurer ses talens.

L'amour d'une gloire plus solide vint l'engager à reprendre le pinceau ; mais les Arts continuèrent toujours à le traiter d'une manière beaucoup moins favorable que Bacchus.

PELLEGRIN TIBALDI, surnommé **DE BOLOGNE**, né à Bologne l'an 1521 , mort en 1591.

MODESTE & timide , le Pellegrin n'avoit point le talent si nécessaire de se faire valoir ; aussi , quoiqu'il travaillât beaucoup & qu'il eût du mérite , ne put-il pendant longtemps se garantir de l'extrême indigence. Un jour que le Pape Grégoire VIII se promenoit dans la campagne , aux environs de Rome , il entendit une voix plaintive , qui lui parut sortir de derrière un buisson : il s'approcha doucement , seul & sans suite , & vit un homme étendu par terre , en proie au plus violent désespoir ; c'étoit le Pellegrin qui déplorait son triste sort , & dit à sa Sainteté , qu'ennuyé de la vie , las de n'être au monde que pour éprouver la misère , il avoit résolu de se laisser mourir de faim.

Le Pape touché de la situation de ce malheureux, se fit connoître, & lui promit de le combler de bienfaits. Alors Pellegrin passa de la plus profonde tristesse à la joie la plus vive.

Depuis cet événement, peut-être sans exemple, il n'eut point, en effet, à se plaindre de la fortune. Le Pape le chargea d'un grand nombre d'ouvrages, & lui accorda des emplois qui le firent vivre au sein de l'opulence. Le Roi d'Espagne lui fit compter cent-mille écus, l'honora ensuite du titre de Marquis, & lui donna même une terre dans le Milanois.

LUCAS CANGIAGE ou CANGIAGE,
*né en 1527, dans les Etats de Gènes ;
mort en 1585.*

N'ÉPARGNANT rien pour en faire un habile Peintre, bien souvent le père du Cangiage ne permettoit à son fils de s'habiller qu'à demi, & cachoit même quelquefois le manteau & les souliers du jeune homme, afin de le contraindre à rester à la maison & à travailler.

Cette éducation singulière eut un succès étonnant; le Cangiage expédioit plus d'ouvrages, lui tout seul, que n'auroient pu faire six Peintres ensemble : quand il étoit

nécessaire il peignoit même des deux mains; afin d'aller plus vite (1).

Le Cangiagen n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'on le chargea de peindre la façade d'une maison. Des Peintres Florentins, montés sur l'échafaud, voyant venir le jeune homme, le prirent pour le garçon qui broyoit les couleurs. Comme le jeune Artiste se mit à prendre sa palette & ses pinceaux, ils voulurent l'empêcher de travailler, dans la crainte qu'il ne gâtât l'ouvrage; mais le premier coup de pinceau leur fit comprendre qu'un tel apprentif pouvoit être leur maître.

Cet Artiste à fait une grande quantité de dessins qui seroient aujourd'hui très-précieux; mais qu'il jettoit, par négligence dans un coin de sa maison, & dont sa femme & sa servante allumoient ensuite le feu.

Le Cangiage passant par Florence, le Grand-Duc eut envie de le voir & en informa un des Elèves de ce Peintre, établi à Florence. L'Elève, qui savoit que son maître étoit peu jaloux de parler aux Souverains, ne lui dit rien de ce qui se passoit & le conduisit dans un jardin où le Grand-

(1) Il a gravé quelques morceaux, & sculpté plusieurs figures de marbre.

Duc se trouva. Le Cangiage, doué de la modestie & de la timidité qui accompagnent quelquefois les vrais talens, n'ôsa lever les yeux devant le Prince, & ne put dire un seul mot.

Cet Artiste, étant devenu veuf, conçut un amour violent pour sa belle-sœur & sentit que le bonheur de sa vie dépendoit de pouvoir l'épouser. Il présenta au Pape Grégoire XIII deux tableaux, avec une requête dans laquelle il supplioit sa Sainteté de lui accorder une dispense. Il ne tarda point à obtenir réponse : quel fut son désespoir en la trouvant contraire à ses desirs ! Il faut avoir aimé pour se former une idée des sentimens douloureux qui déchirèrent l'ame de cet Artiste. Pour mettre le comble à son triste sort, sa passion redoubloit à mesure qu'il perdoit toute espérance. Ajoutons encore qu'il avoit le chagrin de n'être plaint que de peu de personnes : il est reçu en tout pays de ne s'intéresser que foiblement aux cœurs tendres en proie à un amour malheureux, tandis qu'il n'est que trop vrai que les peines causées par l'amour sont beaucoup plus cuisantes que toutes celles qu'on éprouve dans les différentes infortunes de la vie.

Le Cangiage se livroit & à la tendresse & à une profonde mélancholie, lorsqu'il apprit que Phillippe III, Roi d'Espagne,

le mandoit à sa Cour. Il partit aussi-tôt rempli de joie ; mais il n'étoit point sensible à la vanité de travailler pour un grand Roi : il ne voyoit dans l'honneur qu'il recevoit qu'un événement utile à son amour ; il se flattoit d'obtenir de Philippe une puissante recommandation auprès du Pape. Arrivé à Madrid, ce n'est nullement de sa fortune qu'il s'occupe ; il fait confidence à quelques Courtisans du bienfait qu'il ose attendre, & les supplie de contribuer à son bonheur. Mais on lui fait sentir que sa demande va déplaire au Roi : vivement frappé de cette réponse , le Cangiage tombe dans une espèce de délire , & meurt peu de temps après , en prononçant le nom de sa maitresse.

FRÉDÉRIC (*Federico*) BAROCHE, né à *Urbino*, l'an 1528, mort en 1612.

LE jeune Baroque s'occupoit , avec plusieurs de ses camarades , à copier la façade d'une maison peinte par un grand Maître (1), quand Michel-Ange vint à passer monté sur sa mule ; aussi-tôt ces jeunes gens coururent lui montrer leurs dessins. Le

(1) Polidore de Caravage. Le Baroque faisoit des modèles en terre , savoit l'Architecture , la Géométrie & la Perspective.

seul Baroque n'ôsa les imiter, & resta timidement à sa place (1) ; il fallut qu'un de ses confrères lui arrachât son papier des mains, qu'il s'empressa de faire voir à Michel-Ange, celui-ci voulut en connoître l'auteur, & on le lui amena, pour ainsi, dire par force.

Pour l'honneur de l'esprit humain, nous voudrions pouvoir supprimer de l'histoire des Arts, des traits révoltans, qui ne devroient se trouver que dans les Annales des Nations toujours en guerre les unes contre les autres, & s'égorgeant mutuellement sans trop savoir pourquoi. Mais l'homme est né méchant ; ses propres passions lui livrent une éternelle guerre : comment deux Artistes ne deviendroient-ils pas quelquefois ennemis irréconciliables ; & comment des peuples entiers pourroient-ils vivre en paix ? Cette réflexion, pour laquelle nous demandons grace à nos Lecteurs, ne tombe point sur le Baroque ; c'est lui, au contraire, qui devint la victime de la malice humaine. Son mérite lui suscita des envieux ; l'un d'entr'eux l'empoisonna dans un repas qu'il lui donnoit avec toutes les marques d'une tendre amitié. Aux convulsions qui

(1) Les vrais talens ont toujours une certaine modestie. Nous avons vu le Tintoret n'ôser montrer au Titien ses premiers essais.

l'agitèrent, le Baroque soupçonna le crime qu'on venoit de commettre. Les remèdes qu'il prit aussi-tôt lui sauvèrent la vie ; mais il ne traîna plus que des jours tristes & languissans , & la mort ne termina ses douleurs qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Ses souffrances presque continuelles pendant cinquante années , & qui ne lui permettoient de dormir ni le jour, ni la nuit , ne l'ont point empêché de manier assidûment le pinceau , & de continuer à se distinguer dans la Peinture.

Quelques affaires ayant amené le Baroque à Florence , plusieurs années avant que sa santé ne se fût tout-à-fait affoiblie , le Grand-Duc, passant pour le Concierge du palais , se fit un plaisir de le conduire dans tous les appartemens , afin de savoir les vrais sentimens de cet Artiste sur les tableaux qu'il avoit rassemblés ; le Baroque crut n'être en effet qu'avec un simple Concierge ; il ne s'aperçut de son erreur qu'à la manière respectueuse dont un Officier vint rendre une lettre au Prince. Jusqu'alors il l'avoit traité de *mon ami* : mais il changea bien vite de langage , quoique le Grand-Duc lui eût ordonné d'en user aussi familièrement avec lui, que s'il ne l'eût point reconnu.

JÉRÔME (*Girolamo*) MUTIAN, né dans la Bresse, l'an 1528, mort en 1590.

CET Artiste est de la noble famille des Mutians ; & ce fut à sa sollicitation que Grégoire XIII fonda l'Académie de Peinture à Rome (1). Par son testament, le Mutian laissa deux maisons à cette Académie, & ordonna que, si ses héritiers mourroient sans enfans, tous ses biens fussent employés à bâtir un hospice en faveur des jeunes Peintres dépourvus de fortune, qui viendroient étudier à Rome, & qui auroient besoin de secours.

On observe que, pour les paysages de ses tableaux, ce Peintre choisissoit le Châtaignier préférablement à tout autre arbre, parce que les branches en avoient, selon lui, quelque chose de plus pittoresque.

Cet Artiste disoit à ses Elèves, que les Peintres n'ont point de meilleurs amis, ou de plus cruels ennemis, que leurs propres ouvrages.

Le Mutian, desirant travailler long-temps

(1) L'établissement en fut achevé par Frédéric Zuccaro. Tout le monde sait qu'elle est nommée Académie de Saint-Luc. Pierre de Cortone la reçut & lui légua tous ses biens vers 1660.

& avec soin un tableau dont il étoit chargé, eut recours à cet expédient, dans la crainte d'être détourné de son ouvrage par des forties fréquentes : il se fit raser la tête ; en sorte qu'il ne put s'éloigner de sa maison que lorsque ses cheveux furent assez grands pour lui permettre de se montrer sans ridicule.

LUCAS SIGNORELLI, né à Cortone,
vers l'an 1529.

SIGNORELLI avoit un fils qui promettoit beaucoup, & qu'il chérissoit tendrement. Ce fils eut une querelle avec des jeunes gens de son âge, se battit & fut tué. La nouvelle de sa mort causa la plus vive affliction à son malheureux père. Signorelli se rendit enfin maître de sa douleur, fit apporter le cadavre de son fils jusques dans son atelier : là, considérant qu'il ne reverroit plus ce qu'il avoit tant aimé, il voulut du moins en conserver les traits, & peignit au naturel cet objet de sa tendresse, tel qu'il étoit avant que la mort l'eût frappé : le Peintre reproduisit ainsi par son art le fils qu'il venoit de perdre, & lui donna, pour ainsi dire, une seconde fois la vie.

LOUIS

LOUIS LÉON, (*Lodovico Leoni*) surnommé le **PADOUAN**, né à Padoue, l'an 1530, mort en 1605 (*).

Le Padouan avoit toujours présent à l'esprit la rapidité de la vie ; & , pour mieux penser à la mort , il tenoit sous son lit un cercueil , dont il faisoit souvent l'objet de ses tristes méditations.

PAUL (*Paolo*) **CALIARI** ou **CAGLIARI**, dit **PAUL VÉRONESE**, né à Vérone, l'an 1532 , mort en 1588.

Ce grand Artiste disoit souvent que les talens ne sont estimables qu'autant qu'ils marchent avec la probité : aussi remplissoit-il avec une scrupuleuse exactitude les devoirs de la Religion , & ceux d'un bon citoyen.

Dans un Palais du Roi de Naples , on remarque un tableau de Paul Véronese , dont la toile est faite de six morceaux , quoique dans la grandeur des toiles ordinaires , parce que ce grand Peintre , peu intéressé & trop prodigue , fut souvent réduit

(*) Il a aussi gravé sur l'acier & sur l'argent des médailles fort recherchées.

à ne pouvoir ni payer ses dettes, ni même acheter ce qui lui étoit nécessaire pour ses ouvrages (1).

Il avoit une si grande idée de la Peinture, qu'il disoit que cet Art étoit un don du Ciel.

Paul Véronèse, enchanté de la manière honnête dont il avoit été reçu dans une maison de campagne, lorsqu'une malheureuse affaire l'obligeoit à se cacher, voulut, avant que de partir, témoigner sa reconnoissance à ses généreux hôtes; il fit secrètement un tableau d'histoire, qu'il laissa dans sa chambre en s'en allant.

Dans le tableau qui représente *Moyse sauvé des eaux*, on admire un trait de Poésie : Paul Véronèse, pour montrer l'intérêt que le Ciel prenoit à cet enfant, fit partir du Ciel des rayons de lumière qui tombent directement sur son héros.

Paul Véronèse s'est peint avec toute sa famille dans le tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*.

Dans un de ses tableaux des *noces de Cana* (2), cet Artiste s'est avisé d'une autre bisarrerie : les figures qui représentent des Musiciens, sont des portraits d'excel-

(1) M. de la Lande, tom. 6, pag. 174—75.

(2) Véronèse a traité plusieurs fois ce sujet.

Jeux Peintres contemporains de Véronèse : celui qui joue du violoncelle, est le *Ticien* ; le second qui joue du violon, le *Tintoret* ; le troisième qui joue de la flûte, est le *Bassan* (1) ; enfin , celui qui joue de la viole , est Paul Véronèse lui-même.

On observe que cet Artiste a mis des chiens & des chats , dans la plupart de ses tableaux.

Un noble Vénitien fit peindre *la Cène* à Paul Véronèse , & l'obligea de représenter dans ce tableau sa femme , ses enfans , son cuisinier , ses domestiques , & même jusqu'à ses chiens & ses nègres.

Dans un autre tableau de *la Cène*, Véronèse a placé parmi les convives un Pape & deux Cardinaux (2).

Le tableau de Véronèse , représentant *Jésus-Christ à table chez Simon*, est sur-tout un morceau admirable : Louis XIV le fit demander aux Servites , Moines de Venise ,

(1) Jacques du Pont, surnommé le Bassan.

(2) Les Peintres , même les plus habiles , ne doivent chercher à rendre que des objets tranquilles. M. de la Roque , Amateur François , avoit un tableau de Paul Véronèse , représentant un orage , qui , ne faisant pas un bon effet , attendu que la Peinture ne peut point rendre le mouvement , n'a été vendu qu'à bas prix , après la mort de l'Amateur dont nous parlons.

qui le refusèrent, malgré les sommes qu'on leur en offroit. La République, informée du desir que témoignoit Louis XIV, fit enlever ce tableau & eut la générosité d'en faire présent au Monarque.

JOSEPH (*Gioseffo*) PORTA de SALVIATI ;
né l'an 1535, (*) mort en 1585 (**).

A la pratique de la Peinture, Salviati joignoit une profonde connoissance des Mathématiques & de la Chymie, dont il avoit même composé plusieurs traités, qu'il jetta au feu, ainsi que ses dessins & ses études, dans une maladie dont il crut mourir, ne voulant pas que personne après lui profitât de ses lumières. Lorsque sa santé fut rétablie, qu'on juge du regret qu'il dut ressentir d'avoir fait mal-à-propos un tel sacrifice !

(*) Il ne faut pas le confondre avec François Salviati, dont il étoit l'Elève, fils de Michel Ange de Rossi, né à Florence en 1510, & mort en 1563, & qui eut le surnom de Salviati, à cause de l'amitié que lui portoit le Cardinal de ce nom. Pour Joseph Porta, il est surnommé *Salviati*, par estime pour son maître.

(**) Il naquit à *Castellonuovo della Gragnana*.

FRÉDÉRIC (*Federico*) **ZUCCARO** ou **ZUCCÉRO**, né dans le Duché d'Urbain, l'an 1543, mort en 1609.

Zuccaro eut des disputes très-vives avec quelques Officiers du Pape Grégoire XIII. Afin de se venger de ses ennemis, il les représenta tous avec des oreilles d'âne ; & eut la hardiesse d'exposer ce tableau sur la porte de l'Académie de Saint-Luc, le jour même où tout Rome s'y rendoit en foule (1).

JACQUES (*Jacopo*) **PALME** le jeune, (*) né à Venise, l'an 1544, mort en 1628.

Cet Artiste avoit l'humeur gaie, & ses réparties étoient aussi vives que spirituelles. Quand on lui disoit que quelques Peintres critiquoient ses tableaux ; — « bon, s'écrioit-il, vous m'apprenez une agréable nouvelle : c'est une marque qu'ils sont jaloux de mes ouvrages. —

(1) Ce fut lui qui acheva à Rome l'établissement de l'Académie de Peinture.

(*) On l'a surnommé le jeune, pour le distinguer de Palme le vieux, son oncle, qui n'avoit que quatre ans de plus que lui. Le jeune Palme a gravé quelques morceaux.

« Poline » à condition que
« elle les finit ». —

Extrêmement amoureux
Poline perdoit si peu de
sieur qu'on vint pour ente
il peignoit comme à son
sans qu'il avoit invités, on e
rèrent encore à leur retour
main.

LAVINIA FONTANA (1)
gne, l'an 1552, mor.

Les talens de cette fem
rendoient si recommanda
goire XIII, lorsqu'elle all
fite, la recevoit avec de g

AMI ASPERTINI, né à *Bologne*, mort en 1552.

C'étoit un homme extrêmement bisarre ; en un mot , c'étoit une espèce de fou. On l'appelloit l'homme à *deux pinceaux* , parce que , par singularité , il peignoit en même temps des deux mains : l'une produisoit le clair , & l'autre l'obscur.

JACONE DE FIORENTINO, (*Jacques de Florence*) mort en 1553.

VOICI encore un fou. Jacone ne vouloit point absolument qu'on mît de couvert lorsqu'il prenoit ses repas ; sa barbe n'a jamais été faite , & sa mal-propreté étoit si grande , que de sa vie il ne s'est lavé les mains.

SÉBASTIEN DE SAINT-GAL, *Peintre & Architecte*, vivoit vers 1554.

CET Artiste fut surnommé *Aristote* , parce qu'il raisonnoit sans cesse sur les ouvrages de ce Philosophe , & parce qu'on lui trouvoit toute sa ressemblance , d'après l'idée qu'on nous a donnée des traits du fameux Précepteur d'Alexandre (1).

(1) *Voyage d'Italie* , par François Desseine, tom. 2 , pag. 129.

Le Cavalier Josépin , dans une visite qu'il lui rendit , n'appercevant que des tableaux commencés , lui dit poliment qu'il vouloit venir demeurer dans sa maison , pour apprendre à faire de si belles ébauches. — « Je vous enseignerai volontiers » à commencer les tableaux , répondit le » Palme , à condition que vous m'appren- » drez à les finir ». —

Extrêmement amoureux du travail , le Palme perdoit si peu de temps , que le jour qu'on vint pour enterrer sa femme , il peignoit comme à son ordinaire : les amis qu'il avoit invités au convoi , le trouvèrent encore à leur retour le pinceau à la main.

LAVINIA FONTANA (*) *née à Bologne , l'an 1552 , morte en 1602.*

Les talens de cette femme célèbre , la rendoient si recommandable , que Grégoire XII, lorsqu'elle alloit lui rendre visite , la recevoit avec de grandes marques d'honneur , & faisoit même mettre ses gardes sous les armes.

(*) C'est la fille de *Prospero Fontana* , premier Maître de Louis & d'Augustin Carache. V. l'*Attedario Pittorico* , pag. 281.

ASPERTINI, né à Bologne, mort
en 1552.

homme extrêmement bisarre ;
c'étoit une espèce de fou. On
le voyoit à deux pinceaux, parce
qu'il peignoit en même
temps : l'une produisoit le
clair, l'autre l'obscur.

DE FIORENTINO, (Jac-
ques de Florence) mort en 1553.

VOICI encore un fou. Jacone ne vou-
loit point absolument qu'on mît de couvert
lorsqu'il prenoit ses repas ; sa barbe n'a ja-
mais été faite, & sa mal-propreté étoit si
grande, que de sa vie il ne s'est lavé les
mains.

SÉBASTIEN DE SAINT-GAL, *Pein-
tre & Architecte*, vivoit vers 1554.

CET Artiste fut surnommé *Aristote*, parce
qu'il raisonnoit sans cesse sur les ouvrages
de ce Philosophe, & parce qu'on lui trou-
voit toute sa ressemblance, d'après l'idée
qu'on nous a donnée des traits du fameux
Précepteur d'Alexandre (1).

(1) *Voyage d'Italie*, par François Desseine, tom.
2, pag. 129.

JEAN-ANTOINE (*Gio-Antonio*) DE
VERCELLI, dit LE SODOMA (*),
mort en 1554.

VERCELLI étoit l'homme du monde le plus singulier ; mais du moins sa manie étoit amusante. Il nourrissoit dans sa maison toutes sortes d'animaux , tels que sirges , chats , guenuches , chiens , poules-d'Inde , &c. &c qui lui servoient de divertissement , & auxquels il faisoit faire différents exercices des plus comiques.

LOUIS (*Lodovico*) CARRACHE, né à Bologne, (ainsi que les deux autres Carraches, ses cousins), l'an 1555, mort en 1619.

LOUIS Carrache, mécontent des dégoûts qu'il essuyoit de la part de son Maître, qui étoit fortement persuadé de l'incapacité de son Eleve pour la Peinture , prit le parti de le quitter , & alla consulter le Tintoret : ce dernier Maître, pensant aussi peu favorablement des talens du jeune homme , lui conseilla d'embrasser une autre profession : le Carrache ne se rebuta point , & devint un excellent Peintre.

Les tableaux de cet Artiste , qu'on voit à Bologne , sont assez bien conservés , à

(*) Lieu de sa naissance.

cela près que les yeux de quelques figures sont arrachés , & que de jeunes étudiants ont eu la malice, ou la sottise , d'écrire leurs noms sur les ouvrages de ce Peintre ; gâtant ainsi les figures de beaucoup de tableaux , sans même en épargner les visages.

Dans sa représentation de la *Nativité de Notre Seigneur*, tableau qui se voit à Bologne, Louis Carrache fait adorer le fils de Dieu , encore dans la crèche , par Saint-Charles Boromée.

On voit aussi à Bologne , dans la Cathédrale, une *Annonciation* peinte par Carrache, qui n'a point donné à son sujet la décence convenable : la Vierge est dans une attitude équivoque , & l'on diroit qu'avec ses deux mains , l'Ange va lui découvrir la gorge (1).

AUGUSTIN (*Agostino*) **CARRACHE**,
né l'an 1558 , mort en 1602 (*).

AUGUSTIN Carrache ne pouvoit vivre sans son frère Annibal ; & ne pouvoit le souffrir lorsqu'il étoit avec lui , leur émulation , qui dégénéroit souvent en jalousie , les

(1) M. de la Lande , *Voyage d'Italie*, tom. 2 , pag. 19.

(*) Il étoit aussi excellent Graveur.

toutes les fois, pendant que
chats. à l'Office, il peignoit
&c. & le plus-estimé, que l'on
ne se fait pas grand soin.

ANNIBAL (*Annibale*) Caracci
né l'an 1560, mort en

CET Artiste & son père,
soir de la campagne, furent
min, sans pouvoir se défendre.
rurent porter la plainte chez les Ma
dessina si bien le portrait des v
les reconnut, & qu'ils furent

Annibal excelloit aussi dans
chargés ou de *caricature* : il d
animaux, & même à des val
d'un homme qu'il vouloit tou
cule. Un de ses Elèves étoit
de l'école d'Annibale, & de son

Annibal vivoit en vrai Philosophe , dédaignoit le luxe & les trop grandes sociétés , toujours nuisibles aux Artistes , puisqu'elles leur font perdre un temps précieux. Aussi avoit-il avec raison la conduite d'Augustin frère , qui passoit une grande partie de sa vie dans les antichambres & dans la compagnie des Princes & des Cardinaux , & qui s'habilloit avec tant de magnificence , qu'il avoit plutôt l'air d'un riche Gentilhomme , que d'un Peintre. Annibal , l'ayant un jour apperçu à la promenade marchant fièrement avec des personnes de la première qualité , feignit d'avoir à lui faire part de quelque chose d'important ; & le tirant à l'écart , il lui dit à l'oreille : — « Augustin , souviens-toi que tu es fils d'un » Tailleur ». —

Afin de le lui rappeler d'une manière plus sensible , dès qu'Annibal fut de retour , il prit un papier , dessina son père avec des lunettes sur le nez , qui enfiloit une aiguille ; & il mit au bas le nom d'*Antoine* , qui étoit celui du bon-homme. Non content de cela , il représenta encore sa mère dans le même dessin , qui tenoit une paire de ciseaux. Cette peinture expressive ne fut pas plutôt achevée , qu'il se hâta de l'envoyer à son frère , qui étoit pour lors dans le Palais d'un Prince , où il oublioit peut-être son origine.

On voit qu'Annibal n'étoit point ébloui

séparoit, les brouilloit, les raccommodoit; occasionnoit entr'eux de violentes querelles: il se desiroient, se chérissoient absens l'un de l'autre; & se détestoient, quand ils étoient ensemble.

Peu de temps avant sa mort, Augustin Carrache se retira chez les Capucins de Parme: un jour, pendant que les Religieux étoient à l'Office, il peignit un Christ; ouvrage très-estimé, que l'on conserve avec le plus grand soin.

ANNIBAL (*Annibale*) **CARRACHE**,
né l'an 1560, mort en 1609.

CET Artiste & son père, revenant un soir de la campagne, furent volés en chemin, sans pouvoir se défendre. Annibal courut porter sa plainte chez les Magistrats, & y dessina si bien le portrait des voleurs, qu'on les reconnut, & qu'ils furent arrêtés.

Annibal excelloit aussi dans les portraits chargés ou de *caricature*: il donnoit à des animaux, & même à des vases, la figure d'un homme qu'il vouloit tourner en ridicule. Un de ses Elèves étoit plus occupé de l'envie d'avoir une parure élégante, que du soin de s'instruire dans la Peinture: Annibal le representa d'un air si fat, le portrait exprimoit si bien les défauts de l'original, que le jeune homme en perdit son goût pour les ajustemens trop recherchés.

Annibal vivoit en vrai Philosophe , dédaignoit le luxe & les trop grandes sociétés , toujours nuisibles aux Artistes , puisqu'elles leur font perdre un temps précieux. Aussi blâmoit-il avec raison la conduite d'Augustin son frère , qui passoit une grande partie de sa vie dans les antichambres & dans la compagnie des Princes & des Cardinaux , & qui s'habilloit avec tant de magnificence , qu'il avoit plutôt l'air d'un riche Gentilhomme , que d'un Peintre. Annibal , l'ayant un jour apperçu à la promenade marchant fièrement avec des personnes de la première qualité , feignit d'avoir à lui faire part de quelque chose d'important ; & le tirant à l'écart , il lui dit à l'oreille : — « Augustin , souviens-toi que tu es fils d'un » Tailleur ». —

Afin de le lui rappeler d'une manière plus sensible , dès qu'Annibal fut de retour , il prit un papier , dessina son père avec des lunettes sur le nez , qui enfiloit une aiguille ; & il mit au bas le nom d'*Antoine* , qui étoit celui du bon-homme. Non content de cela , il représenta encore sa mère dans le même dessin , qui tenoit une paire de ciseaux. Cette peinture expressive ne fut pas plutôt achevée , qu'il se hâta de l'envoyer à son frère , qui étoit pour lors dans le Palais d'un Prince , où il oublioit peut-être son origine.

On voit qu'Annibal n'étoit point ébloui

morceaux précieux des plus grands Maîtres anciens, (1) qu'on devoit incessamment lui envoyer de divers endroits de l'Italie. Le Carrache ne manqua pas d'enfumer les tableaux, afin de les rendre plus respectables en apparence ; & il les mit dans une caisse, comme s'ils avoient fait un long voyage. Après tous ces préparatifs, on annonça que les tableaux si long-temps attendus étoient enfin arrivés. La foule des curieux court aussitôt avec empressement pour les voir ; chacun les attribue au Maître qu'il préconise davantage, & tous se réunissent pour faire convenir le Cardinal que son moderne favori peut beaucoup se perfectionner en étudiant avec soin le goût de ces anciens ouvrages. Le Cardinal feignit de se rendre ; mais, après s'être diverti de leur entêtement, il cessa de se contraindre, & leur déclara que ce qu'ils mettoient si fort au-dessus du Carrache, & qu'ils alloient jusqu'à lui proposer pour l'objet de ses études, étoit cependant l'ouvrage du Carrache même.

Mais cet Artiste n'eut pas toujours à se louer des procédés de son Mécène : chargé de peindre la gallerie Farnèse, il se mit à cet ouvrage avec un zèle & une applica-

(1) C'est à dire qui n'étoient morts alors que depuis plusieurs années : comme, par exemple, Raphaël, le Corrège, &c.

tion qu'on ne sauroit décrire. Après s'être adonné pendant huit années de suite à ce grand travail , il se flattoit de recevoir une gratification considérable ; & ne reçut qu'une somme modique de cinq-mille livres ; un Espagnol , qui gouvernoit l'esprit du Cardinal , ayant persuadé à l'Eminence que l'Artiste auroit lieu d'être content. On mit en compte tout ce qui lui avoit été fourni pendant qu'il logeoit dans le palais Farnèse ; on évalua jusqu'à la moindre dépense. Cette ingratitude , ou plutôt cette espèce d'insulte du Cardinal Farnèse , fit une si vive impression sur l'esprit d'Annibal , qu'une noire mélancolie le conduisit au tombeau.

Ce n'est pas l'intérêt qui le rendit sensible à ce traitement indigne , puisque , lorsqu'on jeta les yeux sur lui pour les peintures d'une des églises de Rome , il en abandonna l'exécution à l'Albane , l'un de ses Elèves , & voulut qu'il en eût seul le profit.

Si mal récompensé de l'ouvrage qu'il avoit le plus soigné , Annibal éprouva le dernier découragement ; la palette & les pinceaux lui tomboient des mains lorsqu'il essayoit quelquefois à se remettre au travail. Voyant approcher sa dernière heure , il déclara qu'il vouloit être enterré à côté de Raphaël , afin que ses cendres se trouvassent unies avec celles d'un Peintre qu'il avoit tant estimé.

PIERRE FACINI, né à Bologne, Contemporain d'Annibal Carrache.

FACINI n'avoit encore aucune connoissance de la Peinture, & ne se doutoit certainement pas qu'un jour il se feroit un très-grand nom parmi les Peintres les plus célèbres, lorsque la curiosité le conduisit chez Annibal Carrache, uniquement pour assister à l'étude des Elèves de cet illustre Artiste. Frappé de la diversité des dessins qu'il voyoit, il admiroit en silence, lorsque l'un des jeunes Elèves crayonna le portrait de Facini plongé dans l'admiration & regardant d'un air étonné. Cette esquisse satyrique passa de main en main à tous les Elèves, qui éclatoient de rire en comparant la copie avec l'original. Facini, piqué de se voir peint avec l'air d'un imbécile, & de servir de jouet à l'assemblée, prit un charbon, &, quoiqu'il ignorât les premiers principes de la Peinture, il dessina si parfaitement celui qui l'avoit esquissé, & lui donna des traits si ridicules, que tous les rieurs se tournèrent de son côté. Annibal Carrache, enchanté de ce trait de génie, fit le plus grand accueil à Facini, lui proposa de l'instruire, & le rendit en peu de temps l'un des plus habiles Artistes d'Italie (1).

(1) *Journal Encyclopédique*, 1770, Octobre, Mais

Mais cet Artiste lui causa par la suite beaucoup de jalousie : les jeunes gens qui venoient à leur école ne restèrent point neutres , & se battirent souvent pour soutenir la gloire de leurs Maîtres.

LAZARE (*Lazzaro*) **TAVARONE**, né à Gênes, l'an 1556, mort en 1631.

CET Artiste s'amusoit dans sa vieillesse à faire voir aux Amateurs le recueil des dessins de sa composition , qui montoit à neut-mille pièces différentes (1).

JEAN BAPTISTE (*Gio-Baptista*) **PAGGI**, noble Génois, né l'an 1556, mort en 1629.

UN noble Génois ne dédaigna point de s'adonner à la Peinture, malgré les défenses de son père, moins épris que lui de l'amour des beaux-Arts. Paggi ne savoit point encore mélanger les couleurs, lors-

prem. part. pag. 131, & l'*Observateur François* à Londres, année 1771, tom. 7, pag. 138—39. Au reste l'Auteur de ce dernier ouvrage ne rapporte point correctement le nom du Peintre, qu'il écrit *Fancini*. Voyez l'*Abeced. Pittor.* pag. 360.

(1) *Dictionn. d'Archit. &c. & Abeced. Pittor.* pag. 282.

qu'il fut introduit par un ami dans une maison, où certain Peintre faisoit un portrait qui ne ressembloit aucunement. A cette vue, il se sentit agité d'un violent desir de manier le pinceau. — « Si l'on veut, dit-il, » me donner des couleurs, je viendrai à bout » d'achever le portrait ». — Il effectua sa promesse, au grand étonnement des spectateurs (1).

LOUIS (*Lodovico*) **CIVOLI**, ou **CIGOLI**, né dans la Toscane, l'an 1559, mort en 1613.

CIVOLI avoit beaucoup de goût pour la Musique; mais il montra qu'il préféreroit l'utile à l'agréable: on lui reprochoit un jour qu'il aimoit mieux jouer du Luth que de finir ses tableaux; la vérité du reproche le frappa, il brisa son luth.

Civoli, peignant un tableau dans l'église de Saint-Pierre à Rome, se renfermoit avec soin derrière son échafaud. Un de ses ennemis parvint à s'y introduire en son absence, saisit sa pensée, la fit aussi-tôt graver, & publia que **Civoli** lui avoit volé le sujet de son tableau. L'Artiste, indigné de

(1) Nous avons parlé plus haut d'un autre Noble Génois, qui devint Peintre à la vue des Tableaux du Corrège. Page 356, 57.

l'accusation , montra en toute l'injustice , en travaillant publiquement à un nouvel ouvrage (1).

Le Civoli , à force d'observer des cadavres qu'il modeloit en cire , lorsqu'il étudioit la Peinture , mit le trouble dans son imagination , par le spectacle continuel de la mort ; il en perdit la mémoire , & fut attaqué d'une espèce d'épilepsie. Cette fâcheuse maladie ne se dissipa qu'au bout de trois ans.

SOPHONISBE (*Sofonisba*) **ANGUSCIOLA** , née à Crémone , vivoit l'an 1559.

Cette Dame célèbre peut être regardée comme la Muse de la Peinture. Nous dirions qu'elle étoit d'une famille noble de Crémone , si la naissance relevoit l'éclat des talens. Elle se fit une si grande réputation , que Philippe II, Roi d'Espagne , la fit venir à sa Cour , accompagnée de deux Dames , de deux Gentilshommes , & de plusieurs gardes : honneurs qui ont peu d'exemples dans l'histoire des Arts.

Le Monarque ne borna point à des marques stériles , l'estime qu'il avoit pour l'illustre Sophonisbe ; il daigna lui choisir un époux digne d'elle ; lui donna douze-

(1) V. d'Argenville , tom. 1 , pag. 173 , in 8.

& se plaisoit à conver
sables Peintres , qui ad
fances qu'elle avoit acqu
Vandyck venoit souve
mes de son entretien ,
de dire qu'il avoit rec
d'une aveugle , sur la f
Maître même (1).

BARTHELEMI (*Bartol*
né à Modène , vers
1616.

C E T Artiste auroit
veurs de la fortune ;
sion pour le jeu le ren
sa vie. Enfin , il mour
honte de n'avoir pu pay
qu'il perdit en une seu

JOSEPH (Gioseffo) CESARI D'ARPI-
NO, dit **JOSÉPIN**, né au Château
d'Arpin dans le Royaume de Naples, l'an
1568, (*) mort vers 1640.

Sans être destiné à marcher dans la carrière des Arts, le Josépin fut mis par son père au service des Peintres employés au Vatican. La fonction du jeune homme étoit de broyer les couleurs, & de préparer les palettes. Un jour qu'il étoit seul, il voulut s'essayer à manier le pinceau, & traça des figures qui étonnèrent tous ceux qui les virent. Quelques Peintres se cachèrent afin d'en découvrir l'auteur, se doutant bien que le succès l'engageroit à continuer; le Josépin, ne se croyant point observé, fit de nou-

viâtes, soyons moins étonnés que des Bourgeois obscurs, que des Seigneurs désœuvrés se livrent avec tant de fureur à cette malheureuse passion. Nous demanderions grâces pour ces réflexions utiles, si tout ce qu'inspire l'amour de l'humanité pouvoit être déplacé quelque part.

(*) Félibien & d'Argenville le font naître mal-à-propos en 1560, selon l'Auteur que nous avons cru devoir suivre. M. Lacombe, dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts*, fixe la naissance de cet Artiste en l'année 1570. Henri IV le créa Chevalier de Saint-Michel; c'est pourquoi il est connu sous le nom du Cavalier Josépin.

veaux efforts : c'étoit lui qu'on soupçonnoit le moins.

Le Josépin éprouva toujours une humeur chagrine ; jamais il ne fut content de sa fortune & des honneurs que lui rendirent plusieurs Souverains. Il étoit tellement rempli d'orgueil, que, croyant mériter les égards que les Princes avoient pour lui, il agissoit avec ses protecteurs comme s'il eût été leur égal. Clément VIII, qui le combloit de bienfaits, se rebuta enfin de ses manières trop hautaines.

MICHEL-ANGE AMÉRIGI, dit LE CARAVAGE, naquit dans le Milannois, l'an 1569, & mourut en 1609.

Né dans l'indigence, comme le Polidore, (1) cet Artiste a commencé par porter l'enduit sur lequel on peint à Fresque. A peine se fut-il fait connoître, qu'il devint méprisant, satyrique, querelleur, vain & orgueilleux. Dans le siècle des plus grands Peintres, il ôsoit se dire le fidèle & l'unique imitateur de la Nature (2).

(1) On a vu l'article de Polidore, p. 358 & suiv.

(2) V. Bellori, pag. 214; & Crozat.

Par singularité, plutôt que par avarice, le Caravage a long-temps mangé sur la toile d'un portrait, qui lui servit de nappe (1).

Le Caravage appelloit ses *antiques*, les gueux & les mendiens qui lui servoient toujours de modèles. Quelqu'un lui montrant d'excellentes statues, faites par d'anciens Artistes Grecs ; — « vous allez voir, » lui dit-il, combien la Nature m'a donné « de belles antiques » ; — & sur le champ il peignit parfaitement une Bohémienne qui passoit dans la rue.

Comme il ne copioit que des Porte-faix ou d'autres gens de la lie du peuple, il donnoit rarement à ses têtes, l'air de noblesse nécessaire aux sujets qu'il traitoit ; aussi eut-il souvent la mortification de voir ôter des églises plusieurs de ses tableaux.

Malheureux par sa faute, le Caravage fut misérable toute sa vie ; il n'eut jamais d'amis, & ne mangeoit qu'à la taverne. N'ayant pas un jour de quoi payer son dîner, il peignit l'enseigne du cabaret où il alloit prendre ses repas ; & cette enseigne fut vendue une somme considérable.

Dans une dispute très-vive qu'il eut avec le Josépin, qu'il insultoit à chaque instant,

(1) *Dictionn. d'Architect. de Peint. &c*, par M. Roland de Vislois, & *Abeced. Pittor.*

il tira son épée pour fondre sur son ennemi, & la passa au travers du corps d'un jeune homme qui tâchoit de les séparer.

Le Caravage se réfugia chez un grand Seigneur dont il étoit protégé (1), & qui parvint à lui obtenir la grace. Le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut d'appeller le Joscépin en duel, qui lui répondit qu'il étoit Chevalier, & qu'il ne tiroit l'épée que contre ses pareils. Piqué du motif de ce refus, le Caravage se rendit à Malte, afin de se faire recevoir Chevalier-servant, & de revenir ensuite se battre avec son ennemi.

Tous ses vœux furent comblés même au-delà de ses espérances; le grand Maître le créa Chevalier, lui donna deux Esclaves pour le servir & lui fit présent d'une chaîne d'or. Mais le Caravage ne put longtemps contenir son humeur bouillante; il insulta un Commandeur d'une famille très-illustre, & fut mis en prison. Quoiqu'étroitement renfermé, il ne perdit point courage, & trouva le moyen de s'échapper pendant la nuit. Il se réfugia dans la Sicile, où, ne se croyant point en sûreté, il s'embarqua pour Naples, résolu d'y attendre sa

(1) Le Marquis Justiniani.

grace du Grand-Maître. Arrivé dans cette Ville, des gens armés l'attaquèrent & le blessèrent au visage ; cet accident lui fit prendre le parti de monter tout de suite sur une felouque , pour se rendre à Rome. Mais à peine étoit il descendu dans un des ports voisins de cette fameuse Ville , que des soldats Espagnols l'arrêtèrent & le mirent en prison , le prenant pour un Cavalier dont ils avoient ordre de se saisir. Le Caravage s'étant fait connoître , courut à sa felouque , dans le dessein de reprendre tous ses effets ; il ne la trouva plus , elle venoit de remettre à la voile. Accablé des aventures facheuses qu'il éprouvoit coup sur coup , il erra long-temps sur le rivage , se vit dénué de linge & d'argent , & mourut , dit-on , sans secours sur un grand chemin.

RAPHAEL da REGIO , vivoit vers 1570.

CE Raphaël da Regio étoit fils d'un pauvre paysan qui ne l'occupoit qu'à garder des Oies. Entraîné par l'inspiration de son génie , le jeune homme quitta brusquement la cabane de son père , & se rendit à Rome , où il ne tarda point à se faire connoître pour un habile Peintre. Mais , lorsqu'il commençoit à jouir de sa réputation , il aima si violemment une belle personne , qui , sans doute , ne répondit point à ses tendres sentimens ,

que l'excès de son amour lui causa la mort (1).

GUIDO RENI, ou LE GUIDE, né à Bologne, l'an 1575, mort en 1642.

CET Artiste, si justement célèbre, étoit fils d'un habile M. Geon (2), qui lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la Musique avoit moins de charmes pour lui que la Peinture.

Le Guide étoit si bien fait, sa physionomie étoit si agréable, que Louis Carrache le prenoit pour modèle, quand il peignoit des Anges.

Dès que Louis Carrache s'aperçut des rares talens de son Elève, il en conçut une extrême jalousie; &, l'accusant un jour de croire le surpasser, il s'emporta contre lui, jusqu'à lui donner un soufflet.

Le Guide prétendoit que, comme Peintre, on devoit lui rendre beaucoup d'honneurs: en cette qualité, il étoit fier & superbe.

(1) Qu'on fasse attention combien de Peintres sont morts d'amour. Nous avons déjà fait mention du Giorgion, né l'an 1478, & de Lucas Cangiage, né en 1527. On verra aussi Corneille Bega, Artiste Hollandois, prouver, en mourant, la vivacité de son amour. Quelle est donc l'extrême sensibilité des Artistes?

(2) Quelques Auteurs disent d'un joueur de Bâte.

Travaillant toujours avec un certain cérémonial, il avoit soin d'être habillé magnifiquement lorsqu'il se mettoit à l'ouvrage ; ses Elèves, rangés respectueusement autour de lui, préparoient sa palette, nettoyoient ses pinceaux, & le servoient en silence.

Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne faisoit point sa cour au Cardinal - Légat de Bologne, qui desiroit son amitié, il répondit : — « Je ne troquerois pas mon » pinceau contre la barette d'un Cardinal », —

Paul V se plaisoit infiniment à le voir travailler, & lui permettoit de se couvrir en sa présence. Le Guide disoit que, si le Pape ne lui avoit point accordé cette grace, il l'auroit prise de lui-même, en supposant une incommodité, parce qu'un tel privilège étoit dû à son Art.

Dans cette persuasion, excusable dans le Guide, il ne vouloit point faire le portrait d'une Tête couronnée, en présence de laquelle il auroit été contraint de rester découvert en travaillant.

Le Guide ne rendoit aucune visite aux Grands qui l'honoroient de la leur, & disoit pour excuser son procédé, que, quand on venoit le voir, on recherchoit son art & non pas sa personne.

Il ne mettoit point de prix à ses tableaux : le paiement qu'il en recevoit, étoit toujours qualifié d'*honoraire*.

Jamais il n'a même demandé d'argent ; il falloit qu'une personne affidée terminât toutes ses affaires.

Hors de son atelier, le Guide n'étoit plus le même homme ; il devenoit aussi modeste qu'il avoit paru fier & orgueilleux le pinceau à la main.

Ce n'étoit que l'art seul de la Peinture qu'il adoroit , pour ainsi dire , & vouloit faire respecter de tous les hommes. La modestie étoit tellement une de ses vertus , qu'il brula un grand nombre de lettres que lui avoient écrit des Savans illustres & plusieurs Souverains , & qui flattoient trop vivement son amour-propre.

Ennemi de la galanterie , le Guide ne restoit jamais seul avec les femmes qui lui servoient de modèles.

Il aimoit à occuper des appartemens vastes , & ne les meubloit que des choses absolument nécessaires : — « chez moi , disoit-il , on vient voir des tableaux , & non pas des tapisseries ». —

Le Guide ne recevoit jamais d'arrhes , pour un tableau , qu'il ne l'eût commencé , afin que , s'il venoit à mourir avant de l'avoir fini , on eût du moins la valeur des avances qu'on auroit faites.

Après avoir reçu cinq cents écus à compte pour les ouvrages qu'il entreprenoit dans l'église Saint-Pierre à Rome , le Guide eut malheur de les perdre au jeu. Craignant

d'être long-temps sans toucher de l'argent, & se voyant poursuivi par des créanciers impitoyables, il emprunta une pareille somme, la rendit à la fabrique, fit ensuite gratter les peintures ébauchées, & se hâta de se réfugier à Bologne.

Il étoit difficile d'obtenir un tableau de sa main; il falloit le prendre par son foible; c'est-à-dire, jouer avec lui.

Ce grand Artiste travailloit avec une facilité prodigieuse. Un Grand-Duc de Florence lui demanda une tête d'Hercule; il la peignit en moins de deux heures, en présence de ce Prince, qui lui donna soixante pistoles, & une chaîne d'or avec son portrait.

Le Guide fit encore en moins de quatre heures, un grand tableau pour le Cardinal Cornaro, qui le vit aussi travailler sous ses yeux: la bourse du Cardinal lui fut ouverte; & la discrétion qu'il eut de n'y prendre qu'une somme modique, lui valut une chaîne d'or.

Extrêmement curieux de connoître le modèle dont le Guide se servoit pour ses têtes de femmes, le Guerchin pria un ami commun d'engager cet excellent Artiste à satisfaire sa curiosité. L'ami s'étant acquitté de la commission, aussi-tôt le Guide fit asseoir son broyeur de couleurs, qui étoit la lai-

deur même , & peignit la plus belle tête de femme qu'on pût voir. — « Allez , dit-il à l'ami du Guerchin , rapportez à celui qui vous envoie , que , lorsqu'on a l'esprit rempli de belles idées , l'on n'a pas besoin d'autre modèle que de celui dont je viens de me servir en votre présence » — (1).

Il y eut toujours entre l'Albane & le Guide , la plus grande rivalité ; c'est ce qui leur fit produire tant d'ouvrages admirables : si le Guide faisoit un tableau & l'exposoit dans une des églises de Bologne , on étoit sûr d'en voir bientôt un de l'Albane , dans le même endroit (2).

Le Josépin examinant avec le Pape , un ouvrage du Guide , dit à Sa Sainteté : — « Nous autres , nous travaillons comme des hommes ; le Guide travaille comme un Ange » —

Les Italiens ont dit poëtiqnement de ce Peintre immortel , que la grâce & la beauté étoient au bout des doigts du Guide , lorsqu'il peignoit , & qu'elles en sortoient pour aller se reposer sur les figures qu'il animoit par son pinceau.

(1) *Rec. d'Est. Crozat.*

(2) Il en étoit de même entre Crébillon & Voltaire. Les Littérateurs sentiront toute la justesse de cette observation.

Cet Artiste a représenté *la Tentation du premier homme* ; & comme il est dit dans la Genèse, que le serpent qui séduisit Eve lui parla beaucoup, le Guide a donné au serpent un tête de femme.

Les hommes de génie mettent à profit les moindres circonstances pour perfectionner l'Art ou la Science qu'ils cultivent. Les Dominicains de Bologne, déplaçant un vieux cercueil afin de le mettre dans un autre endroit, l'ouvrirent & trouvèrent le corps tout entier ; mais, dès qu'ils voulurent le toucher, il tomba en poussière, de même qu'une veste de toile ; il n'y eut qu'un habit de soie qui se conserva. Le Guide, témoin de cet événement, en inféra que la soie est moins sujette que la toile à la corruption ; & résolut à l'avenir de peindre ses tableaux sur une espèce de taffetas, qu'il fit préparer exprès. Le Guide est peut-être le seul Peintre qui se soit avisé d'un pareil expédient.

Les dettes qu'il avoit contractées, & quelques sujets de mécontentement qu'il eut des Officiers de sa Sainteté, l'obligèrent à sortir de Rome, & à se retirer à Bologne, ainsi que nous l'avons dit plus haut (1). Le Pape, fâché de perdre un Ar-

(1) Pag. 413.

siste qu'il estimoit , avec toute l'Europe , lui dépêcha plusieurs Couriers chargés instamment de le faire revenir , par ordre exprès du Souverain Pontife . Le Cardinal-Légat de Bologne , alla trouver le Guide dans son atelier , & , ne pouvant le résoudre à retourner à Rome , il le menaça de le faire arrêter. Un gentilhomme , témoin de cette contestation , dit alors au Légat : — « s'il faut donner des chaînes au Guide , elles doivent être d'or ». —

Enfin , le Guide se rendit aux vives sollicitations des personnes du premier rang. Lorsqu'on le fut auprès de Rome , la plupart des Cardinaux envoyèrent leurs carrosses au-devant de lui , suivant l'usage observé aux entrées des Ambassadeurs.

Le Pape , charmé de le voir , lui donna un carrosse , & lui accorda une forte pension.

Le Guide , contraint , pour ainsi dire , de retourner à Rome , se trouva dans la même position où s'étoit vu autrefois Michel-Ange ; mais sa réception fut bien différente. Jules , tout bouillant de colère , fit trembler Michel-Ange à l'approche de son trône : Paul V ouvrit les bras au Guide , & le reçut comme un tendre père : — « Eh ! » pourquoi , lui dit-il , nous abandonner dans le temps que nous vous avons comblé de nos faveurs , & que nous vous » en

» en préparons de nouvelles? Quel sujet de
 » mécontentement vous y a pu porter? Si
 » vous en avez éprouvé quelques-uns ,
 » pourquoi nous les avoir cachés? Avons-
 » nous jamais refusé de vous entendre? Que
 » le passé soit oublié, & que le présent
 » nous assure que vous voulez nous servir
 » avec zele & vous rendre digne de no-
 » tre protection ». — Un discours si tou-
 chant dans la bouche d'un Maître offensé,
 fit verser au Guide des larmes de recon-
 noissance.

On prétend que cet Artiste, en voulant se venger du Cardinal Pamphile, qui avoit mal parlé de lui, & qui devint Pape sous le nom d'Innocent X, représenta le Diable sous les traits de ce Cardinal, dans son tableau de *Saint-Michel, qui combat le Démon*, & qu'on voit à Rome, dans l'église des Capucines. Le Guide s'efforça de se justifier de cette accusation, & disoit, pour sa défense, que si la figure du Diable ressembloit au Cardinal Pamphile, ce n'étoit pas au Peintre qu'il falloit s'en prendre, mais à la laideur de ce Prelat (1).

Un tableau du Guide, placé au maître-

(1) M. Lépicié traite cette histoire de fable.
 V. Description des Tableaux du Cabinet du Roi.

autel de l'église de la Trinité à Rome ; est aussi bizarre que ridicule. Le Peintre a voulu exprimer le Mystère de la Trinité ; voici comment il s'y est pris : d'abord il a représenté le Père Eternel en chappe , les bras ouverts , au milieu d'une gloire de petits Chérubins ; le Saint-Esprit , placé directement au-dessous de la barbe de Dieu le Père , semble descendre sur la tête de Jésus-Christ , qu'on voit attaché à une grande croix , qui pose en bas sur un globe , & qui est délicatement soutenue par de petits Anges (1).

Ce célèbre Artiste auroit joui de la plus grande fortune , s'il n'avoit été dominé par la passion du jeu , aussi funeste aux talens , dont elle trouble les travaux , qu'à l'homme opulent qui ne hasarde que ses richesses. Le Guide consacroit une partie de son temps à sa malheureuse passion , & ne travailloit que lorsqu'il n'avoit plus d'argent à perdre.

Son esprit , naturellement chagrin , s'aigrit encore par les revers continuels qu'il éprouvoit au jeu. Pour se procurer le nécessaire , il se vit dans la triste obligation de peindre à la journée pour des Artistes de Rome , à tant par heure.

(1) M. de la Lande, tom. 4, pag. 131—32.

Cette fâcheuse situation , si différente de celle qu'il auroit pu se procurer , le fit enfin rentrer en lui-même. Pendant deux ans il eut le courage de renoncer au jeu. Mais la passion fatale qui avoit fait le tourment de sa vie , ne s'étoit point éteinte ; le moment de l'explosion n'étoit que différé ; elle reprit tout-à-coup un nouvel empire sur son âme. Le Guide , redevenu joueur , commença par gagner des sommes considérables , & perdit ensuite généralement tout ce qu'il possédoit.

La vieillesse vint redoubler l'horreur de sa situation. Ne trouvant plus les mêmes ressources que ses talens lui procuroient dans la force de l'âge , poursuivi de ses créanciers , abandonné par ceux mêmes qu'il mettoit au nombre de ses amis , le Guide , cet Artiste dont les talens seront à jamais célèbres , traîna dans l'indigence les restes de sa vie , & mourut de chagrin.

JEAN-BAPTISTE BERTUSIO, né à
Bologne , contemporain du Guide.

QUOIQUE ce Peintre n'eût que des talens extrêmement médiocres , il prétendoit égaler le Guide ; & cet admirable Artiste ne fut pas plutôt mort , que Bertusio se vanta d'être l'unique successeur de ses

amour-propre qui fit beau-
 ANDRÉ (Gio: Andrea) DON-
 NICCI, dit MASTELLETTA, né à
 Bologne, Pan 1575.

Ce Peintre étoit d'une humeur très-mé-
 lancolique, & le chagrin dont il étoit rongé,
 affoiblit beaucoup son esprit. On observe que,
 par une suite de la tristesse naturelle à son ca-
 ractère, il employoit le noir dans ses ta-
 bleaux, plus qu'aucune autre couleur.

Son surnom de *Mastelletta* lui vint de
 la profession de Tonnelier, exercée par son
 père. Ce Peintre, dont les mœurs ont tou-
 jours été très-pures, avoit une modestie
 bien rare, sur-tout dans un Artiste. Quand
 on venoit voir ses tableaux, il ne vouloit
 point paroître, & se cachoit derrière la
 toile, pour entendre ce qu'on en diroit (2).

AURÈLE (*Aurelio*) PASSAROTI, né
 à Bologne, vivoit vers 1577.

LES talens de cet Artiste lui méritè-
 rent la protection de l'Empereur Rodolphe

(1) *Dictionn. d'Archite&. &c.*

(2) Il suivoit donc l'exemple d'Apelle. V: l'*Abec.*
Pictor. pag. 212.

Il , qui le manda à sa Cour , & le combla de bienfaits. Mais les faveurs des Grands sont encore plus inconstantes que les eaux de la mer : Passaroti s'attira la disgrâce de l'Empereur , qui le fit renfermer au fond d'une tour , & l'y laissa pendant sept ans (1).

FRANÇOIS (*Francesco*) ALBANE , né à Bologne , l'an 1578 , mort en 1660.

L'ALBANE ne varioit point assez le sujet de ses tableaux. De Piles , Auteur d'une *Vie des Peintres* (2), admirant à Florence un tableau de l'Albane , s'écria qu'il pouvoit dire avoir vu tous les ouvrages de cet excellent Peintre , puisqu'ils sont toujours les mêmes.

Cet Artiste épousa en secondes noces

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 86. Nous ignorons quel crime commit ce Peintre , pour être si long-temps privé de la liberté. Peut-être fut-il la victime de l'Envie : c'est sur-tout à la Cour qu'elle s'acharne à persécuter le vrai mérite. Mais pourquoi les Artistes , qui ne doivent y paroître que par leurs productions , viennent-ils y faire le métier de Courtisans ? Rodolphi , Auteur Italien , parle d'un Peintre nommé Jean Contarini , né l'an 1449 , qui encourut la disgrâce de Rodolphe II , parce qu'il fut soupçonné d'entretenir un commerce secret avec une Dame de grande qualité. Ce Contarini mourut à Venise en 1605.

(2) On trouvera son article aux *Peintres Français*.

une femme charmante , qui lui apporta en dot une grande beauté jointe à toutes les vertus. Il vécut avec elle dans l'union la plus intime , & vit toujours la paix & le bonheur régner dans sa maison : il en eut douze enfans parfaitement beaux : la mère & les enfans lui servirent de modèles ; & il prit autant de plaisir à les peindre , que sa femme en éprouvoit à tenir entre ses bras sa petite famille , ou suspendue par des bandelettes , selon l'attitude dont il avoit besoin.

L'Albane étoit si réglé dans ses mœurs , que , quand son épouse ne fut plus en âge de lui servir de modèle , les femmes qu'il employoit n'étoient jamais nues dans les endroits qui blessent la pudeur. A l'exemple de Louis Carrache & du Guide , il ne leur découvroit que les jambes , les bras & la gorge. Un de ses Elèves s'étant avisé de percer le mur afin de voir un modèle de femme qu'il dessinoit , l'Albane le congédia sur le champ.

JACQUES (*Jacopo*) CAVEDONE, né à *Sassuolo* , dans le *Modénois* , l'an 1580 , mort en 1660.

La réputation de Cavedone étoit si grande , que Louis Carrache & le Guide voulurent le voir travailler : honneur qui

dut le flatter davantage que celui de peindre sous les yeux d'un Souverain.

Les premiers pas que Cavedone fit dans la carrière des Arts, lui promettoient de brillans succès ; mais les malheurs qu'il éprouva dans sa famille le plongèrent dans une cruelle infortune ; sa femme fut crue enforcée, & son fils mourut de la peste. L'âme de Cavedone ne put supporter des coups si sensibles ; il tomba dans une espèce de démence, qui le rendit incapable de manier le pinceau. La foiblesse de son esprit le jeta dans une dévotion tout-à-fait mystique ; il ne peignoit plus que dans des momens d'enthousiasme, encore ne pouvoit-il produire que des *ex-voto*. Accablé de vieillesse & de misère, il fut réduit à demander publiquement l'aumône. Un jour il se trouva mal au milieu d'une rue ; & n'ayant point d'asyle où l'on pût le conduire, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut.

JEAN LANFRANC, *né à Parme,*
l'an 1581, mort en 1647.

MAGNIFIQUE dans sa dépense, Lanfranc vivoit avec splendeur, & fut toujours écarter loin de lui tout ce qui auroit pu troubler sa vie douce & tranquille. Une femme aimable & des enfans instruits dans

la plupart des Arts agréables, tels que la Poésie & la Musique, contribuèrent à le rendre heureux (1).

DOMINIQUE (*Domenico*) ZAMPIERI, dit
LE DOMINQUIN, né à Bologne,
l'an 1581, mort en 1641.

CET Artiste entra d'abord chez Denys Calvart, qui ne pouvoit souffrir les Carraches, & s'emporta un jour contre son Elève, jusqu'à le frapper, parce qu'il le surprit à copier les dessins des habiles Peintres dont il étoit si jaloux.

Cette petite disgrâce fut avantageuse au Dominiquin : il entra dans l'école des Carraches. Ces grands Maîtres, pour entretenir l'émulation parmi leurs Elèves, proposoient souvent des prix. Louis Carrache étoit un jour sur le point d'en décerner un, lorsque le Dominiquin, généralement méprisé par les camarades, s'avança d'un air timide, & présenta son dessin en tremblant, & avec cette modestie que nous avons vu plusieurs fois accompagner le vrai talent. Peu s'en fallut que les autres Elèves n'éclataient de rire de sa témérité. Le Carrache examina son travail, & lui adjugea le prix.

(1) *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

Ses camarades continuèrent cependant à ne lui croire aucune disposition ; & comme il travailloit avec beaucoup de lenteur , ils le mocquoient de lui , & l'appelloient *le bœuf*. Annibal Carrache leur entendant prononcer cette injure , leur dit un jour que *ce bœuf tracerait si bien son sillon , qu'il rendrait très-fertile le champ de la Peinture*.

La Nature avoit donné au Dominiquin un esprit pesant , paresseux & stérile ; mais il surmonta tous ces obstacles , & parvint à acquérir , à force de travail , de rares talens & de la facilité : il étoit toujours enfoncé dans ses réflexions , & ne sortoit que le nez enveloppé dans son manteau , afin qu'aucun objet ne pût le distraire.

Ses talens seuls peuvent faire concevoir l'acharnement de ses ennemis. C'étoit un homme doux , modeste , extrêmement retenu dans ses discours , vivant presque toujours dans la retraite , ou ne s'occupant que de sa profession : le temps considérable qu'il employoit au travail , ne lui laissoit point celui de censurer les autres.

Le Dominiquin passoit souvent plusieurs mois à méditer , avant d'entreprendre un ouvrage ; & , dans le cours de son travail , il s'arrêtoit tout-à-coup , s'abandonnoit à de profondes réflexions , jusqu'à ce qu'il eût enfin lieu d'être content de ses idées. Alors il se passionnoit , il s'aimoit , il en-

troit dans une espèce de fureur pittoresque; on l'entendoit parler, rire, soupirer, pousser des cris plaintifs, selon les sujets qu'il avoit à traiter. Mais, afin d'exciter l'enthousiasme de son génie, il avoit soin de s'enfermer exactement, parce que des gens qui l'avoient surpris au milieu de ses transports, le soupçonnèrent de folie.

Annibal Carrache, s'étant un jour introduit dans son atelier, sans en être aperçu, fut extrêmement surpris de lui voir le visage enflammé, l'air menaçant & les yeux étincelans de colère: il travailloit alors au fameux tableau du martyr de Saint-André, & il peignoit un des bourreaux.

Il faisoit cet ouvrage en concurrence avec le Guide. Les deux tableaux ayant été placés & découverts, le procédé d'une bonne vieille, qui vint les contempler, acheva de faire connoître celui auquel on devoit donner la préférence. — « Voyez, dit-elle à un jeune enfant qu'elle tenoit par la main, & auquel elle montrait le tableau du Dominiquin: » voyez avec » quelle fureur ces bourreaux lèvent le » bras pour flageller ce Saint; remarquez, » mon enfant, avec quel air barbare cet » autre le menace; remarquez comme ce » lui-ci lui serre fortement les pieds avec » des cordes; admirez la constance de ce

» vénérable vieillard à souffrir tant de tourmens , & voyez comme sa foi se découvre dans la manière dont il lève les yeux au Ciel ». — En disant ces paroles , la bonne-femme répandit quelques larmes , & poussa de profonds soupirs : s'étant ensuite retournée vers le tableau du Guide , elle le regarda , ne prononça pas un seul mot , & s'en alla (1).

Un des amis du Dominiquin , voulant lui persuader de ne pas tant finir ses ouvrages , & d'être plus expéditif ; — « vous ne savez donc pas , lui dit-il , que j'ai un maître extrêmement difficile à contenter ? C'est moi-même ». —

Le Dominiquin devint amoureux d'une jeune & belle personne , que ses parens lui refusèrent. Un jour qu'il travailloit dans la chapelle d'une église , il y vit arriver sa maîtresse , accompagnée de surveillans impitoyables , & qui venoit satisfaire un devoir de Religion. Le Peintre saisit aussitôt cette occasion heureuse de faire le portrait de celle qu'il aimoit : il la repréenta sous la figure d'un jeune homme , l'un des personnages du tableau dont il étoit occupé.

(1) *Vies des Peintres* , par d'Argenville , édit. in-4°.

Mais les parens de la demoiselle ne tardèrent pas à la reconnoître, & trouvèrent fort mauvais que l'Artiste eût ôsé la peindre dans un lieu exposé aux regards de toute la Ville. Leur ressentiment alla si loin, qu'ils menacèrent l'Artiste de l'assassiner, ce qui l'obligea prudemment de prendre la fuite.

Ce grand Artiste a peint un tableau des plus bizarres, & qui sert à faire connoître les dévots du seizième siècle : on y voit une Sainte-Catherine de Sienne dans une pamoison extatique, des Anges adolescents la soutiennent, & Jésus-Christ, porté sur un léger nuage, lui tire le cœur de la poitrine, à travers son habit de Jacobine (1).

Le Dominiquin ayant fait un tableau qui fut applaudi par une cabale toujours acharnée à rabaisser son mérite, s'écria : — « j'ai bien peur que mon tableau ne vaille rien, » puisque mes ennemis en font l'éloge ». —

Jamais Artiste célèbre ne fut tant persécuté par ses envieux. A peine la Tribune de l'église de St. André, l'un des plus beaux morceaux à fresque qu'il y ait à Rome, eut-elle été découverte, qu'il fut question de l'abattre. — « Cependant, (disoit le Domini-

(1) *Observations sur l'Italie*, par M. Grosley, tom. 3.

quin, toutes les fois qu'il entroit dans cette église, & qu'il s'y arrêtoit avec ses Elèves) » il me semble que je n'ai pas si « mal réussi ». —

Son fameux tableau de Saint-Jérôme, que l'on regarde à présent comme l'un des chef-d'œuvres de la Peinture, le rendit la victime d'une injuste cabale, suscitée par un Cardinal qui protégeoit d'autres Peintres. Il n'y avoit dans Rome qu'une voix pour décrier ce chef-d'œuvre, quand il parut; & le Dominiquin n'en reçut que cinquante écus.

Le Cavalier Bernin, a dit souvent qu'il demandoit pardon à Dieu de n'avoir ôsé alors déclarer publiquement ce qu'il pensoit du mérite de ce tableau, dans la crainte de se brouiller avec l'Eminence qui le décrioit.

Mandé à Naples pour entreprendre des ouvrages considérables, le Dominiquin croyoit enfin triompher de l'Envie; mais c'étoit à Naples qu'elle l'attendoit pour y redoubler ses efforts. Les Peintres de cette Ville se liguerent contre cet Artiste, qui leur portoit trop d'ombrage, & qui les poursuivoit avec tout son mérite, jusques dans leurs propres foyers. L'Envie gnolet, l'un de ceux qui en parloient avec le moins d'emportement, se contentoit de dire que le Dominiquin étoit indigne du nom de

Peintre , & qu'il savoit à peine manier le pinceau.

Les clameurs , le manège des envieux , séduisirent bientôt la plus grande partie de la Ville , qui se persuada que le Dominiquin étoit en effet le plus mauvais de tous les Peintres. Cet Artiste lui-même ne put résister aux persécutions qu'il éprouvoit ; la malice de ses ennemis l'épouvanta , il s'enfuit de Naples , & se rendit promptement à Rome.

Dès qu'on fut informé à Naples de son départ précipité , on arrêta sa femme & sa fille , afin de le contraindre , par un raffinement de méchanceté , à revenir achever les ouvrages qu'il avoit entrepris. Le Dominiquin ne put résister à de telles persécutions : pour délivrer sa famille , il retourna dans une Ville où ses envieux ne le desiroient qu'afin d'avoir le plaisir de le tourmenter. Ils se surpassèrent en effet , lorsqu'ils l'eurent de nouveau en leur pouvoir. Ils corrompirent les ouvriers qu'employoit le Dominiquin , & leur firent jeter de la cendre dans la chaux qu'il lui falloit pour ses peintures à fresque ; voulant par ce moyen , qu'elles ne durassent que très peu de temps.

Un tel acharnement , les persécutions multipliées de ses ennemis , causèrent tant de chagrin à cet illustre & malheureux Artiste , qu'il tomba dans une langueur mor-

telle, & ne fit plus que traîner des jours douloureux : ne se croyant point en sûreté dans sa propre maison, au sein de la famille, il préparoit lui-même sa nourriture, dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât.

La mauvaise fortune du Dominiquin, & l'envie acharnée contre lui, le poursuivirent même jusqu'après sa mort : à peine eut-il les yeux fermés, que, dans l'intention d'employer Lanfranc, on détruisit à Naples les ouvrages qui l'avoient occupé pendant trois années. Non-content de ce procédé, qui ne faisoit tort qu'au goût de ceux qui en étoient les auteurs, on s'acharna sur les héritiers du Dominiquin, &, par une injustice extraordinaire, on leur fit rendre la meilleure partie de l'argent que ce grand-homme avoit reçu pour prix de son travail.

JEAN-ANDRÉ (*Gio-Andrea*) **ANSALDI**,
né à Voltri, dans l'Etat de Gènes, l'an
1584 : mort en 1638.

CHARGÉ de peindre à Gènes la coupole d'une église, Ansaldi se préparoit au travail, lorsque des Peintres, jaloux de son mérite, le forcèrent à comparoître devant l'Académie de Florence, comme un simple Écolier, dont les talens étoient encore dou-

la noirceur de le blesse
fut guéri, il acheva
comb a d'honneur. Une
alloit redoubler la glo
quand il tomba d'un é
la jambe. A peine éto
vit contraint de se bat
de ses concurrens, &
sure mortelle. D'habile
rent d'affaire. La goûte
vrer de nouveaux con
par cette cruelle mal
faisoit oublier ses souff
soit aussi à composer c

JÉRÔME (*Girolamo*
Rome, vivoit)

CET Artiste fut surmo
parce que, peignant très
amis l'excitant à trava

ses ouvrages, le portrait de ceux qui le faisoient travailler.

DOMINIQUE (*Domenico*) FETI, né à Rome l'an 1589, mort en 1624.

LE Peintre Tiarini (1) faisoit grand cas du Feti, & dit un jour à certain Amateur qui dédaignoit d'acheter un tableau de cet Artiste, parce que le Feti n'avoit point une assez grande réputation : — « un homme qui veut passer pour connoisseur en Peinture, ne doit pas se régler dans ses acquisitions sur la réputation que peut avoir un Peintre; mais sur celle qu'il mérite » — (2).

CATHERINE (*Caterina*) CANTONI, noble Milanoise, Dessinatrice, vivoit en 1590.

L'ART de la Broderie immortalise Catherine Cantoni. Les plus grands Princes de son temps employèrent son aiguille, qui a produit jusqu'à des portraits tout-à-fait ressemblans (3).

(1) Alessandro Tiarini, né à Bologne l'an 1577.

(2) Recueil d'Estampes, par Crozat, tom. 1, pl. 38.

(3) *Abeced. Pittor.* pag. 114.

JEAN (Gio) MANNOZI, né l'an 1590,
mort en 1636.

ESTIMÉ, chéri, comblé des bienfaits du Grand-Duc de Florence, Mannozi travailloit avec ardeur pour ce Prince généreux, & voyoit le succès couronner ses efforts; mais tout-à-coup son esprit fantasque & capricieux, lui fit abandonner les ouvrages qu'il étoit sur le point de finir. Les plus grandes promesses & même les prières du Duc de Médicis ne purent le rendre raisonnable. Enfin, l'on en vint à des menaces, qui effrayèrent tellement l'Artiste, obstiné à ne point reprendre le pinceau, qu'il mourut des craintes que lui donnoient les suites que pouvoit avoir son opiniâtreté.

CÉSAR (Cesare) BAGLIONI, né à Bologne, mort vers 1590.

CHARMÉ de son humeur enjouée, tout le monde aimoit à fréquenter Baglioni. Cet Artiste faisoit à l'impromptu des chansons pleines d'esprit. Souvent, lorsqu'il travailloit, on le voyoit d'une main jouer de la flûte, tandis qu'il peignoit de l'autre (1).

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 116.

Un jour qu'il étoit occupé à Parme , il partit tout-à-coup de cette Ville , en pantoufles & en bonnet de nuit , sans rien dire à personne , & se rendit à Rome afin d'y étudier les ouvrages des grands Maîtres.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Francesco*) BARBIERI, surnommé le GUERCHIN, né à Cento , près Bologne , l'an 1590 , mort en 1666.

Le surnom de *Guerchin* , fut donné à cet Artiste parce qu'il étoit louche (1) : un grand bruit le réveillant en sursaut lorsqu'il étoit en nourrice , fut , dit-on , la cause de cet accident.

Le Guerchin ne fut pas moins recommandable par l'honnêteté de ses mœurs que par ses rares talens ; & , si son pinceau lui acquit de grandes richesses , il en fut faire un excellent usage : les Artistes qui étoient dans l'infortune , les personnes même les plus indifférentes , trouvèrent en lui une ressource assurée dans leurs besoins. Il fit plusieurs fondations pieuses , tant à Bologne , que dans d'autres villes d'Italie.

(1) Du mot Italien *Guercino*.

Le Guerchin affectionnoit particulièrement deux de ses tableaux, dont l'un représente un Saint-Jérôme, & l'autre une Vierge: on les conserve avec grand soin au Collège des Jésuites de Ferrare. Le Guerchin, en mourant, fit promettre à ses héritiers, de ne jamais les vendre, & leur recommanda même de ne les laisser copier à personne, sous quelque prétexte que ce fût (1).

Pressé par des Religieux, la veille de leur fête, de peindre un grand tableau d'autel, il le fit aux flambeaux en une nuit. Un Peintre de ses amis, étonné d'une telle diligence, lui dit: — « Seigneur Guerchin, » vous faites ce que vous voulez, & nous » ce que nous pouvons ».—

Trois Cardinaux l'étant venus voir, il les retint à dîner, & les fit servir avec un grand cérémonial par douze de ses Elèves.

Le Roi de France offrit à cet Artiste, la place de son premier Peintre; mais il s'excusa de l'accepter, parce qu'il avoit refusé, par modestie, le même avantage du Roi d'Angleterre.

Louis Carrache, dans une de ses lettres

(1) M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 441.

annonce, avec le plus grand enthousiasme, les talens du Guerchin : — « nous avons » ici, dit-il, un jeune homme qui est » un prodige; c'est un monstre : je ne vous » dis rien de trop; ses ouvrages épouvan- » tent nos plus habiles Peintres ». —

La Reine Christine de Suède honora le Guerchin d'une visite; cette illustre Princesse lui tendit la main & prit la sienne, voulant (disoit-elle) toucher une main qui opéroit tant de merveilles (1).

Ce Peintre n'aimoit point les embarras qu'entraîne la conduite d'une maison; il chargeoit son frère du soin de ses affaires domestiques (2). La mort lui ayant enlevé ce frère, les inquiétudes & le dégoût d'un détail qu'il avoit toujours fui, alloient lui faire abandonner la Peinture, si le Duc de Modène, informé de son embarras, ne l'avoit dissipé, en le logeant dans son Palais, où il n'avoit d'autres soins que celui

(1) Le séjour de Rome inspira donc à Christine l'amour des Beaux-Arts : voyez le peu d'estime qu'elle avoit pour les tableaux, dans ce que nous avons rapporté aux *Anecdotes sur la Peinture*, page 34. & à la vie de Bourdon, Peintre François, année 1616.

(2) C'est Paul-Antoine, dont nous allons parler à l'instant.

438 ANECDOTES

du travail : enfin , un de ses amis voulut bien se charger de son ménage ; le Guerchin revint chez lui , & reprit toute sa bonne humeur.

Le Guerchin a représenté une Sainte-Françoise , dans l'extase d'une vision divine ; & fait paroître à côté d'elle un ange en chasuble (1).

On remarque encore à Bologne , dans la chapelle de Saint-Roch , un tableau fort singulier du Guerchin : il représente Saint-Roch soupçonné d'être un espion , & conduit en prison par un soldat à grands coups de pieds dans le cul (2).

PAUL-ANTOINE (*Paolo-Antonio*) **BARBIÉRI**, frère du GUERCHIN, mort en 1640.

UN jour cet Artiste peignit quelques poissons avec tant de vérité , qu'un chat y fut attrappé , & vint pour en faire sa proie.

On raconte encore qu'un enfant très-gourmand de son naturel , avança la main

(1) M. de la Lande , *Voyage d'Italie*, tom. 1 , pag. 101.

(2) *Ibid.* tom. 1 , pag. 80.

pour prendre des cerises que ce frère du Guerchin avoit représentées sur un tableau (1).

PIERRE (*Pietro*) BERRETINI, dit
PIETRE DE CORTONE, né à Cortone, dans la Toscane, l'an 1596, mort en 1669 (*).

SOIT pure étourderie, soit espérance confuse de faire un jour fortune à Florence, le jeune Berretini, âgé de dix à onze ans, se rendit dans cette ville, & n'y pouvoit compter sur d'autre ressource qu'en l'amitié d'un de ses compatriotes, alors marmiton chez le Cardinal Sachetti. Comme les malheureux sont toujours prêts à se secourir les uns les autres, tandis que le riche réfléchit souvent s'il se défera de son superflu, le marmiton reçut très-bien son jeune ami, le logea dans le grenier qu'il habitoit, partagea sa paille avec lui, & le nourrit, pendant deux années, des restes qu'il trouvoit le moyen d'escamoter. La fortune ne changea point le cœur de cet honnête marmiton, qui, parvenant

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 347.

(*) Pierre de Cortone étoit aussi Architecte.
V. Rome moderne, par François Descene, tom. 1.

Le jeune protégé, s'empres-
sa de procurer son galetas en entier, & la
cuisine de vivre à la cuisine.
pendant, le jeune protégé ne s'endor-
mant au sein de la paresse. Sans autre
motif que l'envie d'apprendre, il se con-
sacroit avec ardeur au dessin, & copioit
les monumens antiques & modernes. Comme
le Palais Sachetti, situé à l'extrémité de
Rome, étoit très-éloigné des lieux où il lui
falloit parcourir pour les études, il alloit
s'établir pour plusieurs jours dans les quar-
tiers convenables. Du pain composoit
toutes ses provisions, & il passoit les nuits
dans l'atelier, c'est-à-dire au milieu de la
rue, ou sous quelque portique. Ses Com-
mençaux, accoutumés à ses longues ab-
sences, n'en étoient point alarmés. Mais
ayant été une fois quinze jours sans repa-
roître, & son ami l'ayant fait inutilement
chercher, on le crut mort ou retourné à
Cortone, & l'on disposa de son galetas. Ce-
lui qui prit possession de ce triste domicile, le
trouvant rempli de papiers, d'études de des-
sins, les rassembla tous, & les remit à l'aide-
de-cuisine, qui s'avisa de les offrir au Car-
dinal Sachetti, à qui le jeune Artiste n'avoit
point été présenté. Le Cardinal, jugeant que
les études qu'il voyoit, annonçoient de grands
talens, ordonna au Cuisinier de recommen-

cer ses recherches , & de lui faire connoître son compatriote , s'il le trouvoit. On le découvrit enfin dans un Monastère isolé , dont les Moines , frappés de son application au travail , lui avoient accordé le couvert , & une place à leur seconde table. On le ramena au Palais du Cardinal Sachetti , qui lui fit l'accueil le plus obligeant , l'habilla , le pensionna , & le mit chez l'un des meilleurs Peintres que Rome eût alors.

Berretini se fit bientôt un nom , n'oublia jamais qu'il devoit toute sa gloire à son Mécène , qui l'avoit été long - temps sans le savoir. Le généreux Cardinal , non content de ce qu'il avoit fait , voulut encore que l'Artiste vécût avec lui dans sa maison , non comme un protégé , mais comme un ami (1).

Il existe , dit-on , une médaille frappée en l'honneur de ce Peintre. On voit son buste d'un côté , avec ces mots *Petrus Berretinus à Cortona* (Pierre Berretini de Cortone) : pour revers , une renommée couronnée d'étoiles ; & , pour devise , l'anagramme de l'inscription qu'on vient de lire : *bona super virtus te coronat* (la vertu t'a bien couronné).

(1) Toute cette curieuse narration est tirée de l'intéressant ouvrage de M. Grosley sur l'Italie , tom. 2 , pag. 443.

On fit encore sur le nom de *Pietro di Cortona*, cette autre anagramme, *corona dei Pittori* (la couronne du Peintre) (1).

Parmi les sculptures antiques, les connoisseurs admirent entr'autres le cheval de Marc-Aurèle, placé dans la cour du Capitole à Rome (2). Pietre de Cortone étoit si frappé du mérite de cet excellent ouvrage, que toutes les fois qu'il passoit auprès, il lui adressoit la parole, en lui disant, par un enthousiasme vraiment le fruit du génie : *Ne sais-tu pas que tu es vivant ? marche* (3).

(1) Nous ne pouvons citer nos garants sur ces deux articles, ainsi que sur bien d'autres, parce que nous avons trop souvent négligé de prendre note des livres que nous consultions, lors de nos recherches.

(2) Il ne s'agit point d'examiner si ce cheval est d'une belle nature, ainsi qu'on l'a fait dans les ouvrages que nous allons citer à la note suivante ; mais de voir s'il a cette expression, ce feu, cette vie, qui caractérisent toutes les productions des grands Maîtres.

(3) Etienne Falconet, célèbre Sculpteur, & dont nous avons plusieurs écrits, n'admiroit point cette expression du génie, & s'avise d'examiner froidement si le Berretini le connoissoit bien en chevaux. Voyez *Observations sur la Statue de Marc-Aurèle* & sur d'autres objets relatifs aux Beaux-Arts. Voyez encore les *Réflexions sur ces Observations*! par un Anonyme, imprimées dans l'Année Littéraire, en 1773.

Un jour que le Grand Duc de Toscane (1) se plaisoit à voir peindre cet Artiste qui représentoit un enfant pleurant à chaudes larmes : — « Je vais bientôt lui faire changer » de figure », s'écria le Cortone ; alors il donna un coup de pinceau , & ce même enfant parut rire de la meilleur grâce du monde : ensuite une autre touche le remit dans son premier état. — « Prince , dit le Peintre , » vous voyez avec quelle facilité les enfans » rient & pleurent (2) ».

MICHEL-ANGE CERQUOZZI, surnommé MICHEL ANGE DES BATAILLES, né à Rome , l'an 1602 , mort en 1660.

Le surnom de *Michel-Ange des Batailles*, sous lequel seul cet Artiste est connu en Europe , lui fut donné à cause de son habileté à peindre ces sortes de sujets (3). Il avoit une prestesse de main étonnante : plus d'une fois il a représenté , au récit qu'on lui en faisoit , une bataille , un naufrage , ou quelque aventure singulière.

(1) Ferdinand II de Médicis.

(2) *Vies des Peintres*, par d'Argenville. Voyez aussi le *Dictionnaire des Beaux-Arts*.

(3) On lui donna aussi le surnom de *Michel-Ange des Bambochades*, parce qu'il imitoit quelquefois Pierre Laer ou Laat, dit *Bamboche*. V. *Laer aux Peintres Hollandois*, année 1613.

Ce qu'on ne croira peut-être pas, du moins ce qu'on n'a peut-être jamais vu, c'est ce que ce Peintre disoit du bien de tous ses contrères, & principalement de ceux qui parloient mal de ses ouvrages (1).

Terminons ce qui concerne son caractère, par observer que sa manie étoit de toujours s'habiller à l'espagnole.

A peine eut-il amassé beaucoup d'argent comptant, qu'il devint extrêmement avare. L'argent qu'il possédoit faisoit son plus cruel supplice : il lui sembloit à chaque instant qu'on venoit le lui enlever. Ne sachant où mettre ses richesses, & n'osant se fier à personne, il résolut de les enterrer bien loin de sa demeure, au milieu des champs, dans un lieu écarté. Chargé de son cher trésor, il partit pendant la nuit. Le poids du fardeau & la longueur du chemin ne lui permirent pas d'arriver avant le jour à l'endroit qu'il s'étoit proposé. Forcé de prendre son parti, il enfouit son argent dans le lieu même où il se trouvoit. Mais à peine fut-il rentré chez lui, que l'inquiétude s'empara de son esprit. Agité par la crainte de perdre sa fortune, il se remet aussitôt en chemin, quoiqu'accablé de fatigue, voulant s'assurer si son cher trésor est encore à la même place; il arrive, & la voit cou-

(1) *Catalogue des Tableaux du Roi*, par M. Lépicié.

verte de bergers & de bestiaux ; nouveaux sujets d'alarmes : ô Dieu ! si l'un de ces pâtres alloit se douter de quelque chose ! N'osant se montrer, il passe tout le jour en sentinelle, tantôt grimpé sur un arbre, tantôt rôdant aux environs, & toujours les yeux fixés sur l'endroit qui recèle son argent, son ame, sa vie. Tout ce qu'il éprouva ne sauroit se décrire : chaque mouvement qu'il voyoit faire aux bergers lui sembloit annoncer qu'il alloit être ruiné sans ressource. Enfin, le Soleil couchant rappella les troupeaux dans leurs étables ; notre Peintre s'empressa de reprendre son trésor. Guéri de l'envie de le confier à la terre, il le rapporta chez lui avec beaucoup de peine, & y arriva presque mort, ayant été deux nuits & un jour entier sans prendre aucune nourriture : cette extravagance faillit à lui coûter la vie.

TERENZIO, *né à Urbain, vivoit
vers 1605.*

EMPLOYANT la charlatanerie, trop souvent en usage parmi quelques Artistes, Terenzio avoit le secret de faire passer ses productions pour des ouvrages antiques. Afin de réussir dans son imposture, il avoit coutume de se servir de vieux tableaux noircis par la fumée, ou rongés des vers,

sur lesquels il peignoit quelques figures, & les faisoit paroître ensuite comme s'ils eussent été travaillés depuis plusieurs siècles. Mais sa supercherie fut enfin découverte, & il en mourut de désespoir.

MARIO ARCONIO, né à Rome,
vivoit vers 1605 (*).

MÉCONTENT du peu de secours qu'il recevoit du Cardinal Camille Borghèse, son protecteur, Arconio ne l'eut pas plutôt quitté, dans l'intention de passer en France, que ce Cardinal fut élu Pape, sous le nom de Paul V. Le pauvre Arconio se repentit alors de la faute qu'il avoit faite, & courut, en fondant en larmes, se jeter aux pieds du nouveau Pontife, qui lui rendit ses bonnes grâces, & dont il obtint même le gouvernement d'une petite Ville (1).

JEAN-FRANÇOIS (Gio-Francesco) GRIMALDI, surnommé le BOLOGNÈSE, né à Bologne, l'an 1606, mort en 1680 (*).

LES manières nobles & le cœur bien-

(*) Il étoit encore Architecte.

(1) Dictionnaire d'Architecture, de Peinture, &c.
L'Abeced. Pictor. pag. 311.

(*) Il étoit aussi Graveur.

faisant de cet Artiste, lui acquirent l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Informé de l'extrême indigence d'un gentilhomme Sicilien, logé auprès de sa maison, il alla plusieurs fois jeter de l'argent dans la chambre de cet infortuné, sans se laisser appercevoir. Le gentilhomme, surpris d'un tel secours & de la manière dont il le recevoit, se cacha pour épier son bienfaiteur. L'ayant enfin découvert, il tomba à ses pieds, dans un transport d'admiration & de reconnoissance. Le Bolognese, attendri jusqu'aux larmes, força le gentilhomme d'accepter un asyle dans sa maison, & le traita toujours comme son meilleur ami (1).

AUGUSTIN (*Agostino*) METELLI, né à Bologne, l'an 1609, mort en 1660.

METELLI, par son travail, ayant amassé des biens considérables à Florence, disoit que lorsqu'il étoit parti pour cette ville, il avoit porté un grand sac plein de terres propres à peindre; qu'il l'avoit rapporté à Bologne, sa patrie, rempli de piastres; & qu'ainsi il avoit trouvé l'art de changer la terre en argent (2).

(1) *Entretiens sur les Vies des Peintres*, par Félibien.

(2) D'Argenville, *Vies des Peintres*, sup. in-4^o.

Quand Metelli se disposoit pour quelque voyage , il répondoit à ceux qui lui conseil-
loient de porter peu de choses avec lui , dans
la crainte des voleurs : — « il ne m'importe
guères qu'on prenne mes hardes & tout
mon argent , pourvu qu'on me laisse les
deux doigts de la main avec laquelle je
tiens mes pinceaux ». —

Un Cavalier de Florence , pour lequel
il avoit fait plusieurs ouvrages , lui pro-
mit d'un excellent vin ; le présent tardant
beaucoup à paroître , Metelli peignit le por-
trait de cet homme , avec un Muletier
conduisant des mulets chargés de caisses ,
& sur l'une il écrivit *prossimo à venire* : le
sens de ces mots est à peu-près ; voyez ,
qu'ils n'avancent guères. Le tableau par-
venu au Cavalier , le vin arriva aussi-tôt.

Cet Artiste s'étant rendu à Madrid , le
Marquis de Lecci le faisoit venir chaque
jour peindre dans une maison de campa-
gne ; & , pour que ces fréquents voyages
lui parussent moins incommodes , il lui fit
présent d'un beau cheval ; mais l'Ecuyer
de ce Seigneur , qui vouloit avoir , sur le
marché , un tableau de la main de notre
Peintre , refusa de lui donner le cheval , sous
prétexte qu'il étoit hoïteux , & ne pour-
roit marcher que lorsque le tableau seroit
achevé : ce délai coûta la vie à Metelli ,
qui ;

qui, dans une saison très-chaude, faisant journellement à pied un chemin assez long, s'échauffa tellement, qu'une pleurésie l'emporta bientôt.

Metelli étoit si libéral, qu'il ne laissa qu'une fortune médiocre à ses enfans. — « l'argent, » disoit-il, n'étoit bon que pour contenter toutes nos fantaisies, sans quoi il ne différeroit point des cailloux ordinaires ». —

La lecture le délassoit agréablement de son travail : il disoit qu'un Peintre, pour réussir, devoit savoir un peu de tout (1); que deux choses formoient l'habile Artiste, l'occasion de travailler en public, & l'émulation. Les Académies de Peintures étoient, selon lui, *des jardins cultivés où l'on cueilloit sans cesse de belles fleurs* (2).

SALVATOR ROSE, né à Naples, l'an 1615, mort en 1673 (*).

SALVATOR commença par éprouver la misère, & il se vit réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques.

(1) C'étoit la maxime de Pamphile, Peintre Grec, qui vivoit en la CV^e. Olympiade. Voyez Plin^e, liv. 35.

(2) V d'Argenville, &c.

(*) Graveur, Poète & Musicien.

Il cultiva les lettres en même-temps que la Peinture : dans le nombre de ses poëmes on distingue sur-tout ses *satyres*, souvent imprimées en Italie, & traduites en François (1). Pour peu qu'on l'en priât, il les récitait volontiers, & les débitait ordinairement avec emphase. Mais il falloit bien se donner de garde de l'entendre, si l'on n'étoit pas d'humeur à l'applaudir.

Sa maison étoit une espèce d'Académie où s'assembloient plusieurs personnes illustres dans les Beaux-Arts. On y représentoit souvent des Comédies de sa façon, & dont il jouoit les principaux rôles : les salles de sa maison, érigées en salles de spectacles, étoient garnies de verdure disposée d'une manière pittoresque : le sable & les fleurs qui couvroient le parquet, le rendoient tout-à-fait semblable à un lieu champêtre.

Il se plaisoit aussi à donner des repas aussi bizarres que son caractère ; tantôt ils n'étoient composés que de rôti, jusqu'au dessert même ; tantôt on n'y voyoit que des andouillettes, sans en excepter les salades ; une autrefois chaque service ne consistoit qu'en des pâtés, à commencer même par les potages.

Mais rien n'est plus propre à faire con-

(1) Nous n'avons pu nous les procurer.

notre le caractère de ce Peintre, que la lettre qu'il écrivit à Ricciardi, son ami intime, & l'un des bons Poètes d'Italie, lequel se plaignoit que Salvator refusât de mettre plus de deux ou trois figures dans les tableaux qu'il lui avoit demandés. — « Je suis extraordinairement surpris, lui marque notre Peintre, qu'une tête comme la vôtre ait différé jusqu'à présent à éprouver ce que vaut Salvator Rose, & de quelle trempe est son amitié. Si vous parlez sérieusement, je dois croire que vous ne me traitez avec tant de liberté, que parce que vous vous imaginez que je vous ai des obligations; mais quand je vous serois redevable en effet, apprenez que je connois les bornes de la patience, & que je fais jusqu'à quel point il convient de supporter les duretés d'un ami. Ni vous ni moi, nous ne sommes des divinités; & si vous êtes un homme, & un grand homme auprès de moi, je ne prétends nullement être un zéro auprès des autres. Que d'exclamations ! Que de plaintes ! Que de folies ! Que d'extravagances ! Et pour quoi ? Parce que je n'ai pas voulu mettre dans vos tableaux plus de deux ou trois figures. Sachez, Monsieur le Docteur, que, quand je me serois borné à vous donner, je ne dis pas deux ou trois figures de ma main, mais une seule, je croirois en

» avoir assez fait pour vous contenter...
» Tiens, Ricciardi, s'il s'agissoit ici d'un
» objet littéraire, je te céderois sans peine ;
» mais quand tu me soupçonneras d'ingra-
» titude, je te montrerai les dents, sinon
» pour te mordre, du moins pour me dé-
» fendre Je n'aurois jamais imaginé
» qu'un ami tel que vous, doutât de la
» bonté de mon cœur, la chose du monde
» dont je me pique le plus, & qui doit me
» faire le plus d'honneur. Les Artistes d'un
» caractère aussi fougueux & d'un génie aussi
» bizarre que le mien, ne doivent point être
» inquiétés; il faut les laisser agir libre-
» ment, au gré de leurs caprices. Je n'en
» dirai pas davantage; je sens que ma co-
» lère pourroit augmenter. O Ciel ! vit-on
» jamais sottise pareille ? juger des sentimens
» de son ami, & de son ami Peintre, par
» la quantité de figures qu'il met dans ses
» tableaux ! Gardez, gardez ces petites
» attentions scrupuleuses pour vos poésies,
» & non pour mon ame, qui ne sauroit
» jamais avoir le moindre tort envers
» vous ». —

Un jour que Salvator touchoit un très-mauvais claveffin, je vais, dit-il, le faire valoir au moins cent écus; & il peignit sur le couvercle un si beau morceau, que ce claveffin, à demi délabré, fut vendu la somme qu'il avoit dûe.

Un Cavalier fort riche lui marchandait depuis long-temps un grand payfage , & en demandoit toujours le prix , que Salvator augmentoit de cent écus à chaque demande. Le Cavalier lui en témoignant fa surprise , il répondit ; — « vous aurez bien de la » peine à vous accommoder avec moi , » malgré toutes vos richesses » ; & , dans le même instant , il creva le tableau.

Un Cardinal étant venu voir Salvator , cet Artiste lui montra des tableaux d'histoire , qu'il avoit finis depuis peu ; mais le Cardinal n'y faisoit qu'une légère attention : attaché particulièrement à regarder quelques payfages , il lui en demanda le prix : — « Eh quoi ! s'écria Salvator , me de- » mendera-t-on toujours des payfages , des » marines , & de semblables bagatelles , com- » me si je ne savois pas peindre des sujets » plus considérables ? » — Le Cardinal , pour l'appaiser , lui dit qu'il acheteroit un grand tableau & deux payfages : — « si vous ache- » tez le grand pour avoir les petits , re- » prit Salvator , j'en veux un million ». —

Les Peintres de l'Académie de Saint-Luc , ayant refusé de le recevoir , il fit un tableau dans lequel il déguisa sa manière , le porta à l'une de leurs assemblées , & leur dit , « qu'ils » voyoient l'ouvrage d'un Chirurgien , » qu'ils avoient eu grand tort de ne point

» admettre dans leur Compagnie , attendu
 » qu'ils en avoient un besoin extrême ,
 » afin de lui faire remettre les membres
 » aux figures qu'ils estropioient journalle-
 » ment ». —

Salvator pouvoit faire un tableau dans un seul jour. Le Connétable Colonne reçut un des ouvrages de cet Artiste , & lui fit présent d'une bourse pleine de pièces d'or : le Peintre, pour reconnoître cette générosité , se hâta de lui renvoyer un second tableau , qui lui valut un pareil présent : pendant quatre fois consécutives , même prestesse de pinceau , même reconnaissance de la part de l'Artiste , & même générosité de la part du Mécène. Enfin , à la cinquième fois , le Connétable ne voulut plus continuer un jeu qui pouvoit le ruiner ; il envoya deux bourses à Salvator , aussi-bien garnies que les premières , & lui fit dire qu'il n'étoit pas aussi facile au Connétable Colonne de remplir des bourses , qu'à Salvator de faire promptement de bons tableaux , & qu'il lui cédoit l'honneur du combat.

L'humeur enjouée de cet Artiste ne le quitta pas même dans la maladie qui termina les jours. Il disoit que son nom de *Salvator* étoit comme un gage assuré de salut , & que Dieu ne permettroit jamais au démon de persécuter un homme qui s'appelloit *Sauveur*.

Ses dernières peroles furent une plaisanterie. On l'exhortoit, au lit de la mort, à épouser une de ses maitresses, de laquelle il avoit eu plusieurs enfans; mais dont la conduite lui étoit suspecte avec raison. Voyant que les motifs les plus forts ne pouvoient l'ébranler, un de ses amis s'avisa de lui dire : — « Seigneur Salvator, vous » n'avez point d'autre parti à prendre que » d'épouser cette femme, si vous voulez être » admis dans le séjour des Elus. — Eh bien, » répondit Salvator, s'il faut avoir des cornes pour entrer en paradis, je consens à » me marier » — (1).

(1) C'est le sujet de cette Epigramme de Rousseau :

Avec scandale un Peintre en son taudis,
Entretenoit gentille Chérubine.
» Vous, pour le sûr, & votre Concubine,
» Dit Fictre Luc, de Dieu serez maudits.
» Mariez-vous, les Anges ébaudis,
» Fête en feront sur le céleste ceintre.
» Epousons donc, puisqu'il faut, dit le Peintre,
» Être C. . . . pour gagner paràdis.

Le mot que nous n'osons mettre ici, se trouve à chaque page dans le Roman intitulé, *le Ménage Parisien*, imprimé en 1773, ce qu'on auroit de la peine à croire. L'Auteur, par un badinage que quelques personnes peuvent trouver très-agréable, appelle même une de ses Héroïnes Madame C. . . .

JEAN-BAPTISTE (*Gio-Batista*) **CRES-**
CENTI, noble Romain, vivoit vers
1617.

SA maison étoit ouverte à tous les étran-
gers peu opulens , qui venoient à Rome
pour s'apliquer à la Peinture ; il leur four-
nissoit couleurs , toiles , pinceaux & mo-
dèles. Ces actions généreuses , faites sans
aucune vue d'intérêt , ouvrirent à Crescenti
le chemin de la fortune. Le Pape , informé
de la bienfaisance , le nomma Sur-intendant
de toutes les peintures qui furent faites sous
son pontificat.

JEAN-FRANÇOIS (*Gio-Francesco*) **RO-**
MANELLI, né à Viterbe , l'an 1617 ,
mort en 1662.

MANDÉ en France par le Cardinal Ma-
zarin , cet Artiste y reçut des témoignages
éclatans de la considération dont l'honnorè-
rent Louis XIII & la Reine-mère. Leurs
Majestés , accompagnées des toutes les Da-
mes de la Cour , venoient souvent le voir
travailler. Comme il avoit l'humeur très-
gaie & l'esprit fort agréable , il amusoit
ordinairement le cercle brillant qui l'en-
touroit , par le récit de plusieurs histoires
divertissantes.

Un jour qu'il peignoit le plafond de la galerie du palais Mazarin (1), il fut frappé de la beauté d'une Dame de la Cour, & s'empresſa de la repréſenter dans l'ouvrage qui l'occupoit alors. Le lendemain, les autres Dames s'apperçurent de cette galanterie, & le raillèrent beaucoup de la préférence qu'il avoit accordée, qui l'expoſoit, lui dirent elles, à toute la colère des Dames dont il avoit bleſſé la vanité. Il ne put les appaiſer qu'en promettant de ne plus faire de jalouſes. Il remplit ſes engagements par la ſuite; en ſorte que les neuf Muſes qu'on voit au plafond de la galerie Mazarine, ſont le portrait au naturel des plus belles femmes de la Cour de Louis XIII (2). Un accident l'empêcha de les contenter auſſi-tôt qu'il l'auroit deſiré. Le jour même qu'elles le preſſoient de faire ceſſer leurs ſujet de plainte, il leur répondit: — « vous » êtes également belles; comment voulez-
 » vous, Mesdames, qu'avec une ſeule
 » main je puiſſe vous peindre toutes en
 » même temps ». — L'action avec laquelle il débitoit cette galanterie, lui faiſant ou-

(1) Faiſant actuellement partie de la Bibliothèque du Roi: c'eſt la pièce où ſont renfermés les manuſcrits, au nombre de ſoixante dix mille.

(2) Cet ouvrage a tellement changé, que la plupart de ces figures ſont devenues horribles.

blier de prendre garde à ses pieds, il tomba de son échafaud, & fut obligé de rester longtemps au lit.

PIERRE-FRANÇOIS (Pietro-Francesco)

MÔLA, dit LE MÔLE, né à Coldre, dans le Milanois, l'an 1621, mort en 1666.

LE MÔLE mourut en six heures d'un cruel mal de tête, dont il fut subitement atteint au milieu de son travail. On attribue sa mort au violent chagrin que lui causa le procédé du Prince Camille Pamphile, dont il avoit mérité toute l'indignation.

Voici comment on a conté la chose : après avoir presque achevé au palais Pamphile un plafond, qui étoit d'une beauté admirable, le Môle voulut faire taxer son ouvrage, & refusa de s'en rapporter à la générosité du Prince, pour lequel il travailloit. Non-content de cette façon d'agir, si déplacée, sur-tout dans un Artiste du premier mérite, le Môle eut encore l'indignité de se joindre aux ennemis de la maison Pamphile, & d'intenter au Prince un procès, pour être payé d'une somme considérable, qu'il demandoit injustement; procès que les gens de justice avoient intérêt de prolonger, à cause des petits ouvrages que le Môle leur donnoit quelquefois. Le Prince Pamphile, soulevé avec raison con-

tre l'ingratitude d'un Peintre qu'il avoit protégé, ordonna d'effacer le plafond, & le fit ensuite refaire par le Calabrois : cet affront fut très-sensible au Môle, & occasionna même, dit on, sa mort (1), ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

PHILIPPE (*Filippo*) LAURI, né à Rome, l'an 1623, mort en 1694.

Le père de Lauri, Peintre de profession, s'apperçut avec joie que son fils, en allant à l'école, & sans avoir encore vu aucuns deslins, faisoit le portrait de tous ses camarades.

Le barbier de cet Artiste ayant entendu dire, qu'après être relevé d'une grande maladie, il avoit donné un tableau à son Apothicaire, se flatta d'obtenir un pareil présent. Pour cet effet, il le pria de lui faire un tableau : Philippe, démêlant quelle étoit l'intention de cet homme & combien toutes ses politesses étoient intéressées, fit la *caricature* de l'avide barbier, & saisit les gestes ridicules qu'on lui voyoit faire en parlant : il écrivit au bas de ce portrait ; *celui-ci cherche une duppe, & ne l'a point trouvée*, & l'envoya chez le barbier à l'heure

(1) Crozat, *Recueil d'Estampes*.

que sa boutique étoit la plus remplie. *Chacun* trouva le tableau des plus grotesques, & se mit à rire & à se moquer du modèle, qui vouloit mettre en pièces sa copie. Philippe se réjouit ainsi aux dépens de son barbier, dont la main lui parut en suite trop dangereuse, pour s'en servir davantage.

CARLE MARATTE, (*Carlo Maratti*)
Peintre & Graveur, né à Camerano, dans la Marche d'Ancône, l'an 1625, mort en 1713.

A peine Carle Maratte étoit-il né, qu'il montrait au doigt les tableaux des églises, avec une sorte d'intérêt : dans sa première enfance, il couvroit de figures les murs de la maison paternelle ; au défaut de couleurs, il se servoit de jus d'herbes & de fleurs.

La mère de Carle Maratte n'étoit point riche, & avoit d'un premier mariage un fils qui avoit embrassé la Peinture sans beaucoup de succès. Carle Maratte s'adonna au même Art, malgré les oppositions de ses parens. — « Malheureuse que je suis, » s'écrioit sa mère, faudra-t-il que j'aie encore » un Peintre dans ma famille, & qu'il en » augmentè la misère » — (1) !

(1) *Catalogue des Tableaux du Cabinet du Roi, par M. Lépicié.*

L'arrangement que le jeune Maratte mettoit dans ses études, lorsqu'il s'appliquoit à la Peinture, fera juger combien il étoit laborieux : dès la pointe du jour, quelque rude que fût la saison, il se rendoit au Vatican, & y demeuroit jusqu'au soir, occupé à dessiner les peintures de Raphaël. Il entroit ordinairement le premier dans les salles de ce palais, & n'en sortoit que le dernier : le jour tombé, il traversoit Rome entière pour arriver chez André Sacchi, & y dessiner d'après le modèle : il alloit ensuite gagner la maison de son frère, située dans un quartier directement opposé à celui qu'il quittoit ; & , ne se permettant aucun repos, il profitoit de la tranquillité de la nuit, pour dessiner sur le papier les idées que son génie lui présentait : plus d'une fois l'aurore le surprit, ayant encore le crayon à la main.

Tant de fatigues auroient dû influencer sur son tempéramment, & altérer une santé plus vigoureuse que la sienne ; mais l'amour de son Art le soutint ; & son exemple nous prouve que ce n'est pas le travail qui énerve, mais plutôt une lâche oisiveté, compagne inséparable de la débauche, ou d'une coupable indolence. Si Carle Maratte parut quelquefois pousser trop loin l'amour du travail, personne ne fut ni plus sobre,

Carle Maratte allioit à des talens supérieurs pour son art, des talens également distingués pour la Poësie & la Musique ; & leur developpement fut l'ouvrage de l'amour. Epris, dès ses plus jeunes années, de la beauté d'une jeune Romaine, dont les biens & la naissance lui laissoient peu d'espoir, il entreprit de se faire, par son pinceau, un état qui pût autoriser ses prétentions. Mais l'amour ne lui donna point le temps d'exercer ce sage projet ; les deux amans s'unirent par un mariage clandestin. La famille à laquelle le jeune Artiste avoit ôsé s'allier secrètement, le poursuivait comme séducteur, & fit casser le mariage. Cette séparation cruelle auroit plongé Carle dans le desespoir, s'il ne s'étoit flatté d'obtenir un jour, par son mérite, le bien qui venoit de lui être ravi. De quels efforts ne sont pas capables les Artistes qu'animent tout-à-la-fois & la gloire & l'amour ! Carle Maratte parvint à se faire connoître pour le premier Peintre que l'Italie eût de son temps : dès que sa réputation fut assurée, il vint se présenter à la famille de son épouse, & lui demanda la réunion de ce qu'elle avoit séparé. Sa demande fut appuyée par tout ce que Rome avoit de plus grand, & par le Pape même : un second jugement cassa le premier ; les deux époux furent rendus l'un à l'autre, & l'amour les récompensa

penſa de toutes les peines qu'ils avoient ſouffertes.

Au milieu de cette longue perſécution, Carle Maratte chantoit ſes douleurs & ſes regrets: quand il le vit heureux, il chanta ſon bonheur & ſes plaiſirs dans des vers charmans, qu'il mettoit en muſique (1).

CHARLES CIGNANI, né à Bologne,
l'an 1628, mort en 1719.

LE Cignani eſtimoit tellement Louis XIV, qu'il l'élevoit au-deſſus de tous les Princes de ſon temps, & le comparoit aux plus grands Héros de l'antiquité. Ce n'étoit point les conquêtes de ce Monarque qui avoient enchanté le Cignani; il admiroit ſur-tout dans Louis XIV ſon amour pour les Beaux-Arts.

LUCAS GIORDANO ou JORDANE,
ſurnommé FA PRESTO, né à Naples,
l'an 1632, mort en 1705 ().*

LE ſurnom de cet Artiste lui vint de

(1) *Observations ſur l'Italie*, par M. Groſſey, tom. 2, pag. 448.

(*) Quelques Auteurs le nomment *Luc Jordane*. Mais c'eſt par erreur qu'on l'appelle en France *Jordans*, & qu'on le confond avec *Jordaens*, Peintre Flamand.

ce que son père lui répétoit sans cesse : Lucas , *fa presto* , (travaille vite) (1). Charles II , Roi d'Espagne , le fit venir à sa Cour : la Reine lui témoignant un jour avoir envie de connoître sa femme , & lui en parlant tandis qu'il travailloit , le Peintre aussi tôt la représenta dans le tableau dont il étoit occupé. La Reine , d'autant plus étonnée qu'elle ne s'y étoit point attendue , détacha dans l'instant son collier de perles , & le donna à Giordano pour son épouse.

Cet Artiste a peint à Naples le *Triomphe de la Vierge* , à laquelle Saint Dominique & une Jacobine font cortège.

Il a peint à Venise le Christ d'un maître-autel , d'une manière si extraordinaire & avec des ombres si noires & si tranchées , qu'il en résulte le plus mauvais effet. On prétend qu'il avoit dessein que son tableau fût apperçu de dehors l'église , même par les gens qui en passeroient à une certaine distance : mais n'auroit-il pas été plus raisonnable de peindre le tableau pour les gens qui se trouvent dans l'église ?

(1) M. de la Lande dit que ce surnom fut donné à Giordano à cause de la quantité d'ouvrages qu'il a faits : cet Auteur ne vouloit il pas plutôt dire à cause de la vitesse avec laquelle il travailloit ? V. *Voyage d'Ital.* tom. 6 , pag. 375.

De légers défauts n'ôtent rien au vrai mérite. Charles II estimoit infiniment le Giordano, & lui envoyoit tous les soirs un de ses carrosses, afin qu'il s'en servît pour aller à la promenade (1).

Après la mort de ce Prince, Giordano revint à Naples, sa patrie. Deux Particuliers de cette ville négligeant de retirer leurs portraits qu'ils lui avoient commandés, Giordano prit le parti de les exposer en public, avec chacun cette inscription, *je suis ici faute d'argent*. Par ce moyen il trouva le secret de se faire promptement payer.

MARIE-JOSEPH MÉTELLI, né l'an
1634, mort en 1718.

C'EST à cet Artiste qu'on doit l'invention des tableaux mouvans.

JEAN-BAPTISTE GAULI, surnommé
LE BACICI, né à Gênes, l'an 1639,
mort en 1709.

LE Bacici n'avoit que quatorze ans, lorsque, sortant un jour de l'école, le porte-

(1) Ce Prince maria avantageusement les filles du Giordano, & prit soin de la fortune de ses fils. V. d'Argenville, & M. Lacombe, *Dictionnaire des Beaux-Arts*.

feuille sous le bras, il aperçut une galère prête à conduire à Rome l'Envoyé de la République de Gênes : cette vue lui fit naître le dessein de passer à Rome ; & , sans réfléchir davantage, il se présenta pour s'embarquer sur la galère : le Capitaine refusant d'acquiescer à sa demande, il eut la hardiesse de s'adresser à l'Envoyé même, qui le reçut parmi les gens de sa suite.

Ce Peintre étoit extrêmement vif & d'une humeur fort emportée. Un Particulier lui ayant commandé de peindre la voûte d'une Chapelle, Bacici, après être convenu du prix avec lui, se mit aussi-tôt à faire les études & une ébauche coloriée de l'ouvrage projeté ; & , sur ce que cet homme lui dit que l'étude & l'ébauche devoient entrer dans leur marché, il se mit dans une furieuse colère, jeta sa palette & ses pinceaux, renversa le chevalet, creva la toile, & ne voulut plus peindre la voûte.

Le Bacici avoit presque achevé de peindre la coupole du grand Couvent des Jésuites à Rome, lorsque le Père Général lui envoya six-cents piastres ; Bacici crut que ce présent étoit tout ce qu'il auroit de récompense au-dessus du prix convenu ; & , dans son premier transport, il distribua tout l'argent aux pauvres. Il eut lieu de se re-

pentir de sa vivacité, en recevant, peu de temps après, mille pistoles, de la part du Général, qui accompagna ce présent d'une promesse de lui donner encore davantage.

Mais ce Général des Jésuites, ne pouvant effectuer les promesses qu'il lui avoit faites, lui remit en mourant un billet, ou blanc-signé, le laissant maître de le remplir de la somme qu'il souhaiteroit. Le Peintre n'auroit eu rien à désirer, si les Jésuites n'avoient refusé de reconnoître l'écrit de leur Général. Bacici, outré du refus de ces Pères, & se livrant à son caractère fougueux, déchira le billet, & ne voulut pas continuer l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Cependant, ce qu'il devoit à son honneur & à sa gloire, l'engagea bientôt à le continuer, quoiqu'il n'eût plus rien à prétendre.

Le goût & la manière de cet Artiste; parurent s'affoiblir vers la fin de ses jours : on attribue ce changement au chagrin qu'il ressentit de la mort de son fils unique, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, & dont il fut cause de la fin malheureuse : voici comment on raconte cette triste aventure, qui peut servir de leçon aux pères trop emportés : le Bacici, surprenant son fils occupé à se réjouir avec quelques amis, au-lieu de s'appliquer à l'étude, lui donna

un soufflet en présence des jeunes gens avec lesquels il se livroit à d'innocens plaisirs. Le Jeune homme, outré de cet affront, alla de désespoir se jeter dans le Tibre : le Bacici fut si inconsolable de ce tragique événement , qu'il cessa pendant plus d'une année de manier le pinceau.

Un Cavalier lui fit faire son portrait sans convenir de prix : le Peintre, après l'avoir achevé, lui en demanda cent écus ; mais le Cavalier , trouvant la somme exorbitante, se retira & ne revint point prendre le tableau. Le Bacici , persuadé que son ouvrage alloit lui rester , s'avisa de peindre des barreaux dessus le portrait & d'y écrire dans un endroit apparent ; *sta in prigione per debiti* (il est en prison pour dettes), & l'exposa dans le lieu le plus apparent de son atelier. L'oncle du Cavalier , homme distingué par son rang & sa naissance , averti de la plaisanterie , vint chez le Peintre. — « Je crois, dit-il, en voyant ce portrait , je crois que c'est là mon neveu : — c'est lui-même, répondit le Bacici ; mais par malheur , le pauvre Cavalier est en prison pour dettes ». — L'oncle paya sur le champ les cent écus , en disant : — « il est bien juste de l'en faire sortir ». —

Le Bacici travailloit extrêmement vite :

il peignit en deux mois, la voûte de l'église des Pères de *Santi Apostoli* à Rome, & avoit alors soixante-sept ans. La convention par écrit avec ces Pères, étoit de deux-mille écus, dont il toucha cinq-cents à compte. Quand l'ouvrage fut entièrement fini, il ne manqua pas de se présenter, suivant le marché, pour recevoir le reste de la somme ; mais, comme on alloit la lui compter, il tira de sa poche la quittance, & en fit présent à ces Religieux, qui pensèrent l'étouffer par leurs embrassemens, & lui donnèrent mille bénédictions.

Nous ferons mention d'un singulier tableau peint par le Bacici, & qui se voit à Rome, dans une des chapelles de la Minerve, église célèbre du Couvent des Dominicains. Saint-Louis, Religieux de cet Ordre, est représenté regardant un Crucifix qu'il tient à la main, & dont le manche a toute la forme d'un pistolet. On prétend que le Peintre a voulu rappeler ces temps malheureux où les Albigeois étoient si cruellement persécutés par un zèle fanatique, qui ne cherchoit à les convertir qu'en leur proposant, ou de renoncer à leurs erreurs, ou d'être brûlés. Peut-être le Peintre se proposoit-il aussi d'exprimer les crimes qui se commettent sous le voile de la Religion.

Un des Elèves du Bacici, peu habile,

malgré toutes les leçons de son Maître, ne se servoit que de pinceaux d'ébène garnis d'argent; — « Vous avez bien raison, lui » dit le Bacici, d'avoir au moins de beaux » pinceaux, puisque vous ne pouvez faire » de belles peintures ». —

Un Architecte lui montrant le plan d'un palais dont il avoit oublié de marquer les fenêtres, le Bacici lui dit : — « Ce sera » sans doute un beau bâtiment, mais il ne » pourra servir que la nuit ». — (1)

JEAN PADERNA, né à Bologne, vivoit
vers 1640.

A peine sorti de l'enfance, Paderna se sauva de la maison de son père, & se rendit à Florence, où il se fit domestique d'un Capitaine de vaisseau, qui le prit en amitié, à cause de sa vivacité & de la singularité de ses réparties : il parcourut ensuite le monde, faisant tour-à-tour le métier de Comédien & de Charlatan; enfin une maladie sérieuse le fit rentrer en lui-même, & le fixa dans sa Patrie, où ses tableaux lui acquirent une grande réputation (2).

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville.

(2) *Abeced. Pittor.* pag 217.

LEONARD, (*Leonardo*) FERRARI,
Elève de Lucio Massari, vivoit vers 1640.

L'HUMEUR extrêmement gaie du Ferrari paroît dans tous les sujets qu'il a traités; ce ne sont que des grotesques, des charges qu'on ne sauroit voir sans éclater de rire. Il étoit lui-même aussi plaisant que ses ouvrages : dans le Carnaval, il se déguisoit en bouffon, en polichinel, & faisoit les délices des assemblées, par ses chansons originales & par les propos divertissans (1).

ANDRÉ POZZO, né dans la Ville de
Trente, l'an 1642, mort en 1709 ()*.

CARLE Maratte trouvant un jour cet Artiste mal vêtu, lui dit : — « Si l'on vous voyoit habillé de la sorte, on vous prendroit pour un Peintre pauvre & ruiné ». — Pozzo répondit : — « de leur vivant les grands Peintres sont ainsi déchirés ; » — faisant

(1) *Abeced. Pittor.* pag. 300.

(*) François Desbaine écrit Pozzi, au lieu de Pozzo. V. *Rome Moderne*, tom. 1, pag. 91—92 & 270. Ailleurs il ne se trompe point. André Pozzo étoit aussi Architecte. Il a fait construire sur ses dessins la magnifique Chapelle de Saint-Ignace, qui est dans l'église du Jésus à Rome. Il y a eu un autre Peintre, nommé Jean-Baptiste Pozzo, selon le même François Desbaine dans sa *Rome Moderne*, tom. 1, pag. 180. V. même volume, pag. 244, 270

allusion à l'envie & à l'indigence qu'éprouvent souvent les Artistes (1).

Plusieurs traits prouvent l'extrême piété de cet Artiste : il n'avoit que vingt-trois ans, lorsque, touché d'un sermon sur les dangers du monde, il embrassa la vie religieuse, & entra chez les Jésuites. Un de ses supérieurs lui demanda un tableau, & s'impatientant de ne l'avoir pas encore reçu, fut le chercher dans sa chambre : la mauvaise humeur du Révérend Père redoubla, quand il vit que le tableau n'étoit pas seulement ébauché ; dans l'excès de sa colere, il se laissa emporter jusqu'aux injures contre le Peintre ; il alla même jusqu'à l'accabler de paroles fort dures. L'Artiste, sans s'émouvoir, lui promit de travailler au plutôt à son ouvrage. Le Révérend Père le trouvant en effet au bout de quelques jours occupé à le finir, s'adoucit à cette vue, & lui dit de ne se pas tant presser : Pozzo répondit : — « je ne puis le terminer assez.

(1) Les Artistes se persécutent même entr'eux, tandis que le goût des Arts ou des Lettres devroient les réunir. Comment veulent-ils donc obtenir l'estime des personnes indifférentes ? Peuvent-ils ignorer que ce mépris qu'ils affectent d'avoir les uns pour les autres, contribue à les rendre tous moins estimables aux yeux d'une partie du public : parce que l'amour-propre des sots ne cherche qu'à rabaisser le mérite, & qu'à sa suite les occasions de lui ravir toute espèce de supériorité.

«tôt, puisque je suis payé d'avance». —

Le Pozzo, après avoir fait le portrait d'un cavalier, ne lui demanda pour tout paiement qu'un mauvais tableau, représentant une femme sortant du bain : le cavalier le refusa sur ce qu'il étoit de peu de valeur : — «il mérite au moins d'être brûlé», — dit le pieux Artiste ; ce que le possesseur exécuta sur le champ (1).

Ce Peintre étant à Vienne, l'Empereur lui fit l'honneur de venir le voir : comme les Jéuites de la maison professe félicitoient le Pozzo de ce qu'il leur avoit procuré la visite d'un aussi grand Prince ; — «si j'étois, leur répondit-il, aussi-bien avec Dieu qu'avec l'Empereur, je recevrois plus volontiers vos complimens». —

Observons que cet Artiste si pénétré des devoirs de la Religion, si austère dans ses mœurs, ne s'est point fait scrupule de peindre le grand théâtre de Vienne.

MATHIEU (*Mattia*) **PRETI**, surnommé le CALABROIS (*lo Cabrese*), né dans la Calabre, l'an 1643, mort en 1699.

COMME le Calabrois examinoit, dans une église d'Anvers, un tableau de Rubens,

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville.

un homme inconnu l'accosta & lui demanda ce qu'il en pensoit ; le Calabrois loua beaucoup le tableau , & dit qu'il n'étoit venu à Anvers que pour voir Rubens : cet homme offrit aussi-tôt de le conduire chez le Peintre qu'il desiroit de connoître ; & en effet , ils entrèrent tous deux dans une maison fort ornée. Plus le Calabrois louoit les peintures de cette maison , plus l'habitant d'Anvers affectoit d'y trouver des défauts. La plaisanterie ayant assez duré, l'étranger embrassa le Calabrois , & se fit connoître pour Rubens.

Cet Artiste voulut entrer dans l'Ordre de Malte ; il fit ses preuves , ne laissa aucun doute sur la noblesse & l'ancienneté de sa famille , & fut reçu Chevalier (1) : il obtint par la suite une Commanderie considérable , accordée à ses talens dans la Peinture , encore plus qu'à sa naissance.

Il paroît que le Calabrois avoit de la bravoure & se servoit bien de son épée : un Spadassin le défia au fleuret , genre d'escrime où il étoit fort habile ; & cet exercice se convertit en un vrai combat , en présence du peuple Romain. Le Spadassin fut blessé dangereuse-

(1) On lit dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts* , que le Calabrois ne fut que *Chevalier de Grace*.

ment , & notre Peintre sortit secrètement de Rome.

Il s'embarqua pour Malte : comme il y faisoit ses caravanes , un Chevalier le critiqua sur sa noblesse , l'obligea , par ses mauvais propos , à se battre avec lui , & reçut une blessure mortelle.

Cette aventure força le Calabrois de prendre la fuite. A peine étoit-il rentré dans Rome , qu'il se battit avec un Peintre qui censuroit trop fortement ses tableaux ; l'ayant blessé , il fut encore obligé de se sauver de Rome.

Mais d'un péril , le Calabrois tomba dans un autre ; sa destinée lui suscitoit chaque jour de nouvelles affaires : il se rendit à Naples , ignorant qu'il fût défendu , sous peine de la vie , d'entrer dans le Royaume de Naples , à cause de la peste qui venoit de ravager les Provinces voisines. Les Gardes s'opposèrent à son passage ; l'un d'eux le couchant en joue , le Calabrois l'étendit mort sur la place , & en désarma un autre. Enfin les Gardes de la Ville accourant en grand nombre , le saisirent & le menèrent en prison. C'en étoit fait du Calabrois , si le Vice-Roi , qui connoissoit son mérite , ne l'eût soustrait à la peine de mort qu'il avoit encourue , en disant : *excellens in arte non debet mori* (un excellent Artiste doit être immortel.) Ce géné-

reux Seigneur se contenta de lui imposer, pour toute peine, la tâche de peindre les Saints Protecteurs, sur les huit portes de la ville; encore lui donna-t-on cinq-cents écus.

Tout le monde aimoit le Calabrois, sa bravoure ne l'excitant point à insulter personne, selon l'usage des *tapageurs*. Sa conversation, loin d'annoncer une humeur querelleuse, étoit fort agréable & soutenue d'une connoissance parfaite de l'histoire & de la fable. Il devint très-dévoit dans ses dernières années, menoit chaque jour ses Elèves à la messe, & étendoit le soir sur son lit les figures de la Vierge & de plusieurs Saints. On le vit souvent porter des secours à de pauvres familles: il ne travailloit même dans sa vieillesse, que pour être plus en état d'adoucir leur misère. Quand on lui représentoit que ses infirmités le dispensoient de manier le pinceau, il répondoit: — « que deviendroient mes pauvres, si je ne travaillois pas ? » —

BERNARD STROZZI, dit le Prêtre
Génois, né à Gènes, mort en 1644.

PRENANT pour les élans d'une vraie dévotion, quelques mécontentemens particuliers qui lui faisoient haïr le monde,

Strozzi se fit Capucin ; mais l'illusion ne tarda point à se dissiper. Après avoir longtemps gémi dans le cloître , il se sauva sous un habit de Prêtre séculier , & se rendit à Venise , où il consacra ses talens au service de la République.

CHARLES-ANTOINE ROSSI, *né à Milan, mort en 1648.*

CE Peintre avoit coutume de dire , qu'aucun prix ne pouvoit payer un tableau , lorsqu'un habile Artiste avoit employé tous ses soins à le perfectionner.

PIERRE TESTE, *Peintre & Graveur, né à Lucques, l'an 1611, mort en 1648.*

ANIMÉ d'un violent desir de se distinguer dans la Peinture , Pierre Teste alla fort jeune à Rome , & fit ce voyage en habit de pèlerin.

On voit à Lucques une peinture à fresque de Pierre Teste , représentant la Vierge , à qui deux Saints font donner une sérénade par des Anges (1).

Cet Artiste a singulièrement encore re-

(1) *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 1, page 647.

présenté le massacre des Innocens. On apperçoit dans le lointain la Vierge passant une rivière dans une barque avec l'Enfant-Jésus qui porte la croix (1).

Un jour que Pierre Teste, assis sur le bord du Tibre, étoit occupé à dessiner, son chapeau fut emporté par le vent, & l'effort qu'il fit pour le retenir, le précipita lui-même dans le fleuve, où il se noya.

PAUL BORGHÈSE, Peintre & Poète,
mort vers le milieu du XVII^e. siècle.

DOUÉ de quelques talens pour la Poésie, & animé par cette basse envie qui est toujours le partage de la médiocrité, Paul Borghèse, Peintre de profession, conçut le dessein ridicule de faire tomber *la Jérusalem délivrée* (2). Pour y parvenir, il fit un Poème dans lequel il imita le genre, le sujet, la mesure, le nombre de vers, & jusqu'aux rimes employées par son rival;

(1) *Ibid.* tom. 4, pag. 171.

(2) Tout le monde connoît cet excellent Poème fait par le Tasse, & traduit en notre Langue par de Mirabeaud. M. Watelet se propose de le mettre en vers François, & a lu quelques chants de son ouvrage aux Assemblées publiques de l'Académie Française.

en sorte qu'il eut soin de ne pas mettre plus de lignes ou de vers qu'il n'y en a dans le Tasse, & de se servir scrupuleusement des mêmes rimes : ce qui faisoit un bout-rimé d'une belle longueur (1). Borghèse intitula tout ce fatras, *la Jérusalem ruinée*. On juge bien que ces ruines informes ne firent point oublier la solidité d'un ouvrage immortel.

Borghèse possédoit quatorze talens ou métiers, & mourut dans la misère.

JOSEPH DEL SOLE, né à Bologne ;
l'an 1654, mort en 1719.

LES Peintres de Vérone, voyant que cet Artiste étoit long temps à terminer ses ouvrages, le taxèrent d'une excessive lenteur : del Sole, informé des discours de ses confrères, résolut de leur montrer qu'il alloit vite, quand il vouloit. On amena les Peintres critiques dans son atelier ; alors il commença devant eux un assez grand tableau qui fut fait en huit jours, & qui leur plut extrêmement : ensuite, devant les mêmes Peintres, il effaça presque tout ce qu'il avoit fait, & retravailla le tableau à sa ma-

(1) Dictionnaire de Moréri.
Tome I.

ANECDOTES

sière ordinaire. Étonné de ce procédé, les critiques lui en demandèrent la raison : — « je recommence, dit-il, ce tableau, pour montrer qu'en l'achevant bien vite j'ai obtenu vos suffrages; mais que je ne me suis pas satisfait moi-même : un Peintre est blâmable de se contenter de quelques éloges, tandis que, par une étude assidue, il peut en mériter de plus grands » — (1).

FRANÇOIS SOLIMÈNE, (*) né dans le territoire de Naples, l'an 1637, mort en 1747.

SOLIMÈNE devint aveugle deux ans avant sa mort, & disoit : — « la privation des yeux du corps me fait beaucoup mieux voir des yeux de l'esprit » — (2).

JOSEPH-MARIE CRESPI, né à Bologne, l'an 1665, mort en 1747.

CET Artiste, toujours mal habillé, vivoit d'une façon singulière; il parloit mê-

(1) D'Argenville.

(*) M. Seigneux de Correvon appelle cet Artiste *Dom Cicero*. V. Lettres sur Herculané, tom. 3, pag. 239.

(2) Le tableau d'Autel de la Confrérie de Saint-Roch, peint par Solimène, & son chef-d'œuvre, a coûté 10000 sequins (25000 liv.)

me d'une manière peu usitée , & ne s'embarraſſoit d'aucuns des égards établis dans la ſociété : il prétendoit s'excuser, en diſant que l'état d'un Peintre étoit ennemi de la contrainte.

Dans l'Oratoire de Saint-Joſeph à Bologne , Creſpi ſ'appliquoit un jour à deſſiner les belles fresques du Colonna , lorsqu'il vit un vieillard , la palette à la main , qui ſe diſpoſoit à retoucher quelques endroits endommagés. Creſpi le traita de téméraire , & voulut l'empêcher de travailler. Ce vieillard , loin de le calmer , l'irrita encore davantage , en lui diſant que ces morceaux n'étoient pas auſſi beaux qu'on vouloit bien les croire. Le jeune Artiste , tout-à-fait indigné , courut avertir les maîtres de la Chapelle , qui lui apprirent que ce vieillard étoit le Colonna lui-même.

Comme Creſpi entendoit fort-bien les caricatures , il peignit , ſous la forme d'un chapon mort , le Comte Malvaſia , homme de lettres & d'une grande conſidération , qu'il vouloit tourner en ridicule.

Ce Peintre fit avec un Prêtre le traité le plus ſingulier : il s'obligea , pour une ſomme modique , de lui fournir un très-beau

tableau, à condition que l'acquéreur diroit cent messes pour les âmes des trépassés. Le Prêtre ne manqua pas de se présenter pour avoir le tableau; mais Crespi lui demanda s'il avoit acquitté les messes promises, & voulut voir les attestations. Le Prêtre, qui n'en avoit dit aucune, se récria sur la défiance du Peintre: enfin, Crespi ne pouvant se défaire de son homme, se jeta sur une arquebuse, & feignit de le coucher en joue. Le Prêtre, tout effrayé, crut devoir se sauver au plus vite. Cependant, il ne renonça point au tableau; il alla prier un gentilhomme de le faire demander en son nom: Crespi refusa encore de le donner. Le Cavalier, offensé de la résistance qu'on lui opposoit, envoya pendant la nuit des braves, pour prendre de force l'ouvrage de notre Peintre. Crespi ne voulut point leur ouvrir, & tandis qu'ils cherchoient à pénétrer dans la maison, il roula son tableau, sauta d'une fenêtre basse dans la rue, & se retira chez un gentilhomme de ses amis, qui le mit à couvert de toutes violences.

L'idée lui vint de porter son tableau au Grand-Duc de Toscane, & il partit à pied le lendemain matin; mais le Prince n'étoit point à Florence, il venoit de se rendre à Livourne. Crespi, n'ayant point d'argent, fut obligé de s'embarquer pour cette Ville,

Il trouva dans la barque deux jeunes Italiens, qu'un Capitaine Anglois avoit enrôlés & recommandés au batelier, lequel s'en étoit rendu caution. Crespi, touché du malheur de ses compatriotes, qui se repentoient de passer au service d'un Prince étranger, engagea le batelier de leur laisser prendre la fuite & lui promit que sa complaisance n'auroit aucune suite fâcheuse. Mais à peine la barque arrivoit-elle à Livourne, que le batelier fut conduit en prison, à la requête du Capitaine Anglois, furieux d'avoir perdu ses deux soldats. Pour Crespi, il se rendit promptement au palais du Grand-Duc, qui le combla de caresses, mais refusa de paroître dans l'affaire du batelier, parce qu'il avoit permis à la Cour d'Angleterre de faire une levée d'hommes dans ses Etats; cependant, ce Prince voulant témoigner à Crespi combien il prenoit d'intérêt à ses sollicitations, lui conseilla d'aller demander la grace du batelier au Gouverneur de la Ville, & de s'appuyer de la recommandation de la Cantatrice Reggiana, dont ce Seigneur étoit amoureux. Le Gouverneur reçut d'abord très-froidement notre Artiste; mais ayant appris qu'il venoit de la part d'une personne qui lui étoit si chère, son front se dérida; & après une conversation d'une heure, toujours sur le sujet de l'aimable Chanteuse,

il lui accorda la délivrance du batelier (1).
Voilà souvent quels sont les ressorts qui
font mouvoir les Grands, & procurent la
réussite des affaires les plus importantes.

RAIMOND MANZINI, né à Bologne,
l'an 1669.

SANS le secours d'aucun maître, cet
Artiste parvint à se distinguer dans la mi-
niature & dans la peinture à l'huile, pour
les fleurs, les fruits, & généralement tou-
tes les différentes espèces d'animaux. Il mé-
rita d'être surnommé le *Prince du goût* (2).

FRANÇOIS CAMILLE, né à Florence ;
mort en 1671.

CAMILLE étoit si accoutumé à traiter
des sujets de dévotion, & avoit tant de
simplicité, que, s'il lui arrivoit de peindre
quelques Divinités du Paganisme, un Jupi-
ter ou une Junon, par exemple, il les re-
présentoit sous la figure de Jésus-Christ &
de la Vierge.

(1) D'Argenville, sup. in-4°. Nous avons cru
devoir changer beaucoup de choses à la manière
dont cet Auteur raconte ce trait.

(2) L'*Abecedario Pictorico*, pag. 379.

SÉBASTIEN CONCA, né à Gaète,
l'an 1680, vivoit encore vers l'an 1730.

UN Souverain d'Allemagne avoit fait acheter à cet Artiste, deux tableaux de Jules Romain, l'un représentoit *l'enlèvement des Sabines*, & l'autre *l'Amour & Pſyché*. Un Moine qui dirigeoit la femme du Peintre Conca, étant allé voir sa pénitente chez elle, eut la curiosité d'examiner les tableaux dont Conca venoit de faire emplette. Cette femme le mena dans l'atelier, où malheureusement le Peintre ne se trouvoit point alors. A peine le Moine eut-il apperçut les deux tableaux, qu'il s'écria comme un furieux: — « vous serez » damnée, il n'est point de rémission pour » vous, pas même à l'article de la mort ; » oui, point d'absolution, point d'absolu- » tion ! — Hélas ! s'écria la femme, qu'ai- » je donc fait ? — Ce que vous avez fait ! » reprit le Moine ; vous voyez de sem- » blables peintures ! Vous souffrez que votre » mari s'occupe à de pareils ouvrages ! — » Ce n'est pas mon mari, répliqua-t-elle, » qui a peint ces tableaux, c'est un autre » Peintre. — N'importe, qu'ils soient faits » par un autre, (insista le zélé Directeur,) » point de salut pour vous, si dans le mo- » ment vous ne déchirez, vous ne brûlez

« ces infamies ». — La femme, séduite par la peur de l'enfer, alloit faire cette belle expédition, lorsque le Peintre arriva fort à propos. Il frémit du danger qu'avoient couru ses tableaux : le Prince pour lequel ils étoient les avoit payés deux mille écus chacun. Le pauvre Conca eut été ruiné, s'il n'eût prévenu le zèle fanatique du Moine; il le chassa de chez lui, & défendit à son épouse de rentrer jamais dans son atelier.

JEAN-BAPTISTE PIAZZETTA, né à Venise, l'an 1682, mort en 1754.

ON peut regarder Piazzetta comme l'un des grands Peintres qu'ait eu l'Italie, & qui prouvent que les Arts y ont encore brillé pendant le dix-huitième siècle (1). Ses talens lui auroient procuré une fortune digne de sa réputation, s'il avoit eu plus de conduite. Il mettoit ordinairement ses ouvrages à un très-haut prix, moins par intérêt, qu'afin de se procurer l'argent nécessaire pour sa dépense; car, quand on savoit se faire aimer de lui ou le prendre dans des momens de bonne-humeur, on l'ex-

(1) La plus grande partie de cet article nous a été fournie par des personnes qui ont beaucoup connu le Piazzetta.

pageoit à peindre presque pour rien. Le Libraire qui a donné à Venise une édition des Œuvres dramatiques du célèbre Goldoni, s'étant adressé au Piazzetta, dont il étoit l'ami intime, lui fit faire pour un louis (deux Sequins) le portrait du Molière de l'Italie, tandis que tout autre lui auroit payé un portrait au moins vingt-cinq louis.

L'usage du Piazzetta étoit de se faire payer d'avance la moitié du prix des ouvrages qu'il entreprenoit ; aussi, en mourant, emporta-t-il dans l'autre monde plusieurs obligations qu'il avoit contractées.

Ce Peintre mourut dans un état si pauvre, qu'un Libraire de Venise, qui l'avoit toujours secouru dans ses besoins, fut obligé de le faire enterrer à ses dépens (1).

ANTOINE SACHI, né dans la Ville de Côme, au Duché de Milan, mort en 1694.

RIEN de plus cruel pour l'homme vraiment enflammé par l'amour de la gloire,

(1) Le Libraire mérite bien que son nom soit cité : c'est Jean-Baptiste Albrizzy.

que de ne pouvoir se dissimuler la médiocrité de ses talens. Antoine Sachi ayant très-mal peint la coupole d'une église, en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut (1).

PIERRE BIANCHI, né à Rome, l'an 1694, mort en 1739.

UN jour, en revenant de l'école, Bianchi se mit à copier à la plume une image qu'il avoit eue pour prix : cet amusement de son enfance parut si parfait, qu'on crut devoir l'appliquer à la Peinture.

Huit jours après qu'on l'eut placé chez un Artiste, pour apprendre les premiers principes, on vint s'informer des progrès du jeune homme : le Maître répondit qu'on lui avoit caché l'habileté de son Elève, & qu'il donneroit volontiers un doigt de sa main pour en savoir autant que lui.

Le grand nombre d'Elèves ne plaisoit aucunement à cet Artiste ; quand on le pressoit d'en recevoir, il répondoit : — « j'ai assez de mes péchés, je ne veux point me charger de ceux des autres ». —

Après avoir achevé un Saint-Roch, il l'effaca tout-à-coup, & peignit un paysage

(1) V. l'Abeced. Pictor. pag. 82.

sur la même toile. Ses amis étonnés lui demandèrent pourquoi il détruisoit un tableau qui lui avoit coûté tant de peines ; il répondit : — « puisque je n'en suis point content, il est vraisemblable que ceux qui me l'ont commandé le feroient encore moins » — (1).

DOMINIQUE MARTINELLI, né à Lucques, mort en 1718 (*).

UN Electeur Palatin lui donna plusieurs fois un blanc-signé, avec la liberté de le remplir de la somme qu'il exigeroit pour ses ouvrages.

N.... BONONI, né à... l'an... (**).

LES Chartreux de Ferrare possèdent, du Bononi, un tableau représentant les *Noces de Cana* : cet ouvrage est si esti-

(1) D'Argenville, sup. in-4°. & tom. 1, p. 105, édit. in-8.

(*) Il étoit aussi Architecte.

(**) Comme nous n'avons pu nous procurer de dates fixes concernant le Bononi & les trois autres Artistes qui suivent, nous avons pris le parti de les placer à la fin de nos Peintres Italiens. Nous en faisons de même pour chaque Nation, quand il se trouvera des Artistes sur lesquels nous n'aurons aucune époque certaine.

492 A N E C D O T E S

mé, qu'on a voulu, dit-on, le couvrir de pièces d'or, afin d'en payer la valeur, & que les Chartreux ont refusé des offres aussi éblouissantes (1).

CIVETA, dit la CHOUETTE, né
à.... l'an.... mort en....

CET Artiste avoit la bizarrerie de placer une Chouette dans tous ses tableaux, quelque sujet qu'il traitât.

N.... DELLO, Peintre & Sculpteur, né
à.... l'an.... mort en....

COMBLÉ d'honneurs & de gloire; mais encore plus rempli d'amour propre, le Signor Dello, gâté sans doute par le commerce de quelques Espagnols, parmi lesquels il avoit long-temps vécu, donna dans des excès de vanité tout-à-fait ridicules : pour

(1) M. de la Lande qui rapporte ce trait, ne dit point quelle est la grandeur du tableau; chose pourtant essentielle, & qui auroit fait juger de l'importance de l'offre. *Voyage d'Italie*, tom. 7, pag. 448. Au reste, on a voulu pareillement couvrir de pièces d'or un tableau du Corrège, représentant les Grâces qui se baignent dans la fontaine d'Acidalie, & dont nous ne pouvons marquer la grandeur, parce que nous ne l'avons point vu. *Mercur de France*, 1763, Janvier, pag. 119.

n'en citer qu'un seul trait , contentons-nous de dire que , lorsqu'il vouloit peindre , il mettoit toujours devant lui un magnifique tablier de brocard d'or.

GUILLAUME CURTI, surnommé **LA GROSSE DENT**, (*Girolamo Curti*, detto *il Dentone*) né à l'an mort en

CE Peintre fut si pauvre dans sa jeunesse , qu'il se vit réduit , pour gagner sa vie , à filer des cordes & à sonner les cloches (1).

L'extrême misère ne l'empêcha point d'acquérir des talens distingués. Il peignit des escaliers avec tant de vérité dans une perspective , qu'un chien voulant les monter en courant , se cassa la tête contre le mur.

(1) D'Argenville , sup. in-4. pag. 13.



 PEINTRES FLAMANDS(*)

JEAN (*Johann*) VAN-EYCK, surnommé
 JEAN DE BRUGES, né à Maffeyk sur
 la Meuse (**), l'an 1370, mort vers 1426.

VAN-EYCK avoit une inclination décidée pour la Chymie : en cherchant le moyen de purifier ses couleurs pour les rendre plus durables, il trouva un vernis qu'il appliqua sur ses tableaux, & qui leur donnoit un éclat singulier. Comme ce vernis ne se séchoit point de lui-même, & que

(*) Nous entendons par *Peintres Flamands*, les Artistes nés dans les Pays-Bas Catholiques, & dans les huit Provinces qui secouèrent le joug des Espagnols, vers l'année 1577.

(**) L'Auteur du Dictionnaire Géographique-Portatif, (Vosgien, ou plutôt son oncle l'Abbé l'Avocat) dit que la Ville de Bruges est la patrie de cet Artiste. Le surnom donné à Van-Eyck l'a sans doute fait tomber dans l'erreur ; mais ce surnom ne signifie autre chose, sinon que ce premier Peintre Flamand a presque toujours demeuré à Bruges. Voyez encore le trait que nous rapporterons plus bas, où il est parlé d'un Duc de Bourgogne.

l'Artiste étoit obligé de l'exposer à l'ardeur du soleil, un heureux hasard fit découvrir la Peinture à l'huile (1). Voici comment la chose est arrivée : Van Eyck ayant mis au soleil un tableau qui lui avoit coûté beaucoup de soins, ce tableau, qui étoit sur bois, se sépara en deux. La douleur de voir ainsi détruire le fruit de ses travaux, lui fit encore avoir recours à la Chymie, pour tenter si, par le moyen des huiles cuites, il ne pourroit pas trouver celui de faire sécher son vernis sans le secours du soleil ou du feu ; il fit même serment, dit-on, de ne jamais manier le pinceau, s'il ne découvroit point cet important secret. Parvenu à l'objet de ses recherches, Van-Eyck s'aperçut que les couleurs se méloient beaucoup mieux avec l'huile, qu'en employant la colle ou l'eau d'œuf, dont on s'étoit servi jusqu'alors. Enchanté du succès imprévu de ses recherches, Van Eyck se félicita de pouvoir être utile à son Art, & vit tous les Peintres de son temps applaudir & envier son secret (2).

(1) On conserve dans l'Abbaye Saint-Antoine à Naples, un tableau peint à l'huile, qu'on croit d'un certain *Antonio di Fiore*, qui vivoit vers l'an 1362 : ce qui a fait dire que la peinture à l'huile étoit plus ancienne que Jean de Bruges. *Voyage d'Italie*, par M. de la Lande, tom. 6, pag. 307.

(2) Voyez ci-dessus *Antoine de Messine*, Peintre Italien, année 1430, & Jean Bellin, pag. 260—63.

Cet Artiste fut surnommé *Jean de Bruges*, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, & à cause de l'honneur qu'il reçut, lorsque Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, lui donna une place dans son Conseil (1).

Un excellent tableau de Van-Eyck ; perdu depuis long-temps, fut enfin trouvé dans la boutique d'un Perruquier, qui en eut une Charge fort honnête, & beaucoup d'argent comptant (2).

JEAN (Johann) HEMMELINCK,
né dans la ville de Damme, près de Bruges, vers l'an 1460.

L'AMOUR du libertinage porta cet Artiste à se faire soldat : après beaucoup de peines & de fatigues, il tomba malade, & fut porté dans l'Hopital de Saint-Jean à Bruges, parce qu'il n'avoit pas plus de ressources que le dernier de ses camarades. La misère & les souffrances lui ouvrirent les yeux sur sa mauvaise conduite. Alors, quoique son mal le retînt encore au lit, il se mit à peindre avec courage. Quel-

(1) C'est ce même Prince qui institua l'Ordre de la Toison d'or.

(2) Descamps, *Vies des Peintres Flamands*, Etc.
quel

ques frères de cet Hôpital, surpris des ouvrages qu'ils virent faire à ce malheureux Artiste, publièrent qu'ils venoient de découvrir le plus habile Peintre de son siècle. On obtint le congé d'Hemmelinck, qui fit un tableau pour l'Hôpital, en reconnaissance des soins que l'on avoit eus de lui pendant sa maladie.

Cet Artiste a peint, dans le même Hôpital, la chaise où repose Saint-Jean, morceau tellement estimé, dit-on, qu'on le conserve précieusement renfermé dans une double armoire, & que la vue n'en est permise qu'une fois par an. On ajoute que des Princes ont souvent offert une chaise en argent de la même grandeur, sans qu'on ait voulu accepter l'échange (1).

THÉODORE, né à Harlem, vivoit
l'an, 1462.

CET Artiste s'avisa d'écrire en lettres d'or sur l'un de ses tableaux : « *C'est Théodore* » qui m'a peint ; *Dieu lui donne le repos éternel* » Cette inscription singulière n'a point d'exemple dans l'histoire de la Peinture, tant ancienne que moderne.

(1) *Vies des Peintres Flamands*, par Descamps, tom. 1.

BERNARD DE BRUXELLES (*Bernhard von Brunssell*) vivoit au XV^e. siècle.

CET Artiste, ayant à peindre *le Jugement dernier*, dora le champ du tableau, avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendît l'embrasement du Ciel plus au naturel.

RICHARD AERTSZ, né l'an 1482, au Bourg de Wyck, dans la Province de Noort-Hollande, mort en 1577.

CET Artiste fut surnommé *Richard à la jambe de bois*, & dut son talent pour la Peinture à la perte de sa jambe, qu'on fut obligé de lui couper. Pendant qu'il étoit condamné à languir en attendant une guérison très-lente, il s'amusoit au coin de son feu à rendre avec du charbon, sur la cheminée & sur la muraille, tout ce qui lui frappoit les yeux. de tels essais, quelque informes qu'ils fussent, annoncèrent ses talens, & lui firent naître l'envie d'être Peintre : mais la gloire du succès ne changea rien à la singularité de son humeur.

Les tableaux de cet homme bizarre, avoient quelquefois une couche de couleurs épaisse d'un pouce. Il ne pouvoit souffrir

aucune critique, & se mettoit dans la plus violente colère, lorsqu'on hafardoit de lui donner de judicieux avis.

CORNEILLE (*Cornelius der Koch*) dit
LE CUISINIER, vivoit vers 1492.

ON a surnommé cet Artiste le *Cuisinier*, parce qu'étant chargé d'une nombreuse famille, & peu occupé pendant la guerre, il fut obligé d'être alternativement & Peintre & Cuisinier.

QUINTIN MESIUS ou MATYSIS ou MESSIS,
dit LE MARÉCHAL D'ANVERS,
(*der Schmidt*), (*) né à Anvers l'an 14...
mort en 1529.

IL sembloit que Quintin n'étoit destiné qu'à mener une vie obscure, dans la profession de Maréchal, où le sort l'avoit fait naître. Il ne paroissoit devoir s'élever, tout au plus, qu'à celle de Serrurier: on montre encore un puits à Anvers, dont la couverture en fer, due au travail de Quintin, est généralement admirée par la dé-

(*) Comme Marysis fut long-temps Maréchal, les Italiens l'appellent *il fabbro*.

licatesse & le fini de l'ouvrage (1); mais l'amour se fit un jeu de placer cet Artisan parmi les Peintres célèbres.

Quintin exerçoit depuis vingt ans l'utile profession de Maréchal, & sans doute celle de Serrurier, lorsque les charmes de la fille d'un Peintre troublèrent le repos dont il avoit joui. Ne pouvant vivre sans posséder l'objet de sa tendresse, il se flatta que le mariage alloit le rendre heureux. Quel fut son désespoir quand le père de sa maîtresse lui déclara qu'un Peintre seul étoit digne de prétendre à sa fille! Cependant, il ne perdit pas toute espérance: animé par l'amour, il résolut d'apprendre à manier le pinceau. Quels devoient être ses progrès, étant conduit par un tel maître!

Mais la crainte de ne point réussir & de voir triompher quelques-uns de ses rivaux, fit tomber malade l'amoureux Quintin. Tandis qu'il étoit retenu au lit, & songeoit avec douleur aux obstacles qu'il avoit à vaincre, on lui apporta une des estampes que distribuoit certaine confrérie d'Amers. Il considère cette estampe informe, prend un crayon, invoque l'Amour, & la

(1) Il nous semble que Madame du Bocage, dans ses *Lettres*, n'a point été frappée du travail de cette couvenue, qu'elle traite de ferraille.

dessine beaucoup mieux qu'elle ne l'étoit. Enchanté de cette heureuse tentative, il s'enhardit à se servir d'un pinceau, & vivement occupé de sa maîtresse, il parvient à rendre ses traits sur la toile comme ils étoient peints dans son cœur.

Quintin n'éprouve plus que la joie de pouvoir prétendre à la main de celle qu'il adore; il se hâte de montrer au père de sa maîtresse le portrait qu'il vient de tracer. Le Peintre ne sauroit douter que l'Amour n'ait fait un miracle; & travaille avec plaisir devant ce nouvel Artiste, à un tableau qui représentoit *la chute des Anges*. Il sort pour quelques instans, & laisse Quintin dans son atelier, qui, voulant encore prouver qu'il est réellement devenu Peintre, prend au plus vite un pinceau & trace promptement une mouche sur la cuisse d'un ange (1). L'insecte étoit si bien imité, que le père de la jeune personne, n'ayant pas tardé à rentrer, crut que c'étoit une mouche véritable, & s'approcha pour la chasser avec la main. Il s'aperçut de l'illusion, & dit à Quintin:

(1) Descamps traite cette anecdote de fable; & un autre Auteur dit que ce fut sur la croupe d'un cheval que Messis peignit une mouche. V. *Voyage pittoresque de Flandre & du Brabant*, pag. 141—43.

— « je ne vous en demande pas davantage ;
je vous donne ma fille » — (1).

LUCAS DE LEYDE, Peintre & Graveur, né à Leyde, l'an 1494, mort en 1533.

A l'âge de douze ans, il peignit un tableau pour un Amateur, qui lui en donna autant de pièces d'or que ce jeune Artiste avoit d'années.

Lucas de Leyde n'exécutoit les plus beaux ouvrages, que lorsqu'il étoit en pointe de vin.

Après s'être amusé à contrefaire quelques gravures d'Albert Durer, il les lui envoya. Celui-ci, charmé d'avoir un tel concurrent, fit exprès un voyage à Leyde, afin de connoître l'Artiste qui pouvoit lui disputer la palme. Ces deux hommes célèbres s'embrassèrent affectueusement, se donnèrent chacun à leur tour un grand

(1) On lit ce vers latin sur la tombe de Messis :

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.

L'Amour a changé Vâlcain en Apelle.

L'Auteur de l'*Abecedaris Pictorico*, pag. 377. dit que Messis étoit aussi fort habile Musicien.

Testin, & ne se séparèrent qu'après avoir fait mutuellement leur portrait, comme une marque de l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre.

A trente trois ans, Lucas de Leyde conçut le dessein d'aller visiter les Peintres Flamands & Hollandois : ainsi Pythagore & d'autres Philotophes de la Grèce voyageoient pour s'instruire dans la conversation des Sages (1). Lucas fit équiper un navire à ses dépens ; & dans les principales Villes où il passoit, il donnoit un grand repas à tous les Peintres.

On prétend que, dans ce voyage, des envieux l'empoisonnèrent à Flessingue ; du moins après son séjour dans cette Ville, il ne fit plus que traîner une vie languissante. Obligé de rester presque toujours couché pendant les six dernières années qu'il vécut, ses souffrances n'éteignirent point en lui l'amour du travail : il manioit assiduellement sur son lit le pinceau ou le burin. Comme on lui représentoit que cette application avanceroit sa mort : — « Je » veux que mon lit, s'écrioit-il, me soit » un lit d'honneur ». —

Sa femme étant accouchée neuf jours avant qu'il mourût, il demanda le nom de

(1) D'Argenville, sup. in-4°.

l'enfant, & parut apprendre avec peine que c'étoit le sien même qu'on avoit donné : — « je vois bien, dit-il, qu'on » ne cherche qu'à se débarrasser de moi, » puisqu'on me substitue un autre Lucas ». —

JEAN (Johann) SCHOOREEL, né dans un Village de ce nom en Hollande, l'an 1455, mort en 1562.

Un Roi de Suède, afin de remercier cet Artiste d'un tableau qu'il en avoit reçu, envoya un riche diamant, plusieurs peaux de martres, un traîneau, avec l'équipage du cheval qui servoit ordinairement à ce Prince, & un fromage de Suède, du poids de deux-cents livres. Le tout étoit accompagné d'une lettre de Sa Majesté : mais de ce beau présent il ne parvint seulement au Peintre, que la lettre, encore en avoit-on ôté le sceau (1).

ARNAUD (Arnold) CLAESSON, né à Leyde, l'an 1498, mort en 1564.

UNE des manies de ce Peintre étoit d'être fort mal logé, & de se plaisir à établir son atelier dans un galetas. Il avoit

(1) Descamps, &c.

DES BEAUX-ARTS. 505

encore coutume de mener au cabaret tous ceux qui vouloient le faire travailler. & l'on ne pouvoit le quitter que bien avant dans la nuit. Pour lui, sans penier à regagner son humble retraite, il employoit le reste de la nuit à se promener dans les rues, en jouant d'une espèce de flûte.

Comme on s'efforçoit un jour de lui faire changer de maniere de vivre, il répondit : — « la vie obscure & tranquile » que je mène dans ma petite bicoque, » m'est beaucoup plus chère que les gran- » deurs & les plaisirs dont les Rois sont en- » vironnés ». —

MARTIN (*Martin*) **HEMSKERCK**,
né à Harlem, l'an 1498, mort en 1574.

Le père de ce Peintre immortel étoit un pauvre Maçon, relegué dans un Village, & qui toavent, faute d'être employé, gardoit les bestiaux. Croiroit-on qu'un homme aussi rustique, dont les sentimens devoient avoir peu de delicateffe, desira de cultiver les heureuses dispositions que son fils mon roit pour les Arts ? Il le mit chez un Peintre ; mais le besoin d'être soulagé dans son travail, l'obligea bientôt de le rappeler auprès de lui. Le jeune Hemskerck, peu propre à la vie rude & pénible des gens de la campagne, dévoré d'ail-

leurs d'un violent amour pour la Peinture, chercha tous les moyens de s'échapper. Un jour qu'il portoit une terrine pleine de lait, il s'accrocha exprès à une branche d'arbre, & fit la culbute : le père très-fâché de l'accident, qu'il attribuoit à la maladresse de son fils, courut après lui pour le frapper : l'expédient réussit au gré du jeune Artiste, qui prit cette occasion pour s'enfuir de la maison paternelle.

Un Amateur lui ayant commandé un tableau, voulut en marquer la satisfaction en le payant en doubles ducats; il continua de compter son argent jusqu'à ce que, la somme devenant excessive, Hemskerck fut obligé de l'arrêter, & de lui dire qu'il étoit très-satisfait.

Pendant le séjour que cet Artiste fit à Rome, un Italien, saisissant le moment qu'il étoit sorti, entra dans la chambre, enleva tous ses dessins, & deux de ses meilleurs tableaux. Hemskerck, fort affligé de cette perte, se douta quel pouvoit être le voleur, courut chez lui bien accompagné, & se fit rendre la plus grande partie de ses effets. Craignant ensuite que cet homme n'employât contre lui quelque violence, & ne l'assassinât en trahison, il se hâta de quitter Rome, & prit le chemin du lieu de sa naissance.

Il commença premièrement par se rendre à Dort, muni d'une lettre d'un de ses amis, qui l'adrescoit dans une auberge de cette ville; heureusement pour lui qu'il se vit contraint d'en partir le soir même; car le lendemain de son départ l'hôte & les domestiques furent arrêtés par la Justice : on trouva dans l'auberge une cave remplie de cadavres nouvellement assassinés.

On remarque que ce Peintre étoit si timide, qu'il montoit au haut de la tour d'une église, lorsqu'à la procession de la Fête-Dieu, il entendoit tirer des coups de fusil.

La crainte qu'avoit Hemskerck de manquer d'argent dans sa vieillesse, lui fit coudre plusieurs pièces d'or dans la doublure de son habit, & il les porta ainsi jusqu'à la mort.

Le testament de ce Peintre fut des plus singuliers : il laissa une somme considérable pour marier tous les ans un certain nombre de jeunes filles, qui s'obligeroient de venir danser sur sa fosse, la veille de leurs noces.

JEAN (*Johann*) MOSTAERT, né à Harlem, l'an 1499, mort en 1555.

UN des ancêtres de cet Artiste passa

dans la Terre-Sainte, lors des Croisades, à la suite de l'Empereur Frédéric, & fit des prodiges de valeur. Un jour il rompit trois sabres, en combattant contre les Infidèles, sous les yeux de l'Empereur, qui, pour le récompenser de son courage, lui permit de mettre dans ses armes trois sabres d'or. La force de ce même homme étoit si connue, qu'on disoit de lui, en faisant allusion à son nom, *fort comme moutarde* (1).

GRÉGOIRE (*Gregorius*) BEERINGS,
né à Malines, l'an 1500.

PRESSÉ par ses créanciers & ne possédant pas un sou, Béerings s'avisa de représenter le déluge d'une manière peu usitée : on ne voyoit dans son tableau que le Ciel & l'eau. Comme on se récrioit sur la singularité de cette peinture, il répondit qu'il avoit peint le déluge dans le temps où tout étoit submergé, & qu'on verroit assez de cadavres quand les eaux se seroient retirées. Cette plaisanterie le mit à son aise : plusieurs personnes le chargèrent de faire des copies de ce singulier déluge.

(1) C'est ce que signifie *Moslaert* en Flamand.
V. Descamps.

JEAN (*Johann*) MAYO, né l'an 1500.

LA grande barbe de cet Artiste le fit surnommer *Jean Barbu* : elle étoit si longue, qu'il la portoit attachée autour de sa ceinture, & qu'en se tenant debout, il auroit pu marcher dessus, quoiqu'il fût de la plus haute taille. Il prenoit le plus grand soin de cette barbe extraordinaire, & la détachoit quelquefois en présence de l'Empereur Charles-Quint, qui s'amusoit à la voir voler au gré du vent, contre le visage des Seigneurs de sa Cour.

JÉRÔME DU BOIS, vivoit au
XVI^e siècle.

DANS une *suite de la Vierge en Egypte* ; ce Peintre s'est avisé de représenter des Paysans qui font danser un Ours, lequel fait des grimaces & des contorsions aussi plaisantes que déplacées dans un pareil sujet.

DAVID JORISZ, ou DAVID GEORGE, né à
Delft (*), l'an.... mort en 1556.

CE Peintre étoit enthousiaste, & vou-

(*) A Gand, selon Moréri. Poursuivi par les Catholiques intolérans, qui n'auroient dû que le mépriser, Jorisz passa dans la Frise, puis à Basse, ou, par un caprice singulier, il changea de nom, & se fit appeller *Jean Bruck*.

lut former une secte ; il débita ses extravagances en 1526 : il se disoit le troisième David , neveu de Dieu , non par la chair , mais par l'esprit ; il ajoutoit qu'il étoit certainement le vrai Messie ; que le ciel étoit vuide ; & qu'il avoit été envoyé pour trouver des gens dignes de le remplir. Cet homme , si pieux en apparence , désapprouvoit le mariage , & vouloit que les femmes fussent un bien commun. Ce David Jorisz , encore plus fou que fanatique , promit à ses disciples qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort. Au bout de ces trois jours , le Sénat de Basle fit déterrer son cadavre , qui fut brûlé avec tous les écrits du prétendu Prophète : singulière résurrection !

LAMBERT ZUSTRIS ou ZUSTRUS,
vivoit vers l'an 1500.

DANS son tableau du *Baptême de Jésus*, ce Peintre s'est avisé de placer , sur une roche isolée , une femme toute nue , exposée aux regards de la multitude. Outre l'indécence de cette idée , par rapport à la sainteté du sujet , il seroit difficile de trouver des raisons pour excuser une pareille faute de jugement.

FRANC-FLORIS, (*Franc-Cloris*), né à Anvers, l'an 1520, mort en 1570.

CET Artiste a la gloire d'avoir été surnommé *le Raphaël de la Flandre* : on lui donna aussi le magnifique surnom de l'incomparable. Lambert, dont nous venons de parler à l'article précédent, voulut être témoin des progrès de Floris, son Elève : il vint le trouver à Anvers ; & , considérant les tableaux de ce grand Artiste , il s'écria que , dès la plus tendre jeunesse , il avoit toujours connu Floris pour un insigne voleur. Les Elèves de ce dernier , entendant ainsi parler de leur Maître , se préparoient à maltraiter Lambert ; mais il leur dit que , Floris ayant été son disciple , il pouvoit , avec raison , l'appeller voleur , puisqu'il lui avoit dérobé sa science (1).

Floris se plaisoit trop dans les fêtes bachiques : il divisoit la journée en deux parties égales , l'une consacrée à peindre , & l'autre à boire.

(1) Nous avons vu aux *Peintres Grecs* qu'Apolodore écrivit le même reproche contre Zeuxis, son Elève. V. l'article de Zeuxis, pag. 186.

Aussi avoit-il la réputation d'être le plus grand buveur de son siècle, & parut-il toujours très-jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise par son intrépidité le verre à la main. Six des plus déterminés buveurs de Bruxelles vinrent exprès à Anvers pour lui proposer un défi. Quoique la partie ne fût point égale, puisqu'il s'agissoit de lutter lui seul contre tous, il accepta bravement ce singulier cartel, toutint le choc avec courage, & mit cinq des athlètes hors de combat; le sixième lui tint tête quelques momens de plus, & finit par s'avouer vaincu. Floris se leva de table aussi-tôt, passa dans la cour du cabaret, où ses Elèves lui tenoient un cheval. Avant de le monter, il voulut témoigner tout le courage qu'il avoit encore; il vida d'un seul trait un broc de vin, en se tenant sur un pied, & puis sauta légèrement sur son cheval, qu'il fit caracoler quelques chez lui, pour montrer qu'il n'avoit rien perdu de son adresse, & pour célébrer sa victoire. Floris fut aussi fier de ce triomphe que les Empereurs Romains l'étoient autrefois de celui qu'ils remportoient. Le Prince d'Orange & les plus grands Seigneurs vinrent même l'en féliciter (1).

(1) D'Argenville & Descamps.

A la fin ce genre de vie parut le lasser ; il se plaignoit quelquefois du temps qu'il avoit perdu , & de l'état misérable où il se voyoit réduit , après avoir eu plus de mille florins de rente , sans ses profits journaliers. — « Mon exemple , disoit-il à ses enfans » & à ses Elèves , ne sera jamais proposé » pour modèle ; il vous apprendra du moins » à être plus sages & plus diligens ». —

JEAN DE VRIES, (*Johann Vondriez*) (*), né l'an 1527.

CET Artiste peignit, en face d'une porte d'entrée & sur une muraille, une espèce de claire-voie, à travers laquelle on croyoit découvrir un jardin : plusieurs personnes y ont été trompées, entr'autres le Prince d'Orange (1).

MARC (*Marcus*) GUÉRARDS (*), né à Bruges , vivoit vers 1530.

CE Peintre se plaisoit à représenter, dans

(*) On peut être Thierry de Vrye (*Dirich von Vriez*) V. Descamps, tom. 1, pag. 147.

(1) L'Argillière, Peintre François, fit éprouver la même illusion V. son article, année 1656.

(*) Observons ici, en passant, que les Allemands n'ont pas toujours des mots pour exprimer les noms de Baptême ; alors ils les empruntent du latin, &

tous les payfages , une petite femme occupée à piffer.

LUCAS DE HEERE, né à Gand, l'an 1534, mort en 1584.

CET Artiste étoit favant Chronogifte , & auffi bon Poëte qu'habile à manier le pinceau. Sa mère a peint un tableau très-estimé, dont nous croyons devoir faire mention : il repréſentoit un moulin à vent, & les aîles en étoient tendues ; le Meûnier paroiffoit chargé d'un ſac ; on voyoit ſur la terrasse du moulin un cheval attelé à une charrette , & , à l'opposite , un grand chemin où l'on appercevoit des payſans. Ce tableau ſi fini , ſi précieux par le travail , étoit encore plus remarquable par ſa petiteſſe , puisqu'un grain de bled pouvoit en couvrir la ſurface.

Un Amiral Anglois ayant chargé Lucas de Heere , pour lors à Londres , de repréſenter dans une galerie , diverſes Nations , avec leurs habillemens , cet Artiste peignit

y changent peu de choſes ; par exemple , de *Düericus* , ils ſont *Dierich* (Thierry) ; d'*Henricus* , *Heinrich* , &c. D'autres ſont pris du François , comme *Armand* , qui ſe dit *Hermann* ; *Martin* , *Mertin* ; *Adrien* , *Adrian* , &c. &c. La particule *de* ſ'exprime en Allemand par le mot *von* ou *van*.

les Anglois tous nus , & mit auprès d'eux différentes étoffes , avec les ciseaux d'un Tailleur ; afin de marquer , disoit-il , qu'il lui étoit impossible d'habiller une Nation qui changeoit tous les jours de modes , & qui en adoptoit qu'on ne connoîtroit peut-être plus l'année suivante (1).

JOACHIM PATENIER, né à Dinant,
vivoit vers l'an 1535.

ON peut dire de cet Artiste qu'il fut l'un des meilleurs Peintres , & l'un des plus grands ivrognes de son temps : voici une vieille épigramme qui achève de le faire connoître :

Le Soleil ne l'a jamais vu ,
Tant fût-il matin , qu'il n'eût bu ;
Et jamais , jamais la nuit noire ,
Tant fût tard , ne l'a vu sans boire ;
Car , épris d'un bachique amour ,
Ce galant buvoit nuit & jour.

ANTOINE (*Anthon*) MOOR , né à Utrecht ,
l'an 1541 , mort en 1597.

DANS un temps où les bons tableaux

(1) D'Argenville , sup. in-4°. La critique de Lucas de Heere n'auroit-elle pas été plus juste , s'il avoit peint des François , si légers , si inconstans , sur-tout dans leurs modes ?

étoient fort rares en France , un Marchand gagna considérablement à la Foire Saint-Germain , à Paris , en faisant voir un tableau d'Antoine Moor , qui représentoit *le Sauveur ressuscité entre Saint Pierre & Saint Paul*.

Un Roi d'Espagne chérissoit extrêmement cet Artiste ; le Monarque pouffoit si loin la familiarité avec le Peintre , qu'elle pensa être funeste à son protégé. Le Prince , en badinant , frappa un jour Moor sur l'épaule ; Moor , indiscrètement , crut jouer avec son camarade , & toucha de son appui-main l'épaule du Roi. Les Inquisiteurs , informés de cette hardiesse innocente , mais si éloignée de l'étiquette espagnole , méditoient de le faire arrêter , & de le condamner à des peines afflictives. Un Seigneur instruisit heureusement Moor du danger qui le menaçoit , & lui conseilla de prendre la fuite.

BARTHELEMI (*Bartholome*) **SPRANGER** , né à Anvers , l'an 1546 , mort vers 1602.

SPRANGER vint à Paris , & se mit chez un Peintre nommé Marc. Ne songeant qu'à dessiner , il charbonnoit tous les murs de la maison. Marc , regardant cet

amusement de jeune homme comme une insulte faite à sa personne , dit à Spranger qu'il n'avoit plus de place chez lui pour satisfaire à sa fureur de dessiner , & qu'il pouvoit chercher un autre Maître , dont la maison lui fournît de nouveaux murs où il pourroit à son aise exercer ses talens.

L'Empereur Rodolphe prenoit tant de plaisir dans la conversation de Spranger , & avoit une telle estime pour ses ouvrages , qu'il lui ordonna de ne travailler qu'auprès de sa personne : l'atelier du Peintre étoit l'appartement où ce Prince venoit passer les momens les plus agréables.

Dans un voyage que Spranger fit en Hollande , la Ville d'Amsterdam lui donna solennellement un magnifique festin aux dépens du public , en considération de son rare mérite.

Comme il retournoit dans Anvers , sa patrie , Harlem lui procura le divertissement d'une Comédie ; & la Ville d'Anvers elle-même le combla des plus grands honneurs.

CHARLES (*Carl*) VAN MANDER ,
né à Meulebeke , près Courtrai , l'an 1548 ,
mort en 1606.

PLACÉ au rang des premiers Peintres ,
Kk 3

Van-Mander doit être encore mis dans la classe des Ecrivains célèbres (1). A peine eut-il épousé une jeune personne très-jolie, qu'il se vit forcé d'abandonner sa patrie, désolée par les horreurs de la guerre. En fuyant avec sa famille, il eut le malheur d'être rencontré par un parti ennemi, qui lui enleva tout ce qu'il possédoit, le dépouilla, ainsi que sa femme & son enfant, & poussa la cruauté jusqu'à l'attacher lui-même à un arbre, la corde au cou, dans le dessein de le tuer. Van Mander n'attendoit plus que la mort, lorsqu'il vit passer un Officier qu'il crut reconnoître ; il lui parla italien, & lui demanda du secours. L'Officier, touché de commisération, l'arracha, non sans peine, aux Soldats féroces qui se faisoient un plaisir barbare de lui ôter la vie, & de faire violence à son épouse.

CORNEILLE (*Cornelius*) **KETEL**, né à Gouda, l'an 1548, mort vers l'an 1601.

CET Artiste, après s'être distingué dans sa profession, s'avisa d'une manière de

(1) Il a fait en sa Langue des Comédies & des Tragédies, jouées de son temps avec succès ; une *explication de la Fable*, & la *Vie des Peintres anciens, Italiens & Flamands*.

travailler dont il y a peu d'exemples dans les fastes de la Peinture. Il se mit à peindre sans pinceaux, avec les doigts seulement, & fit de la sorte plusieurs portraits parfaitement coloriés & d'une perfection étonnante. Non-content de cette singularité, Corneille Ketel, voulut encore que les doigts de sa main gauche & de ses pieds lui tinssent lieu de brosse & de pinceaux, dont il parvint à faire rarement usage. Il disoit que, par sa nouvelle méthode, il vouloit montrer que tout servoit d'outils aux bons ouvriers, avec le secours du génie.

FRANÇOIS ET GILLES (*Egidius und Frantz*) MOSTAERT, nés dans la Ville d'Hulst, près d'Anvers, & descendans de Jean Mostaert (*), vivoient environ l'an 1555 : le dernier mourut en 1601.

UN Espagnol, après avoir chargé Gilles Mostaert de lui faire un tableau, & l'avoir vu presque fini, apprit que l'Artiste qu'il employoit, n'aimoit point l'Espagne. Cette découverte porta l'Espagnol,

(*) V. son article plus haut, pag. 507—8.

d'ailleurs très-intéressé, à rompre le marché qu'il venoit de faire avec le Peintre, afin de venger sa patrie, & de profiter en même temps de sa petite vengeance. Comme il falloit un prétexte apparent, il prétendit que la gorge de la Vierge étoit trop découverte; & dans l'espérance d'avoir le tableau pour rien, il s'efforça d'en perdre l'Auteur; pour cet effet, il le dénonça au Juge, comme un Artiste impie & licencieux, & conduisit même le Magistrat chez le Peintre, pour qu'il se fît du tableau: mais Mostaert, cherchant aussi à se venger de l'Espagnol, dont il soupçonnoit les mœurs & les mauvais desseins, n'avoit peint qu'en détrempe cette gorge un peu trop nue, & avoit eu le temps d'y passer l'éponge, & de l'effacer. En sorte que le Juge, ne trouvant qu'une Vierge modeste & admirablement bien peinte, réprimanda vivement l'Espagnol, & le força de payer le prix que demandoit l'Artiste.

Gilles & François Mostaert étoient jumeaux, & leur exacte ressemblance étonnoit tout le monde: il n'étoit pas possible de les distinguer l'un d'avec l'autre. Il arriva un jour que leur père étant sorti, après avoir laissé sa palette sur une chaise, François entra pour examiner l'ouvrage de son père, & s'assit sur la palette, qu'il n'ap-

percevoit point. Le père de retour, fâché de voir en désordre les couleurs qu'il avoit préparées, appella ses enfans. Gilles monta le premier, & s'excusa si bien, qu'il fut trouvé innocent. On le renvoya, en lui disant de faire venir François; celui-ci, n'osant monter, donna son bonnet à son frère habillé tout comme lui, & qui reparut une seconde fois devant son père, qui s'y trompa lui-même, & interrogea Gilles pour François.

DENIS (*Dyonisius*) CALVART, né à Anvers, l'an 1555, mort en 1619 (*).

CALVART, ayant eu l'honneur d'être présenté au Pape, se montra si timide, si embarrassé, que le Saint-Pere ne put s'empêcher d'en rire; pour le rassurer, sa Sainteté eut la bonté de lui dire: — « n'avez-vous point de graces à me demander? — » Je n'en demande point d'autres, répondit-il, que celle de me laisser sortir ». —

Calvart apprit que le Peintre *Zuccaro*, en passant par Bologne, avoit parlé

(*) Le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, édition de 1753, le fait naître en 1552. Quoi qu'il en soit, ce Peintre a la gloire de compter au rang de ses Elèves le Dominiquin, le Guide & l'Albane.

peu avantageusement de ses ouvrages ; il devint furieux , se fit escorter par deux de ses Elèves , courut chercher le détracteur de ses talens ; & , l'ayant rencontré , le défia de s'enfermer avec lui pour dessiner de mémoire , des figures nues. Zuccaro ne jugea point à propos d'accepter ce nouveau genre de combat. — « Pour vous » faire croire un grand-homme , lui dit » alors Calvart , ne vous faut-il que mal » parler des autres » ? —

Le Cardinal Justiniani , protecteur de Calvart , apprit , par la femme de ce Peintre , que l'avarice lui faisoit cacher beaucoup d'argent , & vint un jour de grand matin chez l'Artiste. L'Eminence ne fut pas plutôt entrée dans la chambre de Calvart , qu'il en ferma la porte , & lui demanda ce qu'étoit devenue une somme considérable , qu'il avoit amassée. Calvart voulut faire mystère de ses richesses ; mais le Cardinal lui commanda de tirer de dessous le lit un petit coffre caché avec soin , & qui contenoit environ treize-mille livres en or. — « Vous devez bien rendre graces » au Ciel , lui dit alors le Cardinal , de » ce que je préviens ce qui vous devoit » arriver la nuit prochaine , que votre femme & votre servante devoient coucher à » la campagne ; on avoit projeté de voler

« votre argent , & de vous étrangler dans
 » votre lit ». — Calvart , saisi de frayeur du
 danger qu'il croyoit avoir couru , tomba
 évanoui : le Cardinal appella du monde ;
 la femme du Peintre , qui feignoit de ne
 rien savoir , s'empressa de secourir son mari ,
 & fut l'engager à faire tout ce que vou-
 loit l'Eminence. L'argent fut placé dès le
 même jour sur la tête de l'épouse de Cal-
 vart. La comédie que nous venons de dé-
 crire , n'avoit été jouée que pour les inté-
 rêts de la dame.

THIERRY (*Ditrich*) CRABET , & VAU-
 TIER CRABET , son frère , nés à Gou-
 da , vivoient vers l'an 1560.

VAUTIER Crabet voyagea dans la
 France & dans l'Italie. Comme on avoit
 alors coutume de peindre sur verre , cet
 Artiste laissoit un carreau de vitre ou un
 chassis peint de sa main , dans chaque
 Ville où il passoit.

Les deux frères Crabet , quoique fort
 unis , se cachotent réciproquement les
 secrets de leur art. Celui qui recevoit la
 visite de son frère , couvroit prompte-
 ment l'ouvrage auquel il travailloit. L'un
 d'eux ayant demandé à l'autre comment il
 s'y prenoit pour réussir avec tant de suc-
 cès , il ne put avoir d'autre réponse que

celle-ci : — « mon frère , j'ai trouvé par » le travail ; cherchez & vous trouverez » de même ». —

CHARLES D'YPRES , (*Carl Von Ypern*) mort en 1563.

CET Artiste épousa une fort belle femme , dont il n'eut point d'entans ; ce qui lui attira souvent des plaisanteries. Soit qu'il eût l'esprit foible , ou qu'il fût jaloux , un jour que plusieurs de ses amis le railloient à l'ordinaire sur les désagremens de son mariage , il se donna , en leur présence , un coup de couteau , dont il mourut quelque temps après.

Des Auteurs prétendent qu'il avoit épousé une autre femme en Italie , & que , l'ayant abandonnée , il regardoit comme une punition divine , le chagrin de n'avoir point d'enfans avec la dernière : ce qui causa son désespoir ou plutôt sa folie (1).

PIERRE (*Peter*) BREUGHEL (*) , dit le Vieux , né vers l'an 15.... dans un Village près Breda , & dont il prit le nom.

CE Peintre , né paysan , se ressouvint

(1) Descamps , tom. 1 , pag. 92.

(*) On prononce Breugle. Moréri écrit Brugle.

toujours de son origine ; aussi sa coutume étoit-elle de s'habiller à la villageoise , & de se mêler parmi les gens de la campagne , afin d'observer tout ce qui se passe dans les fêtes rustiques. Lorsqu'à la faveur de son déguisement , il s'étoit introduit au milieu d'une noce champêtre , il faisoit même , suivant l'usage des payfans de Flandres , un présent aux nouveaux mariés , comme s'il eût été un de leurs parens. En un mot , rien ne lui échappoit des manières des Villageois , & il savoit , dans ses tableaux , mettre à profit toutes ses observations.

Pierre Breugel vécut long-temps avec une jeune personne , qui , selon toute apparence , n'étoit sa gouvernante que pendant le jour : ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'il l'auroit épousée , si elle avoit pu se contraindre à ne point mentir.

JEAN BREUGHEL DE VELOURS, *fils du précédent , né à Bruxelles, l'an 1575 , mort en 1642 (*)*.

Ce Peintre aimoit la magnificence ; &

(*) Descamps le fait naître vers l'an 1580. Au reste , il est bien difficile de concilier l'année de la naissance de Jean , avec le tems où vécut Pierre Breughel , son pere.

comme il ne portoit en hiver que des habits de velours, beaucoup plus chers & moins communs qu'actuellement, on l'a surnommé *Breugel de Velours*.

Les quatre Elémens peints en petit par cet Artiste, sont d'un travail si fini, qu'on ne peut les bien distinguer qu'avec une loupe, & qu'on prétend, à Milan, qu'ils coûtèrent la vue à leur auteur (1).

JOSEPH VAN CLÉEF, dit LE FOU, (*Der Narr*), né à Anvers, vivoit au XVI^e. siècle.

CET Artiste est surnommé *le fou*, parce qu'il eut presque toujours la raison égarée. La cause de sa folie venoit d'un excès d'amour-propre : il avoit une si grande opinion de lui-même, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on préférât les tableaux du Titien à ses ouvrages. Sa folie ne faisant qu'augmenter, on le vit enfin courir les rues, portant un habit vernis de térébenthine.

Peut-être par une suite de sa folie, Van Clée peignoit ordinairement ses tableaux des deux côtés, afin qu'en les retournant, l'œil fût également satisfait (2).

(1) Voyez M. de la Lande, *Voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 308.

(2) Descamps.

HENRI CORNEILLE (*Henrich-Cornille*) VROOM, né à Harlem, l'an 1566.

CE fameux Artiste excelloit à peindre des marines, des combats sur mer. Son esprit inquiet le portant à voyager, & à s'exposer sans cesse sur l'élément que son pinceau savoit si bien rendre, il courut souvent de grands périls. Dès son premier voyage, une furieuse tempête jetta son vaisseau sur les côtes de Portugal, & le brisa contre des écueils. Le malheureux Vroom, & vingt-cinq de ses compagnons, gagnèrent, avec beaucoup de peine, la pointe des rochers. Ils y passèrent trois jours, dénués de tout aliment. La faim les menaçant d'une mort affreuse, ils furent réduits à une telle extrémité, qu'ils jugèrent qu'il ne leur restoit plus qu'à se nourrir de la chair de l'un d'entr'eux, & qu'à tirer au sort, pour savoir quelle seroit la victime; mais Vroom tâcha de ranimer le courage de cette troupe au désespoir, & de leur inspirer des sentimens d'humanité. Pour dernière ressource, ils attachèrent leurs mouchoirs au bout d'un aviron, afin d'implorer le secours des vaisseaux qui pourroient se trouver dans ces parages. Leur attente ne fut point trompée; mais le secours leur vint d'une manière

imprévue. Des Religieux d'un Monastère voisin, qui avoient recueilli quelques débris du vaisseau, &, entr'autres, les peintures de Vroom, qui les avoient enchantés, apperçurent enfin les signaux du malheureux équipage, & se hâtèrent de le prendre dans une barque. Charmés de rencontrer le Peintre dont ils admiroient les ouvrages, ils eurent, en sa considération, autant que par humanité, le plus grand soin de tous ses infortunés compagnons.

MICHEL JANSON MIREVELT,
né à Delft, l'an 1568.

MIREVELT disoit à ses Elèves : —
« la Nature est comme une Beauté mo-
« deste ; elle ne découvre ses charmes se-
« crets, qu'à ceux qui ont assez de cou-
« rage & de persévérance pour la forcer de
« les leur montrer ». —

GUILLAUME (*Wilhem*) KEY, *né à*
Breda, mort en 1568.

LORQUE le Duc d'Albe vint prendre le gouvernement des Pays Bas, il manda Guillaume Key auprès de lui, afin d'avoir son portrait de la main d'un Artiste dont il avoit entendu parler avec éloge. Notre Peintre, d'une humeur paisible,

sible, redoutant le naturel véhément de ce nouveau Gouverneur, feignit de ne point savoir d'autre langue que la Flamande, quoiqu'il possédât la Française & l'Espagnole; il se servit même d'un interprète. Le Duc, croyant qu'il ne pouvoit le comprendre, s'entretint avec ses confidens, tandis que le Peintre faisoit son portrait, des remèdes violens que la politique préparoit aux troubles de la Flandre, & des exécutions sanglantes qu'elle avoit ordonnées. Les discours & l'air naturellement farouche du Duc d'Albe, jetèrent un si grand effroi dans l'ame douce & timide de Guillaume Key, que, de retour chez lui, il en tomba malade, & mourut le même jour de l'exécution des Comtes d'Egmont & de Horn, qu'il avoit entendue projeter.

JACQUES (*Jacobus*) DE POINDRE,
né à Malines, mort en 1570.

APRÈS avoir presque achevé le portrait d'un Capitaine Anglois, de Poindre s'aperçut que le Militaire employoit plusieurs détours, afin d'avoir son tableau sans payer. Pour s'en venger, à l'exemple d'Augustin Metelli (1), l'Artiste fit passer la tête

(1) V. aux *Peintres Italiens*, ann. 1634, p. 447.
Tome I. L I

du portrait à travers une grille de fer, peinte sur le tableau, & plaça ce portrait à sa fenêtre. On reconnut l'original, qui, se voyant exposé à la risée publique, fit redemander son portrait, en payant libéralement le Peintre. Comme la grille n'étoit qu'en détrempe, un coup d'éponge mit l'Anglois hors de prison.

JEAN (*Johann*) VAN KUYCK,
mort en 1572.

VIVEMENT soupçonné de Calvinisme, lorsque les Espagnols s'efforçoient d'anéantir cette secte dans les Pays-Bas, Van Kuyck fut mis en prison. Le Juge tâchant de lui sauver la vie, il peignit pour ce digne Magistrat, *le Jugement de Salomon*, & le représenta sous la figure de ce fameux Roi de la Judée. Mais l'humanité du Juge fut inutile; les Ecclésiastiques osèrent lui reprocher, même dans leurs sermons, de vouloir sauver la vie au Peintre, afin de s'enrichir de ses ouvrages. Les clameurs augmentant, & la religion de l'Artiste n'étant que trop prouvée, le Juge, pénétré de douleur, se vit contraint de le condamner : le malheureux Van Kuyck fut brûlé vif, & doit être mis au rang des victimes immolées par l'intolérance & le fanatisme.

ROLAND SAVERY, *né à Courtrai ,
l'an 1576 , mort en 1639.*

CE Peintre ne travailloit que le matin , & passoit les après-dîners à voir ses amis , à se promener & à se livrer au plaisir. La raison de ce genre de vie , c'est que Savery croyoit la dissipation absolument nécessaire à l'Art qu'il cultivoit , & qu'il étoit persuadé que la Peinture demande un esprit toujours gai & libre de toute inquiétude : aussi se félicitoit-il souvent de ne s'être point soumis au joug du mariage.

PIERRE-PAUL RUBENS, *né à Colongue , l'an 1577 , mort en 1640 (*)*.

LA figure de Rubens étoit aussi noble que gracieuse , & on l'auroit plutôt pris pour une personne de la première distinction , que pour un Peintre. Il vécut toujours dans l'opulence & au sein de la grandeur. Comme ce n'est que par ses talens supérieurs que cet Artiste s'est fait connoître dans toute l'Europe , nous n'observerons

(*) Ce n'est que pour nous conformer à tous les Auteurs , que nous mettons Rubens au rang des Peintres Flamands. Le fils d'un Galcon , né & baptisé en Bretagne , est-il du même pays que son père ?

point que sa famille étoit illustre, & que son père tenoit à Anvers un rang distingué.

Rubens parloit sept langues différentes: il appelloit ses heures de recreation celles qu'il consacroit aux Belles-Lettres.

Ce génie fécond étoit d'ailleurs si persuadé des secours que la plus riche imagination peut tirer de la Poésie, qu'il s'étoit fait un recueil des plus beaux morceaux extraits des Poètes anciens & modernes, & ne manquoit jamais de le consulter avant de se mettre à l'ouvrage.

Il avoit aussi coutume, pendant qu'il peignoit, de se faire lire les meilleures histoires des Nations, ou les écrits en tous genres des plus fameux Auteurs, afin de ne remplir son esprit que de grandes idées (1).

A l'imitation de Raphaël, il entretenoit de jeunes gens à Rome, & dans la

(1) Rubens a écrit un ouvrage sur la *Peinture & les couleurs*, qui n'est point imprimé, quoi qu'en disent l'Abbé Ponce de Léon & le Dictionnaire de Moréri, qui ont confondus avec le Manuscrit de Rubens un livre intitulé: *Rubenius de re vestiaria*, (de l'Art de peindre les draperies) V. *Conversations de de Piles*, pag. 216, & son *Abrégé des vies des Peintres*, pag. 391. Il a aussi paru dans les *Journaux* une lettre sur ce sujet, écrite d'Anvers le 15 Septembre 1769.

Lombardie, qui lui dessinoient les monumens les plus remarquables, soit en Peinture, soit dans les autres Arts.

Comme l'occupation avoit des charmes pour Rubens, il vivoit d'une manière à pouvoir travailler facilement & sans incommoder sa santé. Il mangeoit légèrement à dîner, afin qu'une digestion trop pénible ne l'empêchât point de peindre ou de se livrer à l'étude. Il travailloit ordinairement jusqu'à cinq heures du soir, & montoit ensuite à cheval, pour aller prendre l'air hors de la Ville, ou sur les remparts; à son retour de la promenade, il trouvoit quelques-uns de ses amis qui venoient souper avec lui, & qui contribuoient au plaisir de la table. Rubens, toujours réglé dans sa conduite, avoit une extrême aversion pour les excès du vin & de la bonne-chère, ainsi que pour le jeu. Son plus grand plaisir étoit de monter un beau cheval, de se délasser avec les Lettres, & de considérer ses pierres gravées, dont il avoit une riche collection, qui se voit actuellement dans le cabinet du Roi d'Espagne.

Une singularité de Rubens, c'est qu'il rendoit rarement visite à ses meilleurs amis; mais il recevoit très-bien tous ceux qui venoient chez lui.

Il ne passoit point d'Etrangers de dis-

tion par la Ville d'Anvers, qu'ils n'allaient voir Rubens; & plusieurs Souverains l'honorèrent de leurs visites, autant pour la satisfaction de connoître un aussi grand-homme que pour admirer son cabinet, l'un des plus beaux de l'Europe. Ajoutons que cet Artiste célèbre étoit en correspondance avec les principaux Seigneurs des différentes Cours.

Si Rubens ne rendoit visite à personne, il s'excusoit sur les ouvrages & la quantité d'affaires qui l'accabloient; mais il ne se dispensoit point d'aller voir les tableaux des Peintres, qui lui demandoient ses conseils; & , loin de se permettre de jamais blâmer les ouvrages de ses confrères, il leur inspiroit une noble émulation, en applaudissant à leurs efforts.

On doit regarder Rubens non-seulement comme un des plus habiles Peintres, mais encore comme un grand-homme d'Etat. Il eut la gloire de faire une paix durable entre l'Espagne & l'Angleterre; il traita plusieurs affaires d'importance, au nom de l'Infante, Gouvernante des Pays-Bas, avec la Reine Marie de Medicis & Gaston de France; avec Uladissas, Prince de Pologne; avec le Duc de Neubourg, & d'autres Princes de l'Europe (1). Son éloquence &

(1) Académie des Sciences & des Arts, par Isaac Bullart, in-fol.

La noblesse de ses manières lui gagnoient tous les cœurs.

Le Marquis de Spinola , Ministre de la Cour de Bruxelles , avoit coutume de dire , en parlant de Rubens , qu'il voyoit briller tant de rares talens dans l'ame de ce grand-homme , qu'il croyoit qu'un des moins considérables étoit celui qu'il déployoit dans la Peinture (1).

Rubens fit construire , dans sa belle maison d'Anvers , un salon magnifique , en forme de rotonde , qu'il enrichit de statues , de bustes , de vases antiques , de tableaux des plus grands Maîtres , & d'un médailler précieux.

Un Peintre d'Anvers , nommé Corneille Schut , furieux de n'être point occupé , & en attribuant la cause à son illustre rival , cherchoit toujours à décrier les productions & le mérite de Rubens , qui ne se vengea de cet ennemi déclaré , qu'en lui procurant de l'ouvrage.

Rubens employoit ordinairement Vanuden & Snyders , à peindre quelques parties de ses tableaux. Ces deux Artistes se glorifioient beaucoup d'un pareil honneur. Mangeant un jour ensemble , ils se dirent l'un

(1) *Ibid.*

& l'autre , que Rubens , dont on faisoit tant de cas , ne pouvoit cependant se passer de leurs secours pour peindre le paysage & les animaux , qui contribuoient à l'embellissement de ses ouvrages. Rubens , informé de cette conversation , peignit aussitôt de grands tableaux de chasse , dans lesquels il représenta plusieurs animaux & de très-beaux paysages : alors il leur dit : — « vous n'êtes que des ignorans ; quand je » me fers de vous , c'est pour aller plus » vite : je viens de vous faire voir que je » fais m'en passer , & que je suis votre » maître en tout ». —

Un Peintre , nommé Brendel , entêté de l'Alchymie , vint trouver Rubens , & lui proposa de s'associer avec lui pour la découverte du grand-œuvre , à laquelle il se prétendoit sur le point d'atteindre. — « Vous êtes venu trop tard , lui dit Rubens ; vingt ans plutôt , j'aurois pu être » tenté de la fortune que vous m'offrez ; mais » je possède ce qui n'est encore que l'objet » de vos recherches ; oui , mes pinceaux » m'ont fait trouver depuis long-temps la » pierre philosophale ». —

Marie de Médicis , Reine de France , aimoit infiniment la conversation de Rubens : on prétend qu'elle ne le quitta point pendant tout le temps qu'il peignit les

deux tableaux qu'il a faits au Luxembourg (1).

Cette Princesse voulut un jour lui faire voir les Dames de sa Cour, afin qu'il jugeât de leur beauté. Rubens les ayant toutes considérées attentivement ; — « il faut, » dit-il, en montrant la plus belle, que « ce soit-là Madame la Princesse de Guémené : » — c'étoit elle en effet ; & , sur ce qu'on lui demanda s'il la connoissoit, il répondit qu'il n'avoit jamais eu l'honneur de la voir, & qu'il n'avoit soupçonné que c'étoit elle, que d'après le récit qu'il en avoit entendu faire.

Le Duc de Buckingham est le principal auteur de la grande considération que s'attira Rubens. Soit que ce Seigneur lui trouvât ~~de~~ qualités qui ne sont pas toujours le partage des Peintres célèbres ; soit qu'il fût conduit par des raisons de politique, il lui fit connoître combien il seroit à désirer qu'on terminât la mésintelligence qui régnoit depuis long-temps entre l'Espagne & l'Angleterre ; & l'engagea de porter l'Infante (2) à des vues de réconciliation.

(1) Rubens peignit à Anvers les autres tableaux de la Galerie de ce Palais.

(2) Isabelle, veuve de l'Archiduc Albert, Gouvernante des Pays-Bas.

L'ame sensible de Rubens applaudit aux projets pacifiques du Duc de Buckingham, & les développa à l'Infante, avec cette chaleur qu'inspire l'amour de l'humanité. Isabelle crut devoir envoyer Rubens au Roi d'Espagne, son frère, avec commission de proposer des moyens de paix. Philippe IV, frappé du mérite de ce nouveau Négociateur, le fit Chevalier, & lui donna la charge de Secrétaire de son Conseil-privé.

Pendant le séjour de Rubens en Espagne, Dom Jean Duc de Bragance, depuis Roi de Portugal, écrivit à quelques Seigneurs, pour les prier d'engager cet illustre Peintre à l'aller voir à Villa-Viciosa. Sensible à une invitation aussi flatteuse, Rubens entreprit le voyage. Mais le Duc, apprenant qu'il étoit parti avec un train magnifique, fut si épouvanté de la dépense qu'un tel hôte pourroit lui occasionner, qu'il envoya un Gentilhomme à sa rencontre, chargé de lui dire, qu'ayant été forcé de partir de Villa-Viciosa, pour une affaire importante, il le prioit de ne pas aller plus avant, & d'accepter cinquante pistoles pour le dédommager des frais du voyage. Rubens refusa l'argent, & répondit qu'il n'avoit pas besoin de ce petit secours; que, comptant demeurer quinze jours à la Cour du Duc de Bragance, il avoit apporté avec lui deux-mille pistoles, afin de les y dépenser.

Philippe IV crut ne pouvoir mieux confier qu'à Rubens les intérêts de sa couronne ; il le fit passer en Angleterre , décoré du titre de son Envoyé. L'Artiste s'acquitta de sa Commission avec tant d'habileté , qu'il eut enfin la gloire de conclure une paix durable , au gré des deux Puissances.

Le Roi d'Angleterre, Charles I, après l'avoir créé Chevalier de l'ordre de la Jarretière (1), illustra ses armes, en y ajoutant un canton chargé d'un lion ; & ôtant, en plein Parlement, l'épée qu'il portoit, il l'attacha au côté de Rubens : ce Prince lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, & d'un cordon enrichi de pierres précieuses.

Comblé de gloire & de richesses, Rubens se rendit de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la Clef d'or, créé Gentilhomme de la Chambre du Roi, & nommé Secrétaire du Conseil d'Etat dans les Pays-Bas.

Rubens fut enterré avec de grandes marques d'honneur. On porta devant son cercueil, un carreau de velours noir, sur lequel étoit une couronne d'or. La princi-

(1) Isaac Bullart, *Académie des Science & des Arts.*

pale Noblesse, le Clergé, les Artistes & les Amateurs s'empressèrent d'assister à son convoi.

Dans le dernier siège que soutint la Ville de Tournay, un boulet de canon passa au travers d'un tableau peint sur bois, par Rubens, & n'y fit d'autre mal qu'un trou régulièrement rond (1).

On voit aux Récollets de la Ville d'Ypres, un singulier tableau de Rubens : Jésus-Christ, tenant la foudre en main, veut abîmer l'Univers; mais Saint-François, prenant le genre humain sous sa protection, couvre le globe du monde avec son manteau.

Dans une église de Bruxelles, on voit un tableau de Rubens, dans lequel un Cardinal est revêtu d'une chasuble par les mains de la Vierge (2).

Bien des gens ne peuvent pardonner à Rubens, d'avoir représenté à Paris, dans la galerie du Luxembourg, Marie de Médicis, parlant d'affaires d'Etat entre deux Cardinaux & le dieu Mercure. On voit

(1) *Voyage pictor. de la Flandre & du Brabant*, pag. 29.

(2) *Ibid*, pag. 29.

encore avec peine dans la même galerie, des Néréides & des Tritons qui nagent devant les galères du Pape.

Dans la collection de Florence, on admire un tableau de Rubens, représentant *Saint-Marc*, qui a coûté à l'un des Grands-Ducs de Toscane, cent-mille écus.

La descente de Croix, peinte par Rubens, passe non-seulement pour son meilleur ouvrage; mais elle est encore regardée comme l'un des chef-d'œuvres de la Peinture. Rubens a représenté au bas de la Croix, les trois femmes qu'il a successivement épousées. Les rideaux qui voilent cet admirable ouvrage, sont cadénatés en plusieurs endroits, & ne se tirent qu'à prix d'argent (1).

ABRAHAM (*Abrahan*) JANSON, né à Anvers, environ l'an 1577.

LA gloire alloit couronner les efforts de ce Peintre; mais l'amour, s'emparant tout entier de son cœur, vint énerver ses talens: tel est le sort des ames foibles, tandis que celles des grands-hommes ne

(1) Coutume honteuse, que l'intérêt met en usage dans plusieurs Royaumes, qui nuit aux progrès des Arts, & que les Princes & les Souverains devraient s'empressez d'abolir.

trouvent dans l'amour qu'un nouvel aiguillon, qui les excite à s'illustrer, afin de se rendre plus dignes de l'objet qu'elles adorent. Janſon, follement épris d'une jeune perſonne, lui ſacrifia tout, juſqu'à l'envie de ſe diſtinguer dans ſa profeſſion; les ſoins, l'aſſiduité qu'exigeoit ſa maîtreſſe, faisoient couler ſes jours dans l'oïſiveté: il étoit loin de ſonger combien le temps eſt précieux, ſur-tout aux Artiſtes. Lortqu'il ſe vit au comble de ſes vœux, lorsqu'il eut épouſé celle qu'il idolâtroit, au lieu de revenir de ſon erreur, & de réparer par le travail les momens qu'il avoit perdus, il ſ'abandonna davantage à toute ſon ivreſſe. Dans l'excès de ſa paſſion, ne ſongeant qu'à procurer des amuſemens à l'aimable compagne qu'il venoit d'aſſocier à ſon ſort, il eut bientôt diſſipé tout ſon bien dans les fêtes & les plaiſirs.

Quel dut être ſon deſeſpoir, quand ſa chère épouſe, quand celle qu'il aimoit plus que ſa propre vie, fut en proie à l'indigence! Cependant ſes yeux ne s'ouvrirent point encore; il ne put convenir que ſa mauvaïſe conduite étoit la ſeule cauſe de ſon infortune; il en accuſa Rubens; auſſi injuſte que Corneille Schut, il ſoutint que le Public, trop enthouſiaſmé du mérite de ſon rival, ne rendoit point juſtice aux talens réels dont lui, Janſon, étoit certain d'être doué. Rem-

pli de jalousie & de fureur, il ôsa le défier de travailler avec lui en concurrence, & proposa des Juges pour décider à qui resteroit l'honneur du combat : ainsi Marfias eut la témérité de se croire l'égal d'Apollon. Mais Rubens se contenta de répondre, qu'il lui cédoit volontiers l'avantage, & que c'étoit au Public à leur rendre justice.

JACQUES (*Jacobus*) FOUQUIÈRES,
né à Anvers, l'an 1580, mort en 1621.

LOUIS XIII, non-content d'avoir fait à cet Artiste l'accueil le plus distingué, lui accorda encore des Lettres de Noblesse. Fouquières s'enorgueillit de se voir Gentilhomme, & ne voulut peindre que l'épée au côté; dans la crainte de déroger, il dédaignoit même souvent de manier le pinceau : sa vanité ridicule le plongea dans la misère, & le fit mépriser de tout le monde.

FRANÇOIS (*Frantz*) FRANCK, dit
LE JEUNE, *né à Anvers, l'an 1580,*
mort en 1640.

SANS laisser ralentir son feu par l'étude, Franck peignoit sur la toile tout ce qui lui venoit en pensée : — « le génie, » disoit-il, peut-il être renfermé dans la » prison des règles ? » —

Les intrigues amoureuses l'occupèrent autant que la Peinture , pendant son séjour à Venise. La maîtresse d'un noble lui plut , le charma ; il la suivoit par-tout , n'osant lui parler que des yeux. La Belle répondoit à ses tendres regards ; on cherchoit de part & d'autre le moyen de finir le roman ; mais le Noble s'aperçut de l'intrigue , & fit dire au galant Artiste de ne point s'exposer à sa vengeance. Rien n'est si expressif en Italie , que de pareils avertissemens. Franck trouva le conseil bon à suivre , & ne tarda point à quitter Venise , persuadé qu'il étoit plus raisonnable de faire briller sa prudence que son amour (1).

(1) D'Argenville , nouv. édit. in 8°. Descamps ne dit presque rien de cet Artiste. Nous croyons devoir observer que l'on compte jusqu'à neuf Peintres Flamands , qui ont porté le nom de Franck , tels que *Nicolas , Jérôme , François , Ambroise , Sébastien , Jean-Baptiste , Maximilien , Gabriel & Constantin Franck*. Tous les Francks ont aimé à finir leurs Ouvrages. Mais *Jean-Baptiste* les a de beaucoup surpassés. On cite de lui un petit tableau qui peut passer pour un chef-d'œuvre : il représente , entr'autres , un cabinet garni de tableaux dans lesquels on distingue parfaitement la manière des différens Maîtres , par le dessin , la composition & la couleur , malgré l'extrême petitesse des objets

GASPARD

GASPARD DE CRAYER, né à Anvers, l'an 1582, mort en 1669.

On est étonné du grand nombre d'Ouvrages faits par cet Artiste; cent tableaux d'autel au moins, sont une preuve de ses talens & de son extrême facilité (1).

Plus le mérite de Crayer engageoit à le combler d'honneurs, & plus cet Artiste estimable croyoit devoir refuser tous ceux qu'il ne devoit point à ses seuls talens. Il se démit d'une charge importante, & se retira, sans rien dire à personne, dans la Ville de Gand, afin de n'être considéré que comme Peintre.

Vandyck voulut lui rendre visite; &, pour ne pas le manquer, il imagina de le surprendre au lit. Comme il étoit très-matin, le domestique refusa d'éveiller son maître: Vandyck insista, & força le valet d'aller dire à Crayer que Vandyck étoit à Gand, & l'attendoit à sa porte. Ce nom frappa Crayer; il sauta promptement du lit, &, un bras seulement dans sa robe de chambre, courut au-devant de Vandyck, qui éclata de rire en le voyant

(1) *Voyage pittor. de la Flandre & du Brabant*, par Descamps, préf. pag. 16.

dans un si plaisant deshabillé, & voulut absolument le peindre dans ce désordre pittoresque (1).

JOSEPH VAN LIERRE, mort
vers 1583.

CET Artiste, dont les talens étoient estimés, renonça à la Peinture pour mieux se livrer à la réforme de Calvin, de laquelle il fut même un habile & zélé prédicateur.

HUBERT (*Hubertus*) GOLTZIUS,
né à Venlo, mort vers 1583.

CE Peintre qui a publié plusieurs, écrits très-goûtés des Savans (2), adoptant la manie pédantesque en usage aux quinzième & seizième siècles, donna des noms ensus à tous les enfans qu'il eut de son mariage.

HENRI VANDER BORGT, né
à Bruxelles, l'an 1583.

SI cet Artiste avoit la réputation d'ha-

(1) Descamps, *Vies des Peintres*, tom. 1, pag. 352.

(2) V. Descamps, tom. 1, pag. 129 — 30.

bile Peintre, il avoit encore celle du plus Savant antiquaire de son siècle: il a souvent donné son jugement sur des antiquités Grecques & Romaines, qui embarrassoient tous les Savans.

FRANÇOIS (*Frantz*) HALS, né à Malines, l'an 1584, mort en 1666.

VANDYCK alla exprès à Harlem, pour y voir Hals, qu'il eut beaucoup de peine à trouver chez lui, parce que Hals étoit presque toujours au cabaret. Enfin Vandyck, ne pouvant le joindre, prit le parti de lui faire dire que quelqu'un l'attendoit pour se faire peindre; dès que Hals fut arrivé dans sa maison, lieu du rendez-vous, Vandyck lui dit qu'il étoit étranger, qu'il vouloit son portrait; mais qu'il n'avoit que deux heures à lui donner. Hals prit la première toile venue, &, après avoir peint pendant quelque temps, il pria Vandyck de se lever pour voir ce qu'il avoit fait. Le modèle parut fort content de la copie, parla de choses indifférentes, & dit ensuite, sans affectation, que la Peinture lui paroissoit assez aisée, & qu'il avoit envie d'essayer à l'instant ce qu'il seroit capable de faire. Il prit alors une autre toile, & pria Hals de se mettre à la place qu'il venoit de quitter. Hals voulut bien

laisser satisfaire l'étranger; mais quelle fut sa surprise, lorsque Vandyck l'eût prié de se lever à son tour & de voir l'ouvrage qu'il venoit d'achever! Vous êtes Vandyck, s'écria-t-il en l'embrassant; & les deux Artistes se lièrent de la plus vive amitié.

MARTIN (*Mertin*) RICHARD, *né dans la Ville d'Anvers, l'an 1591, mort en 1636.*

TOUT ce que nous savons de singulier sur ce Peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement.

LUCAS VAN-UDEN, *né à Anvers, l'an 1595, mort en 1660.*

TOUT entier à son Art, Van-Uden s'arrachoit chaque jour des bras du sommeil avant le lever de l'aurore, & courroit aussitôt dans la campagne, saisir ces momens passagers & si rapides du lever du soleil, où cet astre brillant colore quelquefois de tant de manières les nuages qui l'environnent. Van-Uden rendoit avec la dernière vérité tous les effets de la Nature, & n'oublia jamais que la campagne est le véritable atelier des grands paysagistes.

On pourroit appliquer à Van-Uden ces vers charmans, qui ont été faits pour un autre Artiste :

Quand il peint une solitude ,
 J'entends murmurer les ruisseaux ;
 Eloigné de la multitude ,
 Je m'y plais au chant des oiseaux ;
 Sans trouble , sans inquiétude ,
 A l'ombre de ces vieux ormeaux ,
 J'entends gémir la tourterelle ;
 De la plaintive Philomèle ,
 Les sons intéressans attendrissent mon cœur.
 Que n'y vois-je briller l'image de ma Belle !
 Je chérissois trop mon erreur (1).

THÉODORE (*Theodorus*) ROMBOUTS ,
né à Anvers , l'an 1597 , mort en 1637.

NE pouvant égaler Rubens dans l'élévation du génie , Rombouts voulut au moins l'imiter dans la somptuosité des bâtimens : à l'exemple de ce Peintre , aussi riche que célèbre , il fit élever une belle maison dans la Ville d'Anvers ; mais les fonds venant à lui manquer lorsqu'elle n'étoit qu'à moitié construite , il se trouva hors d'état de la continuer. Rombouts sentit alors toute sa faute , & les railleries auxquelles il alloit se voir en bute : afin d'avoir un prétexte d'interrompre un ouvrage commencé

(1) D'Argenville , sup. in-4°.

trop imprudemment, il s'avisa de faire courir le bruit que le Grand-Duc de Toscane l'appelloit à Florence. Mais la mort le tira mieux d'affaire que toute son industrie : il mourut au milieu des expédiens qu'il étoit contraint d'employer.

ANTOINE VANDYCK, né à Anvers,
l'an 1599, mort en 1641.

LE Marquis d'Argens, Auteur d'un Livre intitulé *Réflexions Critiques sur les différentes écoles de Peinture*, met Vandyck au-dessus de tous les Peintres du monde.

Un jour que Rubens étoit sorti, afin d'aller se délasser par la promenade, selon sa coutume, Vandyck & plusieurs autres Elèves de ce grand Peintre, entrèrent dans le cabinet de leur Maître, pour y observer sa manière d'ébaucher & de finir; mais, en s'approchant trop étourdiment, l'un d'entr'eux effaça une partie du tableau qui étoit l'objet de leur curiosité. On pâlit à cet accident; l'un des jeunes gens prit enfin la parole : — « il faut, sans perdre de » temps, dit-il, risquer le tout pour le » tout; nous avons encore environ trois » heures de jour; que le plus habile d'entre-nous prenne le pinceau, & tâche de » réparer ce qui est effacé : pour moi, je

« donne ma voix à Vandyck ». — Tous applaudirent à ce choix ; Vandyck seul douta de la réussite. Pressé par les prières de ses camarades, & craignant lui-même la colère de Rubens, il se mit à l'ouvrage, & peignit si bien, que le lendemain Rubens, examinant son travail de la veille, dit, en présence de ses Elèves, & en parlant des endroits retouchés par Vandyck, saisi de crainte, ainsi que ses compagnons : — « voilà un bras & une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien ». —

Le cœur de Vandyck ne fut point insensible à l'amour ; charmé des attraits d'une jeune paysanne, il peignit, par égard pour sa maîtresse, deux tableaux d'autel, dans l'église du village où elle demeurait : il se représenta lui-même dans le premier, sous la figure de Saint-Martin, Patron de cette église. Dans l'autre tableau, qui avoit pour sujet la famille de la Vierge, il représenta sa maîtresse, & le père & la mère de sa jolie paysanne.

Henriette de France, Reine d'Angleterre, voyant un portrait de Calvin, peint par Vandyck, représenté en attitude d'écrire & les yeux attachés au Ciel, s'écria : — « il n'est pas étonnant que Calvin n'ait rien

» fait qui vaille, puisqu'il ne regardoit point
» à ce qu'il faisoit » (1).

Vandyck, passant à Courtray, les Chanoines le prièrent de leur peindre un Christ. L'Artiste disposa son tableau de manière qu'il devoit faire un grand effet de l'endroit élevé où l'on devoit le mettre. Lorsqu'il vint pour le placer, les Chanoines, voyant cet ouvrage de près, le trouvèrent épouvantable. Vandyck, consterné, fut traité avec le dernier mépris; on l'appella misérable barbouilleur; on lui dit que le Christ avoit l'air d'un porte-faix; que les autres figures ressembloient à des masques; & tous les Chanoines lui tournèrent le dos. Il resta seul avec un Menuisier & quelques Domestiques, qui crurent beaucoup le consoler, en lui disant d'emporter son tableau, & en l'assurant que tout ne seroit pas perdu, puisque sa toile pouvoit être employée à faire des paravens. Vandyck ne se rebuta point, il plaça son tableau, qui lui fut payé de fort mauvaise grace. Les Chanoines apprirent enfin qu'ils avoient un chef-d'œuvre de peinture, & crurent devoir à Vandyck une espèce de réparation: ils convoquèrent un Chapitre,

(1) Mélanges de Vigneul-Marville, (Dom Bonaventure d'Argonne) tom. 1, p. 224, édit. de 1725.

où ils arrêterent qu'il falloit écrire à Vandyck , & lui commander deux nouveaux tableaux. Mais Vandyck leur répondit sèchement , qu'ils avoient assez de barbouilleurs dans Courtray ; que pour lui , il avoit pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes , & non pas pour des ânes.

Vandyck eut lieu de se féliciter d'avoir passé en Angleterre. Charles I lui accorda une pension considérable ; lui payoit , en outre , une grande somme pour chacun de ses ouvrages ; le fit Chevalier du Bain , & lui donna son portrait enrichi de diamans , avec une chaîne d'or.

Par une générosité des plus singulières , Charles I porta l'attention pour Vandyck jusqu'à lui faire meubler superbement deux vastes hôtels , l'un d'hiver & l'autre d'été.

La dépense de Vandyck en Angleterre égaloit celle des plus grands Seigneurs. Son train étoit magnifique , les équipages nombreux & bien entretenus. Il recevoit à sa table les personnes de la première considération , & il avoit à ses gages plusieurs habiles Musiciens , qui redoubloient le charme & l'éclat des fêtes qu'il donnoit très-souvent.

Cet excellent Artiste épousa , à Londres ,

la fille du Lord Riſten , Comte de Gorre.

Mais , pour ſoutenir le rôle brillant qu'il jouoit à la Cour d'Angleterre , & pour fournir aux frais immenſes dans leſquels le jectoit ſa paſſion en faveur de l'Alchymie , Vandyck étoit obligé d'avoir toujours le pinceau à la main. Un travail trop actif & trop continu lui cauſa des incommodités qui abrégèrent ſes jours.

Vandyck , faiſant le portrait de la Reine d'Angleterre , dont nous avons parlé plus haut , cette Princeſſe ſ'apperçut qu'il ſoignoit beaucoup plus les mains que les autres parties du tableau , & lui demanda la raiſon de cette préférence ; il répondit , en badinant : — « Madame , je me ſuis moins » arrêté à rendre vos traits , parce que je » n'attends rien de votre viſage ; c'eſt de » vos belles mains que je ſerai récompensé » de mon travail ». —

Vandyck peignoit un jour le portrait de Charles I , tandis que ce Monarque ſe plaignoit aſſez bas au Duc de Norfolck , du mauvais état de ſes Finances. Le Roi , ſ'étant apperçu que Vandyck l'écoutoit , lui dit en riant : — « & vous , Chevalier , ſavez- » vous ce que c'eſt que d'avoir beſoin de » cinq ou ſix-mille guinées ? — Oui , Sire , » répondit-il ; un Artiste qui tient table ouverte pour ſes amis , & dont la bourse eſt

» toujours au service de ses maitresses, ne
 » sent que trop souvent le vuide de son
 » coffre-fort ». —

Cet Artiste a peint le même Prince, au milieu de sa famille, armé de pied en cap & de grandeur naturelle. On remarque dans ce tableau une chose assez bizarre : la Reine y paroît occupée à rajuster la pièce la moins honnête de l'armure du Roi son époux,

. Cet endroit délicat,
 Où la cuirasse à l'éguillette est jointe (1).

Un des amis de Vandyck lui demandant pourquoi il se pressoit tant de finir ses ouvrages, tandis qu'il croyoit autrefois ne pouvoir jamais trop les soigner; cet Artiste lui répondit : — « après avoir long-temps travaillé pour ma réputation, il est juste que je travaille aussi pour ma cuisine ». —

JEAN (*Johann*) WYNANTS,
 né l'an 1600.

WYNANTS, célèbre Peintre en paysage, cachoit, avec un soin extrême, son

(1) V. le Livre intitulé *Londres*, par M. Grosley, tom. 3, pag. 11. Il paroît depuis peu une nouvelle édition de cet ouvrage à Paris, chez la veuve Duchesne, en quatre vol. in-12.

peu d'habileté pour dessiner les figures. Ses meilleurs amis même ignoroient qu'il eût besoin de recourir à quelque autre Artiste ; mais il se trouva un jour forcé de découvrir son incapacité. Un Bourguemestre , après lui avoir acheté deux tableaux , exigea qu'il retouchât sur le champ aux figures , & qu'il en ajoutât même une nouvelle. Qu'on juge de l'embarras & de la douleur du Peintre , qui se vit contraint d'appeler publiquement une main étrangère à son secours.

Wynants , étant un jour d'Été à table avec plusieurs de ses amis , leur proposa un divertissement extraordinaire ; son idée fut applaudie , & l'on choisit pour le lieu de la scène , l'étang d'un vaste jardin , où l'on construisit , à la hâte , avec du gazon , un petit fort à quatre bastions , entouré d'un fossé plein d'eau. Douze assaillans se mirent en caleçon & s'armèrent de seringues ; douze autres champions , habillés aussi à la légère , se postèrent dans le fort , entreprirent de le défendre avec des armes pareilles à celles de l'armée ennemie. On s'attaqua , on se défendit , on fit des sorties soutenues vigoureusement. Enfin , après deux heures de combat , la place capitula , & la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre. Cette plaisanterie fut très bien

conduite ; on eut lieu de s'appercevoir , au bon ordre qui régna , qu'il se trouvoit , outre l'industriel Wynants , quelque Militaire parmi les convives.

ARNOUD (*Arnhold*) MYTENS , né à Bruxelles , mort en 1602.

LE jeune Mytens , ardent à chercher des modèles , s'avisa d'enlever , pendant la nuit , le corps d'un homme qui venoit d'être pendu. Le père de Mytens , informé de cette action inconsidérée , & craignant les suites qu'elle pouvoit avoir , alla trouver le premier Magistrat de la Ville , & le pria de pardonner à son fils cette folie de jeunesse. Elle fut excusée en effet ; mais les railleries qu'elle attira chaque jour à Mytens , l'obligèrent à quitter le Brabant , & à se rendre en Italie , où il se fit une grande réputation.

PHILIPPE *van* CHAMPAGNE (*), né à Bruxelles , l'an 1602 (**), mort en 1674.

CET Artiste joignoit à ses talens une

(*) Le nom de cet Artiste n'a rien de Flamand , ce qui pourroit faire croire que son père fut d'origine François , ou que l'on aura francisé le nom de ce Peintre.

(**) Félilien dit en 1601.

piété exemplaire ; & son attachement à la Religion le lia d'une manière intime avec les fameux Solitaires de Port-Royal.

Il pouffoit la modestie & la délicatesse jusqu'au point de ne faire aucuns tableaux dont les figures fussent entièrement nues. Par un autre scrupule, il refusa de peindre le portrait d'une demoiselle qui entroit au Couvent des Carmelites, parce qu'il auroit fallu travailler le Dimanche.

Champagne ne perdoit pas un moment de la journée, & se levoit dès quatre heures du matin. Il disoit à ses Elèves : — « Vous devez déjeuner sans quitter l'ouvrage ; & la recreation qu'il faut prendre après le dîner, c'est le temps de descendre l'escalier pour aller à l'endroit du travail », —

Il peignoit si facilement, que, s'étant trouvé en concurrence avec plusieurs Peintres, pour un tableau de Saint-Nicolas, il fit le tableau, & le plaça dans la Chapelle qui lui étoit destinée, pendant que ses Confrères n'en traçoient encore que le plan (1). Chacun en fut très-surpris ; & , comme l'ouvrage se ressentoit un peu de l'extrême diligence avec laquelle il venoit d'être fait, quelque Critique écrivit à Champagne pour

(1) La vie du Tintoret offre un trait pareil. V. son article, *Peintres Italiens*, année 1512, p. 373 — 73

lui demander combien il vendoit un cent
de Saint-Nicolas (1).

Les talens de cet Artiste lui procurèrent en France l'accueil le plus distingué. La Reine, mère de Louis XIII, avoit pour lui une estime particulière. Le Cardinal de Richelieu, jaloux de grossir le nombre de ses partisans, s'efforça d'enlever à la Reine un serviteur aussi fidèle. Champagne fut inébranlable, & répondit, en refusant les offres brillantes d'une grande fortune : — « Je » borne toute mon ambition à devenir le » premier dans mon Art ; ainsi, je n'ai rien » à desirer de son Eminence, puisqu'il lui » est impossible de me rendre le plus habile » Peintre ». —

Un jour que Champagne peignoit la Reine sa protectrice, quelques Dames de la Cour prétendirent qu'il ne saisissoit point la ressemblance de son modèle. Champagne prit aussi-tôt sa palette ; & , feignant de se servir de couleurs, il passa plusieurs fois son pinceau sur la tête du portrait de la Reine. Les Dames s'applaudirent alors de leur discernement, louèrent le Peintre, & convinrent que le portrait retouché étoit devenu très-ressemblant.

(1) D'Argenville.

MARTIN (*Mertin*) DE VOS, né à Anvers, environ l'an 1534, mort en 1604.

LA marque de cet Artiste est originale : il peignoit ordinairement au bas de ses tableaux, en petit, un Singe & un Renard, assis & se regardant l'un l'autre, entre lesquels il mettoit un D, & au-dessous le mot *figuravit*. La raison de cette bizarrerie est une autre bizarrerie elle-même ; c'est parce que *Martin*, en Flamand, signifie *Singe*, & *Vos*, Renard.

DANIEL VANHEIL, né l'an 1604.

VANHEIL a peint avec tant d'art & de vérité, des incendies, des Villes embrâsées, qu'on disoit, de son temps, qu'il ne manquoit à ses tableaux que la chaleur (1).

• JEAN (*Johann*) LIEVENS, né à Leyde, l'an 1607.

IL y eut dans la Ville de Leyde une émeute considérable, en 1618, qui causa beaucoup de désordres. Tandis que tout le monde se sauvoit ou prenoit les armes, le

(1) Il ne s'agit point ici d'un ouvrage de littérature ; on vouloit dire qu'il ne manquoit plus que de sentir la chaleur, l'ardeur du feu si bien peint par Vanheil.
jeune

jeune Lievens resta seul dans sa chambre, vivement occupé à dessiner, & ne s'aperçut point, pendant trois jours, du danger où il étoit exposé (1).

ERASME (*Erasmus*) QUELLYN ou QUELLINUS, né à Anvers, l'an 1607, mort en 1678.

QUELLYN enseigna long-temps la Philosophie avant que de songer à la Peinture. Reçu dans la maison de Rubens comme bel-esprit & homme de lettres, il sentit son génie s'enflammer à la vue des tableaux de ce grand Peintre, & quitta bientôt, avec succès, sa chaire de Professeur, pour le pinceau & la palette.

ADRIEN (*Adrian*) BROOR, ou BRAUWER, ou BRAUR, né à Oudenarde, l'an 1608, mort en 1640.

CONDUIT par le seul instinct de la Nature, Broor, à peine sorti de l'enfance, s'occupoit à représenter des fleurs & des oiseaux, sur de petits morceaux de toile; & sa mere, pour subsister, les vendoit aux femmes de la campagne, qui les employoient à leur parure.

François Hals, habile Peintre, passa par hasard dans l'endroit où demeuroit le jeune

(1) La vie du Parmesan offre un trait à-peu-près semblable. V. ci-dessus, p. 365.

Broor, & , frappé de ses talens naissans, il lui proposa de l'instruire. Broor, charmé de cette heureuse rencontre, ne balançoit point à le suivre. Mais ce qu'il regardoit comme un extrême bonheur, fut pour lui, pendant long-temps, la source d'une infinité de chagrins & de peines. L'avarice de Hals & de sa femme les portoit à profiter des talens du jeune infortuné dont ils paroissent généralement plaindre le triste sort. Dès qu'ils l'eurent en leur pouvoir, ils se mirent à l'excéder de travail, & le faisoient presque mourir de faim. Maigre, exténué, à peine avoit-il la figure d'une créature humaine; les haillons dont il étoit couvert, achevoient de lui donner l'air du dernier misérable. Tandis qu'il manquoit du nécessaire, les petites tableaux auxquels il travailloit jour & nuit, étoient vendus secrètement un très-grand prix. L'avidité de ses Maîtres ne faisant que croître à mesure qu'elle trouvoit le moyen de se satisfaire, ils l'enfermèrent dans un grenier, afin qu'il pût produire un plus grand nombre d'ouvrages.

Cette séparation inspira de l'inquiétude ou de la curiosité à ses camarades, Elèves de Hals, qui épièrent le moment de son absence, pour découvrir ce que faisoit Broor dans sa prison. Ils montèrent chacun à leur tour; & , par une petite fenêtre, ils virent avec surprise que cet Elève, pauvre & mé-

prisé, étoit un Peintre habile, qui composoit de fort jolis tableaux. Un de ces jeunes gens lui proposa de peindre les *cinq sens*, à quatre sous la pièce. Broor y réussit si bien, qu'un autre lui demanda les *douze mois de l'année*, au même prix.

Notre prisonnier se trouvoit très-heureux, & regardoit comme une bonne-fortune la vente des petits sujets qu'il traitoit à la dérobée & dans quelques momens de loisir. Mais les profits considérables que ses Ouvrages rapportoient, déterminèrent Hals & sa femme à l'observer de si près, qu'il ne lui restoit plus une seule minute dont il pût disposer; la surveillante sur-tout, non satisfaite de l'épuiser de travail, diminuoit encore chaque jour le peu de vivres destinés pour sa subsistance.

Cette situation affreuse alloit enfin le mettre au désespoir, lorsqu'un de ses camarades lui conseilla de se sauver, & lui en facilita même les moyens. Dépouvé de tout & presque nud, Broor erra dans la Ville, sans savoir où il alloit, ni quel seroit son sort. Après avoir long-temps marché, il s'arrêta dans la boutique d'un Marchand de pain d'épice, en fit provision pour toute la journée, en dépensant l'argent qu'il possédoit, & courut se placer sous les orgues de la grande église. Pendant qu'il cherchoit dans son imagination comment il se procureroit

un état moins malheureux, il fut reconnu par un particulier, qui le ramena chez son Maître, lequel s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour le retrouver, & promit de le mieux traiter à l'avenir.

Hals se piqua de tenir parole; il lui acheta un habit à la fripperie, & le nourrit un peu mieux. Broor, encouragé, se mit à travailler avec plus d'ardeur; mais toujours au profit de son hôte, qui vendoit fort cher des tableaux qu'il avoit presque pour rien. Broor ignoroit seul ses talens, & les ressources qu'ils lui auroient procurées. Instruit enfin par ses camarades du prix de ses tableaux, il s'échappa plus adroitement que la première fois, & se réfugia dans la Ville d'Amsterdam, où il arriva dénué d'amis & d'argent. Son heureuse étoile le conduisit chez un honnête Marchand de tableaux, qui lui accorda un asyle. Qu'on juge du plaisir avec lequel Broor apprit que ses ouvrages étoient connus dans Amsterdam, & qu'ils se vendoient un prix considérable.

Il en auroit peut-être douté, si un Amateur ne lui eût donné environ cent ducats d'un de ses tableaux. Aussi-tôt que Broor, qui avoit demandé cette somme en tremblant, se vit possesseur d'un tel trésor, il le répandit sur son lit, &, transporté de joie d'avoir tant d'argent, il se roula dessus.

Dix jours passés dans la débauche, avec

des gens de la lie du peuple, lui firent bientôt trouver la fin de ses richesses. Il revint ensuite, joyeux & content, chez le Marchand de tableaux où il logeoit, qui lui demanda ce qu'il avoit fait de son argent : — « Je m'en suis heureusement débarrassé, » répondit-il, afin d'être plus libre ». —

Cette alternative de travail & de dissipation, fixa le plan de sa conduite pour tout le reste de sa vie. Il ne songeoit à prendre le pinceau que lorsqu'il n'avoit plus d'argent. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, après avoir bien bu avec eux. Son atelier étoit ordinairement dans un cabaret, où il lui arrivoit souvent d'être obligé, pour payer sa dépense, d'envoyer vendre ses Ouvrages aux Amateurs.

Broor se livroit à un tel enthousiasme, en travaillant, qu'on l'entendoit souvent parler Espagnol, Italien ou François, comme s'il eût été avec les personnages qu'il peignoit (1).

Rien de plus amusant que les aventures que Broor éprouvoit chaque jour. Dans une de ses courses, il fut entièrement dépouillé par des voleurs. N'ayant point d'argent pour

(1) Le Dominiquin éprouvoit à-peu-près le même enthousiasme. V. *Peint. Ital.* ann. 1581, p. 426,

se former une nouvelle garde-robe , il imagina de se faire un habit de toile , sur lequel il peignit des fleurs dans le goût des robes indiennes. Les Dames y furent trompées , & s'empresèrent d'avoir une étoffe & un dessin pareils. Broor s'avisa , pour les désabuser , de monter sur un théâtre , à la fin d'une Pièce ; & , prenant une éponge imbibée d'eau , il effaça , devant elles , toutes les peintures de son habit.

Lorsque la guerre désoloit entièrement la Flandres , Broor eut envie d'aller à Anvers. Malgré les représentations de ses amis , il ne put résister à son impatience , & fut pris dans cette Ville pour un espion. Renfermé dans la Citadelle , il eut le bonheur d'y rencontrer le Duc d'Arenberg , qu'il informa de sa profession. Le Duc , qui recevoit quelquefois la visite de Rubens , pria ce grand Artiste de faire donner à un prisonnier tout ce qu'il falloit pour peindre. Rubens n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le tableau que fit le prétendu espion , qu'il s'écria : *Ce tableau est de Broor !* & voulut absolument le payer six-cents florins.

Rubens employa tous ses amis pour tirer Broor de prison ; il se rendit même sa caution ; & , ayant obtenu son élargissement , il l'habilla , s'empressa de le loger , & lui donna sa table. Loin de répondre à tant de soins généreux , Broor se sauva précipitamment

de la maison de son illustre bienfaiteur, afin de jouir de sa liberté.

Broor s'aperçut enfin que ses parens le méprisoient, parce qu'il étoit toujours mal vêtu. Sensible aux marques de leur dédain, il acheta un habit de velours fort propre. Un de ses cousins, le voyant si bien mis, le pria de venir à ses noces. Broor ne manqua pas de s'y rendre; &, comme pendant le repas la compagnie loua le bon goût & la propreté de l'habit de notre Peintre, il prit un plat rempli de fausse, le répandit entièrement sur lui, & barbouilla de graisse toute sa belle parure, en disant qu'elle devoit faire bonne-chère, puisqu'elle seule étoit invitée, & non pas sa personne.

Après cette équipée, il jeta son habit au feu, en présence des convives, & alla se renfermer dans un cabaret, où la pipe & l'eau-de-vie lui tenoient lieu des richesses & des grandeurs de ce monde.

Las de ne tenir à rien, Broor se retira chez un Boulanger de Bruxelles, dont la femme étoit jolie. Il fut se faire aimer & de la femme & du mari, singularité qui arrive tous les jours. Ce Boulanger (1), qui

(1) V. son article ci-après; c'est *Joseph van Craesbeke*.

faisoit aussi le métier de Brocanteur, logeoit, nourrissoit son nouvel ami. Broor, par reconnoissance, lui apprenoit à peindre, & rendoit à la dame d'autres services. La liaison entre ces deux hommes, fut tellement intime, leur caractère avoit tant de ressemblance, qu'ils se quittoient à peine un seul instant. Ils poussèrent leurs communs désordres jusqu'à se compromettre avec la Justice; accident qui les obligea de prendre la fuite.

Après avoir erré pendant quelque temps, Broor revint à Anvers: réduit à la dernière misère, il y tomba malade, & n'eut d'autre asyle que l'Hôpital, où il mourut au bout de deux jours.

Rubens l'honora de ses larmes, fit retirer son corps du cimetière dans lequel il avoit été enterré, le fit inhumer de nouveau avec une pompe éclatante; & la Ville d'Anvers lui éleva un tombeau magnifique (1).

JOSEPH VAN CRAESBEKE, né à
Bruxelles, vers l'an 1608.

CRAESBEKE devint Peintre, après avoir été long-temps Boulanger, & dut à

(1) Des Auteurs attribuent toute la dépense à Rubens; & d'autres aux Amateurs & aux Magistrats de la Ville d'Anvers. V. Félibien, d'Argenville Descamps, &c. &c.

Broor, que le hasard fit aller loger chez lui, cette heureuse métamorphose. Dès qu'il avoit vuïdé son four, il se rendoit auprès de son ami, examinoit attentivement la manière d'ébaucher & de finir ses tableaux. Les deux amis alloient ensuite au cabaret, où ils passaient une partie de la nuit à boire & à fumer. Quand Craesbeke crut avoir assez joué le rôle de simple observateur, il voulut manier le pinceau, & fut bientôt approcher des talens de son Maître, dont il n'avoit point eu de peine à suivre les mœurs.

Craesbeke avoit une jolie femme, ainsi que nous l'avons déjà dit. Jaloux, avec raison, de sa chère moitié, il chercha les moyens de s'assurer si elle l'aimoit, s'imaginant bonnement qu'une femme ne trompe jamais celui même qui possède une place dans son cœur. Quoi qu'il en soit, voici l'expédient dont il s'avisa. Il se peignit sur la poitrine une plaie considérable, & parut avoir une chemise ensanglantée; il mit encore un couteau à côté de lui, teint aussi d'une couleur rouge. Après avoir pris toutes ces mesures, il fit des cris lamentables, comme s'il eût été près d'expirer. Sa femme monta aussi-tôt dans la chambre où il étoit; & l'effroi que lui causa le spectacle qui s'offrit à ses yeux, étant propre à émouvoir la sensibilité de son

ame , elle donna tant de marques d'une vive douleur , que Craesbeke fut pour jamais guéri de sa jalousie , & se regarda comme le plus heureux des époux.

Ce Peintre avoit une étrange manie : il se plaisoit à se représenter sous des aspects tout-à-fait ridicules. Avant de faire son portrait , qu'il a peint plusieurs fois , il étudioit devant un miroir des grimaces extraordinaires ; & c'étoit de la sorte qu'il rendoit ses traits sur la toile. Souvent encore , pour se donner dans ses tableaux un air plus bizarre , il se représentoit avec un large emplâtre sur l'œil , & la bouche ouverte d'une manière effroyable (1).

JEAN (*Johann*) ASSELYN , né l'an
1610 , mort en 1660.

LA Société des Peintres Flamands , établie autrefois à Rome (2) , gratifia cet Artiste du sobriquet de *Krabbette* , parce qu'il avoit la main droite torse & les doigts recourbés. Mais on ne croiroit pas , en voyant les Ouvrages de ce Peintre , qu'ils viennent d'une main estropiée.

(1) Descamps , tom. 2 , pag. 139.

(2) V. ci-dessus le Parag. XVI , pag. 116—17. Il n'est point parlé de Jean Asselyn dans Descamps ; à moins que ce ne soit Jean van Assen , né à Amsterdam. V. tom. 2 , pag. 441.

Un jour qu'Asselyn dessinoit aux environs de Venise, il fut abordé par deux aimables pèlerines, curieuses de savoir à quoi il s'occupoit ainsi, seul & au milieu de la campagne. Elles commencèrent par le louer sur son ouvrage. La conversation s'animant ensuite, le Peintre s'enhardit à leur demander le sujet de leur pèlerinage. — « Nous sommes Allemandes, répondit la plus jeune; notre père, qui s'est remarié, inspiré par les conseils d'une belle-mère, veut nous forcer à prendre le voile. Ma sœur & moi, qui n'avons nulle vocation pour le couvent, après avoir inutilement représenté nos raisons, nous avons pris le parti de quitter la maison paternelle, munies de nos bijoux & de nos effets les plus précieux. — Eh! ne craignez-vous pas, belles comme vous êtes, s'écria le Peintre, quelque fâcheuse rencontre? — Non, dirent-elles en riant, nous nous sommes vouées à la déesse de Cythère, pour trouver chacune un bon mari; & nous marchons dans cette confiance. — L'occasion étoit des plus séduisantes, surtout pour notre Artiste, libre de tout engagement; mais l'amour de son Art le fit triompher des charmes des jolies pèlerines. Craignant de ne pouvoir se livrer à des études nécessaires, il les laissa partir, non sans soupirer tout bas d'un effort si pénible.

DAVID TENIERS, *dit* LE JEUNE,
né à Anvers, l'an 1610, mort en 1694

LA quantité de tableaux peints par Teniers le Jeune, est surprenante; aussi disoit-il quelquefois, en plaisantant: — « pour rassembler tous mes Ouvrages, il faudroit une galerie de deux lieues de longueur ». —

Dom Jean d'Autriche voulut que David Teniers lui apprît à peindre: ce Prince vivoit familièrement avec l'Artiste, & logeoit même souvent dans sa maison. Pour lui marquer sa reconnoissance d'une manière aussi rare que distinguée, Dom Jean d'Autriche peignit l'un des fils de Teniers.

Plusieurs Princes l'honorèrent encore de leur amitié, & le comblèrent de bienfaits. L'Archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, & le fit Gentilhomme de sa chambre. La fameuse Christine, Reine de Suède, donna aussi son portrait à Teniers; le Prince d'Orange Guillaume, & l'Evêque de Gand, enfin tous les Seigneurs qui se piquoient de quelque goût pour la Peinture, firent un accueil favorable à ce célèbre Artiste (1).

Louis XIV seul n'aimoit point le genre

(1) V. *Dictionnaire des Beaux-Arts*.

de ce Peintre si agréable. Afin d'essayer à ramener le Monarque au goût pour l'art général, on plaça dans son cabinet plusieurs tableaux de Teniers; mais ce Prince ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il s'écria: *qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux.*

Comme il n'est que trop ordinaire que les Ouvrages des Peintres se vendent beaucoup plus cher après la mort de leurs Auteurs, Teniers le Jeune ne pouvoit tirer des siens le parti qu'il auroit désiré. Après avoir long-temps cherché quelque expédient, il ne vit rien de mieux, que de cesser de vivre en apparence. Afin d'exécuter son singulier stratagème, il s'absenta pendant quelque temps de la Ville d'Amsterdam, & fit répandre le bruit de sa mort. Pour donner plus de vraisemblance à la chose, sa femme & ses enfans prirent le deuil, & contrefirent les affligés. La ruse eut tout le succès possible; on vint en foule acheter, au poids de l'or, tous les tableaux du prétendu défunt.

LÉONARD VANDER KOOGEN, né à Harlem, l'an 1610, mort en 1681.

Ce Peintre menoit la conduite la plus régulière, même la plus scrupuleuse, & pouvoit à peine se résoudre de parler à une femme. La crainte que lui inspiroit le

beau sexe , fit naître l'idée d'une plaisanterie fort agréable.

Une demoiselle , très-connue dans la Ville où il demouroit , alla un jour demander à lui parler. Le domestique auquel elle s'adressa , instruit du tour qu'on vouloit jouer à son maître , avertit Koogen , qu'une jeune personne très-aimable venoit pour le demander en mariage. Le Peintre , naturellement timide , fut étourdi de cette plaisanterie , qu'il crut sérieuse , & n'auroit jamais sorti du coin de son feu , où il se tenoit alors , si on ne lui avoit remontré qu'il seroit extrêmement impoli de refuser une pareille visite. Vander Koogen , à demi convaincu , se rajusta le plus promptement qu'il lui fut possible , & vint trouver la personne qui l'attendoit dans une salle. La demoiselle débuta par le prier de lui garder le secret sur sa démarche , & loua ensuite le mérite de notre Peintre , qui répondit avec beaucoup d'embarras , & qui ne se doutoit point qu'on écouloit toute la conversation. La demoiselle en vint enfin au prétendu motif de sa visite : — « ma proposition va bien vous surprendre , » Monsieur , lui dit elle ; peut-être même » la trouverez-vous déplacée : pour moi , » elle me paroît des plus raisonnables , & » vous allez savoir sur quoi je me fonde. » Vous êtes estimé de ma famille , & je

» partage leurs sentimens à votre égard ;
 » vous me connoissez , & vous savez qui je
 » suis ; vous & moi nous vivons à notre
 » aise du bien que nos parens nous ont
 » laissé. Nos années passent rapidement , nos
 » amis meurent les uns après les autres , &
 » ce sont souvent les plus chers & les plus uti-
 » les que nous perdons. Pour nos parens , les
 » uns sont trop riches pour se lier avec nous ;
 » & les autres sont trop pauvres , & trou-
 » vent que nous vivons un trop grand nom-
 » bre d'années. Il vient donc un temps qu'on
 » est abandonné de tout le monde , & qu'on
 » a lieu de désirer une compagne , obligée ,
 » par attachement & par devoir , à ne jamais
 » nous quitter : ces différentes raisons m'ont
 » déterminée à me marier ; & , si je vous
 » conviens , je suis décidée à vous choisir
 » pour mon époux ». —

A ce discours si judicieux , le timide Van-
 der Koogen ne put répondre qu'en balbu-
 tiant : — « mais... Mademoiselle... mais...
 » tout cela me semble bien étrange. —
 » Consultez-vous , lui répliqua-t-elle en sou-
 » riant ; je vous ai ouvert mon cœur ,
 » sondez à présent le vôtre : quel que soit
 » le parti que vous preniez , nous n'en se-
 » rons pas moins bons amis ». — Le pau-
 vre Vander Koogen parut se troubler en-
 core davantage , & continua à ne parler
 qu'en balbutiant. — « Moi , me marier !

» s'écria-t-il. Eh bien ! oui.... mais cela
» me surprend beaucoup ». —

La demoiselle vit combien elle avoit déconcerté celui qui se croyoit déjà son futur époux , & tâcha de le remettre un peu. Elle lui repréSENTA tout doucement , qu'elle n'étoit pas venue pour le forcer d'accepter sa proposition ; mais seulement pour lui faire appercevoir ce qu'elle avoit de raisonnable ; & qu'il pouvoit y penser aussi long-temps qu'il le jugeroit à propos ; que cependant elle se flattoit de recevoir réponse le lendemain.

La jeune & maligne personne ne se fut pas plutôt retirée , après avoir si bien joué son rôle , que notre Peintre essuya mille plaisanteries de la part des gens qui venoient d'épier ce qui s'étoit passé. Quoiqu'ils eussent tout entendu , ils le pressèrent de leur apprendre ce qu'ils savoient aussi bien que lui. Vander Koogen garda le secret , comme il l'avoit promis , & ne prononça point un seul mot pendant le reste du jour , tant il étoit interdit , troublé , agité.

N'étant & voulant refuser , il passa la nuit sans pouvoir se livrer au sommeil. Son inquiétude augmentoit à mesure que le jour commençoit à paroître. Tout-à-coup il se leve , s'habille & sort , pour aller faire part à la demoiselle du résultat de ses réflexions ; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il

qu'il l'apperçoit devant lui ; il frémit , son courage l'abandonne , & il est sur le point de prendre la fuite. Par un généreux effort , il rappelle enfin ses sens , s'approche avec une espèce de hardiesse , & dit , d'un ton presque ferme : — « Mademoiselle , mal-
 » gré toutes les bonnes raisons que vous
 » m'avez alléguées , je ne puis me résoudre
 » à me marier. — Au moins , Monsieur ,
 » vous savez prendre votre parti » ; — dit la jeune personne , en feignant d'être fort mécontente , & ne pouvant qu'à peine s'empêcher de rire de l'extrême embarras qu'elle avoit causé à notre Peintre. Vander Koogen se retira tout gonflé d'orgueil , enchanté d'avoir terminé si heureusement une affaire , dans laquelle il s'imaginait que son esprit avoit beaucoup brillé (1).

GONZALES COQUES, né à Anvers,
 l'an 1618.

CE Peintre étoit très-bien fait , & avoit reçu de la Nature une physionomie aussi agréable qu'intéressante. Combien de Flamandes n'ont pu résister aux grâces & au mérite dont il étoit doué ! Pendant son séjour à la Cour de l'Archiduc Léopold , une jeune personne , entr'autres , éprouva qu'il est souvent dangereux de voir un bel

(1) Descamps , tom. 1 , pag. 179.

homme. Son cœur se rendit après de légers combats; & , sa passion faisant chaque jour de nouveaux progrès, elle mit en usage les regards, les minauderies, & même jusqu'aux avances, pour se faire aimer. Loin de résister aux agaceries dont il étoit l'objet, Gonzales fit éclater encore plus d'amour que la Belle n'en laissoit paroître. Les parens de la jeune personne voulurent arrêter cette intrigue, dès sa naissance; mais l'amante passionnée se sauva chez l'Artiste qu'on lui défendoit de voir, qui lui conseilla de s'habiller en Polonois, & de feindre de venir apprendre à dessiner. Elle soutint ce déguisement à merveille; & , animée du desir de plaire à son amant, elle fit des progrès considérables dans la Peinture.

Cependant, une Elève d'une aussi jolie figure ne pouvoit long-temps en imposer. Afin de la soustraire aux recherches de ses parens, Gonzales alla demeurer dans un village près d'Anvers, & changea même de nom.

On lui auroit volontiers donné pour épouse, l'objet de sa tendresse; mais malheureusement il étoit déjà marié. Ces gens qui se plaisent par-tout & en tout temps à répandre les mauvaises nouvelles, ne manquèrent pas d'informer la femme de notre Peintre, de toutes ses infidélités. Elle se joignit aux parens de la demoiselle, & découvrit bientôt le lieu

qui ser voit d'asyle aux deux amans. On alloit se porter contr'eux aux plus violentes extrémités, lorsque la fuite, seul parti qui leur restoit, assura leur tranquillité pour toujours. Ils se cachèrent si bien, qu'on ignore ce qu'ils sont devenus. Selon toute apparence le tendre Gonzales aura passé dans quelque Royaume voisin; &, vivant sous un nom inconnu, peut-être à l'aide d'une profession étrangère, il aura préféré les charmes de l'amour à la gloire dont il commençoit à se couvrir. Cet exemple doit faire trembler les jeunes Artistes qui se livrent trop à leurs passions.

JACQUES (*Jacobus*) FRANCQUAERT,
né à Bruxelles, vivoit vers l'an 1622.

COMME Francquaert étoit aussi habile dans la Mécanique que dans la Peinture, il inventa une petite machine d'acier, qui l'éveilloit dans la nuit à l'heure qu'il avoit résolu de se mettre à l'ouvrage, & qui allumoit en même temps sa chandelle.

Cet Artiste eut dans sa vieillesse la manie de cultiver des fleurs d'une espèce bizarre ou peu commune. Cette occupation, qui a ruiné autrefois tant d'amateurs de tulipes ou d'anémones, lui fit abandonner tout-à-fait la Peinture.

HERCULE ZÉGHERS, né

vers 1625.

CET excellent paysagiste, aussi habile Graveur que grand Peintre, peut être cité comme un exemple frappant de la fatalité qui poursuit souvent les meilleurs Artistes, & les empêche d'acquérir la célébrité qui leur est due. Quel est l'homme de génie, le Musicien, le Peintre, le Poète, qui puisse se flatter que la réputation dont il jouit, soit l'effet seul de son mérite? Ne la doit-il pas ordinairement à ses protecteurs, à ses amis, à des circonstances heureuses, & aux divers ressorts qu'il sait mettre en jeu?

Zéghers ne put s'attirer pendant sa vie aucune considération, sans doute parce qu'il étoit modeste, timide & peu fait aux manéges, que se permet, avec raison, l'homme à talens qui veut être prône. On ignore la patrie, l'année de la naissance & de la mort de ce Zéghers, dont le nom est placé pour toujours parmi ceux des plus célèbres Artistes.

Il travailloit en vain pour obtenir le suffrage des Amateurs; on préféroit à ses productions celles de quelques Peintres médiocres. Il se mit à graver à l'eau forte; tout ce qu'il fit d'admirable dans ce nouveau genre n'eut pas plus de succès. Vivement persuadé que les talens nous illustrent, & non l'intrigue, il composa, il grava & mit

au jour; & ses estampes furent portées chez les épiciers & les beurrières. Ne se décourageant point, Zéghers trouva le secret d'imprimer sur toile des paysages en couleurs. Cette découverte, aussi belle qu'ingénieuse, ne lui procura ni honneur ni profit, tant l'injustice de son siècle étoit acharnée contre lui ! Il fit un dernier effort ; il grava un paysage admirable , travaillé avec tout le soin possible , & porta la planche chez un Marchand d'estampes , qui n'eut pas de honte de lui en offrir la valeur du cuivre , & qui ôsa même lui conseiller de faire faire, avec ses planches , des boîtes à mettre du tabac à fumer. Zéghers , outré de dépit , sentit, peut-être pour la première fois , ce noble orgueil, qui annonce à l'homme de mérite sa supériorité , malgré les mépris dont l'ignorance l'accable. Il reprit sa planche , & dit en colère au Marchand , qu'un jour chaque estampe seroit vendue plus de ducats qu'il n'en offroit pour la planche même. L'événement a confirmé la vérité de cette prédiction.

Mais le malheureux Zéghers, qui ne devoit être célèbre que lorsqu'il n'existeroit plus, perdit enfin courage. Incapable de toujours soutenir l'aveuglement injuste de ses contemporains , il s'adonna au vin avec le dernier excès. Un jour qu'il rentroit chez lui tout-à-fait ivre, il tomba dans son escalier ; & cette

chûte , en lui ôtant la vie , mit fin à ses infortunes , & commença sa réputation.

HORACE PAULYN, *né vers 1643.*

PAR une de ces contradictions bizarres , assez ordinaires à l'esprit humain , & qui n'étonneront jamais le Philophe , le Peintre Paulyn eut des mœurs très-pures , & composa des ouvrages tout-à-fait licencieux. Il donna des preuves de la plus grande dévotion , & en même temps mit au jour des tableaux capables de faire rougir les libertins les plus décidés. Sa conduite extérieure édifioit , tandis que ses peintures surpassoient même en obscénités , celles de l'Arrétin.

La dévotion , poussée jusqu'à la folie , porta cet Artiste à former le projet d'un voyage à la Terre-Sainte. Ses discours mystiques & son fanatisme , au-lieu de révolter généralement tout le monde , lui procurèrent une société nombreuse , qui se mit aussi-tôt en voyage. Cette ridicule caravanne , dont Paulyn avoit l'honneur d'être chef , alla d'abord en Angleterre , ensuite à Hambourg , & fit sur sa route beaucoup d'autres prosélytes. Les coffres de cette nouvelle confrérie étoient remplis de croix & de bannières , qu'ils prétendoient sans doute arborer aux yeux des Infidèles. Plusieurs personnes vendirent tous leurs biens pour se joindre à ces ardens dévots. L'en-

l'enthousiasme alla si loin, que la femme d'un Boulanger crut faire une œuvre méritoire, en volant l'argenterie de sa maison, pour suivre ces nouveaux pèlerins.

L'évènement de cette pieuse entreprise ne fut point heureux. On vola les coffres & tout l'argent de la caravanne; & l'on ne fait ce que devint le Peintre extravagant, digne chef d'une troupe de fanatiques.

FRANCISQUE (*Franciscus*) MİLĒ ou MILET, né à Anvers, l'an 1644, mort en 1680.

AU lieu de peindre, Milet, établi en France, s'amusoit souvent à tailler des pierres, pour sa petite maison de campagne à Gentilli, près Paris.

On soupçonne que des Peintres François, jaloux de son mérite, abrégèrent ses jours par un poison qui le rendit fou.

JACQUES DENYS, (*Jacobus Dionysius*), né vers 1647.

QUAND ce Peintre revint de Rome, après y avoir resté plusieurs années, son entrée dans Anvers, sa patrie, fut une espèce de triomphe, décerné par les Artistes & les Amateurs, ses compatriotes: ils allèrent le recevoir à plus d'une lieue de la Ville, & l'accompagnèrent jusques chez lui. Que ce Peintre dut être sensible à de telles mar-

584 A N E C D O T E S

ques de distinction , d'autant plus flattantes , qu'elles lui étoient accordées par les gens de son Art, & dans le lieu même de sa naissance (1) !

FERDINAND VAN KESSEL, né
à Anvers, l'an 1660.

EXTRÊMEMENT confiant , sur-tout aux discours de ses amis , cet Artiste fut le jouet d'une *mythification*. Mais la crédulité est ordinairement produite par un esprit droit , qui ne voit dans les autres que la franchise dont il est animé. Kessel étant en Angleterre , Guillaume III lui ordonna de peindre un plafond , & d'y représenter des oiseaux. Un homme , fort attaché à la Maison d'Autriche , offrit au Peintre de lui fournir des idées pour ce plafond , & eut la malice de l'engager à représenter un Aigle au milieu des airs , entouré d'oiseaux qui lui rendoient hommage. On voyoit encore plusieurs emblèmes satyriques , qui faisoient entendre que tous les Princes de l'Europe devoient être soumis à l'Empereur , dont l'Aigle étoit le symbole. Le Roi d'Angleterre fut très-surpris qu'une pareille

(1) Barthélemi Spranger avoit joui de la même gloire , à laquelle un Artiste doit être d'autant plus sensible , qu'il est bien rare d'obtenir l'estime de sa patrie. Voyez ci-dessus , année 1546. p. 517.

DES BEAUX-ARTS. 385

peinture eût été faite chez lui. Kessel en fut quitte pour recommencer son ouvrage.

JEAN-ANTOINE (*Johann Anthon*)
VANDER LÉEPE, né à Bruges, l'an
1664, mort en 1719.

TOUT prouve que Léepe étoit né Peintre. Lorsqu'il alloit à l'école, il employoit les jours de récréation à voir dessiner; on ne pouvoit mieux le récompenser dans ses études qu'en lui donnant la permission de voir peindre, & qu'en lui permettant de manier aussi le pinceau.

On peut croire que Léepe a fait des progrès étonnans, dans un Art qu'il aima dès sa plus tendre enfance. Afin d'éloigner les importuns, & de satisfaire en même temps son goût pour les Belles-Lettres, il établit, pour règle générale, que personne ne seroit reçu dans son atelier, qu'à condition d'y lire un morceau d'histoire ou de poésie.

CHARLES (*Carl*) BREYDEL, né à
Anvers, l'an 1677, mort en 1744.

CET Artiste fut surnommé *le Chevalier*, parce qu'il est issu de la famille des *Breydel*, Bouchers à Bruges, qui passent pour être d'une ancienne noblesse, & qui furent annoblis, dit-on, il y a quelques siècles, par un Empereur, auquel ils rendirent des

services distingués. Ce qu'il y a de certain ; c'est qu'ils exercent leur métier sans déroger, qu'ils portent l'épée, & ont droit de chasse sur toutes sortes de gibiers (1).

Breydel se plaisoit à dépenser avec ses amis, tout ce qu'il pouvoit gagner. Le même jour qu'il eut fini deux tableaux, qu'on lui avoit donnés à retoucher, il dit à un Peintre de ses amis : — « voilà un » ouvrage qui doit me rapporter pres de » quatre louis ; c'est une bonne affaire ; je » veux vous payer la collation : » — cette partie fut acceptée, les deux amis sortirent ensemble, & allèrent au cabaret, où le vin & la bonne-chère ne furent point épargnés. Mais tandis que Breydel régaloit généreusement son confrère, dans l'espérance de recevoir bientôt de l'argent, un jeune enfant de la maison où il logeoit, barbouilloit horriblement les deux tableaux. Cet enfant avoit trouvé le cabinet de Breydel ouvert, & s'étoit piqué d'imiter ce qu'il avoit vu faire à l'Artiste. Qu'on se représente la douleur du Peintre, forcé de recommencer son ouvrage, & de jeûner deux ou trois jours, pour s'être trop tôt flatté qu'il alloit toucher le produit de son travail.

(1) Descamps, t. 4, p. 190. Nous avons aussi, à Paris, des Bouchers annoblis par Henri IV.

Mlle VERELST, née l'an 1680.

CETTE fille estimable peignoit en petit le portrait & l'histoire. Elle alla demeurer chez un oncle qu'elle avoit à Londres. A son arrivée dans cette Ville, sa tante & un ami l'accompagnèrent à la comédie. Quelques Seigneurs Allemands se trouvèrent dans la même loge. Frappés de sa beauté & de sa modestie, ils la louèrent entr'eux avec tant d'exagération, qu'elle se crut obligée de leur dire en Allemand : « — faire » avec tant d'excès l'éloge d'une jeune » personne en sa présence, c'est exposer » sa modestie. Je vous prie, Messieurs, » de vous souvenir que nous autres femmes, sommes soupçonnées d'être foibles, » quand on nous attaque par des louanges ». — On lui demanda pardon; mais on continua sur le même ton, en langue Italienne. Elle répliqua en la même langue, avec une grace infinie : un des Seigneurs Allemands dit alors en latin : — » Ménageons la délicatesse de cette jeune personne, qui est si digne de nos éloges ». — Mademoiselle Verelst, après l'avoir écouté, lui parla aussi en latin : — « les hommes, » dit-elle, nous ont ôté les honneurs & » les dignités; pourquoi voudroient-ils encore nous priver d'une langue qui peut » nous ouvrir l'entrée des Sciences » ? —

Ces jeunes Seigneurs gardèrent quelques instans un silence qui peignoit leur étonnement de la trouver aussi instruite. L'un d'entr'eux, prenant enfin la parole, la pria de leur permettre d'aller lui rendre chez elle l'hommage qu'ils devoient à son savoir & à son mérite. Mademoiselle Verelst leur apprit alors qu'elle étoit Peintre, & que son état l'obligeoit à recevoir, chez son oncle, tous ceux qui l'honoroient de leurs visites. Ces Seigneurs s'empressèrent de se faire peindre par une jeune personne qu'ils admiroient avec raison; & furent aussi charmés de son pinceau, que de ses grâces, de son esprit & de son érudition.

N..... CRIPU, né vers 1680.

CET Artiste passa une partie de sa vie à la guerre, en qualité de Lieutenant dans les Troupes d'Espagne. La Nature seule le rendit Peintre: il a fait des tableaux admirables, sans avoir même appris les premiers principes du dessin.

Une plaisante aventure manqua de faire mourir de peur cet ancien Militaire. Il se retiroit une nuit fort tard chez lui, la tête étourdie par les fumées du vin qu'il avoit bu, lorsqu'il se sentit tout-à-coup saisir par derrière, & crut appercevoir quelque chose de velu qui le terroit vivement. Epouvanté d'une attaque aussi impré-

vue, & ne définissant point à quel monstre il avoit affaire, il eut pourtant la force de se débarrasser, de tirer son épée & de fondre, en tremblant, sur le fantôme qui le glaçoit d'horreur. Notre Artiste parvint à faire tomber à ses pieds l'objet de son effroi, auquel il entendit rendre le dernier soupir. La frayeur, ayant dissipé les fumées du vin, il s'approcha du mort, & fut bien surpris, au lieu d'un homme ou d'un monstre redoutable qu'il croyoit avoir tué, de voir expirer un cerf. Prenant son parti, il traîna chez lui ce gibier, le coupa secrètement en pièces, & le sala ensuite, résolu d'en faire de bons repas.

Ce cerf appartenoit au Gouverneur de Bruxelles, qui chérissoit singulièrement cet animal, qu'on étoit venu à bout d'appri-voiser. Des que M. le Gouverneur apprit que son cerf avoit disparu, il entra dans une si grande colère, qu'il vouloit faire punir tous les gens. On parvint à le calmer; il se contenta d'ordonner une recherche exacte par toute la Ville. Les perquisitions furent inutiles. Le Gouverneur ne savoit contre qui s'en prendre, lorsque son Capitaine des Gardes lui promit de trouver le cerf, s'il permettoit de lâcher sa meute. Le Gouverneur ayant approuvé ce dernier expédient, les chiens coururent aussi-tôt à la maison de Crépu, y entrèrent tous, en

faisant un bruit épouvantable, renversant, culbutant les meubles. Notre Peintre, qui savoit déjà à qui avoit appartenu le cerf, & qui connoissoit l'humeur violente du Gouverneur, abandonna promptement & palette & pinceau, & se sauva par son grenier sur le toit des maisons voisines, en disant qu'il avoit commis un meurtre.

Le Gouverneur fut en effet désespéré, lorsqu'il apprit que son cerf étoit mort; mais les amis de Crépu allèrent le trouver, & lui contèrent comment la chose s'étoit passée. Il pardonna au Peintre, & ne put s'empêcher de rire de l'aventure.

VENCESLAS COBERGHE, *né dans la Ville d'Anvers, l'an.... mort en....*

VERSÉ dans toutes les Sciences, Coberghe fit souvent admirer l'universalité de ses talens. Il dessécha des marais, & parvint à rendre labourables des terrains jusqu'alors inutiles; plusieurs édifices furent aussi élevés par ses soins; & il étoit encore très-habile dans la connoissance des médailles.

Coberghe fit, pour la Ville d'Anvers, un Saint-Sébastien, & l'on exposa le tableau à l'admiration des connoisseurs. Dans le temps que le Public s'empressoit d'applaudir à la beauté de cet ouvrage, une main, conduite par la jalousie ou par l'envie de s'approprier l'objet de l'estime générale,

coûpa secrettement le visage de deux des principales figures , qu'elle fut détacher adroitement du tableau , sans que son larcin pût être découvert , quelques recherches qu'on en ait faites.

Fin du premier Volume.

ERRATA DU TOME PREMIER.

- P* Age 4 , ligne 14 , une ligne sur , lisez sur les contours de.
- P. 7 , lig. 12 , exposés , lis. opposés.
- P. 22 , lig. 3 , une preuve , lis. une autre preuve.
- P. 30 , lig. 22 , le Vasari , Auteur italien , aj. uiez Peintre.
- P. 40 , lig. 25 , tous Catons , lis. tout Caton.
- P. 64 , dern. ligne de la note , Secrétaire de l'Académie , ajoutez , Royale de Peinture.
- P. 86 , note 1 , Veter. monum , lis. Veter. Monum.
- P. 101 , lig. 14 , qu'il a , lis. il a.
- P. 111 , note 2 , Florentin , lis. Florent.
- P. 115 , note 1 , lig. 3 , lis. Parag. XXIV.
- P. 202 , lig. 2 , 36 ans , lis. 336 ans.
- P. 240 , dern. lig. rondo , lis. tondo.
- P. 244 , l. 1 , Bufamalque , lis. par-tout Buffalmaque.
- P. 293 , lig. 14 , Ghirlandaie , lis. Ghirlandaio.
- Idem.* lig. penult. la Ghirlandaio (la Guirlande) lis. il Ghirlandio (le faiseur de Guirlandes).
- P. 310 , dern. lig. Menchiate , lis. Minchiate.
- P. 323 , lig. 13 , Garosalo , lis. Garofano.
- P. 327 , lig. 11 , Aliéri , lis. Altieri.

Pag. 333, not. lig. 12, lisez :

Questo è quel Raffael, cui vivo, vima
Esser temé natura, e morto, estinta.

P. 349, lig. 13, Anchio, lis. Anch'io.

P. 361, lig. 1, le Rosso, lisez il Rosso.

P. 377, lig. 15, Canbiage, lis. Cambiage.

P. 389, lig. 2, Zuccéro, lis. Zuchéro.

P. 397, lig. 2, Saint-Pietro, lis. San-Pietro.

P. 403, lig. 1, montra en, lis. en montra.

P. 437, lig. 27, Zucci, lis. Zuchi.

P. 442, lig. 3, du Peiotte, lis. des Peintres.

P. 450, lig. 20, aussi, lis. encore.

P. 460, lig. 10, Camerano, lis. Camérino.

P. 475, lig. 23, le Cabrese, lis. il Cabrese.

P. 494, lig. 7 de la note, l'Abbé l'Avocat,
l'Abbé Ladvocat.

P. 513 lig. 18, Guérards, ajoutez, ou Gberard

P. 526, lig. 10, Van Cleef, lis. Van Clée.



T A B L E

A L P H A B E T I Q U E

E T R A C T U S

De tous les Peuples qui habitent
dans le Nord de l'Europe



4

A LPHABETIQUE. Les Peuples qui habitent
Océanique. Les Peuples qui habitent
p. 12. 13.
Aerog. Les Peuples qui habitent
en 1777. Les Peuples qui habitent
Aerog. Les Peuples qui habitent
à l'Est de l'Europe. Les Peuples qui habitent
p. 12. 13.
Albion. Les Peuples qui habitent



Les Peuples qui habitent
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe
dans le Nord de l'Europe

Tome I.

Pag. 333, not. lig. 12, lisez :

*Questo è quel Raffael, cui vivo, vinta
Esser temé natura, e morto, estinta.*

P. 349, lig. 13, Anchio, lis. Anch'io.

P. 361, lig. 1, le Rosso, lisez il Rosso.

P. 377, lig. 15, Canbiage, lis. Cambiage.

P. 389, lig. 2, Zuccéro, lis. Zuchéro.

P. 397, lig. 2, Saint-Pietro, lis. San-Pietro.

P. 403, lig. 1, montra en, lis. en montra.

P. 437, lig. 27, Zucci, lis. Zuchi.

P. 442, lig. 3, du Peintre, lis. des Peintres.

P. 450, lig. 20, aussi, lis. encore.

P. 460, lig. 10, Camerano, lis. Camérino.

P. 475, lig. 23, le Cabrese, lis. il Cabrese.

**P. 494, lig. 7 de la note, l'Abbé l'Avocat, lis.
l'Abbé Ladvocat.**

P. 513 lig. 18, Guérards, ajoutez, ou Gherards.

P. 526, lig. 10, Van Cleef, lis. Van Clée.



T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

E T R A I S O N N É E ,

*De tous les Peintres dont il est fait mention
dans cet Ouvrage, Tome I (*).*

A

• **A** E C H I O N , Grec , fleurissoit vers la CXII^e.
Olympiade. Il excelloit dans des sujets agréables.
pag. 15.

Aerts, (*Richard*) Flamand, né l'an 1482, mort
en 1577. Des Sujets de dévotion. p. 498—99.

Agresti, (*Livio*) Italien, Elève de Perin del Vague,
& que l'on croit l'inventeur de la manière de
peindre sur des planches d'argent. pag. 61.

Albane, (*Francesco*) Italien, né à Bologne, en

(*) Nous indiquons par un astérisque * les Artistes
dont nous n'avons parlé que par occasion. Nous croyons
devoir prévenir encore que les différentes manières
dont on écrit souvent le nom d'un même Artiste, peu-
vent nous avoir fait tomber dans quelque méprise,
aussi-bien que l'incertitude des dates, qui règne dans
les Historiens de la vie des Peintres. Mais il étoit très-
difficile, vu le genre de notre Ouvrage, qu'il ne nous

Tome I.

Pp

- 1578, mort en 1660. Le riant & le gracieux; pag. 414, 421—22.
- Albertinelli*, (*Mariotto*) Italien, né à Florence, mort vers 1520. Peintre fort obscur. p. 375—76.
- Amulius*, Latin, fleurissoit sous Néron, peignoit à Fresque. pag. 235—36.
- Androcide*, Grec, fleurissoit en la XCV^e. Olympiade. Il est peu connu. pag. 196.
- Angélique*, (*Fra Gio-Angelico*) Italien, né à Fiesoli, l'an 1387; mort en 1455. Il illustra plus l'Ordre des Dominicains par ses vertus que par ses talens, & ne peignoit que des Sujets de dévotion. tom. I, pag. 288—89; tom. II, pag. 326.
- Anonymes*. Grecs, tom. II, pag. 272—73. Italiens; tom. I, pag. 13*, (nous croyons que ce trait-là se rapporte à Raphael) 14*, 41, 42*, 96, 97*, 121—22*; tom. II, p. 274, 75, 76, 77. Flamands; tom. I, pag. 116, 17*, tom. II, pag. 295. Allemands; tom. I, pag. 118, 19*; tom. II, pag. 237, 38*, 76, 88. François; tom. I, pag. 98*, 99, 100*, 21, 22*; tom. II, pag. 278, 79, 80, 81, 82, 85, 87, 91, 92, 93, 94. Espagnols, tom. II, pag. 297. Anglois; tom. I, pag. 148—49*: tom. II, pag. 277*, (ce trait concerne peut-être Hogarth, dont plusieurs anecdotes curieuses nous sont parvenues trop tard). *Anonymes*, dont la patrie est

échappât point de fautes, malgré notre extrême attention à les éviter. Ce n'est que dans une seconde édition que nous pouvons rectifier nos erreurs, & réparer nos omissions. Nous avons déjà rassemblé quelques-unes de ces dernières; par exemple, des Anecdotes curieuses sur la vie de Manès, qui fut Peintre, quoiqu'il ne soit connu que pour le Fondateur de la fameuse Secte des Manichéens. Nous les aurions placées dans une addition à notre supplément, si la grosseur du Volume nous l'eût permis.

DES PEINTRES. 595

- incertaine : tom. I, pag. 58, 95, 96, 97, 101, 2, 3, & note 3 ; 41^{*} ; tom. II, pag. 77, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99.
- Apelle*, Grec, fleurissoit environ 336 ans avant J. C. il naquit dans l'Isle de Cos, & peignoit l'histoire & le portrait. pag. 8, 10, 11, à la note ; 22, 25, 101, 102, 20.
- * *Apollodore*, Grec, fleurissoit à Athènes, 408 ans avant J. C. Il fut le Maître de Zeuxis, & réunit le premier les grâces du coloris à la force du dessin. pag. 186.
- Anfaldi*, (*Gio-Andrea*) Italien, né dans l'État de Gênes, en 1584, mort en 1638. De grands ouvrages à fresque & à l'huile. pag. 431—32.
- * *Antiphile*, Egyptien, plus connu par la jalousie qu'il conçut contre Apelle, que par ses ouvrages. Cependant, Pline cite un assez bon tableau de cet Artiste. pag. 212—13.
- Antistius*, Latin, fleurissoit sous le règne d'Auguste. Il étoit ce qu'on appelle de nos jours un Amateur, & ne peignoit qu'en miniature. p. 235.
- Antoine de Messine*, (*Antonello da Messina*) né à Messine, vers l'an 1430. C'est le premier Italien qui ait peint à l'huile. pag. 260—64.
- Arconio* (*Mario*), Italien, né à Rome, mort sous le Pape Urbain VIII, âgé de 66 ans. Il fut meilleur Architecte que bon Peintre. pag. 446.
- Arellius*, Latin, fleurissoit avant Auguste, & peignoit sur-tout pour les temples. pag. 233—34.
- Aristide*, Grec, naquit à Thèbes ; fut contemporain d'Apelle, & le premier qui rendit sur la toile les passions de l'ame. pag. 19, 224—25.
- * *Aristodème*, l'un des premiers Peintres Grecs dont il soit fait mention dans l'histoire des Artistes. pag. 12.
- Aspertini*, (*Amico*) Italien, né à Bologne, l'an

1474, mort en 1552. Il étoit habile. pag. 391.
Asselyn, (*Jean*) Hollandois, né vers l'an 1610, mort en 1660. On le surnomma *Petit-Jean*. Son principal genre est le paysage. p. 570—71.

B

* *BACHELIER*, (*N . . .*) François, actuellement vivant. On lui doit en France l'établissement des Ecoles gratuites de Dessin. p. 63, 137; t. II, p. 316—17.
 * *Badalochi*, (*Sixto*) Italien, né dans le Parmésan, l'an mort en Son dessin est ferme & vigoureux; il est l'Elève d'Annibal Carrache. pag. 396.

Baccici, (*Jean-Baptiste Gaudi*, surnommé *le*) Italien, né à Gênes, l'an 1639, mort en 1709. Il a peint la coupole du Jésus à Rome, grande machine qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il excelloit aussi dans le portrait. Ses figures ont un relief étonnant, & il rendoit les raccourcis d'une manière supérieure; mais on lui reproche de nombreuses incorrections de dessin, & un mauvais goût dans ses draperies. Le Roi de France & M. le Duc d'Orléans ont chacun un tableau de ce Maître. pag. 467—72.

Baglioni, (*César*) Italien, né à Bologne, mort vers 1590. Le paysage, les ornemens, les fleurs, les fruits, les animaux, & la figure: il réussit dans ces différens genres. pag. 434—35.

Baldovinetti, (*Alexis*) Italien, né à Florence, l'an 1425, mort en 1499. A peint à l'huile & à fresque; il étoit un peu sec & dur. pag. 312.

Barbiéri, (*Paul-Antoine*) Italien, frère du Guerchin, mort en 1640. Bon Peintre de fruits, de fleurs & d'animaux. pag. 438—39.

* *Bargone*, (*Jacques*) Italien, né à Gênes, mort en Allez bon Peintre. pag. 364. . . .

DES PEINTRES. 597

Baroque, (*Frédéric*) Italien, né à Urbino, l'an 1528, mort en 1612. Il a fait beaucoup de portraits & de sujets d'histoire, & s'est distingué surtout dans les sujets de dévotion. Il a beaucoup approché de la douceur & des grâces du Corrège, & le surpasse par la correction du dessin. M. le Duc d'Orléans possède beaucoup de ses tableaux au Palais Royal. pag. 380—82.

* **Barroccio**, (*Frédéric*) Italien, né à Urbino, l'an mort en Il a peint des sujets de dévotion. pag. 170.

Bassan (*Jacques du Pont*, surnommé *le*) Italien, né l'an 1510, dans les Etats de Venise, mort en 1592. Son genre étoit les animaux, le paysage, & le portrait. Il a représenté beaucoup de sujets de nuit. Il exprimoit parfaitement la nature; mais il manquoit souvent de noblesse. pag. 367—68, 87.

Bassan, (*François*) fils aîné de Jacques Bassan, mort en 1594. Ses talens supérieurs le firent travailler à Venise dans le Palais Saint-Marc, en concurrence avec le Tintoret & Paul Veronese. pag. 368.

Bassan, (*Léandre*) frère puîné du précédent, mort en 1623. Il ne put égaler François son frère, pour l'histoire; mais il réussit parfaitement dans le genre du portrait. pag. 368—69.

Bartholomeo. ou *Frère Barthélémi de Saint-Marc*, Italien, né près de Florence, l'an 1469, mort en 1517. Ses principaux ouvrages sont à Rome & à Florence. Le Roi de France possède deux de ses tableaux. Ses figures sont gracieuses, & son coloris est doux & agréable. pag. 290—92.

Beccafumi, (*Dominique*) Italien, né à Sienne, l'an 1484, mort en 1549. Son *Saint-Sébastien* est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le Palais Borghèse à Rome. pag. 113, 263—65.

Beerings, (*Grégoire*) Flamand , né à Malines , l'an 1500. On connoît de lui des ouvrages en détrempe , qui annoncent qu'il avoit des talens. pag. 508.

Bellin, (*Gentil*) Italien , né à Venise , l'an 1421 , mort en 1501. Il a fait beaucoup d'ouvrages en détrempe , qui sont recherchés. p. 31, 259—60.

Bellin, (*Jean*) frère du précédent , né l'an 1422 , mort en 1512. Il répandit généreusement en Italie le secret de la peinture à l'huile. Ses sujets ordinaires étoient des vierges ; son dessin est de mauvais goût , & copie trop servilement la nature. p. 263.

Bernard de Bruxelles) Flamand , vivoit au XVI^e. siècle. Ses tableaux de chasses , où il peignit d'après nature l'Empereur Charles - Quint & les principaux Seigneurs de la Cour de ce Prince , lui ont fait beaucoup d'honneur. pag. 498.

Bernazzano , Italien , né à Milan , vivoit vers 1488. Excellent Paysagiste. pag. 344.

Bertusio, (*Jean-Baptiste*) Italien , né à Bologne , contemporain du Guide. Mauvais Peintre. pag. 419—20.

Bianchi, (*Pierre*) Italien , né à Rome , l'an 1694 , mort en 1739. Il embrassa tous les genres , histoire , payiages , portraits , animaux , marines ; & il peignit à l'huile , à fresque , & en détrempe. Ses meilleurs ouvrages sont à Rome. p. 490—91.

Bolognese, (*Jean-François Grimaldi* , surnommé *le*) Italien , né à Bologne , l'an 1606 , mort en 1680. Ses paysages sont excellens , le feuiller en est admirable ; on désireroit seulement que le ton en fût moins verd. Il a gravé à l'eau - forte plusieurs morceaux très-estimés. Il y a aussi de grands ouvrages de lui à Frascati & à Plaisance. pag. 446—47.

Bononi, (*N*) Italien. Il paroît que ce Bo :

noni doit être rangé dans la classe des bons Peintres. pag. 491—92.

Borghèse, (*Paul Guidotti*, surnommé) Italien, né à Lucques, l'an 1569, mort en 1629. Mauvais Peintre, pitoyable Poète, & passable Sculpteur. tom. I, pag. 480—81; tom. II, pag. 336—37.

Borgr, (*Henri Vander*) Flamand, né à Bruxelles, l'an 1528, (Descamps dit en 1583). On ne connoît aucun de ses ouvrages de peinture. pag. 546—47.

* *Brendel*, (*N . . .*) Flamand. Son nom peut être mal écrit, & nous ne le trouvons point dans Descamps, ni dans d'autres Auteurs. pag. 536.

Broor ou *Braover* ou *Braur*, (*Adrien*) Flamand, né à Oudenarde, l'an 1608, mort en 1640. Il s'est plu à représenter des *tabagies*, & rendoit la nature avec une vérité frappante. Ses tableaux sont rares & très-chers. pag. 561—68.

Breughel, dit *le Vieux*, (*Pierre*), Flamand, né près de Bréda, l'an 15 . . . mort en . . . Ses sujets ordinaires sont des marches d'armée, des attaques de coches, des danses & des noces, le tout orné de bons paysages, & rendu avec beaucoup de vérité. pag. 524—25.

Breughel de Velours, (*Jean*) fils du précédent, né à Bruxelles, l'an 1575, mort en 1642. Artiste du premier mérite. Tout est admirable en lui, fleurs, paysages, animaux, marines, figures. Sa touche est légère & pleine d'esprit, & ses ouvrages sont du plus beau fini. Le Roi & M. le Duc d'Orléans possèdent plusieurs tableaux de cet habile Peintre. 525—26.

Breydel, surnommé *le Chevalier*, (*Charles*) Flamand, né à Anvers, l'an 1677, mort en 1744. Des vues du Rhin ornées de bateaux & de figures, & en petit, des batailles, des sièges, &c. Cet

Artiste a du bon & du médiocre. p. 585—86.

Bronzini, (*Angelo*) Italien, né dans la Toscane, mort vers 1570. Il imita parfaitement la manière du Pontorme, son Maître ; mais il a sur-tout excellé à peindre le portrait. Ses principaux ouvrages se voient à Pise & à Florence. pag. 347—48.

Bruno, (*N*) Italien, né à l'an mort en pag. 243—51, 54—55.

Bularque, Grec, fleurissoit 712 ans avant J. C. Il fut célèbre dans l'Antiquité. pag. 181.

Buonacorsi, Italien, (*Voyez Perrin del Vaga*).

C

CALABROIS, (*Mathieu - Preu*, surnommé *le*) Italien, né dans la Calabre, l'an 1643, mort en 1699. Il a peint des morceaux aussi vastes que superbes, à Modène, à Naples, & à Malte. Il peignoit à-peu-près dans le goût du Caravage. Ses figures ont un relief étonnant, p. 475—79.

Calandrin, (*N*) Italien, né à Florence, vers l'an 1350. Nous ignorons quel étoit son genre. pag. 243—53.

* *Callias*, Grec, fleurissoit à Athènes, l'an du monde Il est l'inventeur de la couleur rouge. pag. 9.

* *Callimaque*, Grec, né à Corinthe, fleurissoit l'an du monde 3510. Il étoit aussi très-habile Sculpteur & Architecte. pag. 191.

Calvart, (*Denis*) Flamand, né à Anvers, l'an 1555, mort en 1619. Très-habile Peintre. Ses ouvrages se distinguent par leur belle ordonnance & par leur coloris ; en un mot, il mérita d'avoir pour Elève le Guide, l'Albane, & le Dominiquin. pag. 424, 521—23.

Culvi, (*Lazare*) Italien, né à Gênes, l'an 1502, mort en 1607. Il est fameux dans l'Ecole de

DES PEINTRES. 601

Gênes , & sa patrie possède ses principaux ouvrages. pag. 364.

Camille ou *Camilo* , (*François*) Espagnol , né à Madrid , mort en 1672. Selon toute apparence , notre Camille n'est autre que *Camilo* ; & alors l'anecdote que nous rapportons est fautive , ou ne le concerne point. Camilo étoit très-instruit , & a fait d'excellens tableaux , & de belles peintures à fresque. pag. 486.

Cangiage ou *Cambiage* , (*Lucas*) Italien , né l'an 1527 , mort en 1585. Il a eu trois manières différentes ; l'une étoit gigantesque , l'autre approchoit de la nature qu'il consultoit , & la troisième étoit maniérée. Le Guide a gravé d'après lui. Le Cangiage a sculpté quelques figures de marbre. pag. 377—80.

Cantoni , (*Catherine*) Italienne , vivoit en 1590. Le dessin & la broderie immortalisent Catherine Cantoni. pag. 433.

Caravage , (*Michel - Ange Amerigi* , dit *le*) Italien , né dans le Milanois , l'an 1569 , mort en 1609. Il détachoit ses figures , & leur donnoit du relief par des ombres fortes & par beaucoup de noir. pag. 406—409.

* *Carle* , (*N*) Italien , né à Naples Nous ignorons absolument quel est ce Carle. pag. 335.

Carotto , (*Jean - François*) Italien , né à Vérone , l'an 1470 , mort en 1546. Beaucoup de grâces & un bon coloris. pag. 192—93.

* *Carpi* , (*Hugues*) Italien , né à . . . l'an Il vivoit en 1500 , & se distingua principalement dans la gravure en bois. pag. 77.

Carrache , (*Louis*) Italien , né à Bologne , l'an 1555 , mort en 1619. Il est le fondateur de la fameuse Académie de Bologne. Il excelloit dans le paysage , & a peint supérieurement l'histoire de Saint-

- * *Cléophras*, Grec, né à Corinthe, vers l'an du monde 840 avant J. C. fut surnommé *Monochromatos*, parce qu'il commença le premier à se servir d'une couleur. pag. 8.
- Cléside*, Grec, fleurissoit vers la CXXVI^e. Olympiade. Il avoit de l'expression & du coloris. pag. 228—29.
- * *Collins*, (c'est peut-être *Hyacinthe Collin de Vermon*) François, mort à Paris en 1761. Il a fait avec succès plusieurs tableaux de dévotion, qui sont dans quelques églises de Paris. pag. 144—46.
- * *Colona*, (*Ange-Michel*) Italien, né à Ravenne, l'an 1600, mort en 1687. Il excelloit à peindre à fresque l'architecture & les ornemens. pag. 483.
- Conca*, (*Sébastien*) Italien, né à Gaëte, l'an 1680, vivoit encore vers l'an 1730. Plusieurs grands ouvrages à l'huile & à fresque. pag. 487—88.
- * *Contarini*, (*Jean*) Italien, né à Venise l'an 1449, mort en 1501. Il fut estimé pour l'histoire & pour le portrait. pag. 421.
- * *Corneille*, (*Michel*) François, né à Orléans, l'an 1601, mort en 1664. Il étoit Peintre d'histoire. Il a peint à fresque une chapelle dans l'église des Invalides, &c. &c. pag. 127; tom. II, pag. 344.
- Corneille*, dit *le Cuisinier*, Flamand, né à . . . l'an . . . vivoit vers 1492. Bon Peintre à l'huile & en détrempe. page 499.
- Corione*, (*Pierre Berretini*, dit *Pierre de*) Italien, né l'an 1596, mort en 1669. C'est l'un des plus fameux Peintres d'Italie; il développoit sur-tout ses talens dans les grands ouvrages. Les peintures du Palais Barberin à Rome, sont regardées comme son chef-d'œuvre. pag. 383, à la note; 439—43.
- Corrège*, (*Antoine Allégri*, dit *le*) Italien, né à Correggio, l'an 1494, mort en 1534. La Nature le fit Peintre, & il reçut ses pinceaux des mains

DES-PEINTRES. 603

- des Carmelites** à Paris, Fauxbourg Saint-Jacques, un crucifix regarde comme un chef-d'œuvre de Perspective. pag. 557—59.
- Charles d'Ypres**, Flamand, mort en 1563. Il peignit à fresque & à l'huile. Sa manière approchoit de celle du Tintoret. pag. 524.
- * **Chello delle Puera**, (*François*, Italien, né l'an à mort en pag. 100.
- Cignani**, (*Charles*) Italien, né à Bologne, l'an 1628, mort en 1719. La coupole de la *Maison del Fuoco* de la Ville de Forli, ou il a représenté le Paradis, lui fait le plus grand honneur. Il exprimoit avec force les passions de l'ame, & excelloit sur tout à peindre des vierges & des demi-figures. On voit à Paris, au Palais Royal, un *Noli me tangere*, excellent morceau de cet Artiste. pag. 466.
- Cimabue**, (*Giovani, detto*) Italien, né à Florence, l'an 1230, mort en 1300. Selon le sentiment le plus général, il fut le restaurateur de la peinture en Europe. Comme le secret de la peinture à l'huile étoit ignoré, il ne travailloit qu'à fresque & en detrempe. On voit encore à Florence quelques-uns de ses ouvrages, qui ne sont pas sans mérite. Il fut aussi Architecte. pag. 103—104, 237—39; tom. II, pag. 322.
- Civetti**, dit *la Chouette*, Italien, né à l'an mort en Ses tableaux avoient quelque mérite. pag. 492.
- Clasfon**, (*Arnaud*) Flamand, né à Leyde, l'an 1498, mort en 1564. Presque toujours des sujets de dévotion. Sa manière est belle, mais n'est point agréable. pag. 504—505.
- Cleef**, dit *le Fou*, (*Joseph van*) Flamand, né à Anvers, vivoit au XVI^e siècle. Il étoit si bon coloriste, que ses ouvrages furent souvent égaux à ceux des meilleurs Peintres d'Italie. pag. 526.

- l'an 1665, mort en 1747. Il fut Elève du Cignani, & se forma une *bonne manière* en étudiant les grands Maîtres. Son dessin est correct; ses figures, peintes ordinairement sur des fonds obscurs, sont lumineuses & saillantes. p. 482—86.
- Ctésiloque*, Grec, fleurissoit vers le temps d'Apelle. Il peignoit dans le genre de Calot. pag. 227.
- Curti*, surnommé *la grosse-dent* (*Jérôme*) Italien, né à Vérone, l'an Il a fait de bons tableaux, & excelloit dans le clair-obscur. p. 493.

D

- * **D**ANDRÉ BARDON, (N) François, né à l'an Elève de Jean-Baptiste Vanloo; actuellement vivant. pag. 97, à la note.
- * *Dante*, (*Vincenz*) Italien, né à Pérouse, l'an 1530, mort en 1576. Il étoit grand Mathématicien, bon Peintre, & habile Sculpteur. Philippe II lui proposa d'achever les peintures de l'Escorial. La Statue de Jules III, qu'il fit à Pérouse, a long-temps passé pour un chef-d'œuvre. pag. 30.
- * *Denys* ou *Dionysius*, Grec, natif de Colophon, fleurissoit 404 ans avant J. C. Il commença à rendre au naturel les figures humaines, & ne peignit que des portraits d'hommes. pag. 12.
- * *Dioclès*, Grec, Elève d'Apelle, est peut-être l'inventeur du portrait en profil. pag. 11.
- Dominiquin*, (*Dominique Zampieri*, dit *le*) Italien, né à Bologne, l'an 1581, mort en 1641. Il a parfaitement réussi dans les fresques; & ses tableaux à l'huile n'ont point le même mérite. Les beautés de ses grandes compositions le firent nommer par le Poussin *le Peintre par excellence*. Son Saint-Jérôme est un des chef-d'œuvres de la Peinture. pag. 424—31.

- * *Duchemin*, (*Catherine*) Française, né à
l'an morte en 1658. Cette digne épouse
du fameux Girardon peignoit très-bien les fleurs.
pag. 136.

E

ERIGONUS, Grec, fleurissoit vers la CXVIII^e.
Olympiade. Il eut beaucoup de célébrité. p. 229.

Eupompe, Grec, né à Sicyone, fleurissoit vers la
CIX^e. Olympiade. pag. 200—201.

Espagnolet, (*Joseph Ribéra*, surnommé l') Espa-
gnol, né dans le Royaume de Valence, l'an
1589, mort en 1656. Les sujets terribles & pleins
d'horreurs étoient ceux qu'il traitoit de préférence.
C'est le Crébillon de la Peinture ; & la manière
approche beaucoup de celle du Caravage. tom.
I, pag. 429—30 ; tom. II, pag. 254—55.

F

FACINI, (*Pierre*) Italien, né à Bologne ;
l'an mort encore jeune l'an 1602. Élève
d'Annibal Carrache, il a fait différens ouvrages
dans des églises & dans des maisons particulières.
Ses figures ont du mouvement & sont bien co-
loriées. pag. 400, 401.

Ferrari, (*Léonard*) Italien, né à Bologne, l'an . . .
mort en . . . Des sujets burlesques, des bouffon-
neries. pag. 473.

Feti, (*Dominique*) Italien, né à Rome, l'an 1589,
mort en 1624. Il avoit une grande manière &
une touche spirituelle & piquante ; mais son ton de
couleur est un peu trop noir. Ses tableaux sont
très-estimés & très-chers. pag. 433.

* *Fiore*, (*Antonio di*) Italien, né à Naples, vivoit
vers l'an 1362. Plusieurs ouvrages qu'il fit en

Italie pour la Reine Jeanne I^{re}, furent estimés de son temps. pag. 495.

Fleurant Ferramola, Italien, né à Bresse, vivoit en 1512. Le portrait. pag. 369—70.

Floris ou *Franc-Floris*, (*François de Uryendt*, dit) Flamand, né à Anvers, l'an 1520, mort en 1570. Il peignoit l'histoire; mais il est sec & maniéré. Plusieurs Villes de Flandres sont remplies de ses ouvrages. pag. 511—13.

**Fontana*, (*Prospero*) Italien, né à Bologne, l'an 1512, mort en Sa manière étoit forcée, & il a peint de grands ouvrages. pag. 390, à la note.

Fontana, (*Lavinia*) fille du précédent, née à Bologne, l'an 1552, morte en 1602. Le portrait, & quelques tableaux d'église. Son coloris étoit fort agréable. pag. 390.

**Fosse*, (*Charles de la*) François, né à Paris, l'an 1640, mort en 1716. Il excelloit dans la fresque, l'histoire étoit son principal genre, & il touchoit aussi très-bien le paysage. C'est lui qui a peint la coupole de l'église des Invalides. pag. 353.

Fouquières, (*Jacques*) Flamand, né à Anvers, l'an 1580, mort en 1621. Excellent Paysagiste. pag. 543.

**Francia*, (*Francesco*) Italien, né à Bologne, l'an 1450, mort en 1518. Il excelloit dans le dessin, & dans l'art de graver des coins pour les médailles. pag. 329—30.

Franck, dit *le Jeune*, (*François*) Flamand, né à Anvers, l'an 1580: mort en 1640. Nous pouvons avoir confondu le fils avec le père, appelé aussi *François Franck*. Quoi qu'il en soit, le *Franck* dont il s'agit ici a fait des tableaux de dévotion. pag. 543—44. (Il y a eu huit *Franck*, tous Peintres, dont nous faisons mention à la note de la page 544).

G

GALATON, Grec, fleurissoit l'an du monde ..
Voyez le supplem. tom. II, pag. 322.

Garofano, (*Benvenuto Tisi*, surnommé) Italien, né à Ferrare, l'an 1481, mort en 1559 ou 1561. Il eut Raphaël pour Maître, dont il imita la manière. On voit dans la collection du Palais Royal deux Saintes-Familles de lui, & une copie fort estimée du fameux tableau de la transfiguration. pag. 323; tom. II, pag. 329.

Chirlandaio, (*Dominique*) Italien, né à Florence, vers l'an 1449, mort en 1493. Dur & sec pour les figures, & meilleur dans l'architecture. Il fut le Maître du fameux Michel-Ange Buonaroti. p. 293.

Giorgion, (*George Barbarelli*, dit *le*) Italien, né l'an 1478, mort en 1511. Quoiqu'il soit mort à l'âge de 32 ans, aucun Peintre ne peut encore se flatter de l'avoir atteint pour la force & la fierté qui caractérisent ses tableaux. Ses carnations sont la vérité même, ses portraits sont vivans, & ses paysages admirables. Il a fait peu de tableaux de chevalet, ce qui les rend d'autant plus précieux. pag. 321.

Giotto, (*Jean Bondone*, dit *le*) Italien, né près de Florence, l'an 1269 ou 1276, mort en 1336. Il fut dans son temps un habile Peintre. Plusieurs Villes d'Italie possèdent encore de ses ouvrages. C'est lui qui fit le grand tableau de mosaïque qui est sur la porte de l'église de Saint-Pierre à Rome, & qui représente la barque de cet Apôtre agitée par la tempête. Il fut aussi Architecte & Sculpteur. Nous aurions pu dire dans nos Anecdotes que le Giotto n'ignoroit point son mérite, & qu'il avoit coutume d'écrire son nom sur ses tableaux en lettres d'or. p. 239—42, 350, & la note 1; tom. II, pag. 322—23.

Tom. I.

Qq

* *Codefroy*, Anglois, Peintre sur verre, actuellement vivant. pag. 59.

Goltzius, (*Hubert*) Flamand, né à Venloo, l'an 1526; mort en 1583. Plusieurs tableaux d'histoire immortalisent ce Savant. pag. 546.

Guérards, (*Marc*) Flamand, né à Bruges, vivoit vers 1530. L'histoire, le paysage, l'architecture, & a gravé à l'eau-forte. pag. 513—14.

Guerchin, (*Jean-François Barbieri da Cento*, surnommé *le*) Italien, né près de Bologne, l'an 1590, mort en 1666. Il a peint beaucoup à fresque, avec un grand goût de dessin & un coloris vigoureux. pag. 433, 435—38.

Guide, (*Guido Reni*, dit *le*) Italien, né à Bologne, l'an 1575, mort en 1642. Ses têtes sont admirables, & ses carnations sont si fraîches, qu'elles semblent laisser entrevoir le sang qui circule. Il a gravé à l'eau-forte quelques sujets de dévotion. Le Couvent des Carmélites du Fauxbourg Saint-Jacques à Paris, possède un grand morceau de ce célèbre Artiste; c'est une Annonciation. pag. 410—19, 22—23.

H

H *ALS*, (*François*) Flamand, né à Malines; l'an 1584, mort en 1666. Supérieurement le portrait. pag. 547—48, 61—64.

* *Haquin*, (*N*) François, né à l'an actuellement vivant. Il pratique avec le plus grand succès la méthode de retoucher les vieux tableaux & de transporter sur toile. pag. 142, & la note.

Heemskerck, (*Martin*) Flamand, né à Harlem, l'an 1498, mort en 1574. On l'appelloit de son temps le Raphaël de la Hollande. Il a peint des portraits, & sur-tout des tableaux d'histoire. pag. 505, 507.

Heere, (*Lucas de*) Flamand, né à Gand l'an 1534,

DES PEINTRES. 611

mort en 1584. Sa mere, Anne Smyters, avoit un talent particulier pour peindre en détrempe ou gouache; & lui se distingua dans le portrait, dans des sujets d'histoire, & dans la Poësie, p. 54—15.

Hemmelinck, (*Jean*) Flamand, né près de Bruges, vers l'an 1460. Ses ouvrages sont estimés, & sont pour la plupart des sujets de dévotion. Il a préféré la peinture à l'eau-d'œuf au secret connu de son temps de mêler l'huile avec les couleurs. pag. 496—97.

Hippias, Grec, fleurissoit vers la LX^e. Olympiade. pag. 181—83.

I

IMPERIALI, (*Jérôme*) Italien, noble Génois. Il a traité quelques sujets d'histoire avec beaucoup de succès, & a gravé plusieurs ouvrages à l'eau-forte. pag. 356—57.

J

JACONE FIORENTINO, Italien, mort en 1553. Singulier dans ses compositions. Il peignoit ordinairement des tabagies. pag. 391.

Janson ou Janssens, (*Abraham*) Flamand, né à Anvers, environ l'an 1577. A presque égalé Rubens dans l'histoire, & se plaisoit quelquefois à représenter des sujets éclairés par un flambeau. Son chef d'œuvre est la résurrection du Lazare. page 541—43.

Jérôme du Bois, Flamand, vivoit au XVI^e. siècle. pag. 509.

Jordanne, surnommé *Fa-Presto*, (*Luc*) Italien, né à Naples, l'an 1632, mort en 1705. Il a fait trop de tableaux pour qu'ils soient tous du même mérite. Il a peint à fresque & à l'huile, & saisoit

à merveille le genre des plus grands Maîtres. pag. 465—67.

Jorisz ou *George*, (*David*) Flamand, né à Deift l'an mort en 1556. Peignoit très-bien sur verre. pag. 509—10.

Josépin, (*Joseph-Cesari d'Arpino*, dit *le*) Italien; né dans le Royaume de Naples, l'an 1568, mort vers 1640. On estime particulièrement ses peintures de l'Histoire Romaine qui sont au Capuole. Il excelloit à peindre des chevaux. pag. 390, 97, 405—408, 14.

Jules-Romain, (*Giulia Pippi*, surnommé *Italien*, né à Rome, l'an 1492, mort en 1546. C'est un des plus fameux Peintres d'Italie; il acheva la suite de Constantin, commencée par Raphaël, & s'est immortalisé dans les peintures du Château du T, appartenant au Duc de Mantoue. Son génie embrassoit tous les genres, & il fut aussi excellent Architecte. pag. 331, à la note, 341—43, 45—46.

K

K *ETEL*, (*Corneille*) Flamand, né à Gouda, l'an 1548, mort vers 1601. En grand & en petit; l'Histoire, le Portrait, l'Architecture. Il modeloit en terre & en cire. pag. 518—19.

Key, (*Guillaume*) Flamand, né à Breda, mort en 1568. Le portrait. pag. 518—19.

L

L *ALA*, Grecque, florissoit à Rome, 33 ans avant J. C. Elle fit à Rome beaucoup de tableaux. pag. 221, & note 2.

Lanfranc, (*Jean*) Italien, né à Parme, l'an 1581, mort en 1647. Ses fresques sont plus estimées

DES PEINTRES. 613

que les tableaux de chevalet. Il excelloit dans les grandes compositions. pag. 103, 413—14.

Lauri, (*Philippe*) Italien, né à Rome, l'an 1623, mort en 1694. Habile à peindre en petit des Bacchanales & des sujets d'histoire. Il a fait quelques Payfages, qui font estimés. pag. 459—60.

* **Lazare**, Moine Grec, sous l'Empereur Théophile, faisoit des tableaux de dévotion, & mourut l'an 867. pag. 89.

Lierre, (*Joseph van*) Flamand, né à Bruxelles, mort vers 1583. Bon Payfagiste, & peignoit bien la figure, sur-tout en détrempe. pag. 546.

Lievens, (*Jean*) Hollandois, né à Leyde, l'an 1607. L'histoire. pag. 560.

Lippi, (*Philippe*) Italien, né à Florence, l'an 1431, mort en 1488. Roland de Virloys le fait naître en 1381, & mourir en 1438. Il a peint de grands ouvrages estimés. p. 266—69; t. II, p. 325.

Lippi, (*Philippe*) fils du précédent, né à Florence, l'an 1460, mort en 1505. Roland de Virloys le fait mourir en 1473. Bon pour le portrait & les ornemens. pag. 269.

Lotto, (*Laurent*) Italien, vivoit vers l'an 1580, & naquit à Bergame. Il peignoit dans le genre du vieux *Palme*, & l'on a de lui plusieurs tableaux de dévotion. pag. 324.

Lucas de Leyde, Flamand, né l'an 1494, mort en 1533. Il peignoit à l'huile, à gouache, & sur le verre. Il a beaucoup gravé au burin, à l'eau-forte & en bois. pag. 502—104.

M

MAITRE ROUX, (*le Rosso*) Italien, né à Florence, l'an 1496, mort en 1541. C'est en France qu'il a fait ses principaux ouvrages, entr'autres dans la grande galerie de Fontainebleau.

Ses têtes de vieillard & ses figures de femmes sont bien faites ; mais en général sa manière est bisarre & forcée. Il étoit aussi Architecte, Poète, Musicien, & Graveur. p. 98, 361—62.

Mannozi, (*Jean*) Italien, né près de Florence, l'an 1590, mort en 1636. Célèbre Peintre dans la fresque. Ses couleurs, après plus d'un siècle, sont aussi fraîches que si elles venoient d'être employées. Il imita si bien des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point réels. pag. 414.

Mantegna, (*André*) Italien, né à Padoue, l'an 1451, mort en 1517. A fait de grands ouvrages, entr'autres le *triomphe de César*, pour le Duc de Mantoue. On attribue à *Mantegna* l'invention de la Gravure au burin pour les estampes. pag. 286—87.

Manzini, (*Raimond*) Italien, né à Bologne, l'an 1669. Nous avons assez fait connoître son genre dans nos *Anecdotes*. pag. 486.

Maratti, (*Charles*) Italien, né à Camérino, l'an 1625, mort en 1713. Son coloris est frais, & son dessin du plus grand goût. Ses tableaux, même de son vivant, se vendoient fort cher. Il a traité l'histoire & l'allégorie. On a encore de lui plusieurs planches gravées à l'eau-forte. tom. I, pag. 30, 333, 460—65 ; tom. II, pag. 180.

Marcus Ludius, Grec, né dans l'Etolie, fleurissoit l'an du monde fit en Italie plusieurs grands ouvrages. pag. 232.

Martia, Dame Romaine, florissoit vers l'an 3920. Elle ne représenta que des femmes, qu'elle rendoit supérieurement. pag. 234.

Martinelli, (*Dominique*) Italien, né à Lucques, mort en 1718. Il fut habile Architecte, & peignoit bien l'architecture & la perspective. p. 491.

Masaccio, (*Thomas Guidi*, surnommé) Italien, né

DES PEINTRES. 619

près de Florence , l'an 1417 , mort en 1443. Il fut le premier qui commença à donner de la grâce & de l'expression aux figures. p. 258—59.

Mastellena, (*Jean-André Donducci*, dit) Italien , né à Bologne , l'an 1575. Sa manière étoit belle & bizarre. Ses figures étoient enveloppées dans une ombre qui confondoit les contours , & cachoit leurs incorrections. Les clairs piquans qu'il répandoit ensuite , donnoient un éclat singulier à ses tableaux. pag. 420.

* *Matteis*, (*Paul*) Italien , né à . . . l'an Il fut Elève de Lucas Jordane , célèbre Napolitain. Il y a un de ses tableaux dans la collection du Palais Royal. pag. 101.

Mayo, ou *Corneille Veyermen*, (*Jean*) Flamand , né près d'Harlem , l'an 1500 , mort en 1559. Il peignit les expéditions de Charles-Quint à Tunis & en Barbarie. pag. 509.

Mazzuoli, Voyez le *Parnesfan*.

* *Mélame*, Grec , l'un des fameux Peintres de son temps. pag. 17.

Memmi, (*Simon*) Italien , né à Sienne , l'an 1285 , mort en 1345. A fait plusieurs tableaux très-bons pour son siècle ; mais le portrait étoit son principal talent. pag. 242—43 ; tom. II , pag. 323.

Méthodius, Patriarche de Constantinople , & Peintre. pag. 36 , 236.

Métrodore, Grec , fleurissoit vers la CL^e. Olympiade ; & fut aussi habile Peintre qu'Ecrivain estimé. pag. 25 , 230—31.

Mérelli, (*Augustin*) Italien , né à Bologne , l'an 1609 , mort en 1660. Peignoit sur-tout à fresque avec le plus grand succès , l'architecture & les ornemens. pag. 447—49.

Mérelli, (*Marie-Joseph*) Italien , né l'an 1634 , mort en 1718. Nous savons seulement de lui qu'il

compofa le premier des tableaux mouvans. pag. 467.

Michel-Ange Buonaroti, Italien, né dans la Tofcane, l'an 1474, mort en 1564. Après Raphaël, c'est le plus grand Peintre de l'Europe; mais il est le premier des Sculpteurs. Tous les ouvrages font remplis d'une force & d'une expreffion étonnante; témoin *le Jugement univerfel*, qu'il a peint dans la Chapelle de Sixte au Vatican; les Statues du tombeau de Paul III, & le Cupidon & le Bacchus. Il fut auffi un grand Architecte; témoin la superbe église de Saint-Pierre de Rome. Sa manière de peindre étoit fière & terrible, & il a trop fortement prononcé les mufcles. pag. 107, 195, note 2, 294—311, 28—29, 46, 80—81; tom. II, pag. 313; 27—28.

Michel-Ange des Batailles, (*Michel-Ange Cerquozzi*, furnommé) Italien, né à Rome, l'an 1602, mort en 1660. Son furnom dit affez quel étoit fon genre principal. Il fe plaifoit auffi à peindre des *Bambochades*, & des fruits. p. 43—45.

* *Michelini*, (*Dominique*) Italien, né à . . . l'an . . . vivoit en 1729. Il s'est des premiers montré fort habile dans l'art de transporter les vieux tableaux fur une nouvelle toile. p. 143.

Mirevelt, (*Michel Janson*) Fiamand, né à Delft, l'an 1588, mort en 1641. A peint le portrait avec beaucoup de fuccès, & fur-tout des cuifines pleines de gibier. pag. 528.

Môle, (*Pierre François Mòla*, dit *le*) Italien, né dans le Milanois, l'an 1621, mort en 1666. Excellent Payfagifte, & grand Peintre d'hiftoire. pag. 458—59.

Molyn, Voyez *Tempefte*.

Monfignori, (*Jérôme*) Italien, né dans le XVI^e. fiècle. A peint des fujets de dévotion. pag. 369.

* *Montpetit*, (*Vincent de*) François, né à Paris,

DES PEINTRES. 617

- l'an actuellement vivant. Il est l'inventeur de la peinture *éludorique*, genre qu'il a porté à sa perfection. pag. 78, à la note; t. II. p. 311.
- Mostaert*, (Jean) Flamand, né à Harlem, l'an 1499, mort en 1555. pag. 507, 508.
- Mostaert*, (François) proche parent de Jean *Mostaert*, né près d'Anvers, vivoit environ l'an 1555. Passable dans le paysage, qu'il ornoit de petites figures. pag. 519—21.
- Mostaert*, (Gilles) frère du précédent, mort en 1601. Assez bon pour l'histoire. pag. 519—21.
- Murian*, (Jérôme) Italien, né dans la Bresse, l'an 1528, mort en 1590. Peignit l'histoire, & s'adonna particulièrement au paysage & au portrait, qu'il a très-bien rendus. La Cathédrale de Rheims possède un grand tableau à détrempe sur toile, morceau précieux, dont le sujet est *Le Lavement des pieds*. pag. 383—84.
- * *Mycon*, Grec, fleurissoit dans Athènes, vers l'an du monde 3582. Il fut le rival & le concurrent de Polygnote. pag. 184.
- Mytens*, (Arnoud) Flamand, né à Bruxelles, l'an mort en 1602. Célèbre dans le genre de l'histoire. On connoît de lui plusieurs tableaux d'autel & des portraits. pag. 557.

N

- N**ANNI, (Jérôme) Italien, né à Rome, vivoit vers 1585. S'est distingué à Rome dans de grands ouvrages. pag. 432.
- * *Néalces* ou *Néalque*, Grec, fleurissoit l'an du monde Peignoit l'histoire, & rendoit les femmes d'une manière fort agréable. pag. 17—18, 229.
- * *Nello*, (N . . .) Italien, vivoit vers l'an 1350. Tout-à-fait inconnu. pag. 251.
- Nicias*, Grec, fleurissoit à Athènes, vers la CXVIII^e.

Olympiade. Excelloit à peindre les animaux. pag. 229—30.

* *Nicodème d'Arimathie*, Juif, du temps de J. C. Quelques Auteurs le mettent au nombre des Peintres. pag. 41.

Nicomaque, Grec, né à Thèbes, & frere du Peintre Aristide, fleurissoit vers l'an 3700 du monde. Fit de grands ouvrages, mais qui réunissoient moins de force que ceux de son frere. pag. 8, 226.

O

ORCAONA, (*André*) Italien, né à Florence, l'an 1329, mort en 1389. On a de lui plusieurs grands ouvrages. pag. 256.

P

PACERNA, (*Jean*) Italien, né à Bologne, vivoit vers 1640. A peint avec succès beaucoup de tableaux. pag. 472.

Padouan, (*Louis-Léon*, surnommé *le*) Italien, né à Padoue, l'an 1530, mort en 1605. Excellent pour le portrait; & a gravé sur l'acier & sur l'argent des médailles, dont on fait le plus grand cas. pag. 385.

Paggi, (*Jean-Baptiste*) Italien, Noble Genois, né l'an 1556, mort en 1629. Cet Elève du Cangiage a peint plusieurs bons tableaux. Il s'occupa aussi à graver des planches de cuivre, & à écrire sur la Peinture. pag. 401—402.

Palme le Jeune, (*Jacques*) Italien, né à Venise, l'an 1544, mort en 1628. Il a la maniere du Tintoret; mais tous ses tableaux ne sont pas de la même force. Il a gravé un Saint Jean-Baptiste & un livre à dessiner. On ne possède en France qu'un seul tableau de ce Maître. Il représente un

DES PEINTRES. 619

Christ couronné d'épines , & appartient au Roi.
pag. 389—90.

Pamphile , Grec , né sur les confins de la Macédoine & de la Thrace , fleurissoit du temps de Philippe de Macédoine , 358 ans avant J. C. Il devoit être habile Peintre , puisqu'Apelle fut l'un de ses Elèves pag. 17, 20 —202.

Parmesan , (*François Mazzuoli* , dit *le*) Italien , né à Parme , l'an 1504 , mort en 1540. Il passoit de son temps pour avoir hérité du génie de Raphaël. Ses figures ont du mouvement , & ses draperies semblent être agitées par le vent ; il touchoit très-bien le paysage : il a sur tout réussi dans les enfans & dans les vierges. Le Parmesan a gravé à l'eau-forte & en clair-obscur.
pag. 364—66.

Parrhasius , Grec , né à Ephèse , fleurissoit vers l'an du monde 3564. Il exprimoit les passions avec force , & son dessin étoit correct. p 16, 21—22 , 188, 192—96.

Passaroti , (*Aurèle*) Italien , né à Bologne , vivoit vers l'an 1577. Peignoit en miniature , & dessinoit bien la fortification. pag. 420-21.

Patenier , (*Joachim*) Flamand , né à Dinant , vivoit vers l'an 1535. Bon Paysagiste. Il plaçoit des figures dans ses tableaux , & presque toujours un petit bon-homme. pag. 515

Paustas , Grec , né à Sicyone , fleurissoit vers l'an du monde 3650. Il fut le plus habile Artiste de l'Antiquité pour peindre les fleurs. Il réussissoit aussi dans un genre particulier qu'on appelloit *caustique* , & il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture les voûtes & les lambris p 198—99.

Pauson , Grec , fleurissoit en la XCI^e. Olympiade. Habile à peindre l'histoire & des sujets allégoriques. pag. 185—86 ; tom. II, pag. 331.

* *Pellegrin* , (*N*) Nous ne

savons rien de positif sur ce Pellegrin, qui n'étoit peut-être point Artiste. pag. 361—62.

Pellegrin Tibaldi, surnommé *de Bologne*, Italien, né à Bologne, l'an 1521, mort en 1591. Il fut bon Peintre, & grand Architecte. p. 376—77.

Perrin del Vaga, (*Pierre Buonacorsi*, surnommé) Italien, né dans la Toscane, l'an 1500, mort en 1547. Il réussissoit parfaitement dans les décorations intérieures; rien n'est mieux entendu que ses frises, ses grotesques, ses ornemens de stuc. Dans ses tableaux il annonçoit en bien des choses l'Elève de Raphaël. pag. 361—64.

Perrugin, (*Pierre Vannucci*, dit *le*) Italien, né à Pérouse, l'an 1446, mort en 1524. A peint de grands ouvrages dans Pérouse, Rome & Florence; & la plupart de ses tableaux expriment des sujets de dévotion. Ce qui a le plus contribué à sa gloire, c'est d'avoir eu Raphaël d'Urbain pour Elève. pag. 284—86.

Piazzetta, (*Jean-Baptiste*) Italien, né à Venise, l'an 1682, mort en 1754. Son genre principal étoit le portrait dans le genre de Rembrandt; mais son pinceau étoit quelquefois dur. p. 488—89.

* *Picaut*, (*N*) François, né à ; l'an actuellement vivant. Célèbre pour remettre sur toile les anciens tableaux. pag. 142.

Pinturrichio, (*Bernardin*) né à Pérouse, l'an 1464, mort en 1513. A peint dans la Bibliothèque du Dôme à Sienne, la vie du Pape Pie II, suite de tableaux estimés. Il avoit le défaut d'employer des couleurs trop vives. pag. 289—90.

Poindre, (*Jacques de*) Flamand, né à Malines; mort en 1570. Le portrait & l'histoire. pag. 529—30.

Polidore de Caravage, Italien, né dans le Milanois, l'an 1495, mort en 1543. C'est un des meilleurs Peintres Italiens. Il a fait peu de tableaux de che-

DES PEINTRES. 621

valet Le plus grand nombre de ses ouvrages est à fresque ; il a beaucoup travaillé aussi dans un genre de peinture qu'on appelle *graffito*, c'est-à-dire, *manière égrainée*. Ses figures sont remplies de noblesse & d'expression. On fait sur-tout le plus grand cas de ses paysages. pag. 358—60.

Polygnote, Grec, né dans l'Isle de Thase, fleurissoit vers l'an du monde 3582. Peignoit des sujets historiques, & mettoit beaucoup d'expression dans ses ouvrages. pag. 8, 11, 183—85 ; t. II, p. 310—21.

Pontorme, (*Jacques*) Italien, né à Florence, l'an 1493, mort en 1556. Ses premiers ouvrages lui firent beaucoup d'honneur, tant par l'expression que par le coloris ; mais il sortit de son genre pour prendre le goût Allemand, & ne fit plus que du médiocre. pag. 346—47.

• *Pordenon*, (*Jean-Antoine Licinio Regillo*, dit *le*) Italien, né dans le Frioul, l'an 1484, mort en 1540. On le préféroit souvent au Titien, dont il égaloit le coloris, & qu'il surpassoit en grandeur & en beauté de style. Il a beaucoup peint à fresque. Deux chapelles à Vicence, & son tableau de Saint-Augustin, mettent le comble à la gloire de cet Artiste. pag. 312, 39—40.

Porta, (*Joseph*) voyez *Joseph Salviati*.

Pozzo, (*André*) Italien, né à Trente, l'an 1641 ; mort en 1709. Il excelloit dans la perspective, l'architecture, l'histoire, & a fait quelques portraits. On a de cet estimable Artiste un Traité de perspective, latin & Italien, 2 vol. *in-folio*. pag. 173—75.

• *Pozzo*, (*Jean-Baptiste*) Italien. François Deseine en fait mention dans sa *Rome moderne*, & lui attribue des ouvrages estimés p. 473, à la note.

Protogène, Grec, né dans la Ville de Caune, fleurissoit vers l'an du monde 3164. Il fit quelques portraits avant de s'adonner à un genre plus re-

levé, & finissoit singulièrement ses ouvrages. pag.
214—17, 220—24.

- *Pythagore*, Grec, fleurissoit l'an du monde
Il est le premier qui peignit le paysage. p. 10.

Q

QUELLYN ou **QUELLINUS** (*Erasme*) Flaman, né à Anvers, l'an 1607, mort en 1678. Il a peint dans plusieurs églises d'Anvers beaucoup d'ouvrages considérables. pag. 561.

Quintin Matsys ou *Messis*, dit le *Maréchal d'Anvers*, Flamand, né vers l'an 1450, mort en 1519. Il ne faisoit ordinairement que des demi-figures & des portraits. Il a un bon coloris, une manière finie, mais un peu de dureté. On voit beaucoup de ses tableaux à Anvers; entr'autres une descente de croix dans l'église de Notre-Dame. pag. 499—501.

R

RAPHAEL DA REGIO ou **d'ARREZZO**, Italien, vivoit vers 1570. Il se fit beaucoup de réputation; & c'est à Rome qu'on voit les principaux ouvrages, au Vatican & à Sainte-Marie-Majeure. pag. 409—10.

Raphaël Sancio, dit *Raphaël d'Urbain*, Italien, né à Urbain, l'an 1483, mort en 1520. Il suffit de le nommer pour faire entendre qu'on parle du premier des Peintres. Ce qui étonne, c'est que n'ayant vécu que 37 ans, il se soit élevé à une telle perfection. Quelle auroit donc été la suavité de ses talens, s'il avoit fourni une plus longue carrière! Les peintures du Vatican lui assurent à jamais une gloire immortelle; & son tableau de la transfiguration, qui est à Rome, passe pour l'un des chef-d'œuvres de la Peinture, qui n'en

DES PEINTRES. 623

a produit que trois, tout au plus. Raphaël a donné aussi des plans d'architecture, qu'on a exécutés, & il a modelé quelques figures & des bas-reliefs. Le Roi de France possède plusieurs beaux tableaux de chevalet peints par cet illustre Artiste. pag. 9, 95, 105, 107, 108, & à la note; 111, 301, 302, 24—29, 59, 67; tom. II, pag. 329—30.

* *Reynolds*, (N) Anglois, né à l'an vivoit à Londres en 1769. Nous ignorons les ouvrages de ce premier Directeur de l'Académie de Peinture, qui vient d'être établie à Londres. pag. 325—26, à la note.

Richard, (Martin) Flamand, né dans la Ville d'Anvers, l'an 1591, mort en 1636. Assez bon Peintre de paysage. pag. 548.

Romanelli, (Jean-François) Italien, né à Viterbe, l'an 1617, mort en 1662. Ses principaux ouvrages sont à fresque, & se voient à Rome & en France, entr'autres au vieux Louvre, dans les lambris du cabinet de la Reine, où il a représenté l'histoire de Moïse. pag. 456—58.

Rombouts, (Théodore) Flamand, né à Anvers; l'an 1597, mort en 1637. Il avoit du talent, & possédoit très-bien la partie du coloris. Après avoir peint des sujets graves & majestueux, il se délassoit à représenter des scènes comiques, des bagies, &c. pag. 549—50.

Roffi, (Charles-Antoine) Italien, né à Milan, mort en 1648. Nous ne connoissons point les ouvrages de ce Peintre. pag. 479.

Rosso, (Il) Voyez *Maitre Roux*.

* *Rouquet*, (N) Gênois, mort en 1759. Peintre en email, & Auteur d'un livre estimé, intitulé, *Etat des Arts en Angleterre*. pag. 64—67, 148—50, 52, & note 1.

Rubens, (Pierre-Paul) Flamand, né à Cologne, l'an 1577, mort en 1640. C'est le meilleur Peintre Flamand dans le premier des genres. Ses ouvrages

sont en grand nombre dans les principales Villes de l'Europe. On connoît sa fameuse galerie du Luxembourg à Paris. Le seul défaut qu'on trouve dans quelques-unes de ses peintures, c'est un goût de dessin lourd ; mais aucun Peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, & ne leur a donné plus de force, plus d'harmonie & de vérité. pag. 531—541, 551.

S

* *SAINT-MICHEL*, (*N de*) Italien, actuellement vivant. Doit avoir fait beaucoup de tableaux, & pratique avec un grand succès le secret de fixer le pastel. pag. 115.

Salvator Rose, Italien, né à Naples, l'an 1615, mort en 1673. Célèbre Peintre, qui a produit des tableaux d'histoire, dont plusieurs églises d'Italie sont ornées ; mais il a sur-tout excellé à rendre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux, & des figures de soldats. On a plusieurs excellens morceaux gravés de sa main. Il étoit aussi bon Poète. Le Roi de France a deux de ses tableaux. pag. 449—55.

* *Salvati*, (*François Rossi*, surnomme) Italien, né à Florence, l'an 1510, mort en 1563. A travaillé à l'huile, à fresque & à détrempe. Ses différens ouvrages annoncent beaucoup de talent, & se font reconnoître à la distribution des ombres & aux attitudes singulières des figures. Le Roi de France possède un tableau de ce maître, ainsi que les Célestins de Paris, & une Chapelle de la Ville de Lyon. pag. 388 à la note.

Salvati, (*Joseph Porta*, dit) Eleve du précédent, né dans l'état Vénitien, l'an 1535, mort en 1585. Excelloit à peindre à fresque & à l'huile, & étoit savant dans les Mathématiques & dans la

Chymie.

DES PEINTRES. 625

Chymie. On voit à Paris, au Palais Royal, un de ses tableaux dont les figures sont de grandeur naturelle, & qui représente l'enlèvement des Sabinés. pag. 88.

* *Sarazin*, (*Jacques*) François, né à Noyon, l'an 1598, mort en 1660. Excella davantage dans la Sculpture que dans la Peinture; cependant on voit de ses tableaux à Paris dans l'église des Minimes de la Place Royale, & dans une des Chambres des Enquêtes. Les jardins de Versailles & de Marly sont décorés d'excellens ouvrages de sculpture fait par cet Artiste. pag. 127.

* *Sauria*, Grec, fleurissoit vers la CXIV^e. Olympiade. pag. 228.

* *Savery*, (*Roland*) Flamand, né à Courtray, l'an 1576, mort en 1639. Bon Peintre de paysage, dans lequel il mettoit souvent des chûtes d'eau & des figures très-bien rendues; mais il a mis trop de bleu dans ses tableaux. Presque tous ses ouvrages sont à Pragues dans le Palais de l'Empereur. pag. 531.

* *Schidone*, (*Barthelmi*) Ital. né à Modène, l'an 1560, mort en 1616. Ses tableaux sont rares & fort estimés, par la délicatesse de la touche, les airs de tête & la beauté du coloris. M. le Duc d'Orléans en possède deux. On confond souvent ses Ouvrages avec ceux du Corrège. pag. 404.

* *Schoorel*, (*Jean*) Flamand, né dans la Hollande, l'an 1495, mort en 1562. Estimé pour des sujets d'histoire, & principalement de dévotion. p. 504.

* *Schur*, (*Corneille*) Flamand, né à Anvers, l'an 1590, mort en 1676. Il fut Elève de Rubens; il étoit bon Poëte & habile Peintre d'histoire. La coupole de Notre-Dame d'Anvers est de lui. pag. 535.

* *Schwerckardt* (*Jean-Michel*) né à... l'an... Il ne peignoit sans doute qu'en miniature. Au reste, il

est si peu connu, que nous ne savons rien de positif à son sujet. pag. 72, & à la note.

* *Sébastien del Piombo*, ou *Sébastien de Venise*, ou *Fra-Bastien*, Italien, né à Venise, l'an 1485, mort en 1547. Se distingua particulièrement dans le portrait. Ses tableaux d'histoire ont du mérite, mais ne peuvent être comparés à ceux de Raphaël, ainsi que le prétendoient ses partisans. Son meilleur ouvrage est à Paris, au Palais Royal : Sébastien l'avoit fait pour l'opposer au fameux tableau de la transfiguration p. 302, 335.

Sébastien de Saint Gal, Italien, né vers 1481, mort en 1551. Il fut Peintre, bon Architecte, & entendoit parfaitement la perspective p. 391.

Signorelli, (*Lucas*) Italien, né à Cortone, en 1439, mort en 1521. Avoit beaucoup d'expression & de feu, mais un coloris trop foible. Ses ouvrages se voient à Orviète, à Lorette, à Cortone, & à Rome. pag. 384.

* *Snyders*, (*François*) Flamand, né à Anvers, l'an 1587, mort en 1657. Il a peint des fruits, des chasses, des payfages, des cuisines; mais personne ne l'a surpassé dans l'art de représenter les animaux. pag. 335—36.

Socrate, Peintre & Sculpteur Grec, fleurissoit vers la LX^e. Olympiade. Deux Peintres ont porté le nom de Socrate, à jamais célèbre dans les fastes de la vraie philosophie pag. 181—82.

Sodoma, (*Jean-Antoine de Vertelli*, dit *le*) Italien, né à . . . l'an 1479, mort en 1554. Il a fait des tableaux & de grands ouvrages estimés. p. 392; t. II, p. 333—34.

Sole, (*Joseph del*) Italien, né à Bologne, l'an 1654, mort en 1719. C'est un Peintre célèbre; Il a fait de grandes compositions, des tableaux d'histoire, de dévotion & de chevalier. Il rendoit également bien le paysage, l'architecture, les ornemens, les armoiries & les fleurs. pag. 481.

DES PEINTRES. 627

Tophonisse Angusciola, Italienne, née à Crémone, vivoit l'an 1559. Elle excelloit sur-tout dans le portrait. pag. 403—404.

Spinello Aretino, Italien, né dans la Ville d'Arezzo, l'an 1328. A fait quelques tableaux passables, & qui annoncent l'imagination ardente de l'Artiste. pag. 255—56.

Spranger, (*Barthélémi* ou *Bartholomé*) Flamand, né à Anvers, l'an 1546, mort vers 1602. Bon Peintre pour les grands sujets; mais un peu outré. pag. 516—17.

Squarcione, (*François*) Italien, né à Padoue, l'an 1406, mort en 1474. Passoit, de son temps, pour bon Peintre. p. 293.

T

T*AVARONE*, (*Lazare*) Italien, né à Gènes, l'an 1556, mort en 1621. Plusieurs tableaux à l'huile, quelques portraits, sur-tout de grands ouvrages à fresque. pag. 401.

Teniers, dit *le Jeune*, (*David*) Flamand, né à Anvers, l'an 1610, mort en 1694. Des scènes réjouissantes, des chymistes, des corps-de-garde, plusieurs tentations de Saint-Antoine, &c. On estime singulièrement ses petits tableaux. Il y en a qu'on appelle des *après-soupers*, parce qu'il les commençoit & les finissoit le même soir. Ils sont peu chargés de couleurs. Tous ses ouvrages, en général, sont l'image fidelle de la nature. Il imitoit aussi si parfaitement les meilleurs Maîtres, qu'on l'a surnommé *le singe de la Peinture*. Il a quelquefois donné dans le gris & dans le rougeâtre. pag. 572—73.

Terenzio, (*N...*) Italien, né à Urbino, vivoit vers 1605. Ce n'étoit qu'un Peintre médiocre. p. 445—46.

Teste, (*Pierre*) Italien, né à Lucques, l'an 1611, mort en 1648. Dans presque tous ses tableaux on

- remarque une manière bizarre & ourée. Il ne réussissoit bien qu'à dessiner des enfans. Les gravures qu'il a faites d'une grande partie de ses dessins, lui font beaucoup d'honneur. p. 479—80.
- Théodore*, Flamand, né à Harlem, vivoit l'an 1462. Nous ne pouvons rien dire du genre de ce Peintre, seulement indiqué sous le nom de Théodore, qui ne paroît pas être celui de sa famille. pag. 497.
- * *Tiarini*, (*Alexandre*) Italien, né à Bologne, l'an 1577, mort en 1668. Peintre estimé, & qui a fait de grands ouvrages dans plusieurs églises d'Italie. pag. 433, à la note 1.
- * *Timagore le Chalcidien*, Grec, fleurissoit dans la XCX^e. Olympiade. Selon toute apparence, il devoit avoir du mérite. pag. 12—13.
- Timanthe*, Grec, né à Sicyone, en la XCV^e. Olympiade. Mettoit une expression étonnante dans ses ouvrages. pag. 35, 193, 96—97; & aux notes.
- * *Timarète*, femme Grecque, florissoit vers l'an du monde 3000. Elle est la première de son sexe qui ait manié le pinceau. pag. 12.
- * *Timomachus*, Latin, fleurissoit à Rome du temps d'Auguste. pag. 159, à la note.
- Timomaque*, Grec, natif de Byfance, fleurissoit en la CVII^e. Olympiade. Il exprimoit avec force des sujets terribles. pag. 16, 199—200.
- Tintoret*, (*Jacques-Robusti*, surnommé *le*) Italien, né à Venise, l'an 1512, mort en 1594. Les grands ouvrages qu'il a faits à Venise, le mettent au rang des Peintres les plus célèbres. On a encore de lui beaucoup de portraits & de tableaux de chevalet excellens. Sa manière est grande, pleine d'expression & de force; mais quelquefois gigantesque. pag. 95, 370—74, 87.
- Tintoret*, (*Marie*) fille du précédent, née à Venise,

DES PEINTRES. 329

l'an 1560, morte en 1590. Excelloit dans le portrait. pag. 374.

Titien, (*Tecelli*) Italien, né dans l'Etat de Venise, l'an 1477, mort en 1576. Il est inutile d'observer que c'est un des Peintres les plus célèbres. Les grâces de son coloris sont sur-tout inimitables : mais peut-être n'exprimoit-il pas assez les passions. Il traitoit avec succès tous les genres. On le chargea de faire les ouvrages les plus importants à Vicence, à Padoue, à Venise, à Ferrare. Il a peint supérieurement les femmes & les enfans. Ses figures d'hommes ne sont pas aussi parfaites. Son talent pour le portrait est au-dessus de tout éloge, & aucun Artiste n'a mieux entendu le paysage. On voit dans l'Escorial beaucoup d'ouvrages considérables faits par le Titien. pag. 107, 312—21, 35, 39, 51—52, 70, 87; t. II, p. 328—29.

Tognone, (*Antoine*, dit) Italien, né à Vicence, mort en 1383. Son coloris étoit assez bon, & il a fait quelques ouvrages à Venise. p. 255.

• *Tornioli*, (*Nicolas*) Italien, né à Sienne, l'an A peint passablement quelques grands tableaux. pag. 74.

Turpilus, Latin, fleurissoit avant Auguste. p. 133.

U

U*CCELLO*, (*Paolo Mazzochi*, surnommé) Italien, né à Florence, l'an 1389, mort en 1472. Très-médiocre; ce qu'il peignoit de plus supportable, c'étoient des oiseaux. pag. 257—58.

Udine, (*Jean-Nanni d'*) Italien, né à Udine. l'an 1494, mort en 1564. Supérieur pour les ornemens, les fleurs & les fruits. pag. 357—58⁵.

V

VALENTIN, (N) François, né dans la Frie, l'an 1600, mort en 1632. Il a parfaitement imité le genre du Caravage, & s'est attaché sur-tout à représenter des concerts, des joueurs, des soldats & des Bohémiens. Il a fait aussi des tableaux d'histoire, & de dévotion, en petit nombre, très-intérieurs à ses autres ouvrages. Il exprimoit fortement, mais sans beaucoup de grâces. tom. I, pag. 137; tom II, pag. 130.

* *Vander - Myn*, (Zacharie Herman) Holl. né à Amst l'an 1684, mort en 1741. A peint avec succès l'histoire, les fleurs, les fruits, & le portrait. p. 153.

Vander Koogen, (Léonard) Hollandois, né à Harlem, l'an 1610, mort en 1681. Il peignoit à l'huile, en grand & en petit. Il a gravé à l'eau-forte. pag. 573—77.

Vandyck, (Antoine) Flamand, né à Anvers, l'an 1599, mort en 1641. Le plus célèbre Peintre de portrait. Il a fait encore d'excellens tableaux dans le genre historique. pag. 170, 404, 545—48, 50—51.

Van - Eyck, dit *Jean de Bruges*, (Jean) Flamand, né à Mafseyk, l'an 1375, mort vers 1416. Cet Artiste, à qui l'on doit la découverte de la peinture à l'huile, fit avec son frère, pour une église de Gand, un tableau dont le sujet est tiré de l'Apocalypse, & qui représente les vieillards adorant l'Agneau. Ce tableau est très-bien conservé, & excite encore l'admiration. pag. 104, 160—62, 494—96.

* *Varhaken*, (N) Anglois, né à l'an pag. 151.

Vanheil, (Daniel) Flamand, né l'an 1604. Excellent pour peindre des incendies. pag. 560.

DES PEINTRES. 631

Van Kuyck, (*Jean*) Flamand , mort en 1572.
Bon Peintre sur verre. pag. 530.

• **Vanloo**, (*Jean-Baptiste*) François , né à Aix,
l'an 1684, mort en 1745. Se distingua dans le
genre de l'histoire , & par son rare talent à
peindre le portrait. pag. 149.

Vanloo, (*Charles - André*) fils du précédent ; né
à Aix, l'an 1705 , mort en 1765. Un grand
nombre de tableaux d'histoire , tous recomman-
dables par l'exactitude du dessin , la suavité , la
fraîcheur & le brillant du coloris. t. II p. 215—28.

• **Vanloo**, (*M. Charles - Amédée - Philippe*) frère du
précédent , & actuellement vivant. Il est premier
Peintre du Roi de Prusse. Ses ouvrages , dans le
genre de l'histoire , sont dignes du nom qu'il
porte , & c'est tout dire. pag. 70.

Van - Mander, (*Charles*) Flamand , né près de
Courtrai , l'an 1548 , mort en 1606. Il a fait
à fresque & à l'huile des tableaux d'histoire &
des paysages. Ses tableaux en camayeu sont aussi
très-estimés. 517—18.

Vanuden ou Van-Uden, (*Lucas*) Flam. né à Anvers ,
l'an 1595 , mort en 1660. Un des plus fameux
Paysagistes. Il a gravé quelques morceaux d'après
ses ouvrages & d'après ceux du Titien. pag. 535—
36 , 48—49.

• **Vasari**, (*George*) Italien , né dans la Toscane ,
l'an 1511 , mort en 1574. On voit quelques ta-
bleaux de lui à Florence , qui ne sont pas sans
mérite ; mais son coloris est foible , & les com-
positions souvent embrouillées. Ce qu'il entendoit
le mieux , c'étoient les ornemens , & il fut meilleur
Architecte que bon Peintre. La *Vie des Pein-
tres* , qu'il a publiée en Italien , est l'ouvrage qui
lui fait le plus d'honneur. pag. 30 , 314 , 41—43 ,
58 , 67 , à la note ; 74—75 ; t. II , p. 333.

Véronèse, (*Paul Caliari ou Cagliari* , dit) Italien ;

né à Vérone, l'an 1132, mort en 1188. L'un des grands Peintres Italiens pour toutes les parties qui constituent l'habile Artiste. Son génie se développoit sur-tout dans les vastes compositions; & tout ce qu'il a fait est encore de la plus grande fraîcheur pag. 103, 385—87.

Verrocchio, (*André*) Italien, né l'an 1432, mort en 1488. Il étoit Peintre médiocre & bon Sculpteur. Ce qui contribue le plus à sa gloire, est d'avoir eu pour Elève Léonard de Vinci. p. 277.

Vinci, (*Léonard de*) Italien, né près de Florence, l'an 1443, mort en 1513. Un des plus grands ouvrages de Léonard de Vinci, en fait de peinture, est la représentation de la Cène, qu'on voit dans le réfectoire des Dominicains à Milan. Le Roi de France & M. le Duc d'Orléans possèdent quelques-uns de ses tableaux. Il rendoit bien les passions, & son dessin est excellent; mais ses carnations sont d'un rouge de lie. pag. 272—73.

Vos, (*Martin de*) Flamand, né à Anvers, environ l'an 1534, mort en 1604. Il s'est distingué dans le genre de l'histoire, dans le portrait & le paysage. pag. 560.

Vries, (*Jean de*) Flamand, né l'an 1527. Très-bon pour la perspective. pag. 513.

Vroom, (*Henri - Corneille*) Flamand, né à Harlem, l'an 1566. Très-célèbre Peintre de marine. pag. 527—28.

W

Wynants, (*Jean*) Flamand, né l'an 1600. Excellent Paysagiste. pag. 555—57.

Z

Zeuxis, Grec, né à Héraclée, fleurissoit vers l'an du monde 3604. On prétend qu'il avoit le

DES PEINTRES. 633

coloris de notre Titien & les grâces du Corrège; mais qu'il ne donnoit point assez d'expression à ses figures. pag. 8, 186—92.

Zucca ou *Zucci*, (*Jacob*) Italien, né à Florence, mort vers 1585. pag. 432—33.

Zuccaro ou *Zuccaro*, (*Frédéric*) Italien, né dans le Duché d'Urbain, l'an 1543, mort en 1609. A fait de grands ouvrages à Rome, au Vatican, au palais Farnèse, &c. ainsi qu'à Florence, où il peignit la coupole de Sainte-Marie *Del Fiori*. Il étoit bon Coloriste, & auroit été parfait Desfinateur, s'il eût été moins maniéré. pag. 383, & la note, 389, 521—22.

Zustris ou *Zustrus*, (*Lambert*) Flamand, vivoit vers 1500. Il traitoit passablement l'histoire, & se distingua dans le paytage. pag. 510—11.

Fin de la Table des Peintres, du tom. I.



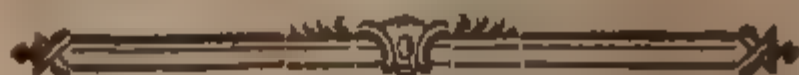


TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS,

Et généralement de toutes les Personnes dont il est fait mention dans les *Anecdotes de Peinture*. (Les Sculpteurs & les noms relatifs à cet Art, se trouvent à la table du tome III, qui est sous presse).

Tome I.

A

- A**BAS II, (*Schah*) Roi de Perse, pag. 29.
Abgar, Roi d'Edesse, du temps de J. C. pag. 78—79.
Adrien, (*Aelius*) Empereur Romain. pag. 27.
Agrippa, (*Marcus Vipsanius*) Consul, & l'un des grands Capitaines Romains. pag. 26.
Albe, (*Ferdinand-Alvarez de Tolède*, Duc d') pag. 529.
Albriçzi, (*Jean-Baptiste*) Libraire Italien, p. 489.
Alexandre Sévère, Empereur Romain, pag. 37.
Algarotti, (M. le Comte d') savant Auteur Ital. vivant, t. I, p. 95, 301; tom. II, pag. 374.

DES AUTEURS. 635

Alexandre le Grand, tom. I, pag. 35, 204—12;
tom. II, 313.

Alphonse, Roi d'Aragon, pag. 154.

Anacréon, Poëte Grec, pag. 171.

Anaximène, Philosophe Grec, pag. 228.

Antigonus, l'un des Généraux d'Alexandre, & qui
se fit Roi d'Asie. pag. 10—11.

Antonin le Pieux, Empereur Romain, pag. 27.

Antonini, (M l'Abbé N . . .) Auteur Italien vi-
vant. pag. 404.

Anville, (N . . . d') Auteur François p. 160.

Aratus de Sicyone, l'un des plus grands Capitaines
de la Grèce. pag. 17.

Aretin, (Pierre) Poëte & Satyrique Italien. pag.
314—15, 45, 73—74.

Argens, (Jean-Baptiste de Boyer, Marquis d')
célèbre Ecrivain François. pag. 550.

Argonne ou Vigneul-Marville, (Dom Bonaven-
ture d') Auteur François. tom. I, pag. 178,
552; tom. II, pag. 148, 66.

Argenville: (Antoine-Joseph Dezallier d') Auteur
François. Ses *Vies des Peintres* nous ont été
très-utiles.

Argenville, (Antoine-Nicolas Dezallier d') nous
citons quelquefois, de cet Auteur, le *Voyage pi-
toresque de Paris*, & le *Voyage pittoresque des
environs de Paris*.

Arioste, (Louis) Poëte Italien. tom. I, pag. 314;
tom. II, pag. 329.

Aristonicus, Joueur de Lyre du temps d'Alexandre.
pag. 35.

Aristote, Philosophe & savant Auteur Grec. pag. 24;
35, (Platon est cité à cette page mal-à-propos;
lisez, Aristote, dans son *Traité de La Poétique*,
livre VII, chap. 17, &c.)

Aristrate, Tyran de Sicyone, pag. 17, 226.

Arondel ou d'Arundel, (Thomas, Comte d') p. 75.

- Athénée*, Auteur Grec. pag. 204.
Auale II, Roi de Pergame. pag. 19.
Aubert, (M. l'Abbé Jean Louis) Poëte & Auteur François. pag. 70—71.
Aubigné, (Théodore Agrippa d') Auteur François. pag. 173.
Auguste, (Caius Julius Cesar Octavianus) Empereur Romain. pag. 22.
Augustin, (Saint) Docteur de l'Eglise. p. 230.
Aunoy, (Marie-Catherine-Jumelle de Berneville, Comtesse d') Auteur François. pag. 57, 62—63, 152, 55, 77.



- B** *Bacchioni*, (N) Auteur Italien, qui a publié une *Vie des Peintres*. pag. 107.
Bailly, (Jacques) Artiste ou Particulier, qui vivoit en France du temps de Colbert pag. 74.
Banier, (l'Abbé Antoine) savant Auteur François. pag. 178.
Bayle, (Pierre) si connu, entr'autres ouvrages, par son *Dictionnaire historique*. tom. I, pag. 88, 102, 91; tom. II, p. 175.
Bazile, Prêtre du temps de Saint-Grégoire de Touts pag. 94.
Beccasumi, (N) Bourgeois de Sienne. p. 264.
Belus, *Baal* ou *Bel*, Roi d'Assyrie, & l'un des Fondateurs de Babylone. pag. 7, à la note.
Beliori, (N) Auteur Italien. p. 333, 406.
Bembe, (Pierre) Cardinal, & célèbre Auteur Italien pag. 108.
Benoit IV, Pape. pag. 240.
Benoit XIII, Pape. pag. 338—39.
Bernard, (Saint premier Abbé de Clairvaux, & Docteur de l'Eglise. pag. 86.
Betiena, le Cardinal) pag. 331.
Blanc, (M. l'Abbé Jean-Bernard le) Poëte & Auteur

DES AUTEURS. 637

- François*, vivant. t. I, p. 150—51, 333; t. II, pag. 99.
- Bocace*, (*Jean*) Auteur Italien. pag. 241, 43.
- Bocage*, (*Marie-Anne le Page du*) Poète François, vivant. p. 19, 500.
- Bogoris*, Roi des Bulgares. pag. 36.
- Boileau Despréaux*, (*Nicolas*) Poète François. tom. I, pag. 168—69; tom. II, pag. 206.
- Bonnet*, (*N*) Auteur François. p. 29.
- Borghèse ou Paul V*, (le Cardinal) p. 396, 446.
- Bourbon*. (le Connétable de) pag. 365.
- Bragance*. (*Dom Jean, Duc de*) pag. 538.
- Brébeuf*, (*Guillaume*) Poète François. p. 173.
- Brossard de Montaneï*, (*N*) Auteur François. pag. 30—31.
- Brosses*, (*N . . . des*) Président au Parlement de Paris. pag. 143.
- Bruys*, (*Pierre de*) Hérésiarque du XII^e. siècle. pag. 92.
- Buckingham*, (le Duc de) pag. 537.
- Bullart*, (*Isaac*) Auteur François. p. 534, 35, 39.
- Buffi Rabuin*, (le Comte Roger) Auteur François. pag. 177.

C

- C***AILLET*, (le Chevalier *Jean de*) Poète François. pag. 172, 74, 75, 76.
- Campaspe*, jeune Grecque. pag. 204, 207—12.
- Candaule*, Roi de Lydie. pag. 181.
- Cantemir ou Cantimir*, (le Prince) Poète & Auteur Russe. pag. 156.
- Capperonier*, (*N*) mort en 1775, Garde de la Bibliothèque du Roi, Censeur, Professeur en Langue Grecque au Collège Royal, & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Préface, pag. 14.
- Caracalla*, (*Marc-Aurèle-Antonin*) Empereur Romain. pag. 14.

- Carrares*, (les) Gentilshommes de Padoue. p. 293.
Caylus, (Philippe-Claude-Arre de Tubieres, Comte de) savant Auteur François. t. I, p. 18—29, 62—63, tom. II, pag. 140.
Cerceau, (Jean-Artoine du) Jésuite & Poète François. pag. 28.
Chappe d'Auteroche, l'Abbé N...) savant Auteur François. pag. 30.
Chardin, (Jean) célèbre Voyageur. pag. 29, 48, 57, 160—63.
Charles I, Roi d'Angleterre. pag. 33—34, 73, 539, 53—54.
Charles II, Roi d'Espagne. pag. 466—67.
Charles III, Roi d'Espagne. pag. 155.
Charles V, Roi de France. pag. 58.
Charles VI, Roi de France. pag. 124.
Charles VII, Roi de France. pag. 123.
Charles IX, Roi de France. pag. 123.
Charles d'Anjou, Roi de Sicile. pag. 239.
Charles de Blois, Duc de Bretagne. p. 389.
Charles-Quint, Empereur & Roi d'Espagne, &c. pag. 73, 296—97, 317—18, 329, 65—66, 509.
Charmois, (N . . .) Amateur, & l'un des Fondateurs de l'Académie Royale de Peinture, en France. pag. 127, 283.
Charolois. (Mademoiselle de) pag. 179—80.
Chigi. (le Prince Augustin) pag. 325, 29.
Christine, Reine de Suède. tom. I, 34, 327, 437 ; tom. II, pag. 145.
Ciampini, (Jean-Justin) savant Auteur Italien. tom. I, pag. 86 ; tom. II, pag. 312.
Cicéron. (Marcus-Tullius) pag. 21, 190.
Claude, Empereur Romain. pag. 22.
Clément VII, Pape. pag. 342.
Clément VIII, Pape. pag. 406.
Clément IX, Pape. pag. 463.
Clément XI, ou le Cardinal Albani. pag. 106, 463.

DES AUTEURS. 639

- Cochin**, (*M. Charles-Nicolas*) célèbre Graveur, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Garde des Dessins du Cabinet du Roi, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, &c. Ce n'est point comme Artiste que nous l'avons cité; mais comme Auteur François. p. 64, 75, 168, 280.
- Cocquart**, (*N*) Auteur François. tom. I, pag. 197, à la note. Nous citons encore les vers d'un M. Cocquart, tom. II, pag. 88.
- Colbert**, (*Jean - Baptiste*) l'un des plus grands Ministres qu'ait eu la France pag. 125, 33, 280.
- Colonne**. (le Connétable) pag. 454
- Comte**, (le Père le) Jésuite, Missionnaire & Auteur François. pag. 167.
- Constantin**, Philosophe Grec, vers l'an 988 de J. C. pag. 37.
- Constantin**, Pape. pag. 87—88. (Il est probable que ce fut plutôt Grégoire II qui excommunia l'Empereur Léon l'Isaurien, puisque ce Prince monta sur le Trône en 717, & que le Pape Constantin étoit mort dès l'an 714.)
- Constantin Copronyme**, Empereur d'Orient. pag. 89—90.
- Constantin Porphyrogénète**, Empereur d'Orient. p. 28.
- Cornaro**. (le Cardinal) pag. 413.
- Corneille**, (*Pierre*) fameux Poète François. pag. 126.
- Cortez**. (*Fernand*) p. 62, 165.
- Cosme de Médicis**. p. 29—30, 267, 311.
- Cotin**, (*Charles*) Auteur & Poète François. pag. 174—75.
- Crozat**, (*N*) Amateur & Auteur François. Sa superbe collection de tableaux qu'il a fait graver, est connue de tous les Amateurs sous le titre de *Recueil d'Estampes*, &c. Nous citons quelquefois les notices qu'on trouve dans cet Ouvrage sur la Vie des Peintres.

D

- D**AMASCENE, (S. Jean) savant Religieux du VIII^e. siècle, né à Damas. pag. 43.
- Damiano*, (François) Frère Lay de l'Ordre de Saint-Dominique. pag. 73.
- Dante Alighieri*, fameux. Poète Italien. pag. 30.
- Démétrius Poliorcète*. pag. 121—34.
- Démosthène*. pag. 35.
- Denys d'Halicarnasse*, Historien Grec. p. 190.
- Descamps*, (Jean-Baptiste) Peintre & Auteur Franç. Nous citons très-souvent ses *Vies des Peintres Flamands*, &c. & quelquefois son *Voyage pittoresque de la Flandre & du Brabant*.
- Deseine*. (François) Nous citons très-souvent son *Voyage d'Italie*, 2 vol. in-12.
- Desnoyers*, (N....) Ministre & Secrétaire d'Etat sous Louis XIII. pag. 125, 300.
- Dibutade*, Potier de Sicvone. pag. 5—6.
- Dibutade*, fille du précédent. *ibid.*
- Diderot*, (M. Denis) savant Auteur Franç. vivant. p. 63.
- Dinet*, (N....) Auteur François. pag. 46.
- Diodore de Sicile*, célèbre historien Grec. p. 2.
- Dolce*, (Louis) Auteur Italien d'une *Vie des Peintres*. pag. 334.
- Domitian*, Empereur Romain. pag. 16.
- Durand*, (N....) Auteur François p. 232.
- Duval*, (N....) Auteur d'une *Géographie imprimée en 1656*. pag. 46, 85, 257.

E

- E**LISABETH, Impératrice de Russie. p. 39.
- Eftoc*, (N....) François, qui vivoit à la Cour de Russie du temps de l'Impératrice Elisabeth. p. 39.
- Eftoille*,

DES AUTEURS. 641

- Etoile ou Etoile*, (Claude de l') Poëte François. t. I, pag. 175; tom. II, pag. 320.
Etienne, (Saint-) Solitaire. pag. 89—90.
Euripide, Poëte Grec. pag. 197.
Evagre le Scholaistique, Historien Grec du VI^e. siècle. pag. 79, à la note.

F

- F**ABIUS MAXIMUS (Quintus) fameux Général Romain. pag. 36.
Fabius Pictor, d'une famille très-illustre de Rome. pag. 16.
Falconnet, (M. Etienne) Auteur & Sculpteur Franç. vivant. pag. 442.
Farnèse. (le Cardinal) pag. 197—99.
Farnèses, (les) Ducs de Parme. pag. 364.
Fauaignière, (M. le Roi de La) Amateur de tableaux. pag. 110—11.
Favoral, (N) Auteur François. p. 93.
Febvre, (Michel) Auteur François. p. 159, 62.
Félibien, (André) Auteur François. Nous avons puilé quelques traits dans ses *Entretiens sur la Vie & les Ouvrages des Peintres*.
Ferdinand II, Duc de Toscane. pag. 443.
Ferdinana VI, Roi d'Espagne pag. 155.
Festus, Grammairien. pag. 191.
Florent le Comte, (N) Auteur François. pag. 59, 121.
Fontanieu. (Gaspard-Moyse de) Nous avons fait quelques recherches dans l'immense collection qu'il a laissée à la Bibliothèque du Roi.
François I, Roi de France. pag. 31, 58, 181, 82, 300, 40—41.
Frédéric, Empereur d'Allemagne. p. 508.
Frédéric II, Duc de Mantoue. pag. 341—42.
Tom. I.
S 3

- Fréron.* (M. *Elie-Catherine*) tom. I, pag. 113, 40, 44; tom. II, pag. 128, 46, 62.
Froissard. (*Jean*) Historien François. pag. 189.

G

- G** *ALLER*, (le Prince & la Princesse de) en 1735. pag. 153.
Gama. (*Vasco de*) Amiral Portugais. p. 165—66.
Garrik. (M. N . . .) fameux Acteur & Auteur Anglois. tom I, pag. 154; tom. II, p. 170—71, 318.
Gaviniés. (M. N . . .) Virtuose François pour le violon. pag. 138—39.
George. (le Cardinal de *Saint*) p. 199—300.
Germain. (*Saint*) Patriarche de Constantinople. p. 43.
Glycère. jeune Grecque. p. 198—99.
Gobelin. (N) Teinturier sous François I. pag. 75.
Goldoni. (M. N . . .) Poète Italien, vivant. p. 489.
Grégoire I ou le Grand. (*Saint*) Pape & Docteur de l'Eglise. pag. 83.
Grégoire VIII. Pape. pag. 376—77.
Grégoire XIII. Pape. pag. 383, 90.
Grégoire de Nyssa. (*Saint*) Docteur de l'Eglise. pag. 36.
Grégoire de Tours. (*Saint*) Evêque & Historien du VI^e. siècle. pag. 94.
Grosley. (M. *Pierre*) Auteur Franç. vivant. Nous citons très-souvent son voyage d'Italie, si connu sous le titre d'*Observations de deux Gentilshommes Suédois.* &c. &c.
Cryllus. Grec ridicule. pag. 127.
Guéméné. (la Princesse de) pag. 137.
Guerchy. (M. le Comte de) Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre. pag. 19.

DES AUTEURS. 643

Guillaume III, Roi d'Angleterre. tom. I, pag. 336 ; tom. II, pag. 48.

Cuy, (*M. Pierre-Augustin*) Auteur Franç. p. 198.

H

HARPE, (*M. de la*) Poète & Auteur François. pag. 137—38.

Helpinice, jeune Grecque. pag. 185.

Henri III, Roi de France. pag. 319, 72.

Henri IV, Roi de France. tom. I, pag. 173 ; tom. II, pag. 133.

Henriette de France, Reine d'Angleterre. p. 551—52.

Homère. pag. 1, 197, à la note.

Huguetan, (*N*) Auteur d'un Voyage d'Italie, imprimé en 1681. pag. 327.

I

INNOCENT VIII, Pape. pag. 287.

Innocent X, ou le Cardinal *Pamphile*. p. 417.

Innocent XII. page 463.

Isabelle, Gouvernante des Pays-Bas. p. 538.

Isaïe. pag. 9.

J

JAUCOURT, (*M. le Chevalier Louis de*) savant Ecriv. François, vivant. Préface. p. 14, t. I, p. 106.

Jésus-Christ. pag. 43, 79—80.

Joachim, (l'Abbé) Fondateur de l'Ordre de Flore, au XII^e. siècle pag. 51.

Jules II, Pape. pag. 58, 302—308.

Jules III, Pape. pag. 110.

Jules-César, premier Empereur Romain. p. 26.

Juste-Lipse, savant Auteur Allemand. p. 191.

Justin, (*Saint-*) Martyr, Phil. & Docteur de l'Eglise. pag. 13.

Justiniani. (le Cardinal) pag. 522—23.
Justiniani. (le Marquis) pag. 408.

L

- L** *LABAT*, (Jean-Baptiste) Dominicain, & Auteur François. pag. 41, 73, 85, 95, 103, 12, 257, 463.
Lacombe, (M. Jacques) Libraire & Auteur François. Nous avons fait usage de son Dictionnaire des Beaux-Arts, édition de 1753.
Lacroix, (M. N . . .) Auteur François, vivant. pag. 37.
La Lande, (Joseph-Jérôme le François de) Nous avons puisé des choses très-curieuses dans le *Voyage d'Italie* de ce laborieux Savant & de cet Ecrivain estimable. Il seroit trop long d'indiquer ici toutes nos citations.
Lassels, (Richard) Voyageur Anglois. Il est souvent fait mention dans notre ouvrage de son *Voyage d'Italie*, traduit en François.
Lasson, (N . . .) Bourgeois de Caen. p. 39—40.
Léon X, Pape, ou le Cardinal de Médicis. pag. 278—79, 309—10, 31, 35, 45.
Léon l'Isaurien, Empereur d'Orient. p. 43, 87—88.
Lépicie, (M. Bernard) Historiographe de l'Acad. de Peinture de Paris. pag. 278, 306, 51, 68, 417, 44, 60, 63.
Lépidus, (M. Emilius) Triumvir. pag. 21.
Leprince l'aîné, (M. N . . .) attaché à la Bibliothèque Royale, à Paris. p. 375, à la note.
Lomellino, (le Marquis de) Doge de Gènes en 1762, & Auteur Italien. pag. 32.
Louis IX ou *Saint Louis*, Roi de France. p. 43.
Louis XIII, Roi de France. tom. I, pag. 31, 116, 456; tom. II, pag. 120, 22, 25.
Louis XIV, Roi de France. tom. I. pag. 31—32.

DES AUTEURS. 645

312, 31, 36—37, 311, 87—88, 465; tom. II, pag. 84, 135—36, 42, 50, 52, 76, 204—205, 21, 303, 30.

Luc, ou Frère *Luc*, Hermite. (l'Apôtre Saint-) tom. I, p. 43, 44, 81, 83—85, 158; tom. II, pag. 312.

Lucas, (*Paul*) Auteur & Voyageur François. tom. I, pag. 3, 85; tom. II, pag. 341—42.

Lucia, jeune Grecque. pag. 191.

Lucullus, (*Lucius - Licinius*) Général Romain; qui se rendit aussi fameux par son luxe que par les victoires. pag. 20, 199.

M

MACHOMET II, Empereur des Turcs. tom. I, pag. 31, 259—60; tom. II, pag. 44.

Maillard, (*Olivier*) Cordelier & Prédicateur François du XV^e. siècle. pag. 95.

Maimbourg, (*Louis*) Jésuite, Auteur de plusieurs Histoires Ecclésiastiques. pag. 3, 87, 90, 91, 92, aux notes.

Majolus, Auteur Latin des derniers siècles. p. 45.

Malaisaire, (*N . . .*) Auteur François d'un Dictionnaire. pag. 295.

Malvasia, (le Comte) Auteur Italien. p. 237, 483.

Marc-Antoine Raimondi, cél. Graveur Ital. p. 345.

Marc-Aurèle, le Philosophe, Empereur Romain. pag. 27.

Marcus Scaurus, Romain. pag. 20.

Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, &c. pag. 62, 177—78.

Marie de Médicis, Reine de France. p. 536—37.

Marot, (*Clément*) Poète François. p. 122.

Mazarin, le Cardinal) pag. 140.

- Mazzenta*, (*N . . .*) Gentilhomme Italien. pag. 282—83.
- Méad*, (*Richard*) célèbre Médecin Anglois, & Littérateur du premier mérite. pag. 19.
- Médicis*, (*Ottavien de*) pag. 342.
- Ménage*, (l'Abbé *Gilles*) savant Auteur François. tom. I, p. 11 — 76, 141; tom. II, p. 168, 219.
- Misson*, (*Maximilien*) Auteur François. pag. 118—19.
- Molé*, (*Mathieu*) Garde-des-Sceaux de France. pag. 135.
- Monconys*, (*Balthasar*) Auteur & Voyageur François. tom. I, pag. 42, 50, 192, 70; tom. II, pag. 307.
- Montezuma*, Empereur du Mexique. p. 164.
- Montosius*, (*Ludovicus de*) Savant cité par Perrault pag. 216—17.
- Moreau*, (la demoiselle *N . . .*) qui faisoit en 1768, à Paris, des ouvrages singuliers en cheveux. pag. 77.
- Moréri*. Il est souvent cité.
- Moyse*. pag. 3.
- Mummius*, (*Lucius*) Général Romain, qui détruisit Corinthe. pag. 19—20.

H

- N***AVOXXI*, (*André*) Poète Italien. p. 176.
- Néron*, (*Domitianus*) Empereur Romain. pag. 14, 26—27.
- Nicéron*, (*Jean-François*) Minime, & habile Mathématicien. pag. 68.
- Nicéron*, (*Jean-Pierre*) Religieux Barnabite, & Littérateur estimé. pag. 68, à la note 2.
- Nicetas*, Patriarche de Constantinople. p. 88.
- Nicolas V.* Pape. pag. 288—89.
- Noël* (le Pere) pag. 70, à la note 2.

O

ORLÉANS, (*Philippe Duc d'*) Régent de France. tom. I, pag. 32; tom. II, pag. 107—108, 41, 202—203, 10—11, 15—16.

Orléans, (*Louis Duc d'*) Premier Prince du Sang; mort à Paris en 1752. pag. 143—44.]

P

PACHERI, (*N*) Auteur Italien. p. 60.

Pacuvius, (*Marcus*) Poète tragique Latin. p. 26.

Pallavios. (*la Marquise de*) pag. 178.

Papillon, (*N*) Graveur & Auteur François. pag. 314.

Pasquier, (*Etienne*) Auteur François. tom. I, pag. 171—72; tom. II, pag. 77.

Parin, (*Charles*) Médecin & Antiquaire François. tom. I, p. 31, 118; tom. II, p. 74—75.

Paul III, Pape. pag. 310, 15—16.

Paul IV, Pape. pag. *ibid.*

Paul V, Pape. pag. 415, 17.

Paul-Emile, qui conquit sur Persée le Royaume de Macédoine. pag. 25.

Paulin, (*Saint*) Evêque de Nole, & Docteur de l'Eglise. p. 93.

Pausanias, Historien Grec. pag. 184.

Penot, (*M. N*) Bijouier de Paris, qui fit en 1767 un portrait en cheveux du Roi. p. 78.

Perrault, (*Charles*) Poète & Auteur François. tom. I, p. 57, 169, 217, 41; tom. II, p. 151.

Pétrone, Auteur Latin. pag. 2—3, 12, à la note; 22.

Philippe II, Roi d'Espagne. tom. I, pag. 403—404; tom. II, pag. 251—52, 328—29, 47—48.

- Philippe III*, Roi d'Espagne. p. 379—80.
Philippe IV, Roi d'Espagne. tom. I, pag. 32—34;
 539; tom. II, pag. 255—57.
Phryné, Courtisane d'Athènes. p. 203—204.
Pierre I, surnommé *le Grand*, Czar ou Empereur
 de Russie. tom. I, pag. 106; tom. II, pag. 30—
 31; 54; 106, 75, 221.
Pin, (*Louis-Ellies du*) Docteur de Sorbonne, &
 célèbre Auteur Ecclésiastique. p. 80—81, *note*.
Pingeron, (*M. N . . .*) Officier d'Artillerie,
 Ingénieur au service du Roi de Pologne, &
 savant Auteur François, vivant. pag. 95, 301.
Platon, Philosophe Grec. tom. I, pag. 4, 24,
 35; tom. II, pag. 300.
Plin^e l'ancien. tom. I, pag. 6, 20, 21, 23, 26,
aux notes; 45, 50—51, 183, 202, 204; tom.
 II, pag. 320.
Plutarque, Auteur Grec. tom. I, p. 187—88; tom.
 II, pag. 04.
Pompadour. (*la Marquise de*) pag. 32—33.
Pompée, (*Marcus* , Consul Romain. pag. 56.
Ponce de Léon, (l'Abbé) Auteur. pag. 532.
Pope, (*Alexandre*) Poète Anglois. pag. 333.
Porcie, femme de *Brutus*. pag. 36.
Porjenna, Roi d'Etrurie. pag. 59.
Porte, (*M. l'Abbé Joseph de la*) Auteur François,
 vivant. tom. I, pag. 50, 59, 158, 64; tom. II,
 pag. 221.
Prévost d'Exilles, (*Antoine - François*) Auteur
 François. tom. I, pag. 153, 56, 66; tom. II,
 pag. 271.
Proxénis, Intendant des Jeux Olympiques. p. 15.
Ptolomée Lagus, Roi d'Egypte. p. 212—13.

Q

QUINTILIEN, (*Marcus-Fabius*) Orateur Romain. pag. 23, 25, 191.

Quintus Pedius, neveu d'Auguste, pag. 26.

R

RATAHON, (*N*) Sur-Intendant des Bâtimens sous Louis XIV. pag. 129—35.

Rasponi, (le Cardinal) Auteur Italien. p. 81.

Raynal, (M. l'Abbé) Auteur François. pag. 171; 73, 77.

Reiskius, (*Job*) Savant Auteur Allemand. pag. 80, à la note.

René d'Anjou, Roi de Naples. tom. I. pag. 29; tom. II, pag. 301—302.

Ricciarai, (*N*) Poète Italien. p. 451.

Richard, (M. l'Abbé) tom. I, pag. 14, 53, 114, 70, 339; tom. II, pag. 317.

Richardson, (MM. *N*) père & fils, Peintre & Auteur Anglois. C'est en cette dernière qualité que nous en avons fait mention. tom. I, pag. 336; tom. II, pag. 304.

Richelieu, (le Cardinal de) pag. 559.

Ritten, Comte de Gorre, (le Lord) p. 554.

Rienzi, (*Nicolas-Gabrini-Laurentio*, dit) Tyran de Rome, au XIV^e siècle. pag. 37—38.

Robert, (M. *N*) Professeur de Philosophie au Collège de Châlons-sur-Marne, & Auteur François. pag. 355.

Rodolphe II, Empereur d'Allemagne. tom. I, pag. 420—21, 517; tom. II, pag. 54.

Rosalphi, (*N*) Auteur Italien. p. 411.

Rollin, (*Charles*) si connu dans la République des

Lettres. tom. I, pag. 10, 28, 224; tom. II, pag. 162, 308.

Roque, (M. de La) Amateur François. p. 387.

Rousseau, (Jean-Baptiste) Poète François. tom. I, p. 455; tom. II, p. 164, 77, 88, 228—29.

S

S*AINT-GERMAIN-MATINEL*, (M le Chev. de) Poète & Amateur François. p. 144—46.

Saint-Lambert, (M. N....de) Poète François, vivant. tom. I, pag. 207 & suivantes; tom. II, pag. 321.

Saint-Martin, (l'Abbé de) personnage singulier, qui fut Recteur de l'Université de Caen. tom. I, pag. 39—40; tom. II, pag. 305.

Sandwich, (le Comte de) Seigneur Anglois. pag. 298.

Sanval, (N....) Auteur François. tom. I, pag. 125; tom. II, pag. 118.

Sanvero. (le Prince) pag. 74.

Saverien, (M. Alexandre) savant Auteur Franç. vivant. tom. I, p. 228; tom. II, p. 300, 303.

Savonarole, (Jérôme) Prédicateur & Auteur Italien. tom. I, pag. 290—91; tom. II, pag. 326.

Scaliger, (Jules-César) savant Italien du XVI^e. siècle. pag. 60.

Scipion l'Africain. pag. 36, 230—31.

Séguier, (Pierre) Chancelier, Garde-des-Sceaux de France, &c. tom. I, pag. 132, 35—36; tom. II, pag. 148.

Seigneux de Correvon, (Gabriel de) Auteur François. pag. 350, 482.

Sémiramis. pag. 2.

Sforce, (Louis) Duc de Milan. pag. 279.

Silvestre, (M. N....de) Amateur. tom. I, p. 137; tom. II, p. 143, 63, 75—76, 87, 219.

DES AUTEURS. 651

- Simonville*, (N de) Auteur François
pag. 102.
Sixte V, Pape. pag. 61—62.
Socrate, Philosophe Grec. tom. I, pag. 24, 182,
92; tom. II, pag. 321.
Soderins, (les) Famille illustre de Florence. p. 304.
Salimand II, Empereur des Turcs. pag. 304.
Solinus, (*Caius-Julius*) Historien Latin. p. 220.
Soproni, (*Raphaël*) Auteur Italien. pag. 364.
Soufflot, (M. N) célèb. Archit. Contrôleur
Général des Bâtimens du Roi, de l'Académie
Royale d'Architecture, &c. pag. 75.
Spanheim, (*Frédéric*) savant Ecrivain, Professeur
de Théologie, à Leyde. pag. 88.
Stratonice, Reine d'Ass. pag. 228—29.
Struys, (*Jean*) Voyageur Hollandois. p. 49, 157.
Sumarica, (N) Espagnol, & premier
Evêque du Mexique. pag. 166.

T

- T**ÉLÈSTE, Poète Grec. pag. 226.
Tosoro. (le Comte *Emmanuel*) Nous ne savons si
c'est le célèbre Historien Piémontois. p. 176.
Théodora, Impératrice d'Orient, femme de l'Empe-
reur Théophile pag. 85—91.
Théodose II, le jeune, Empereur d'Orient. pag.
27—28.
Théophile, Empereur d'Orient. pag. 88—91.
Thévenot. (*Melchisedech*) Nous citons son *Voyage*
au Levant pag. 80, 63—64.
Thévet, (*Anaré*) Cordelier, & Auteur François.
pag. 47—49
Tibère, Empereur Romain. pag. 21—22, 80,
194.
Timothée, illustre Capitaine Athénien. p. 14.

V

- V**ALÉNTINIEN I, Empereur Romain. p. 27.
Vallière, (Louise - François de la Beaume la Blanc, Duchesse de la) pag. 14.
Varron, (Marcus Terentius) savant Auteur Latin. pag. 350.
Velly, (l'Abbé Paul-François) Historien François. pag. 103.
Venuti, (M. N . . .) Auteur Italien du XVIII^e. siècle. pag. 81.
Verrius Flaccus, Auteur Latin. pag. 191.
Viel ou *Vieil*, (N. . .) père & fils. Vieil le jeune a donné un Traité François sur la mosaïque & la pierre spéculaire des Anciens; & Vieil le père étoit Peintre sur verre. tom. I, p. 86; tom. II, pag. 309—10.
Villaret, (Claude) Auteur & Historien François. tom. I, pag. 125, 54, 89; tom. II, pag. 115, 18, 302.
Virgile. pag. 1—3.
Virloys, (Charles-François Roland le) Architecte & Auteur François. tom. I, pag. 61, 407, 20, 46; tom. II, pag. 81, 91.
Voltaire. (M. Marie-François Aron de) pag. 33, 180.
Vosgien, ou l'Abbé *Ladvocat*, Auteur François. pag. 494.

W

- W**ALPOLE. (Milord) pag. 199.
Watlet, (M. Claude-Henri) de l'Académie Française, Honoraire - Amateur de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris, &c. &c. pag. 32, 480.

DES AUTEURS. 673

Vladimir, Grand-Duc de Russie., vers l'an de
J. C. 988. pag. 37.

Z

ZOROASTRE, Philosophe & Roi des Pers-
triens. pag. 3.

Auteur omis dans la table de ce Volume.

Carlodaxi, (N) Auteur Italien. p. 191.

Fin de la Table des Auteurs du Tome I.

APPROBATION.

J' lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Anecdotes des Beaux-Arts, ou de Peinture, de Sculpture, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, le 9 Février 1776. COCHIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos ames & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre ame le sieur N^o... Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Anecdotes des Beaux-Arts, ou de Peinture, Sculpture, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Presentes : Faisons defenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualite & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le

Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPÉOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergens sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAA tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-septième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil. LE R E G U E.

J'ai cédé à M. Bâsten, Libraire à Paris, mon droit au présent Privilège, seulement pour la Peinture & la Sculpture, selon les conventions faites entre nous. A Paris, ce 18 Mai 1776. N°°°.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, ensemble le présent Privilège & la Cession, N°. 595, fol. 154, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de

**vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre
en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autre-
ment, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit
exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement.
A Paris, ce 22 Mai 1776.**

LAMBERT, Adjoin.







THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

~~INTERLIBRARY LOAN~~

1980